

UNITÉ DES SCIENCES HUMAINES DE STRASBOURG

Thèse présentée en vue de l'obtention

du doctorat délivré par

l'Université des sciences humaines de Strasbourg

(diplôme national)

préparée sous la direction de mademoiselle N. HEPP, professeur
à l'Université des sciences humaines de Strasbourg

par Marie-Christine PETIT

FRANÇOIS DU SOUHAIT

Polygraphe du début du XVIIème siècle

FRANÇOIS DU SOUHAIT

Polygraphe du début du XVIIème siècle

A mes enfants,

Qu'ils sachent que tout homme, si humble soit-il, peut,
s'il vit complètement l'authenticité de sa vocation d'homme,
être à la fois un pilote et un fier témoin de son temps.

Jouy en Josas, juin 1985

Avant Propos

Il passa, plut... déplut et disparut.

Il passa, plut, déplut et disparut.

Tel fut le sort de François du Souhait. Sa vie politique le mène de la carrière de secrétaire du duc Charles III de Lorraine, au bannissement pour neuf ans du royaume de France¹. Sa vie intellectuelle lui fait produire entre 1599 et 1614 trente et une œuvres dont plusieurs connaissent des rééditions tant à Paris qu'en province : trente et une œuvres très diverses allant du roman sentimental au roman de chevalerie, des œuvres morales -dont l'orthodoxie est cautionnée par les autorités ecclésiastiques²- aux contes comiques parfois gaillards. Poète au service des princes, il se met également à la dévotion des dames. Dramaturge à ses heures, il se fait aussi traducteur de l'Iliade. François du Souhait apparaît donc comme un personnage protéiforme, d'autant plus difficile à cerner que ce "gentilhomme champenois" a laissé peu de traces de ses origines.

Si cette prolixité et cette diversité justifient peut-être ses succès de librairie au dix-septième siècle, elles piquent la curiosité d'un lecteur qui s'intéresse aux premières années de notre grand siècle, années longtemps méprisées -sans doute parce que mal connues -.

Pourtant, "rien de plus varié, rien de plus vivant que cette société de transition où l'unité est loin d'être faite et où s'opposent, sans se nuire, l'imagination la plus hardie et le bon sens le plus positif"³. Dans cette vivante période de mutation, de fermentation, qui se souvient du foisonnement créateur de la Renaissance, mais qui a été marquée par les déchirements malheureux des guerres civiles qui bouleversèrent la paix intime d'un pays et de ses habitants, Du Souhait passa et plut.

Probablement sans fortune, il accepta les servitudes d'une vie à la charge des puissants de son temps. Avec un petit bagage de talent, une rage d'écrire et d'être publié, un humour certain, il eut le courage de tenter d'ouvrir des voies nouvelles, dans le roman par exemple, ou de faire œuvre de lettré pour traduire Homère, alors même que la connaissance directe de ce dernier "s'étiolait", pour reprendre une expression de N. Hepp⁴.

Il mérite donc qu'on lui rende hommage en s'intéressant à son œuvre, alors qu'il fut décrié par des générations de bibliographes. Ceux-ci se rangèrent à l'avis de Boileau, qui affirmait qu'on ne saurait plus lire un aussi "froid écrivain"⁵.

Du Souhait n'est certainement pas un génie, mais s'il passa et plut dans cette époque héritière d'un riche passé, en voie d'enfanter les grands de la fin du siècle, n'est-ce -pas signe qu'il était profondément enraciné dans son temps, en symbiose totale en matière de goût, de thèmes et de style, avec son public.

¹ Jugement prononcé à son encontre en juillet 1614, Archives Nationales X2b 283.

² Ainsi, en 1609, les théologiens de la Faculté de Paris reconnaissent dans une sorte de droit d'imprimer pour *La vérité de l'Eglise*, n'y avoir "rien trouvé de contraire à la foi catholique, apostolique et romaine".

³ G. Reynier, *Le roman réaliste*, p.127.

⁴ N. Hepp, *Homère en France au XVIIème siècle*.

⁵ Boileau, *Art poétique*, Chant IV, v.36.

On peut, après tout, s'interroger sur la faculté qu'ont les génies de refléter leur époque. Du Souhait n'est pas de ces phares qui dominent les êtres, il est proche des gens de sa condition, des écrivains enrôlés au service des grands, des gens du peuple dont il semble bien connaître les aspirations, des grands qu'il côtoie et qu'il voudrait faire accéder à une "politesse" nouvelle.

INTRODUCTION

LES PREMIÈRES ANNÉES DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE : UNE OUVERTURE SUR LA PAIX

- I. Le royaume de France.
- II. La cour de Lorraine.
- III. Le livre et l'écrivain.

I. LE ROYAUME DE FRANCE : ÉTAT POLITIQUE ET SOCIAL

A. LE DÉBUT DU RÈGNE D' HENRI IV :

des nécessités plus urgentes que le développement de la vie mondaine.

Si l'on jette un bref regard sur la France au lendemain de l'assassinat d'Henri III en 1589, la situation du pays n'est guère brillante: Henri de Bourbon n'est qu'un "hérétique, excommunié, réduit à la condition de chef de bande ; Charles, cardinal de Bourbon, roi de la Sainte Ligue, reconnu par les deux tiers des Français, est prisonnier de son neveu et rival", la famille des Guises est "installée sur les marches du trône sans parvenir à y monter"¹. Henri IV devait donc, avant tout, asseoir son autorité, réunifier une France déchirée, "effondrée, moribonde"². Il y réussit, semble -t'il, mais il lui fallut le temps d'un règne, écourté par un nouvel assassinat. Philippe Erlanger écrit qu'enfin, en 1610, "on avait songé à la beauté, à l'ornement des maisons plutôt qu'aux moyens de les défendre"³.

Qu'est devenue la vie de cour, hier si florissante, si propice à l'éclosion de la vie littéraire ? Elle n'est pas morte dans les souvenirs. La cour de Charles IX et d'Henri III reste dans les mémoires. Henri IV, quant à lui, ne se préoccupera de la faire revivre que dès lors qu'il en sentira "la nécessité politique"⁴. On peut d'ailleurs se demander si la personnalité même d'Henri IV était un bon catalyseur de talents. Le roi de France n'était certes pas l'homme rude et grossier dont l'imagination populaire a conservé la mémoire. La connaissance que nous avons de certaines circonstances de sa vie amoureuse nous montre de lui l'image d'un véritable homme du monde. Ainsi, la passion qui le lia plusieurs années à Diane de La Guiche, comtesse de Grammont⁵, dite "la belle Corisande", nous révèle Henri IV sous les traits d'un amoureux zélé, dont les élans ne manquent pas de panache : ne déroba-t-il pas au siège du Catelet les drapeaux pris devant cette ville pour les remettre à l'élue de son cœur? n'alla-t-il pas jusqu'à lui signer de son sang une promesse de mariage ? Il lui écrivit des lettres composées dans le "langage galant de cette époque". Trente-sept de celles-ci nous restent encore⁶. Il écrivit par ailleurs des lettres à Gabrielle d'Estrées, émaillées de formules fort jolies. Il reste que, même si à la cour d'Henri IV se succèdent "les collations, les banquets et les mascarades"⁷, le roi apprécie davantage la chasse et les jeux d'action que les bals et les cercles mondains. Une dame disait de lui: "J'ai vu le roi, je n'ai pas vu Sa

¹ D'après Philippe Erlanger, *La vie quotidienne sous Henri IV*, p.7.

² Ibid, p.15.

³ Ibid, p.18.

⁴ G. Reynier, *Le roman sentimental avant l'Astrée*, pp.155-156.

⁵ On trouvera d'autres détails sur l'épouse de Philibert de Grammont dans la *Biographie universelle* de Michaud.

⁶ Idem

⁷ G. Reynier, *La femme au XVIIème siècle*, p.13.

Majesté"¹. Pierre de l'Estoile ajoute qu'il est "aussi monstrueux de voir un roi docte, qu'il était du temps de Rabelais, un moine savant"².

Henri IV mort, Marie de Médicis assura la régence. La fille du grand duc de Toscane avait épousé le roi de France en 1600. Elle protégea en France les arts dont elle avait rapporté de sa patrie d'origine un goût éclairé. Elle sut s'entourer de grands noms de l'art comme Philippe de Champaigne, s'intéressa à l'architecture, donna des fêtes brillantes, tâta elle-même de la gravure sur bois ³. Cependant, le goût pour l'intrigue et le pouvoir ont davantage lié la renommée de Marie aux complots et aux luttes d'influence des clans politiques, qu'aux cercles mondains.

En résumé, sans qu'on puisse véritablement parler de carence de la cour - Malherbe n'y fut-il pas introduit en 1605 par le duc de Bellegarde⁴-, dans le Paris des débuts du XVIIème siècle, sous le règne d'Henri IV et la régence de Marie de Médicis, d'autres foyers, d'autres refuges que la cour s'offrent aux lettres⁵.

B. LA VIE MONDAINE S'ORGANISE EN DEHORS DE LA COUR AUTOUR DES PREMIERS SALONS

Le plus actif de ces salons fut, sans conteste, en ce début du XVIIème siècle, celui de la reine Marguerite qui constitua "une manière de cour où se prolongent quelques unes des traditions de celle des Valois. Véritable princesse de la Renaissance, la reine Margot rachète les scandales de sa vie privée par l'étendue de sa culture et la protection qu'elle accorde aux gens de lettres et aux hommes de savoir"⁶. Marguerite de Valois était en effet une personne fort habile et cultivée, ne dit-on pas que "lorsque l'évêque de Cracovie vint à Paris annoncer au duc d'Anjou son élection au trône de Pologne, il adressa à Marguerite un discours en latin auquel elle répondit sur le champ dans la même langue, reprenant avec une sagacité admirable chaque article de la harangue du prélat⁷. Répudiée, elle revint à Paris en 1605, y organisa des fêtes, transforma l'Hôtel de Sens en un lieu de "rendez-vous de tous les beaux esprits"⁸. Elle-même écrivit des poésies et composa ses mémoires. Elle avait de la femme une très haute idée, affirmant que cette dernière "surpasse l'homme en toute sorte d'excellence de perfection et de dignité"⁹. L'influence de Marguerite de Navarre fut profonde. "Pour lui plaire, des moralistes, des romanciers, des poètes s'emploient à propager ces nouveautés séduisantes"¹⁰ concernant la préexcellence du sexe féminin. Richelieu dira d'elle qu'elle fut le "refuge des hommes de lettres"¹¹. On vit, dans son salon, de fort brillantes compagnies: Vital

¹ Cité par M. Magendie, dans *La politesse mondaine*, p.2.

² Ibid, p.2.

³ Ph. Erlanger, *La vie quotidienne...*, p.237.

⁴ R. Bady, *L'homme et son institution...*, p.14.

⁵ Ibid, p.14.

⁶ Idem.

⁷ Biographie universelle de Michaud.

⁸ Idem.

⁹ *Mémoires de Marguerite de Valois*, p.232.

¹⁰ G.Reynier, *La femme...*, p.13.

¹¹ M.Magendie, *La politesse...*, p.12.

d'Audiguier¹, Vincent de Paul s'y retrouvèrent, ainsi que Jacques Corbin², un ami de François du Souhait. On peut donc dire, qu'au moins indirectement, notre auteur gravita dans ce milieu mondain.

Comme Marguerite de Valois, de nombreuses dames firent naître autour d'elles des cercles, moins brillants sans doute, mais animés du même esprit. Leurs noms sont restés à la postérité grâce aux dédicaces que les écrivains leur prodiguent. François du Souhait a rendu hommage à nombre d'entre elles dans ses ouvrages, en particulier dans *Les Pourtraits des Chastes Dames*, paru en 1600. Ces grandes dames ont laissé le souvenir de véritables "femmes savantes". Ainsi, la duchesse de Retz, Claude Catherine de Clermont, "joignait à une rare beauté beaucoup d'esprit et de savoir... (Elle) pouvait s'entretenir en latin avec des ambassadeurs, savait aussi le Grec et composait en vers et en prose"³. La duchesse Anne de Rohan, pour sa part, "faisait des vers d'une manière très distinguée pour son temps"⁴. D'Aubigné disait d'elle qu'elle avait "l'esprit trié entre les délices du miel". Elle connaissait d'ailleurs parfaitement l'Hébreu. Elle lisait l'Ancien Testament dans cette langue et, au lieu de chanter les Psaumes en français dans le temple, elle les méditait dans le texte original⁵. Catherine de Clèves, pour sa part, duchesse de Guise, était née en 1547. Elle avait épousé en secondes noces Henri 1er, duc de Guise et gagna la confiance d'Henri IV. "Son esprit était fin et délié, sa conversation agréable et semée de réparties piquantes". Sully, qui voyait souvent cette dame, disait qu'on la trouvait en même temps douce et vive, tranquille et gaie et toujours d'une humeur charmante"⁶. Quant à Marguerite de Lorraine, la fille du duc François de Lorraine, on sait qu'elle écrivit des lettres entre 1637 et 1643⁷. En outre, Du Souhait évoque souvent le nom de mademoiselle de Longueville, Catherine d'Orléans, fille aînée du duc de Longueville et de Marie de Bourbon, cofondatrice du couvent des carmélites du faubourg Saint Jacques, elle mourut sans alliance en 1638⁸. Bassompierre dit avoir dansé avec elle à l'occasion du mariage du duc de Bar le 30 janvier 1599⁹.

Parlons encore brièvement de la Princesse de Conti, Louise Marguerite de Lorraine, qui, si elle figure parmi les "chastes dames" connues de Du Souhait, n'en avait pas moins "le diable au corps", aux dires de ses biographes¹⁰. La fille du Balafré fit tourner plus d'une tête. Elle fut recherchée en mariage par Henri IV (la belle Gabrielle sut faire changer d'avis le monarque). Elle eut une intrigue avec le grand écuyer Bellegarde. Cette princesse de fort tempérament avait aussi "infiniment d'esprit naturel et avait pris soin de l'orner par la lecture

¹ L'auteur de *La philosophie soldade*, en 1604.

² Simone Ratel, citée par Jean Serroy, a étudié la personnalité de Jacques Corbin dans son étude sur la cour de la reine Marguerite parue dans la *Revue du Seizième siècle*.

³ Idem.

⁴ Anne de Rohan était, comme sa mère Catherine qui s'illustra par son courage au siège de La Rochelle, une zélée calviniste. On trouvera d'autres renseignements la concernant dans la *Biographie universelle* de Michaud.

⁵ *Biographie universelle* de Michaud.

⁶ Idem.

⁷ Dom Calmet donne dans sa *Bibliothèque lorraine...*, pp.600 à 638 d'autres renseignements sur ces princesses de la maison de Lorraine.

⁸ *Bibliographie universelle* de Michaud.

⁹ "Après disner on dansa le grand bal auquel je menay mademoiselle de Longueville" écrit Bassompierre dans ses *Mémoires*, I, p.66.

¹⁰ *Bibliographie Universelle* de Michaud.

et par la conversation habituelle des gens instruits¹. Bassompierre rapporte comment, à la fin de l'année 1612, la reine Marie de Médicis qui venait de perdre et son mari et son second fils "n'osait faire des assemblées et toutefois se voulait resjouir". Il raconte: "(elle) nous commanda à Monsieur de Vendosme, Monsieur de Chevreuse et à moy de luy faire des ballets, toutes les démarches ce que nous fismes, partageant les frais entre nous trois. Le premier se dansa en la chambre de Madame la princesse de Conty quy donna à souper à la reine où il n'y avait que les dames mandées et des princes comme Monsieur de Guyse, de Nevers, de Reims et quelques seigneurs particuliers à le voir danser..."².

On s'apercevra aisément que toutes ces nobles dames ont en commun, outre une haute origine, le fait que leur vie a été étroitement mêlée aux affaires politiques et sociales de leur temps. On voit combien leur renommée est liée à la profonde culture de leur esprit et au rayonnement de leur personnalité.

Parmi les salons tenus par les dames de la haute société française de cette époque celui de la marquise de Rambouillet connut un vif succès. Maurice Magendie considère la marquise comme "très supérieure à son entourage"³ et lui reconnaît le mérite d'avoir tenté "de purifier l'amour, de le dégager des jouissances matérielles, auxquelles le réduit le vulgaire, de donner aux seigneurs, aux dames, aux écrivains qu'elle recevait chez elle, le sentiment de la décence, la conviction que les hommes et les femmes peuvent goûter ensemble des plaisirs plus relevés, plus délicats, plus durables que ceux du corps. Elle fortifiait de son exemple et réalisait autour d'elle les théories que répandaient la plupart des romans à la mode. Elle reprenait sans s'en douter, la tradition raffinée du Moyen Age courtois"⁴.

C. L'INFLUENCE DES SALONS MONDAINS SUR LA VIE INTELLECTUELLE DU DÉBUT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Tels qu'ils viennent d'être rapidement dépeints, les salons du début du dix-septième siècle consacrent l'influence prépondérante de la femme sur la vie intellectuelle de cette époque.

Féminins, ces salons vont tout d'abord aider "la société nouvelle à se dépouiller de ce qu'elle avait encore de rude et de brutal, à se modérer, à se régler par une discipline unanimement consentie"⁵. Le commerce des dames pouvait espérer transformer les "héroïques soudards"⁶ qu'étaient encore bien des gentilshommes de cette époque, en aimables compagnons de salons. Les cercles mondains deviennent de véritables écoles de politesse et d'art de vivre que décrit fort justement Pierre Villey: "On s'étudia(...) à se rendre agréable en société, on se demanda quelles étaient les qualités qui permettraient de plaire (...). On se demanda encore quels étaient les sujets qu'on devait aborder dans les conversations,

¹ Idem.

² Bassompierre, *Mémoires*, I p.300.

³ M. Magendie, *La politesse...*, p.122.

⁴ M. Magendie, *La politesse...*, pp.132-133.

⁵ G. Reynier, *La femme...*, p.25.

⁶ L'expression est de R. Lebègue, dans les *Actes de Montauban*, p.45, pour qualifier les compagnons d'Henri IV.

comment on devait converser, comment il convenait de se comporter avec les dames, quels jeux pouvaient se jouer en société. De ces besoins est née toute une littérature qui a eu pour objet de faciliter la vie mondaine, de l'épurer et d'en faire, en quelque sorte la théorie"¹. C'est ainsi que François de la Noue écrit ses *Discours politiques et militaires* dès 1587, que Du Souhait, Nervèze, De Refuge, De Laval donnent leurs œuvres morales entre 1600 et 1616 environ, que François de Sales et le cardinal de Berulle trouvent un accueil favorable à leurs écrits spirituels et moraux².

Féminins, ces salons vont, d'autre part, contribuer à privilégier dans la littérature de cette époque, des thèmes et des modes d'expression artistique propres à plaire aux dames. L'amour, ses modalités, ses rites, sera au cœur des préoccupations, au centre des conversations, à une place de choix dans toute œuvre littéraire. Les poètes règnent en maîtres dans ces milieux où les femmes sont reines. Même les plus inexpérimentés des gentilshommes cherchent à "apprendre l'art des vers pour essayer de donner plus de prix à leurs hommages"³.

Véritable "matière vivante"⁴, la poésie est composée pour les salons. Elle est également expérimentée bien souvent à l'intérieur du cénacle, récitée plus que lue, destinée à exprimer les sentiments amoureux. Tous les petits riens de la vie sociale quotidienne sont prétextes à rimer. Qu'advienne un événement aussi important pour la vie du pays que le mariage de son roi, et se déclenche un véritable "concert de louanges. Chaque étape de la venue de la future reine de France, chaque journée du royal fiancé dans son voyage vers Lyon sont marquées par des cérémonies et des fêtes et il n'est poète ni orateur à travers le pays qui n'entreprenne à cette occasion de célébrer les mérites du souverain"⁵. Lorsque Marie de Médicis arriva en France pour épouser Henri IV, Jean Bertaut, Passerat, Deimier, Du Souhait donnèrent quelques vers, Malherbe en profita pour se faire connaître du roi et se trouva proclamé par Du Perron, à la suite de ce véritable concours poétique, le "meilleur poète de France"⁶. Si le poète est l'homme recherché des salons de cette époque, le romancier est, lui aussi, bien accueilli : n'offre-t'il pas à ces lecteurs et surtout à ces lectrices l'occasion de vivre, par héros interposés, mille aventures galantes ? Ne permet-il pas d'analyser sous de multiples facettes les méandres du cœur amoureux ? On sait l'immense succès remporté par *L'Astrée*, d'Honoré d'Urfé, dont la parution commença en 1605. *L'Astrée* venait en couronnement d'une floraison de romans sentimentaux dans lesquels s'illustrèrent aux côtés de Du Souhait, Nervèze, Des Escuteaux et bien d'autres. Sur un total d'une soixantaine de livres imprimés à Paris en 1599 dans la catégorie "Belles Lettres", il y avait deux romans. En 1600, sur un même nombre global d'ouvrages, il y aura quinze romans⁷.

¹ P.Villey, *Les sources d'idées...*, p.137.

² *L'introduction à la vie dévote* date de 1608.

³ G.Reynier, *La femme...*, p.23.

⁴ H.J.Martin, *Livres, pouvoirs et sociétés...*, p.549.

⁵ Ibid, p.262.

⁶ Idem.

⁷ Chiffres extraits du tableau établi d'après Philippe Renouard, figurant page 76 du livre de H.J. Martin, *Livres...*

En ce début du dix-septième siècle, le gentilhomme français se civilise peu à peu, il s'affine au contact de la vie intellectuelle pratiquée dans les milieux mondains animés par les grandes dames de l'époque. Rédacteurs de traités de morale, poètes, auteurs de romans sont recherchés, appréciés.

L'œuvre de François du Souhait qui donne dans tous les genres en vogue et voit ses livres réédités avec succès, sera dans ce contexte un bon révélateur de la naissance de la "politesse mondaine" en France.

II. LA FLORISSANTE COUR DE LORRAINE

François du Souhait servit Charles III (1543-1608), duc de Lorraine et de Bar, puis d'autres membres de la Maison de Lorraine.

A. UNE PÉRIODE FASTE POUR LA LORRAINE

En 1595, à la paix de Folembray, l'alliance est scellée entre les chefs des maisons de Lorraine et de Bourbon, mettant fin à de longues années de querelles. Le mariage d'Henri II, fils aîné de Charles III avec Catherine de Bourbon, sœur d'Henri IV, consomme cette alliance que rend possible la conversion religieuse du souverain.

B. LA PERSONNALITÉ DE CHARLES III MARQUE L'HISTOIRE DE LA LORRAINE

Dès 1734, le Père Dom Augustin Calmet, abbé de Senone écrivait dans son *Abrégé de l'histoire de Lorraine*, "la mémoire du grand duc Charles est en bénédiction en Lorraine et on le propose avec raison comme un modèle d'un prince accompli. Magnifique sans affectation, libéral par choix autant que par inclination, sachant allier les qualitez d'un guerrier avec celles d'un Prince Pacifique, grand dans ses entreprises, profond dans les vues de sa politique, constant et intrépide dans le danger, clément sans faiblesse, grand justicier, aimant tendrement son peuple, sachant parfaitement discerner et récompenser le vrai mérite et aussi incapable de promettre légèrement que de manquer à sa parole. Toute la province témoignera les plus sincères regrets de la personne d'un homme si bon et d'un si grand prince"¹.

On le voit, l'historien lorrain accumule les épithètes flatteuses pour désigner le duc de Lorraine. Sa personnalité, sa vie et son rôle apparaissent plus concrètement dans cet autre portrait que fait de lui Christian Pfister: "L'éducation du duc, achevée à la cour de Valois, a été soignée. Il savait goûter le charme des vers (...). Outre le français, il comprenait l'italien, lisait assez couramment, ce semble, la langue latine. Il avait aussi appris à aimer les Beaux-Arts, il embellit le palais ducal qu'il acheva (...). Elevé sous les yeux du roi de France Henri II, il était imbu des idées absolutistes (...), mais, s'il voulait gouverner seul, il s'efforça de gouverner bien (...). C'est par les arts de la paix qu'il voulait surtout briller. Il s'efforçait de rendre la Lorraine plus prospère, il cherchait à tirer toutes les richesses qui étaient enfouies dans son sol, à développer l'industrie, à donner au commerce un essor plus grand. Il s'occupa

¹ Dom Calmet, *Abrégé de l'histoire de Lorraine*, p.251.

aussi de lui donner les bienfaits de l'instruction et l'université de Pont à Mousson est son œuvre. Il réorganisa les tribunaux et commença la rédaction des coutumes du pays"¹.

C. LA MAISON DE LORRAINE

La Maison de Lorraine comporte plusieurs branches : les ducs de Lorraine sont issus de la branche des comtes de Vaudémont, mais la branche des ducs de Guise, celle des ducs d'Elbeuf, celle des marquis de Moy ont donné à la France plusieurs figures marquantes et quelques uns de ses plus grands capitaines.

On trouvera en pages 21 et 22 un tableau généalogique de la Maison de Lorraine qui reprend le tableau extrêmement clair établi par monsieur Jean Serroy dans sa thèse. Ce tableau fait état des multiples dédicaces que Du Souhait s'employa à faire, tant à la branche aînée qu'aux branches cadettes de la prolifique Maison.²

D. CENTRÉE AUTOUR DE NANCY, LA VIE INTELLECTUELLE S'ORGANISE

Ceux qui s'occupent de l'administration du duché résident à Nancy, tous les ordres viennent du palais ducal, "cœur de la Lorraine. Là, siège le conseil d'Etat et privé qui comprend trois catégories de personnages : des gens d'épée et ecclésiastiques au nombre d'une vingtaine, des gens de robe longue (...), des individus dépendants du Conseil, secrétaires, agents, huissiers"³. Ainsi, les secrétaires vivaient-ils dans les coulisses des activités de la famille ducale.

Grâce au rayonnement des initiatives de Charles III, l'imprimerie connaît un développement important. Quasiment inexistante à Nancy avant Charles III, elle prospère rapidement. Le premier imprimeur à s'installer à Nancy est Nicolas Jherosme en 1565, d'autres viennent ensuite: Jean Janson (puis sa veuve et son fils), Blaise Andréa (*La Plainte publique* de Du Souhait paraît en 1608 chez cet imprimeur), Jacob Garnich, Sébastien Philippe, Jean Savine⁴.

Notons encore que la Lorraine de Charles III laisse à la postérité quelques grands noms, celui du graveur Jacques Callot (1592-1635) et de Saint Pierre Fourier (1565-1640), curé de Mattaincourt, pour ne citer qu'eux⁵.

¹ Ch. Pfister, *Histoire de Nancy*, tome II, pp.495-498.

² On trouve cette généalogie aux pages 14 ABC de l'exemplaire dactylographié de la thèse de Jean Serroy.

³ C. Pfister, *Histoire de Nancy*, p.637.

⁴ Ibid, pp.616-617

⁵ On trouverait d'autres renseignements sur les personnalités lorraines de cette époque dans l'ouvrage de G. Cabourdin et J.A. Lesourd: *La Lorraine...*

Le climat de la cour de Lorraine, tel que l'on vient de le peindre très rapidement, permet de penser qu'un écrivain, pour peu qu'il accepte loyalement de servir la cause des Grands - et les nombreuses dédicaces de Du Souhait aux princes de la Maison de Lorraine prouvent qu'il s'y employa - avait toutes les chances d'obtenir les moyens financiers et l'appui intellectuel nécessaires à tout écrivain de l'époque pour réussir.

III. LE LIVRE ET L'ÉCRIVAIN AU DÉBUT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

A. QUI SONT LES LECTEURS DE CE DÉBUT DU SIÈCLE ?

M. Magendie montre combien, au début du règne d'Henri IV, l'ignorance reste profonde. Dans l'ensemble, la noblesse se considère "née surtout pour la gloire et les dangers de la carrière des armes"¹, et se risque peu à l'étude qui "abâtardit les courages"². On rapporte d'ailleurs cette anecdote survenue à Antoine de Laval lui-même, qui la consigne dans son œuvre³. Ayant reçu des étrangers dans son château, il leur aurait fait visiter sa bibliothèque, "le soir, les voyageurs rapportent leur visite dans une hôtellerie à un hobereau du voisinage et celui-ci de s'écrier : "comment, messieurs, il a donc des livres, je croyais qu'il fût gentilhomme". Etre ignare (et cette situation elle-même est en pleine évolution à cette époque, comme le prouve la multiplication des collèges jésuites sur l'ensemble du territoire français⁴), ne signifie pourtant pas être hermétique à la culture ou dépourvu de goût et H.J. Martin note au sujet des gens d'épée : "s'ils ne sont que rarement passés par un collège ou une université, s'ils ne savent pas le latin et méprisent les livres, s'ils tiennent même leur ignorance à point d'honneur, s'ils écrivent parfois à peine le français, déjà du moins la vie de cour et les contacts mondains les incitent à acquérir une certaine culture romanesque et poétique et ils recourent pour cela à l'auteur à gage, l'ancêtre du bel esprit du milieu du siècle"⁵.

Les nobles ne sont peut-être pas des lecteurs avertis, mais ils ont envie de se frotter aux lettres. Etre cultivé et être noble cessent peu à peu d'être inconciliables, avant de devenir une association recherchée. Les écrivains trouvent ainsi une clientèle favorable, une clientèle de lecteurs et d'éventuels mécènes. Une sorte de nouvelle complicité s'instaure entre les auteurs et les gentilshommes, ainsi demande-t-on à un poète, non d'exprimer le souffle du génie, mais de tourner le plus galamment possible une déclaration d'amour. Si le grand n'est pas capable par lui-même de composer un tel poème, il confiera cette tâche à un écrivain, lequel, pour vivre, doit accepter cette besogne rémunératrice. Relativement peu instruit, le noble veut acquérir une culture et s'intéresse d'abord, naturellement, aux œuvres d'accès commode, cherchant par exemple dans les romans une "lecture aimable et facile"⁶.

L'évolution générale des mœurs permettra le développement et la diffusion du livre, et du livre de qualité. "Il est probable - écrit M. Magendie - que les salons, les romans, les traités, n'ont été nombreux et n'ont eu du succès que parce qu'ils répondaient aux aspirations

¹ M. Magendie, *La politesse...*, pp.51-52.

² Idem.

³ Antoine de Laval, *Desseins...*, anecdote rapportée page 542 de H.J. Martin, *Livres, pouvoirs...*

⁴ On peut se reporter à l'ouvrage de François de Dainville, *La naissance de l'humanisme moderne*.

⁵ H.J. Martin, *Livres, pouvoirs...*, p.543.

⁶ M. Magendie, *La politesse...*, p.56.

du public. A leur tour, ils ont éclairé, fortifié des tendances encore faibles et confuses"¹. Il y a là deux éléments qui sont à la fois des effets et des causes. D. Huet a eu cette belle expression pour qualifier les romans de cette époque : ce sont, dit-il, des "précepteurs muets"².

B. LA PRODUCTION LITTÉRAIRE

Pour l'année 1599, sur un total de 152 à 161 ouvrages imprimés à Paris, entre 62 et 67 sont à classer parmi les "Belles Lettres"³, et cette même année, Du Souhait fait paraître onze œuvres. En 1600, 13 à 15 romans sont imprimés à Paris, et Du Souhait en donne trois⁴.

On le voit, l'œuvre de Du Souhait n'est pas négligeable dans la production littéraire quantifiée de son époque.

C. LA CONDITION DE L'ÉCRIVAIN

Alors que la propriété littéraire n'existe pas, vivre de sa plume n'est pas chose aisée. Si les nobles ont la fortune, il semble - comme on vient de le voir - qu'il soit alors mal séant d'être noble et écrivain. M. Magendie note : "les nobles doués d'un esprit distingué ont toujours hésité à écrire et à publier eux mêmes leurs œuvres", et il cite l'exemple de Georges de Scudéry, s'excusant d'écrire en ces termes: "La poésie me tient lieu de divertissement agréable et non d'occupation sérieuse, si je rime ce n'est qu'alors que je ne sais rien faire"⁵.

Le cas le plus fréquemment rencontré est donc celui de l'écrivain au service du Grand par qui il aura été remarqué: "il fallait que le poète vécût, or il ne pouvait vivre sans pensions ou prébendes religieuses"⁶.

Pour un petit "gentilhomme champenois", sans doute de modeste origine nobiliaire, où glaner la manne ? A la cour, où "un sourire royal suffit à changer le destin"⁷, cour de France ou cour de Lorraine, dans les salons, partout où quelque Grand peut le remarquer et lui servir de mécène. Parvenir à obtenir une charge, c'est assurer sa subsistance. Telle est la condition de l'écrivain au service d'un Grand qui le fait vivre. Son talent, son génie personnel ne peuvent s'épanouir que dans les limites de temps, de liberté intellectuelle et d'autonomie financière qui lui restent. François du Souhait n'est pas seul dans cette catégorie, ils sont légion à tenter de "se hausser à quelque chose de grand, composer une ode malherbienne en

¹ Ibid, p.411.

² D. Huet, *Traité de l'origine des romans*, p.127.

³ D'après Ph. Renouard, tableau établi par H.J. Martin dans *Livres, pouvoirs...*, tome 1, p.76.

⁴ Idem.

⁵ M. Magendie, *La politesse...*, p.56.

⁶ R. Lebègue, *La poésie française...*, 2ème volume, p.126.

⁷ Ph. Erlanger, *La vie quotidienne...*, p.69.

l'honneur du roi ou de la reine et, quand ils se laissent aller à leur instinct, ajouter un sonnet galant et tourner un madrigal"¹.

Pour sa part, Du Souhait obtint la charge de secrétaire auprès de Charles III. Cette charge lui permit, comme à tout homme de lettres, "fidèle de quelque grand seigneur (...), de figurer dans les comptes, mais aussi d'avoir son couvert à l'une des tables de son protecteur, de s'introduire à la cour à la suite de celui-ci et se tisser un réseau d'utiles relations garantes contre un retour de mauvais sort"².

Parmi ces secrétaires de grands personnages, nous est restée particulièrement la figure de Michel de la Huguerye qui fut, lui aussi, au service de la Maison de Lorraine en 1588. La description de son rôle et de son statut que nous donne le baron A. de Ruble, éditeur de ses mémoires, caractérise bien la fonction de tout secrétaire de grand personnage. " La Huguerye est le type de ces agents qui n'apparaissent jamais sur le devant de la scène, cachés au fond du cabinet d'un prince, une plume à la main, ils prennent part aux conférences les plus importantes et disparaissent dans l'ombre au moment de la conclusion (...) mais ils n'en obtiennent que plus d'influence. L'intimité de leurs fonctions leur permettait de convertir à leurs desseins l'esprit du maître. D'ailleurs dans un siècle de guerre, où le premier rang était tenu par des capitaines plus habiles à manier l'épée que la plume, les secrétaires rédigeaient et écrivaient les lettres ou les traités. Ils s'initiaient ainsi au plus profond des secrets diplomatiques"³. On le voit, le secrétaire d'un gentilhomme œuvrait dans le sillage de celui-ci et pouvait même avoir un rôle non négligeable. Du Souhait à la cour de Lorraine, comme Nervèze auprès de Condé, comme Voiture auprès de Gaston d'Orléans, faisait partie de ceux que H.J. Martin appelle les "aventuriers des lettres"⁴, dont le sort est étroitement lié à celui des clans des grands seigneurs.

En résumé, on peut dire que François du Souhait tente sa chance d'écrivain dans une période qui se remet des remous des guerres, s'apaise et prend le temps de polir ses mœurs, offrant aux littérateurs la possibilité de s'exprimer. Il a eu la chance et l'habileté de s'attacher à la Maison de Lorraine qui le fera vivre. Il assumera sa condition d'écrivain de service loyalement, en laissant s'exprimer, chaque fois qu'il lui sera possible de le faire, sinon son génie, du moins ses goûts et ses opinions, dans le style et les formes qui lui plaisent.

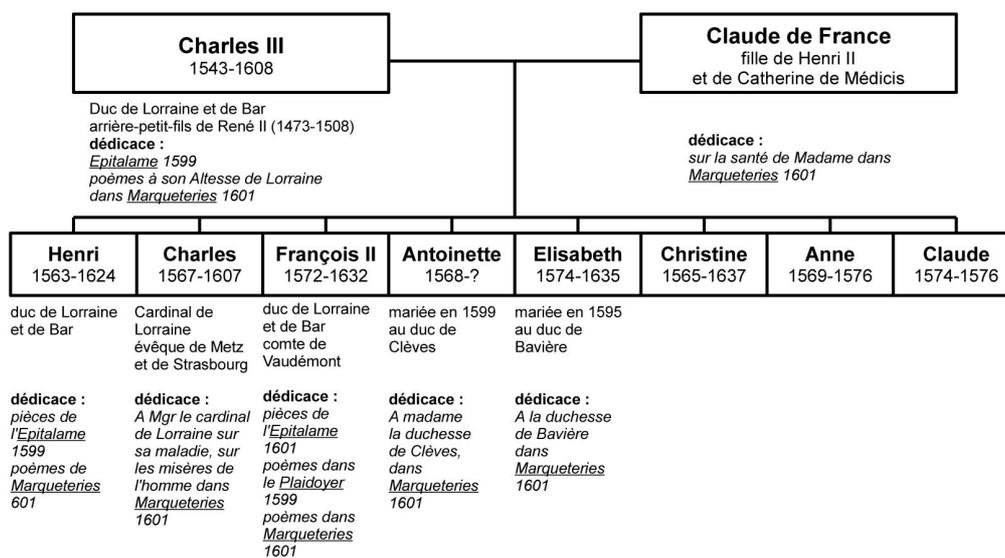
¹ J. Calvet, *Histoire de la littérature...*, tome 3, p.219.

² H.J. Martin, *Livres, pouvoirs...*, p.430.

³ *Mémoires inédits de Michel de la Huguerye*, publié par le baron A. de Ruble, tome 3, p.22.

⁴ H.J. Martin, *Livres, pouvoirs...*, pp.432-433.

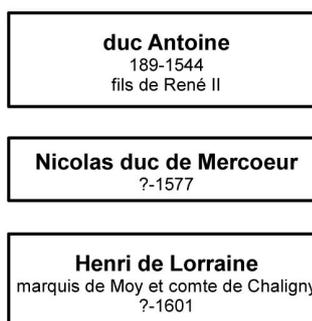
1. BRANCHE DES COMTES DE VAUDEMONT, DUCS DE LORRAINE



Épouse le 30.1.1599
Catherine de Bourbon,
 sœur de Henri IV, qui meurt en 1604
dédicace :
 pièces de *l'Épitalame* 1599
 poèmes de *Marqueteries* 1601

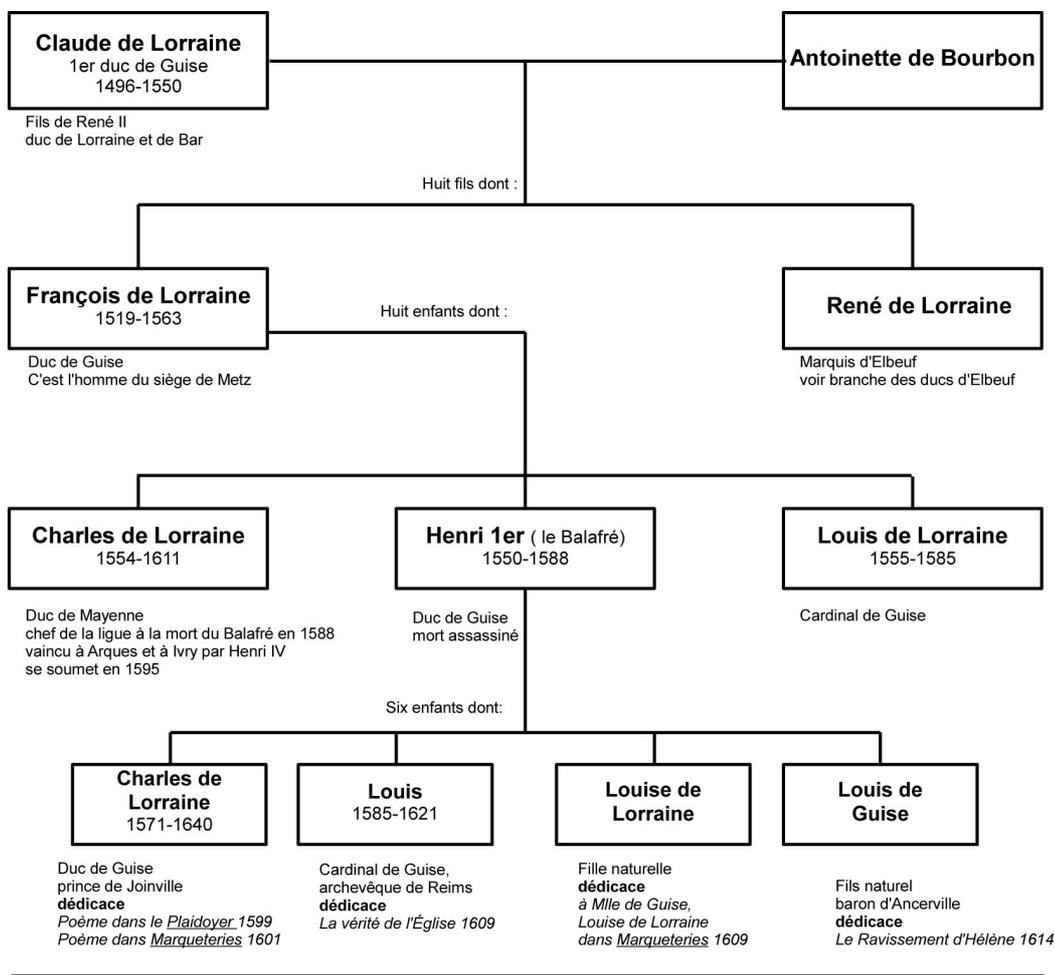
Épouse en 1606 à Mantoue
Marguerite de Gonzague

2. BRANCHE DES MARQUIS DE MOY

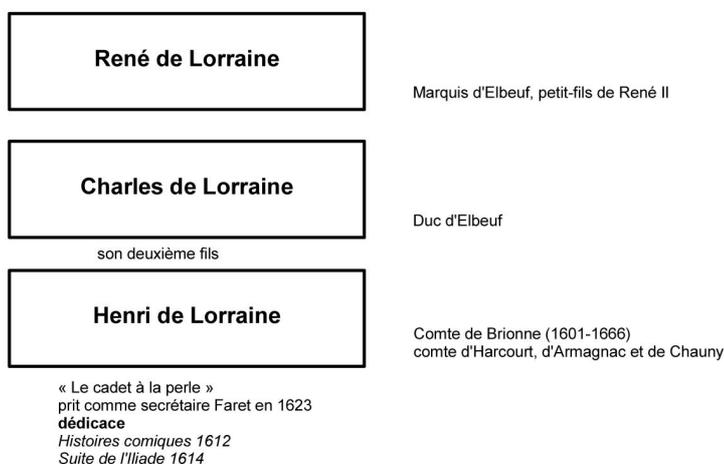


dédicace :
 sur la mort de Monsieur le comte de Chaligny dans *Marqueteries* 1601

3. BRANCHE DES DUCS DE GUISE



4. BRANCHE DES DUCS D'ELBEUF



PREMIÈRE PARTIE

FRANÇOIS DU SOUHAI, L'OEUVRE ET L'HOMME

- I. Méthodes de travail et remarques préliminaires.
- II. L'œuvre de François du Souhait : état actuel de sa bibliographie.
- III. La vie de François du Souhait : état actuel des connaissances de sa biographie.

I. MÉTHODES DE TRAVAIL ET REMARQUES PRÉLIMINAIRES

Pour étudier l'œuvre de Du Souhait, j'ai consulté les diverses bibliographies et manuels de littérature spécialisés et j'ai pu constater combien pouvait peser lourd et longtemps une opinion, dès l'instant qu'elle émane d'une autorité établie.

Ainsi, depuis le dur jugement de Boileau à l'égard de Du Souhait, tous les adjectifs qui le qualifient sont plus ou moins synonymes de médiocre. Je ne citerai pour mémoire que ces quelques opinions :

- "les romanciers de cette époque sont surtout des amateurs" dit G. Reynier, réservant à Du Souhait l'étiquette : "plus dépourvu de goût que d'idées"¹.

- "un de ces féconds et médiocres écrivains qui, sans s'illustrer, peuplèrent le Parnasse à la fin du XVIème siècle"².

- "type moderne du tâcheron de lettres qui accumule les livres, aborde tous les genres, attentif aux fluctuations de la mode et singulièrement habile à se régler sur elle"³.

Rien de plus flatteur chez A. Collignon qui, pourtant, consacre à Du Souhait une dizaine de pages dans une revue lorraine en 1913 : "Du Souhait paraît bien avoir appartenu à cette légion d'écrivains besogneux qui, au XVIème et au XVIIème siècle prodiguèrent les flatteries les plus hyperboliques envers ceux dont ils tiraient les ressources et leur subsistance"⁴, ou encore : "poète et prosateur profondément et justement oublié" dont la lecture est qualifiée d'"insipide".

Il faut attendre la bibliographie proposée par Roméo Arbour pour voir apparaître un état plus exact de l'ensemble de l'œuvre de Du Souhait. N'est-ce pas d'ailleurs la fréquentation approfondie de "l'ère baroque en France" qui lui fait dire dans son introduction qu' "une époque littéraire ne se définit pas seulement par les œuvres majeures"⁵ ?

Une seconde remarque, enfin, me paraît importante : les chercheurs qui, pour des raisons internes à leurs propres travaux, ont réellement lu et fréquenté une partie de l'œuvre de Du Souhait, ont à son égard des opinions beaucoup plus nuancées. C'est le cas de Noémie Hepp qui, dans sa thèse extrêmement complète sur Homère en France au XVIIème siècle, conteste la qualité de la traduction de l'*Iliade* par Du Souhait parce qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage d'érudit, le traducteur s'intéressant à l'œuvre du "Prince des poètes grecs"⁶ avant tout pour y trouver une caution à ses propres idées sur l'existence et sur les devoirs d'un gentilhomme. N. Hepp rend cependant hommage à Du Souhait pour avoir été l'un des seuls à traduire Homère et pour l'avoir fait de telle sorte que cette traduction fut rééditée : "cinq éditions en vingt ans, c'est assez brillant". Même si les défauts sont criants, l'auteur, pour N. Hepp, sait se montrer "un écrivain correct et même doué d'un

¹ G.Reynier, *Le roman sentimental...*, pp.265-266.

² *Biographie universelle* de Michaud, tome 18.

³ A.Adam, *La littérature française au XVIIème siècle*.

⁴ A.Collignon, *Le pays lorrain et le pays messin*, 10ème année, 1913, pp.689-699.

⁵ R. Arbour, *L'ère baroque en France...*

⁶ N. Hepp, *Homère en France au XVIIème siècle*, p.201.

certain souffle"¹. C'est également le cas de Jean Serroy qui, dans sa thèse sur les histoires comiques au XVII^e siècle, s'est intéressé aux *Histoires comiques* de Du Souhait parues en 1612. Il le dit "sans talent", l'accuse de "se prendre pour un bel esprit", puis réhabilite sa mémoire en expliquant que "avant que les générations futures, méprisant le goût compliqué du début du siècle, rejettent Du Souhait dans les profondeurs de l'oubli, le poète était apparu comme un écrivain fort estimable aux yeux de ses contemporains"². En outre, même si elles sont de médiocre venue, les *Histoires comiques* ont le mérite d'exister et Jean Serroy pense que l'*Histoire comique de Francion* n'a vu le jour que grâce à l'œuvre de notre champenois. Cette paternité "n'est pas négligeable"³, selon le mot de Jean Serroy qui conclut : "Du Souhait transmet, il ne crée pas. Mais ce qu'il transmet est nécessaire à l'édification d'une nouvelle littérature narrative comique. C'est "à l'envy de Du Souhait" que Sorel va écrire son *Francion*. Rôle modeste donc que celui de cet écrivain-charnière, mais rôle important"⁴.

Que conclure de ces divers avis formulés sur l'œuvre de François du Souhait ? Il me semble qu'on a longtemps porté sur notre "gentilhomme champenois" un jugement-couperet hérité très certainement de l'opinion émise par Boileau. Ce jugement négatif est révélateur d'ailleurs du quasi mépris manifesté, sans doute par ignorance, pour toute cette époque charnière de notre littérature, enfin remise en lumière depuis ces dernières années. Si ceux qui ont étudié ses livres ont eu de l'indulgence pour le prolix tâcheron que fut Du Souhait, on peut penser qu'en approfondissant l'étude de l'ensemble de son œuvre et, tout d'abord, en établissant la bibliographie complète de ses ouvrages, on parviendra à mieux discerner la place exacte occupée dans la littérature de son temps par notre secrétaire des ducs de Lorraine.

¹ N. Hepp, *Homère en France au XVII^e siècle*, p.201.

² J. Serroy, *Roman et réalité...*, p.27.

³ Ibid, p.61.

⁴ Idem.

II. L'OEUVRE DE FRANÇOIS DU SOUHAI : ÉTAT ACTUEL DE SA BIBLIOGRAPHIE

Sans vouloir systématiquement induire l'étude de l'homme de l'étude de l'œuvre, il m'a cependant semblé logique de commencer par dresser la bibliographie des ouvrages avant même de parler de l'écrivain et ce, pour plusieurs raisons. La première d'entre elles est l'extrême pauvreté des résultats des enquêtes d'archives menées sur notre gentilhomme champenois lequel a, semble-t-il laissé des traces, non pas négligeables certes, mais rares dans les documents de son temps. La seconde raison est le fait que, souvent dédicacées, les œuvres de François du Souhait permettent de le situer dans son cercle géographique, politique, idéologique et social, de connaissances et de relations.

Je terminerai ces quelques remarques en ajoutant combien je regrette les insuffisances de bien des bibliographies spécialisées qui signalent des ouvrages mais ne permettent ni de les localiser, ni même d'en vérifier l'existence¹.

Il va de soi que ma recherche m'a fait consulter, pour chaque œuvre, l'ensemble des éditions connues et localisées disponibles dans nos bibliothèques. Pour les ouvrages conservés dans les bibliothèques étrangères, je dois à l'obligeance de leurs conservateurs, d'avoir pu disposer de descriptions bibliographiques précises et complètes, de microfilms, et souvent de photocopies de pages intéressantes².

¹ C'est le cas, par exemple des *Lois d'amour*, comédie de 1599, ouvrage signalé par A. Collignon dans son article page 691, et de la *Plainte publique sur le trespas de son altesse*, de 1608 signalé par le catalogue Beaupré, page 35. Ces deux ouvrages ne sont pas localisables dans l'état actuel de ma recherche.

² Pages de titre, dédicaces, privilèges notamment.

A. TABLEAU RÉCAPITULATIF, PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE, DES OEUVRES DATÉES DE FRANÇOIS DU SOUHAIT

LÉGENDE :

Nombre d'éditions connues : * : une seule
 ** : plusieurs

Type d'ouvrage :

P : poésies
D : œuvres dramatiques
T : traductions
R : romans
C : œuvres de circonstance
M : œuvres de moralité
Ph : œuvres pamphlétaires

< > cote ou, à défaut, indications bibliographiques

1599

C Le / bon ange / du Roy / Par le sieur du Souhait / (marque) / A Paris, / chez Jacques Rezé, au mont saint / Hilaire, en la cour d'Albret / 1599 / Avec Privilège du roy / in 8°, 12 p. chiff. et 2 ff. ** < B. M. Nancy 280432(2) - B. N. Paris 8° Lb³⁵745 - The New York Library ND0459106 >

C Le / Bon ange / du Roy / Par le sieur du Souhait / (marque) / A Lyon / Par Thibaud Ancelin, et Guichard Jullieron / imprimeurs ordinaires du roy / 1599 / Avec Permission, in 8°, 14 p. chiff. ** < B. N. Paris 8°Lb³⁵745A - B. M. Bordeaux H11059/6 >

(il n'y a pas de privilège; à quelques erreurs typographiques près cette édition est semblable à l'édition parisienne)

C Epithalame / sur le mariage de / Monseigneur le Prince / de Lorraine et de Madame soeur / unique du roy, avec les sonnets / dédiés tant à sa majesté, qu'aux autres princes / par le sieur du Souhait / (marque) / A Paris / Par Jacques Rezé au / mont saint Hilaire, en la / court d'Albret / 1599 / Avec Privilège du roy / in 8°, 16 p. chiff. ** < B. Ste Geneviève Paris Q8°22^{bis} res inv 748, pièce 28 >

C Epithalame / sur le mariage de / Monseigneur le Prince / de Lorraine, et de Madame soeur / unicque du roy, avec des sonnets / dédiés tant à sa majesté, qu'aux autres / Princes. / Par le sieur du Souhait / (marque) / A Paris / Par Pierre Chevalier, au mont saint Hilaire, en la cour d'Albret / 1599 / Avec Permission / in 8°, 16p. chiff. ** < B. Mazarine Paris 35262 13ème pièce et 35265 21ème pièce - B. N. Paris in 8° Ye20941 - B. M. Chalons sur Marne AF.19335 >

(il manque, dans l'exemplaire de la Mazarine les sonnets; édition identique à l'édition de J. Rezé)

M Le vray Prince, / A très vertueux et magnanime Prince, / CHARLES EMANUEL / Duc de Savoye. / Par le Sieur du Souhait. / (marque : nascentes morimur mors rediviva piis) / A Lyon, / Par Thibaud Ancelin, / Imprimeur ordinaire du Roy, / 1599 / Avec Privilège de sa majesté / in 12, VI 41ff. chiff et 1ff. nonchiff. ** < Wolfenbüttel B 142.16 Pol(1) >

(au début, vers de Pierre de Deimier, de Philibert Plassard et de Jacques Corbin)

M La Vraye / noblesse / dédiée à monsieur, monsieur d'Urfé / escuyer et chambellan ordinaire de S.A. Colonel général de sa Cava / lerie et infanterie françoise et / Capitaine de cent chevaux légers / de ses ordonnances / Par le Sieur du Souhait / (marque : nascentes morimur mors rediviva piis) / A Lyon, Par Thibaud Ancelin, imprimeur ordinaire du Roy / 1599 / Avec Privilège de sa majesté / in 12, VI 35ff. chiff. * < Wolfenbüttel B 142.16 Pol(2) >

(au début vers de Jacques Corbin et de Perussault)

M le Parfait / Aage et heureuse / fin de l'homme, / dédié à très-vertueuse damoiselle / mademoiselle Clapisson / Par le Sieur du Souhait / (marque : nascentes morimur mors rediviva piis) / A Lyon / Par Thibaud Ancelin, / Imprimeur ordinaire du Roy / 1599 / Avec privilège de sa majesté / in 12, 18ff. chiff. ** < Wolfenbüttel B 142.16 Pol(3) >

P Les / Divers / souhaits / d'Amour / Par le S. du Souhait, gentil / homme Champenois. / Tout n'arrive à Souhait / (marque) / A Paris / chez Jacques Rezé au mont S / Hilaire, / en la cour d'Albret / 1599 / Avec Privilège du Roy / in 12, 6ff. 22ff. chiff. et 2 ff. ** < B. N. Paris Res pYe340(1) - B. Arsenal Paris 8°B 12028 Res et 8°B 12029 Res(1) - University of Pennsylvania Philadelphie ND0459108 - B. M. Besançon 203797 >

P Les / neuf muses / françaises / Par le Sieur du Souhait, gentilhomme / champenois / A monseigneur le conte de Briene / (marque) / A Paris / chez Jacques Rezé, / au mont S / Hilaire, en la cour d'Albret / 1599 / Avec Privilège du Roy / in 12, 15ff. chiff et 2ff. blancs * < B. N. Paris Res pYe340(3) - B. Arsenal Paris 8° B 12028 Res et 8° B 12029 Res - B. M. Besançon 203797 >

P Le Plaidoyé / Et jugement des / trois graces / Françaises / Par le sieur du Souhait / , gentilhomme / champenois / A Monseigneur / le Comte de Brissac, / Mareschal de France. / (marque) / A Paris / Chez Jacques Rezé, au mont S / Hilaire, en la cour d'Albret / 1599 / Avec privilège du Roy / in 12, 27ff. chiff. et 3ff. blancs ** < B. N. Paris Res pYe340(4) - B. Arsenal Paris 8° B 12028 Res et 8° B 12029 Res - B.M. Besançon 203797 >

D Beauté et / amour / Pastou / relle / Par le S. Du Souhait, gentil / homme champenois / A Monseigneur le Grand / (marque) / A Paris / Chez Jacques Rezé au mont S. / Hilaire, en la cour d'Albret / 1599 / Avec Privilège du Roy / in 12, 24ff. chiff. ** < B. N. Paris Res pYe340(5) - B. Arsenal Paris 8° B 12028 Res et 8° B 12029 Res - B.M. Besançon 2775 >

D Les lois d'amour, comédie, 1599 *

(signalé sans autre indication bibliographique dans l'article d'A. Collignon p. 691)

D Tragédie / de Radegonde / Duchesse de Bourgogne, / Par le S. Du Souhait, gentil / homme Champenois. / A Monseigneur le Duc d'Espéron / (marque) / A Paris, / chez Jacques Rezé, au mont S. / Hilaire, en la cour d'Albret / 1599 / Avec Privilège du Roy / in 12, 33ff. chiff. et 1ff. ** < B. N. Paris Res pYe340(2) - B. Arsenal Paris 8° B 12028 Res et 8° B 12029 Res - B. M. Besançon 203797 >

R Les / Amours / de Poliphile / et Mellonimpe / Par le sieur du Souhait / (marque) / A Lyon, / Par Thibaud Ancelin, / Imprimeur ordinaire du roy / 1599 / Avec Privilège de sa majesté / in 12 **

(signalé par Lachèvre, au catalogue Techener, au n°2774 de Roméo ARBOUR, était au Musée Lorrain à Nancy en 1973, disparu (?) depuis)

R Les Amours de Palémon, suite de Poliphile et Mellonimpe par le Sieur du Souhait, Lyon, Thibaud Ancelin, 1599, in 12 **

(signalé dans Techener, Lachèvre, figure au n°2773 de Roméo ARBOUR)

1600

C Discours sur / l'attentat / à la personne du roy / par Nicole Mignon / dédié à sa majesté / Par le sieur du Souhait / (marque) / A Paris / Pour Anthoine du Brueil / et Gilles Robinot / 1600 / Avec Privilège du Roy / in 8°, 15p. chiff. ** < B. N. Paris 8°Lb;35;750 - B. Ste Geneviève Paris Q 8°36;bis;Res inv823, pièce 4 - University of Wisconsin, Madison ND 0459107 >

C Discours sur / l'attentat à la personne du roy / Par Nicole Mignon / Dédié à sa majesté / Par le sieur du Souhait / (marque) / juxte la copie imprimée / à Paris / Pour Anthoine du Brueil / et Gilles Robinot / 1600 / Avec Privilège du Roy / 8ff. ** < B. N. Paris 8°Lb;35;750 A >

(cette édition comporte le même texte mais la typographie est différente, la pagination non chiffrée)

C Discours sur l'attentat à la personne du roy par Nicole Mignon dédié à sa majesté par le sieur Du Souhait, Lyon, Thibaud Ancelin, 1600, in 8°, 14p. et 1ff. ** < B. Lyon Res 314955 et Res 325804 B. St Jean transférée, sur information de Madame de la Perrière, confirmée ensuite par Roméo ARBOUR n° 19313 >

C Le / Bonheur de la France, / nay au mariage du Roy. / Par le sieur du Souhait / A Paris / chez Jacques Rezé au mont / saint Hilaire près la / court d'Albret / 1600 / avec permission / 16p. * < B. N. Paris Ye20942 >

M L'Académie / des vertueux / A Monseigneur / Monseigneur Philippes des Por / tes Abbé de Tiron / Par le Sieur du Souhait / (marque) / A Paris, / Pour Anthoine du Brueil, tenant sa / boutique sur les degrez de la / grande salle du Palais / 1600 / Avec Privilège du Roy / in 12, 63ff. ** < B. Arsenal Paris S2462 -8°SA2009 >

(dédicacé à Monseigneur Philippe des Portes, Abbé de Tiron, c'est, à peu de choses près - pagination, orthographe, absence de quelques dédicaces - le texte du *Bonheur des sages* et du *Malheur des curieux* réuni en un même volume divisé en deux "livres", 32ff. et 31ff.)

M Le Bonheur / des sages / a très vertueuse Dame, ma / dame de la Guiche / Par le sieur du Souhait / (marque) / A Lyon / par Jean Pillehotte / à l'enseigne du nom de Jésus / 1600 / Avec permission. / (précédée d'une autre page de titre : Le Bonheur / des sages et / malheur des / curieux) / in 12, 91p. ** < B. N. Paris R23996 et R23997 - B. Mazarine Paris 27823 - B. M. Bordeaux S5209 >

M Le Malheur / des curieux / (marque) / A Lyon / par Jean Pillehotte / A l'enseigne du nom de Jésus / 1600 / avec Permission / in 12, 81p. ** < B. N. Paris R23997 - B. Mazarine Paris 27823 - B. M. Bordeaux S5209 >

M Le / Parfait / Gentilhomme / Par le sieur du Souhait / A Paris / chez Gilles Robinot, tenant sa / boutique au Palais en allant / à la chancellerie / 1600 / Avec Privilège du roy / in 4°, 70ff. ** < B. Mazarine Paris 28229 >

(privilège du 16 février 1599 donné à J. Rezé qui l'a cédé à G. Robinot et à A. du Brueil)

M Les / Pourtraits / des chastes / dames / Par le sieur du Souhait / Tout n'arrive à Souhait / (marque) / A Paris / chez Gilles Robinot / en sa boutique / au palais, en allant à la chancellerie / 1600 / avec Privilège du Roy / in 12, 2ff. et 148p. ** < B. Arsenal Paris 8° S3080 >

M Les / Poutraicts / des chastes / dames. / Par le sieur du Souhait / Dedyez a très ver / tueuse et chaste / damoiselle Madamoisel / le de Clapisson / A Lyon / Par les héritiers de Benoist Rigaud / 1600 / Avec permission / in 12, 5ff. et 156p. ** < B. N. Paris R23995 - B. Arsenal Paris SA2426 - B. M. Aix Res S. 89 >

P Le Plaidoyé et Jugement des trois graces françaises par le sieur du Souhait, Lyon, les héritiers de B. Rigaud, 1600 **

(signalé p.691 dans l'article d'A. Collignon)

R Les / Amours / de Poliphile / et Melonimphe / Par le sieur du Souhait / (marque) / A Paris / Pour Gilles Robinot, tenant / sa boutique au Palais, / en allant / à la chancellerie / 1600 / Avec Privilège du roy / in 12, 6ff. et 95ff. chiff ** < B. Arsenal Paris 8° BL 21537 et 8° BL 21538 >

R Les Amours de Poliphile et Melonimphe par le sieur du Souhait, à Lyon, les héritiers de B. Rigaud **

(signalé par Jean SERROY et par A. Collignon p. 691)

R Les Amours de Palémon par du Souhait, Paris, Gilles Robinot, 1600 / in 12, 4f. et 72ff. **

(signalé dans Techener et figure au n°3022 de Roméo ARBOR)

R Les / Amours / de Glorian / et d'Ismène / Par le sieur du Souhait / (marque) / A Paris / chez la veufve Nicolas de / Louvain, tenant sa boutique / au Palais sur le perron de la grand' salle / 1600 /

Avec Privilège du Roy / in 12, 6ff. et 95ff. chiff. ** < B. Arsenal Paris 8° BL 21101 et 8° BL 21102 - B. Ste Geneviève Paris Y8°3313 inv 6001 res >

1601

P Marqueteries / ou oeuvres / diverses / Par le sieur du Souhait /,secrétaire ordinaire de son altesse de Lorraine / A Paris / pour Jean Houzé, au Palais en la / galerie des prisonniers, allant à la chancellerie / 1601 / Avec privilège du roy / in 12, 59ff. chiff. et 1ff. * < B. Arsenal Paris 8° BL 8992 >

R Les / Propriétés / d'Amour, / et les Propretez / des Amans / Contenant une hystoire véri / table des Amours de Filine, / et de Polymante / Par le sieur du Souhait, secrétaire ordinaire / re de son Altesse de Lorraine / (marque) / A Paris / Pour Jean Houzé, au Palais, en la / galerie des prisonniers, allant / à la chancellerie / 1601 / in 12, 73ff. chiff. * < B. Arsenal Paris 8° BL 21040 >

M (sans nom d'auteur) Le vray Prince, / avec son parfaict aage et son heureuse fin, / desdié a très-illustre et magnanime Monseigneur, Auguste Duc de Lunebourg / Paris / Par Gabriel de la Marche / 1601 / in 12, 41ff. chiff. et 18ff. non chiff. ** < Wolfenbüttel 146 Pol. >
(dédicace signée A. D. Maucouvent)

1602

P (collectif) Le / premier (second et troisieme) / livre du La / byrinthe de / Recreation / recherché des plus beaux / esprits de ce temps / à Rouen / chez Claude Le Vilain, libraire / et relieur du roy, demeurant / à la rüe du bec, à la bonne / renommée / 1602 / * < B. N. Paris pYe409 Res >

(trois volumes de respectivement 143, 141 et 143 pages contenant 238 pièces; les dix pièces de du Souhait paraissent, anonymement, dans le second livre)

R Amours / de Palémon / suite / de Poliphile / Par le sieur du Souhait / (marque) / A Lyon / Par Thibaud Ancelin / Imprimeur ordinaire du Roy / 1602 / Avec Privilège de sa majesté / in 12, 1ff. et 69ff. chiff. ** < B. N. Y275416 - B. Arsenal Paris BL 16108 - Yale University New Haven Connecticut ND 049105 >

1603

(date douteuse pour ces divers ouvrages, parus anonymement, reliés ensemble dans l'ouvrage coté à la Bibliothèque Nationale D17725)

M L'exercice de la fidelle veuve (46ff. chiff.) *

M Le sacrifice larmoiant du parfait héritier (36ff. chiff.) *

M La Prudence de l'espoux advieilly (21ff. chiff.) *

(Ces trois ouvrages, reliés ensemble, sont suivis d'un extrait du privilège du roi à Jacques Rezé du 16 février 1599, transmis à Gilles Robinot le 21 septembre 1599)

M L'heureuse alliance (68ff. chiff.) *

(dédicacé à Madame de la Guesle, avec le texte du privilège du roi)

M Le Glorieux contentement des ames (48ff. chiff.) **

(avec un avis aux lecteurs signé : Tout n'arrive à Souhait)

1604

Pp Le / Pacifique / ou l'anti-soldat / François / A l'unique Uranie / 1604 / in 12, 139 pages **

< B. N. Paris 8°Lb³⁵799B - B. M. Lille God. Res Lilloise 2336(2) - B. M. Lyon Res 801027 >

Pp Le / Pacifique / ou / l'antisoldat / François / (marque) / l'an de grâce / 1604 / in 12, 168

pages ** < B. Ste. Geneviève Paris Z8°1033 inv 3174 pièce 6 res - B. Arsenal Paris 8°H6841 et 8°H6858/2 - B. N. Paris 8°Lb³⁵799A - Newberry Library Case F39326-1605L >

(texte identique à l'édition précédente mais précédé d'une introduction de l'auteur)

Pp Le / Pacifique / ou l'anti-soldat François (marque) / 1604 / in 12, 156 pages ** < B. N. Paris

8°Lb³⁵799C - B. M. Nancy 280434b sans page de titre - B. Mazarine Paris 36605(2) - B. M. Toulouse Res DXVII540(2) - Wolfenbüttel B 142.12 Pol.(2) >

(texte identique à l'édition précédente mais avec une typographie différente)

Pp Le Pacifique ou l'antisoldat François s. l. 1604, in 12, 143 pages ** <B. M. Douai 1604-14

>1605M L'Académie des vertueux, Lyon 1605 **

(ouvrage mentionné uniquement par A. Collignon, sans autre indication bibliographique)

1605

R Les / Amours / de Poliphile et / Mellonimphe / Par le sieur du Souhait / revües, corrigées, et

augmentées de / nouveau par l'auteur, dernière édition / (marque) / A Lyon, par Thibaud Ancelin, / Imprimeur ordinaire du roy / 1605 / Avec Privilège de sa majesté / in 12, 6ff. et 84ff. chiff. ** < B. N. Paris Y²75415 et Y²75416 >

R Les / Amours / de Palémon / suite du / Poliphile / Par le Sieur du Souhait / (marque) / A

Lyon / Par Thibaud Ancelin / Imprimeur ordinaire du Roy / 1605 / avec privilège de sa majesté / in 12, 69ff. chiff. et 1ff. ** (B. Arsenal Paris BL21489 >

1606

P Beauté / et amour, / pastourelle / Par le S. Du Souhait, gentil / homme champenois / A Monseigneur le Grand. / (marque) / A Rouen / Chez Claude le Villain, libraire et relieur / du Roy, demeurant à la rüe du Bec, / à la bonne Renommée / 1606 / ** < British Museum 163b45 >

D Tragédie de Radegonde / Duchesse de / Bourgongne. / Par le S. Du Souhait, gentil / homme champenois. / A Monseigneur le duc d'Espéron / (marque) / A Rouen / chez Claude le Villain, libraire et relieur / du Roy, demeurant à la rüe du Bec, / à la bonne Renommée / 1606 / ** < British Museum 163b46 >

1607

P (collectif) Le Parnasse, tome second, à Paris chez Mathieu Guillemot, au pallais avec privilège du roy, in 12
(3 pièces de Du Souhait parmi les 377 de ce recueil)

1608

C Plainte Publique sur le trespas de son altesse par du Souhait, Nancy, Blaise Andrea, 1608, in 4°
*
(signalé par Beaupré III, figure au n°5077 de Romeo Arbour)

1609

M La / vérité / de l'Eglise, ou est représentée / son excellence et / antiquité / Par le sieur du Souhait / A Paris / par François Huby, rüe S. Jacques au / soufflet verd devant le collège de Marmoutier / Et en sa boutique au Palais / devant la porte de la sainte chap / pelle, joignant la salle / des Merciers / 1609 / Avec Privilège du roy / 2ff. et 146ff. chiff. * < B. N. D33362 >

(ce livre comporte à la suite de La verité de l'Eglise 2ff. et 60ff. chiff. Le paradis des solitaires où est représenté le contentement de la solitude et le mespris des vanitez, jusqu'au ff.146)

R Les / chastes / destinées / de Cloris ou / roman des Histoï / res de ce temps. / Dédié à Monsieur de Bassompierre. / Par le sieur du Souhait / (marque) / A Paris / Par François Huby, rüe S. Jacques / au Soufflet verd, devant le collège de / Marmoutier / Et en sa boutique au / Palais devant la porte de la sainte / chappelle, joignant la salle des Merciers / 1609 / avec privilège du roy / in 12, 4ff. et 158ff. chiff. * < British Museum O12551de.9 - B. Arsenal Paris 8°BL20904 >

1610

R Les / Amours / de Poliphile et Mellonimphe / Par le sieur du Souhait / reveües corrigées, et augmentées / de nouveau par l'auteur. / Dernière édition / (marque) / A Lyon, par Barthelemy Ancelin / Imprimeur ordinaire du Roy / 1610 / avec privilège de sa majesté / in 12 6ff. et 84 ff. chiff. ** < B. Arsenal Paris 8°BL21539 >

1611

P (collectif) Le / Labyrinthe / d'amour / ou / suite des Muses / Françaises / recherchée des plus beaux / esprits de ce temps / par HFSDC / A Lyon / Par Barthélémy Ancelin / Imprimeur ordinaire du roy / 1611 / < B. Arsenal Paris 8°BL9944 >
(306 pages - un sonnet de Du Souhait p.304 - un ballet pp.305-306)

1612

R Histoires / Comiques, ou / entretiens facétieux / de l'invention d'un des beaux / esprits de ce temps / A Troyes et se vendent / à Paris / chez Toussaincts du Bray, rüe S. Jacques aux espics meurs, et au Palais en la / Galerie des prisonniers / 1612 / avec privilège du roy / in 12 * < B. Arsenal Paris 8°19528 >

R Le Romant d'Anacrine **

(F. Lachèvre pense que cette édition existe; je le suis dans cette idée du fait que le privilège du 16 octobre 1611 du verso de la première page des Histoires comiques le donne pour "deux petits livres, l'un intitulé le romant d'Anacrine et l'autre Histoires comiques ")

1613

R Le / Romant / d'Anacrine, où / sont représentez / plusieurs combats, histoi / res véritables et amoureuses / De l'invention d'un des beaux esprits de ce temps / seconde édition reveüe et augmentée / (marque) / A Paris, chez Toussaints du Bray, rüe S. Jacques aux Espics meurs, et au / Palais à l'entrée de la gallerie / des prisonniers / 1613 / Avec Privilège du roy / in 12, 549 pages ** < B. Arsenal Paris 8°BL20561 et 8°BL20562 >

R Le Romant / de Gloriande / ou suite du ro / man d'Anacrine, où / sont continuées les histoires du / premier volume : avec plusieurs / autres nouvelles, et forces bel / les aventures / De l'invention d'un des beaux es / prits de ce temps / (marque) / A Paris / De l'imprimerie de François Huby / rue S. Jacques au Soufflet vert, devant le / collège de Marmoutier et en sa / boutique au Palais en la gallerie / des Prisonniers / 1613 / Avec Privilège du roy / in 12, 2ff. et 471 pages < B. Arsenal Paris 8°BL21103 >

(Le privilège annoncé ne figure pas et quelques feuillets liminaires manquent)

P (collectif) Les marguerites Poétiques nées des plus fameux poètes français. Lyon .B. Ancelin / 1613 / in 4°

1614

T L'Iliade / d'Homère Prince / des Poètes grecs, avec / la suite d'icelle / Ensemble le ravissement / d'Hélène, subject de / l'histoire de Troie, / le tout de la traduction et / invention du sieur du / Souhait / 1614 / A Paris, chez Nicolas Buon, rue saint Jacques à l'enseigne st Claude, / et de l'Homme sauvage / 12ff. et 1248 pages et 30 pages de tables ** < B. M. Nancy 267007 >

T L'Iliade / d'Homère Prince / des Poètes grecs, avec / la suite d'icelle / Ensemble le ravissement / d'Hélène, subject de / l'histoire de Troie, / le tout de la traduction et / invention du sieur / du Souhait / 1614 / A Paris, chez Pierre Chevalier, rue / Saint Jacques à l'enseigne St / Pierre près les Mathurins / Avec privilège du roy / 12ff. et 1248 pages ** < B. Arsenal Paris BL3648 1-2 >
(texte identique à l'édition ci-dessus, mais les tables ne figurent pas)

1615

P (collectif) Les / satyres / bastardes et / autres oeuvres / folastres du Cadet An / goulevent quatrain / quiconque aura le mal de ratte / Lisant ces vers gays et joyeux / je veux mourir s'il ne s'esclatte / de rire, et ne pleure des yeux / A Paris / 1615 / in 12 < B. Arsenal Paris Ye 3469 Res >
(un ballet de Du Souhait figure 68r°v° et 69r°v°)

1617

T L'Iliade / d'Homère Prince / des Poètes grecs, avec / la suite d'icelle / ensemble le ravissement d'Hélène, subject de / l'Histoire de Troie / le tout de la traduction et / invention du sieur du / Souhait 1617 / A Paris / chez Nicolas Buon, rue saint / Jacques à l'enseigne st Claude, et de l'Homme sauvage / Avec privilège du roy / 12ff. et 1248 pages et 30 pages de tables ** < B. Arsenal Paris 8°BL3649 - B. N. Y^b1109 >

1618

P (collectif) Le Cabinet / satyrique / ou / recueil parfait / des vers piquans et / gaillards de ce temps / tiré des secrets cabinets des sieurs de Si / gognes / Regnier, Motin, Berthelot / Maynard et autres des plus signa / lez Poètes de ce siècle / A Paris / chez Anthoine Estoc, au Palais en la gal / lerie des prisonniers près la chancellerie / 1618 / avec privilege du roy / in 12, 10ff. et 1ff. nchiff. et 703 pages et 11ff. < B. N. Res pYe 1115 >
(un ballet signé de Du Souhait pp. 280-281)

1620

T L'Iliade / d'Homère Prince / des Poètes Grecs avec la suite d'icelle / ensemble le Ravisement / d'Hélène sujet / de l'histoire de Troye / le tout de la traduction et / invention du sieur du Souhait / 1620 / A Paris / chez Nicolas Büon rüe Saint / Jacques à l'enseigne St. Claude, et de l'homme sauvage, / avec privilège du roy / 2 tomes, 16ff. et 1248 pages et 30 pages de tables ** < B. N. Yb1110-Yb1111-Yb1112 - Illinois University x881H81.Fdu >
(semblable à l'édition de 1617)

1627

T L'Iliade / d'Homère Prince / des Poètes Grecs avec la suite d'icelle / ensemble le Ravisement / d'Hélène sujet / de l'histoire de Troye / le Tout de la traduction et / invention du sieur du Souhait / dernière édition / 1627 / A Paris / chez Nicolas Gassé au mont Saint Hilaire près la court d'Albret / 16ff. et 1248 pages et 30 pages de tables ** < B. Arsenal Paris 8°BL3689(1-2)-BL3690(1-2) >

1630

R Histoire / et Romant / de Cloriande / où plusieurs histoires de notre temps sont na/Efvement représentées / de l'invention de plusieurs beaux esprits de ce temps / (marque) / A Paris / chez Denis Thierry, rüe S / Jacques à l'image S. Denys / proche S. Benoist / 1630 / Avec Privilège du roy / 2ff. et 471 pages ** < B. Arsenal Paris 8°BL15672 >
(Il s'agit d'une nouvelle émission du texte de 1613)

1634

T L'Iliade / d'Homère Prince / des Poètes grecs avec la suite d'icelle / ensemble le ravisement / d'Hélène sugiect / de l'histoire de Troie / le tout de la traduction et / invention du sieur du Souhait / dernière édition 1634 / A Paris chez Nicolas Gassé au Mont Saint Hilaire près la court d'Albret / ** < B. M. Rouen O187 - B. M. Bordeaux - B. M. Grenoble F288 - Yale University - B. N. Yb1113 >

1640

T L'Iliade d'Homère. Paris Nicolas Gassé **
(édition signalée par F. Lachèvre, *Bibliographie*, page 210)

1674

T L'Iliade d'Homère. Paris Nicolas Gassé¹ **
(édition signalée par F. Lachèvre, *Bibliographie*, page 210)

¹ L'existence de cette édition attestée par F. Lachèvre p.210 est fort douteuse. En effet, N. Gassé est mort depuis longtemps à cette date. Son fonds a été vendu à Antoine Berthier pour 6000 livres le 21 mars 1642 comme l'indique H. J. Martin dans *Livres, pouvoirs et société* p.414.

B. LES QUESTIONS POSEES PAR LA BIBLIOGRAPHIE : PROBLEMES DE DATES ET D'ATTRIBUTION

1) Les problèmes de dates

Deux ouvrages sont parus sans date :

P Les Divers souhaits d'amour par le sieur du Souhait, gentilhomme champenois, contenant diverses pièces fugitives, s.l.n.d., in 8°, **

(Cet ouvrage est signalé dans *Le trésor des livres rares et précieux*, tome VI, vente Filheul, n° 110)

M Le Parfait Aage et heureuse fin de l'homme, Lyon, Thibaud Ancelin, s.d. **

Le vray Prince, Lyon, Thibaud Ancelin, s.d. **

La vray Noblesse, Lyon, Thibaud Ancelin, s.d. **

(Ces trois opuscules sont réunis en un volume in 12 dont A. Collignon signale l'existence p.691 de son article consacré à François du Souhait.)

Il n'a pas été possible de préciser les dates de parution de ces deux ouvrages.

Par ailleurs, le volume coté D17725 à la Bibliothèque Nationale nécessite un examen particulier. Ce volume contient, reliées ensemble, les œuvres suivantes :

M Le / séjour de / l'âme soli/ taire / dédié à mada / moiselle de mesmes / (marque) / à Paris / chez Gilles Robinot, tenant sa boutique au Palais, en la pe / tite galerie allant à la / chancellerie / 1603 / avec Privilège du Roy / 53 ff. chiff. < B. N. D17725(1) >

M L'exercice de la fidelle veuve / 46 ff. chiff. < B. N. D17725(2) >

M Le sacrifice larmoiant du parfaict héritier / 36 ff. chiff. < B. N. D17725(3) >

M La Prudence de l'espoux advieilly / 21 ff. chiff. < B. N. D17715(4) >

Ces ouvrages, quoique reliés ensemble, me semblent provenir d'auteurs différents. La typographie, les bandeaux décoratifs de (2)(3)(4) sont semblables. A la suite de (2)(3)(4) se trouve une page où sont consignées les coquilles d'impression figurant dans ces trois récits, page à la suite de laquelle on peut lire le privilège du roi pour les œuvres de Du Souhait, donné à Jacques Rezé le 16 février 1599 et transporté à Gilles Robinot le 21 septembre 1599. Quant au style, celui du *Séjour de l'âme solitaire* est très différent de celui des autres récits que l'on peut, eux, attribuer à François du Souhait.

En < B. N. D17725(5) > on trouve :

M L'heureuse Alliance / 68ff. chiff. /

avec, de nouveau, le privilège du roi pour les œuvres de Du Souhait.

En < B. N. D17725(6) > on trouve :

M Le Glorieux contentement des âmes / 48ff. chiff. /

précédé d'une dédicace signée " Tout n'arrive à Souhait " et d'un avis au lecteur signé de la même devise. Enfin, au verso du feuillet 48 se trouve un extrait du privilège à J. Rezé du 16 février 1599 pour les oeuvres de Du Souhait, transporté à Gilles Robinot le 22 novembre 1599. Le texte de cet ouvrage reprend celui du *Parfait aage* de Du Souhait de 1599.

L'auteur du *Séjour de l'âme solitaire* est aisément identifiable. Il s'agit de Jean Jacques de Mesmes, champenois, conseiller d'état en 1600, fait comte d'Avaux en 1638¹.

Aucune étude de critique interne ni externe ne permet d'identifier ce personnage avec François du Souhait à qui, par contre la paternité de (2)(3)(4)(5)(6) est difficilement contestable.

Quant au problème de la date, j'ai retenu celle de 1603, date figurant sur la page de titre du *Séjour de l'âme solitaire* en formulant l'hypothèse que se trouvaient reliées des œuvres morales contemporaines mais, à vrai dire, aucune raison sérieuse ne me permet d'affirmer que les œuvres de Du Souhait datent de cette année.

2. Les problèmes d'attribution

a) Les titres écartés

R Histoire ionique des vertueuses et fidèles amours de Poliphile Pyrenoise et de Damis Clezomenien, paru chez Abel l'Angelier / 1602 /

Cet ouvrage est inséré dans un recueil de la Bibliothèque Nationale à la cote Y²75417 à la suite des *Amours de Poliphile et Mellonimpe* < Y²75415 > et des *Amours de Palémon* < Y²75416 >.

G. Reynier n'hésite pas à l'inclure dans la bibliographie des ouvrages de Du Souhait². Or si ce roman est bien dédié à Marguerite de Lorraine, Poliphile y est en fait un personnage féminin d'une part et, d'autre part, le climat strictement onirique dans lequel évoluent les personnages ne saurait venir de l'imagination de Du Souhait.

R Les Elégances Françaises accomodées au langage du temps par NN, çï-devant non imprimées / Amsterdam, Louis Elzevier, / 1641 / in 12, 72 pages < B. N. Z4106(3) >

Cet ouvrage est attribué à Du Souhait par M. Magendie mais R. Arbour conteste cette attribution³. Je le suis d'autant plus volontiers que Du Souhait a vraisemblablement disparu à cette date.

b) Les titres retenus

Le Pacifique ou l'Antisoldat François est paru sans nom d'auteur, mais il fut attribué à Du Souhait à l'époque même de sa publication. Du Souhait fut pris à partie pour avoir défendu une politique pacifiste.

¹ La terre d'Avaux a été érigée en comté par lettres de janvier 1638 registrées du 4 août 1648 d'après le *Dictionnaire historique* de Moreri, tome VII pp.493-497 et le *Dictionnaire de la noblesse* de De La Chesnaye, Desbois et Badier, tome XIII pp.752-756.

² G. Reynier, *Le roman sentimental*, p.190.

³ R. Arbour, 3ème partie, pp.536 et 446.

L'avocat Pelée, en 1606, dans son *Chevalier François*, injurie violemment l'auteur du *Pacifique* : " Souhait de nos bourreaux, caméléon, Janus à double face, charongne pourrie..."¹.

Les Histoires comiques

Sorel, en 1633, reconnaît à Du Souhait la paternité des *Histoires comiques* prétendant que le *Francion* était écrit par Moulinet du Parc "à l'envy de Du Souhait, champenois, et comme pour le braver, à cause qu'auparavant Du Souhait avait donné le mesme tiltre à quelques Contes qu'il avait ramassez"². En outre, l'œuvre est dédiée au Comte de Brionne comme l'*Iliade* de 1614. Dans la dédicace de sa traduction, Du Souhait rappelle avoir déjà offert au Comte " quelque discours facétieux pour (lui) recréer l'esprit "³.

Le cycle d'Anacrine

Le privilège qui figure dans les *Histoires comiques* est donné en 1611 pour deux petits livres, l'un intitulé le *Romant d'Anacrine*, l'autre *Histoires Comiques ou entretiens facétieux*⁴. De même, le privilège qui figure dans le *Roman d'Anacrine*⁵ est donné pour l'ensemble des deux ouvrages. En conséquence, le *Roman d'Anacrine* et le *Roman de Gloriande*, sa suite, sont bien de la main de Du Souhait.

Quelques problèmes posés par le texte du roman de Gloriande

La bibliothèque de l'Arsenal possède (sous la cote 8° BL 15829) l'édition de 1613 du *Romant de Gloriande*. Dans cette édition, la page de titre est suivie d'une page où figure la dédicace à "très illustre et très vertueuse damoiselle, mademoiselle Renée de Mesdavy. Les feuillets liminaires suivants (au moins deux) ont été de toute évidence arrachés. La confrontation de cet exemplaire avec celui de 1630 permet de dire avec une quasi certitude que ces feuillets arrachés correspondent à l'avis au lecteur suivi du privilège.

En effet, la bibliothèque de l'Arsenal possède également (sous la cote 8° BL 15672) un ouvrage intitulé "Histoire et romant de Cloriande où plusieurs histoires de nostre temps sont naïfvement représentées De l'invention de plusieurs beaux esprits de ce temps". Cet exemplaire est rigoureusement identique, quant au texte du roman et de la dédicace, à l'exemplaire de 1613. Seule la page de titre diffère. Le libraire Denys Thierry n'a visiblement réalisé là qu'une simple émission de l'ouvrage de Du Souhait de 1613, en modifiant la page de titre. Or cet exemplaire comporte un avis au lecteur à la suite de la page de dédicace à Mademoiselle Renée de Mesdavy. Cet avis comporte quatre feuillets, ils sont disjoints et mal reliés dans le volume de l'Arsenal (en effet, les deux premiers feuillets sont insérés entre la page 466 et la page 467). Au recto du dernier de ces feuillets apparaît le privilège accordé le 10 octobre 1612 à François Huby pour *L'histoire et romant de Gloriande*. Cet avis au lecteur s'est révélé intéressant par son contenu et son style et a fait l'objet de plusieurs remarques importantes de notre étude.

c) Les leçons de la bibliographie

¹ Indications trouvées dans l'exemplaire dactylographié de la thèse de Jean Serroy, p.16.

² Sorel, *Histoire comique de Francion*, p.376.

³ Du Souhait, *Histoires comiques*, a2r°

⁴ Du Souhait, *Histoires comiques*, a2v°.

⁵ Du Souhait, *Anacrine*, a3v°.

1. Nom, titre et devises

D'une part, la mention "gentilhomme champenois" ne figure que dans les œuvres parues en 1599. D'autre part, la fonction de "secrétaire ordinaire de son altesse de Lorraine" n'apparaît dans les titres d'ouvrages qu'en 1601, dans les *Propriétés d'amour* et dans les *Marqueteries*. Enfin, une devise apparaît de temps à autre : "Tout n'arrive a Souhait".

2. L'anonymat

François du Souhait choisit l'anonymat pour *Le Pacifique*, le *Roman d'Anacrine*, les *Histoires comiques*, le *Roman de Gloriande* et pour quelques œuvres morales.

3. Les dates

On note une très forte production dans le cours des deux années 1599 et 1600. La publication suit ensuite régulièrement, mais à un rythme moindre, jusqu'en 1614. On peut en conclure que des circonstances extérieures ont poussé François du Souhait sur le devant de la scène en 1599. Il a donc pu ensuite éditer des œuvres qu'il devait tenir en réserve. Après la parution de *l'Iliade* en 1614, aucune œuvre nouvelle ne paraît, sinon quelques tirages dans des recueils collectifs. Or, en 1614, Du Souhait semblait avoir encore des projets d'écriture. En effet, à la fin du *Roman de Gloriande*, François du Souhait annonce une "conclusion de (son) œuvre..."¹. L'auteur envisageait ainsi, à la date de publication de ce roman, en 1613, de lui donner une suite, mettant en quelque sorte un terme à l'histoire d'Anacrine. De même, à la fin de *l'Iliade*, on trouve l'annonce suivante : "voulant suivre la piste d'Homère et l'opinion de Dictis de Crète et de Virgile (...) vous feray voir au retour des Grecs, leur disgrâce et la mort d'Hélène pour conclusion entière de l'histoire de Troye"². Cette suite ne vint jamais. Enfin, aucune édition corrigée de la main de l'auteur n'est donnée, alors qu'il écrivait en 1614³, à propos de l'édition de *l'Iliade* parue cette année là : "Je n'y mets point d'errata, parce que j'ay espérance de la corriger, Dieu aydant à la seconde édition". Or, l'édition de 1617 n'apporte aucune réelle modification au texte de 1614. Seul le destinataire de la dédicace change. En 1614, il s'agit de Jean des Porcelets⁴ et, en 1617, de Louys de Guise⁵. Quant aux éditions postérieures que j'ai consultées, elles sont identiques à celles de 1617.

Il semble donc que dès 1617, et sans doute dès 1614, François du Souhait ne participe plus à la vie littéraire alors qu'il avait manifesté clairement l'intention contraire.

4. Les dates absentes de la bibliographie.

Deux dates au moins auraient dû, me semble-t-il, figurer dans la bibliographie de François du Souhait.

La première est 1604, année de la mort de Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV et épouse du Duc Henri II. En effet, en février 1604, "mourust en Lorraine, madame la duchesse de Bar, sœur unique du Roy et en arrivèrent à Paris les nouvelles et à la cour le dimanche 15 du présent mois de février, qui furent celées au roy jusques au mardi ensuivant pour ce qu'il avait ses goutes" note Pierre de l'Estoile dans son *Journal*⁶.

¹ Du Souhait, *Gloriande*, p.470.

² Du Souhait, *L'Iliade*, p.1248.

³ Ibid, a4r°.

⁴ Ibid, p.146.

⁵ Ibid, 1617, a2r°.

⁶ P. de l'Estoile, *Journal...*, 2ème tome, p.12.

Du Souhait ne donne aucune œuvre pour pleurer l'événement alors même qu'il avait composé en 1599 un *Epithalame* en l'honneur du mariage de Catherine de Bourbon et d'Henri II. Il ne célébrera pas d'avantage le second mariage d'Henri II avec Marguerite de Gonzague, le 24 avril 1606. 1604, il est vrai, est la date de la querelle du *Soldat François*. Peut-être est-ce parce que notre auteur était mal en cour qu'il ne prit pas part à cet événement de portée nationale.

Une seconde date me semble manquer à l'évidence, celle de 1610. On aurait en toute logique attendu d'un auteur attentif à célébrer les faits marquants des grands de son époque, une œuvre à l'occasion de l'assassinat d'Henri IV. Or rien n'est connu de Du Souhait au sujet de cet événement majeur. Pourtant, ils furent légion ceux qui rédigèrent alors, qui un portrait, qui des stances ou une oraison funèbre en hommage au défunt roi. Alors qu'il avait été fait défense de publier quoi que ce fut sur la mort du roi tant "on craignait quelque déclaration intempestive concernant les instigateurs du meurtre"¹, les hommages au défunt "poussèrent alors comme des champignons en une nuit"². On peut d'ailleurs lire dans le journal de Pierre de l'Estoile³ : "J'acheptai ce jour (le 26 juin 1610) des Regrets Funebres qu'on criait sur la mort de Henry IV par Charles Remond, abbé de la Frenade, avec une autre niaiserie de Nervèze intitulée *Discours funèbre sur la mort dudit Roy*".

5. Les éditeurs et les lieux d'édition

La plupart des œuvres de Du souhait, mis à part un ouvrage édité à Nancy, un à Troyes, et deux à Rouen, paraissent à Paris et à Lyon. Certains libraires paraissent avoir été privilégiés : à Paris, Jacques Rezé puis Anthoine du Brueil et Gilles Robinot ; à Lyon, Thibaud Ancelin.

6. Les genres et leur évolution dans le temps.

François du Souhait s'essaie à des genres très divers. Le reclassement des œuvres par genres donne la liste suivante :

Les œuvres de circonstance

Le bon ange du Roy (2 éditions en 1599)

Epithalame sur le mariage de Monseigneur le Prince de Lorraine (2 éditions en 1599)

Discours sur l'attentat à la personne du Roy (2 éditions à Paris en 1600, une à Lyon en 1600)

Le bonheur de la France nay au mariage du Roy (une édition à Paris en 1600)

Plainte publique sur le trespas de son Altesse (une édition à Nancy en 1608)

Les œuvres morales

Le vray prince (une édition à Lyon en 1599, une à Lyon sans date, une à Paris en 1601)

La vraye noblesse (une édition à Lyon en 1599, une à Lyon sans date)

Le parfaict gentilhomme (une édition à Paris en 1600, il s'agit en fait d'une réédition de *La vraye noblesse*)

Le parfait aage et heureuse fin de l'homme (une édition à Lyon en 1599, une à Lyon sans date, une à Paris en 1601)

L'académie des vertueux (une édition à Paris en 1600, une à Lyon en 1600, une à Lyon en 1605)

¹ H. J. Martin, p.262.

² Ibid., p.263.

³ P. de l'Estoile, *Journal...*, 2ème tome, p.189.

⁴ Il s'agit du *Discours funèbre sur le trespas de Henri IV* de Nervèze, 1610.

Les premières années du dix-septième siècle : une ouverture sur la paix

Les pourtraicts des chastes Dames (une édition à Paris en 1600, une à Lyon en 1600)

L'exercice de la fidelle veuve (une édition, peut-être en 1603)

Le sacrifice larmoiant du parfait héritier (une édition, peut-être en 1603)

La prudence de l'espoux advieilly (une édition, peut-être en 1603)

L'heureuse alliance (une édition, peut-être en 1603)

Le glorieux contentement des âmes (l'édition, qui date peut-être de 1603, est une reprise du *Parfait aage et heureuse fin de l'homme*)

La vérité de l'Eglise (une édition à Paris en 1609)

Les œuvres dramatiques

Tragédie de Radegonde (une édition à Paris en 1599, une à Rouen en 1606)

Les lois d'amour (une édition à Paris en 1599)

Beauté et amour, pastourelle (une édition à Paris en 1599, une à Rouen en 1606)

Les œuvres poétiques

Les divers souhaits d'amour (une édition à Paris en 1599, une édition s.l.n.d.)

Les neuf muses françaises (une édition à Paris en 1599)

Le plaidoyer et jugement des trois grâces françaises (une édition à Paris en 1599, une à Lyon en 1600)

Marqueteries ou œuvres diverses (une édition à Paris en 1601) Diverses pièces sont parues dans des recueils collectifs.

L'œuvre pamphlétaire

Le pacifique ou l'antisoldat françois (4 éditions sans lieu en 1604)

Les œuvres romanesques

Les amours de Poliphile et Mellonimphe (3 éditions à Lyon en 1599, 1600 et 1605, une à Paris en 1600)

Les amours de Palémon (2 éditions à Lyon en 1599 et 1605, une à Paris en 1600)

Les amours de Glorian et Ismène (une édition à Paris en 1600, une à Lyon en 1602)

Les propriétés d'amour (une édition à Paris en 1601)

Les chastes destinées de Cloris (une édition à Paris en 1609)

Histoires comiques ou entretiens facétieux (une édition à Paris en 1612)

Le roman d'Anacrine (probablement une édition en 1612, une à Paris en 1613)

Le roman de Gloriande (2 éditions à Paris en 1613 et 1630)

L'œuvre de traduction

L'Iliade (deux éditions à Paris en 1614, une en 1617, 1620, 1627, 1634, 1640, 1674 ?)

La liste qui vient d'être établie montre que, dans l'œuvre de Du Souhait, les différents genres semblent se succéder dans le temps. En 1599, on trouve deux œuvres de circonstance. En 1600, on retrouve deux autres œuvres de circonstance, puis le genre disparaît pour ne réapparaître qu'une seule fois en 1608. On peut penser que ce genre a permis à François du Souhait de se faire remarquer puis, qu'ensuite, la notoriété et la charge de secrétaire de Charles III acquises, il a pu se permettre de développer des genres qui lui plaisaient

d'avantage. A mesure qu'il donne des œuvres de son cru, François du Souhait semble se spécialiser dans la narration en prose. Sans doute était-ce là le genre qu'il affectionnait le plus ?

Un regard sur la liste des œuvres de notre auteur montre qu'il n'hésite pas à habiller de titres neufs des ouvrages déjà parus. Ainsi, l'*Epithalame* est repris dans *Le plaidoyer et jugement des trois graces*; *Le bonheur de la France...* est reproduit dans les *Marqueteries*; *La vraie noblesse* est reprise dans *Le parfait gentilhomme*; *L'académie des vertueux* parue en 1600 et rééditée en 1605 est publiée également sous un autre titre : *Le bonheur des sages et le malheur des curieux*.

Par ailleurs, François du Souhait exploite souvent ses succès de librairie en leur donnant une suite. Ainsi, *Les amours de palémon* sont la suite des *amours de poliphile* et *Le roman de gloriande* est la suite du *Roman d'Anacrine*. On peut donc affirmer que si François du Souhait n'a pas fait paraître la suite annoncée dans *l'Iliade* en 1614, alors même que cet ouvrage connaît un excellent succès de librairie, c'est que des circonstances imprévues l'en ont empêché.

Enfin, deux genres dominent nettement dans la production littéraire de François du Souhait : les œuvres morales et les romans. C'est certainement à l'intérieur de ces deux types d'œuvres que l'on retrouvera le mieux le génie inventif de notre gentilhomme champenois.

En conclusion de cette simple étude externe de la bibliographie de François du Souhait, on peut dire que cet auteur vit en symbiose avec ses contemporains, épousant leurs préoccupations, se faisant l'écho des événements qui marquèrent son époque, mariages, deuils... Sa participation à la polémique du *Soldat François*, en 1604, le confirme. En outre, par ses œuvres morales et par ses romans, il alimente les lectures de la société mondaine renaissante. Œuvres morales et romans se rejoignent d'ailleurs à une époque où "l'on demandait au roman d'être en quelque sorte une école de la vie mondaine", les personnages étant "l'expression d'un même idéal que l'accord d'une société voulait faire prévaloir"¹.

¹ G. Reynier, *Le roman sentimental*, p.303.

III. LA VIE DE FRANCOIS DU SOUHAIT : ETAT ACTUEL DES CONNAISSANCES DE SA BIOGRAPHIE

A. RECHERCHES ENTREPRISES

Mis à part la période lorraine de François du Souhait (qui dure de 1600 à 1615 environ), les recherches entreprises ont été décevantes. Il se dit gentilhomme champenois, mais son nom ne figure dans aucun des nobiliaires de France ou de Champagne consultés, il n'a laissé aucune trace aux archives municipales de Reims, ni aux archives de la Marne et de la province de Champagne sises à Châlons sur Marne, ni aux archives anciennes de Troyes.

Par contre, les recherches entreprises aux archives de Nancy ont été fructueuses : les registres des comptes des ducs de Lorraine mentionnent le nom de notre auteur cinq fois entre 1600 et 1615.

Enfin, les Archives Nationales possèdent l'acte notifiant le procès de du Souhait en juillet 1614¹.

B. DU SOUHAIT JUSQU'A SON ENTREE AU SERVICE DE LA MAISON DE LORRAINE

Jusqu'en 1599, il nous faut nous contenter de la mention "gentilhomme champenois" qui fait suite au nom de notre auteur sur la page de titre des *Divers Souhairs d'Amour* de 1599. L'origine champenoise de Du Souhait est confirmée de la main de notre auteur dans la dédicace qu'il compose en 1599 à l'intention de Monseigneur le Prince de Lorraine (Henri II) dans l'*Epithalame*. Il écrit : "J'eusse péché contre mon devoir si ayant succé avec le lait de la mammelle le doux lait des muses à vostre patrie, je n'en eusse arrosé les fleurs de lis et les doubles croix de vostre mariage."² Un autre Champenois, Charles Sorel, confirmera plus tard cette origine en parlant dans la préface de son *Francion* de "Du Souhait, champenois"³.

La multiplicité des dédicaces et la diversité des dédicataires des œuvres qui paraissent en 1599 prouvent la "volonté de l'auteur de trouver à toute force un protecteur influent"⁴. Il se tourne vers des grands de la noblesse comme le duc de Montpensier, le duc d'Espèron, le maréchal de Brissac, le comte de Brienne, Charles Emmanuel de Savoie, vers des femmes nobles comme madame de Montpensier, madame de Guise, madame et mademoiselle de Bar, mademoiselle de Nevers, mademoiselle de Clapisson. Il s'adresse également à des ecclésiastiques, comme Monsieur de Valegrand, archevêque d'Aix. Il compose enfin pour le roi à qui il dédicace *Le Bonheur de la France...*

¹ Dans la liasse cotée X 2b 283.

² Du Souhait, *Epithalame*, p.11.

³ Charles Sorel, *Francion*, p.376.

⁴ J.Serroy, exemplaire dactylographié de sa thèse, p.12.

L'aide recherchée sera finalement trouvée auprès de la famille de Lorraine à laquelle il donne dès 1599 *l'Épithalame sur le mariage de monseigneur le Prince de Lorraine*. On peut donc supposer que l'entrée de Du Souhait au service de la Maison de Lorraine date de 1599-1600.

C. DU SOUHAIT A LA COUR DE LORRAINE

1. Du Souhait au service du duc Charles III

On apprend par les registres de comptes des ducs de Lorraine que notre auteur se voit remettre en 1600 de l'argent que "Monseigneur luy a octroyé pour luy avoir dédié un petit livre par luy composé"¹. Il s'agit sans doute de *l'Épithalame*. Il est couché sur les registres avec l'étiquette de "poète"². A partir de cette date Du Souhait est reconnu comme homme de lettres par le duc de Lorraine. Avec l'appui de ce dernier il pourra désormais participer à tous les événements qui animent la cour de Lorraine : réceptions, bals, déplacements, ambassades. Approuvé par le duc de Lorraine il se trouve en contact avec tous ceux que leur titre ou leur rôle conduit à fréquenter la cour de Charles III.

Dans les registres de 1603, il figure avec son titre : "A François du Souhait, secrétaire de son Altesse"³. On lui remet une somme d'argent deux fois en avril et une fois en septembre pour le défrayer des frais du voyage entrepris entre Nancy et Paris afin de chercher des livres "servant au parachèvement de l'œuvre par luy commencée"⁴. On sait, en particulier grâce aux *Mémoires* de Bassompierre, qu'Henri IV fut reçu à Nancy en avril 1603 "avecques tout l'apparat et la magnificence imaginable. Madame y dansa un ballet et après que le Roy eut demeuré huit jours à Nancy il s'en retourna à Fontainebleau où il fit une diette"⁵. Du Souhait a-t-il participé à ces fêtes, à ce voyage ? Le fait que son nom apparaisse dans les registres à cette date permet d'envisager sérieusement cette possibilité.

En 1608, Charles III meurt. Sans doute François du Souhait a-t-il voulu rédiger la pompe funèbre du défunt duc, son mécène. Son initiative, non soutenue par la nouvelle autorité ducale semble avoir donné lieu à une véritable polémique dont Pierre Marot a retrouvé les traces⁶. Je le cite : "La Ruelle reçut commandement du duc de Lorraine de composer la relation de ces cérémonies (...), il faillit d'ailleurs estre devancé par François du Souhait (...). Une lettre du conseiller d'Etat Gleisenove à Voillot, datée de Nancy le 26 août 1608, quelques semaines après l'achèvement de la cérémonie nous apprend, non sans humour, les inquiétudes que connut La Ruelle :⁷ "Monsieur du Souhait a voulu a toute force sans privilège ny de S.A. ni d'autre, commencer à faire imprimer à Toul son discours de la Pompe Funèbre de feu S.A.. Monsieur de La Ruelle, qui a eu commandement d'icelle de le dresser pour après le considérer et puis le mettre au jour, a cuidé enrager de ceste prévention et présomption du sieur Du Souhait, de sorte que, pour luy mettre la vie au corps, il a fallu que Son Altesse mist du bon pour arrester le cours de l'impression et lui en a cousté 120 francs de frais. Il y avait quinze feuilles audit discours dont il y a eu que les trois premières despéchées, lesquelles je

¹ Archives de Lorraine B 1264.

² A. Collignon dans son article aux pages 689-690 dit que "cette même année Du Souhait est qualifié de secrétaire ordinaire du duc et non plus simplement de poète" mais le registre cité par A. Collignon, soit B 1274 porte en fait sur l'année 1603.

³ Archives de Lorraine B 1274 et B 1280.

⁴ Archives de Lorraine B 1274.

⁵ Bassompierre, *Journal de ma vie*, tome I, page 98.

⁶ P. Marot, *Recherches sur les pompes...*, pp 46-47.

⁷ Ici commence l'extrait de la lettre de Gleisenove, conservée aux archives de Nancy à la cote 4F2 numéro 154.

vous envoye cy jointes pour vous en entretenir¹ quand aurez loisir par les champs et y marquerez, je m'asseur, plusieurs choses dites sans jugement et fort traiz impertinenz ou impropres, je vous entretiens de cela faulte de meilleur sujet...". Le poète put se consoler de sa mésaventure en recevant la somme de 620 francs que S.A. luy accorda "en recongnissance des peines et soings par luy employez à servir"². Seul l'ouvrage de La Ruelle fut imprimé. Celui de Du Souhait, tout comme celui d'un autre écrivain qui avait aussi tenté de s'approprier la rédaction de la pompe funèbre : Alphonse de Rambervillers, cet ouvrage donc, a disparu³. Il aurait été particulièrement intéressant de pouvoir consulter l'ouvrage signalé par le catalogue Beaupré : *Plainte publique sur le trespas de son altesse* par Du Souhait paru à Nancy chez Blaise Andréa. S'agit-il d'une édition de la pompe funèbre écrite sans privilège par notre auteur ou, comme le titre semble le suggérer, s'agit-il d'une plainte rédigée par un auteur frustré dans ses initiatives ?

2. Du Souhait après la mort de Charles III

En 1609, Du Souhait semble chercher de nouveaux protecteurs. Il dédicace sa *Vérité de l'Eglise* à Louis de Lorraine, cardinal de Guise, archevêque de Reims (1565-1621).

3. Du Souhait au service du comte de Vaudémont

Les registres de 1611 nous apprennent que François du Souhait est passé au service du comte de Vaudémont, futur duc François II (1572-1632). Il assume de nouveau le rôle de "secrétaire"⁴. On lui remet de l'argent pour le défrayer de dépenses faites lors d'un voyage à Paris où il aurait accompagné le comte, "Son Altesse et madame (sa) belle sœur"⁵. Ce mandement est suivi d'une reconnaissance signée de la main de notre auteur. Or, à la date de 1611, le maréchal de Bassompierre rapporte que "Madame la duchesse de Lorraine, nièce de la reine, la vint trouver à Fontainebleau, la reine alla au devant d'elle et la receut en grand apparat et puis vers la toussaints la cour (composée, on l'apprend quelques paragraphes plus haut, de quatre à cinq cents gentilshommes ou princes) revint à Paris" et Madame de Lorraine s'en retourna en décembre⁶. On peut donc supposer que Du Souhait fit partie de l'escorte qui accompagna à Fontainebleau la nouvelle épouse d'Henri II, Marguerite de Gonzague, fille de Vincent 1er de Gonzague, duc de Mantoue, et d'Eléonor de Médicis, sœur de la reine de France Marie de Médicis.

Enfin, le nom de François du Souhait apparaît une dernière fois aux comptes de 1615⁷. Cette fois, il est simplement désigné par l'expression : "sieur du Souhait". On lui donne le 26 mars 1615 deux balles de papier "pour certaines bonnes considérations". On sait que les ducs de Lorraine possédaient à Arches des papeteries. "C'était en papier et rarement en argent qu'Henri II acquittait le prix des livres qu'il achetait aux libraires ; et au lieu de gratifications pécuniaires il donnait aux auteurs le papier nécessaire à leurs ouvrages"⁸.

4. Conclusions sur les services de François du Souhait pour la Maison de Lorraine

Il semble que Du Souhait, après la mort de Charles III n'ait pas retrouvé la charge et la protection dont il jouissait jusque là.

¹ Malheureusement ces feuillets ne se trouvent plus dans le fonds d'archives.

² Il s'agit d'un extrait du commandement du 24 août 1608 concernant Du Souhait, conservé aux archives de Nancy sous la cote B 1309, suivi du reçu signé de la main de notre auteur daté du 25 août 1608.

³ P. Marot, *Recherches...*, p.47.

⁴ Archives de Nancy, B 1337.

⁵ Il s'agit d'Henri II et de sa seconde épouse Marguerite de Gonzague.

⁶ Bassompierre, *Journal de ma vie*, tome 1, p.183.

⁷ Archives de Nancy, B.2745.

⁸ A. Collignon aux pages 689-690 de son article sur Du Souhait.

La protection de la Maison de Lorraine lui permit de vivre. Elle le fit également bénéficier du climat intellectuel favorable qui régnait à la cour ducale. Elle lui donna enfin l'occasion de côtoyer et peut-être de rencontrer d'autres écrivains qui ont laissé leur nom à la postérité. Rien n'empêche en effet de supposer que Du Souhait ait pu connaître Nervèze, auteur en 1608 d'une *Histoire de la vie et trespas de Charles de Lorraine, duc de Lorraine*, et en 1613 d'une *Histoire de la vie et trespas de Charles de Lorraine, duc de Mayenne*. On peut également formuler l'hypothèse d'une rencontre éventuelle entre notre auteur et Nicolas Faret. Nicolas Faret est né à Bourg-en-Bresse et il fut baptisé le 12 avril 1600. Il fut secrétaire du comte d'Harcourt à partir de 1621. Sans doute plus jeune que Du Souhait, Faret eut vraisemblablement connaissance, sinon de notre auteur, du moins de son œuvre par l'intermédiaire d'Henri de Lorraine, comte de Brionne, comte d'Harcourt, à qui François du Souhait dédicaça en 1612 ses *Histoires comiques*, et en 1614, son *Illiade*.

Que se passa-t'il en 1615 ? On peut supposer que le fait que Du Souhait ait perdu son titre de "secrétaire" en 1615, soit lié aux ennuis très sérieux qu'il eut en 1614 avec l'autorité royale. Lui-même et son libraire imprimeur Antoine du Brueil furent assignés à comparaître devant la cour de justice de Paris le 29 juillet 1614. Il est accusé d'avoir rédigé des libelles séditieux. Le libraire sera condamné à une amende relativement légère.

François du Souhait, quant à lui, sera banni du Royaume de France pour neuf ans et on "luy enjoint de garder son ban à peine d'estre pendu et estranglé"¹. A-t'il suivi François, comte de Vaudémont qui s'était retiré en Bavière après les divers différends qu'il eut avec Henri II² ?

D. CONCLUSIONS SUR LA VIE DE FRANCOIS DU SOUHAIT

A partir de la confrontation des indications fournies par la lecture de la bibliographie de notre auteur et des détails biographiques trouvés dans les documents d'archives, on peut esquisser le déroulement de la carrière de Du Souhait. Après avoir cherché un mécène, il se trouve aidé par la Maison de Lorraine qui lui offre une charge et une protection. Il peut donc alors s'exprimer dans les genres littéraires les plus divers. A la mort de son protecteur, le duc Charles III, François du Souhait doit de nouveau chercher un appui. Il sera encore soutenu par la Maison de Lorraine, mais il ne retrouve pas la bienveillance dont il jouissait avant la mort du duc. En 1614, son œuvre est freinée car il a manifestement déplu. Il publie sa traduction de l'*Illiade* mais, banni, il doit quitter la France. La Lorraine lui offre peut-être un asile mais il n'y retrouve pas la charge honorifique et gratifiante de secrétaire et il ne peut mener à bien ses projets littéraires : poursuivre le cycle romanesque d'*Anacrine*, remanier et continuer l'œuvre de traduction d'Homère. Il déplut et disparut...

La mort intervint-elle ? On peut bien évidemment se poser cette question de bon sens. Or, de sa santé, on sait peu de choses. En 1612, l'adresse aux lecteurs des *Histoires comiques* nous apprend qu'il a souffert d'une "fièvre quarte"³ laquelle l'aurait tenu longtemps malade si, pour se "desennuyer", il ne l'eût fait "passer avec resjouissance". En 1613, dans l'Avis aux lecteurs du roman d'*Anacrine*⁴, il se plaint d'être victime de la "calomnie" de "buses qui se couvrent du manteau des muses". De même, dans l'Avis aux lecteurs⁵ de *Gloriande*, il se plaint d'avoir été calomnié, il se dit "marry" d'avoir été mal compris. "Ce fust contre mon

¹ Archives Nationales X2b 283. Cette indication a été retrouvée par F.Lachèvre et citée dans *Les recueils collectifs...*, additions et corrections, pp.37-39.

² Don Calmet rapporte dans son *Abrégé de l'histoire...*, p.255, l'opposition qui jaillit entre Henri II et François de Vaudémont au sujet du mariage de Nicole, fille d'Henri II, âgée à l'époque de quatre ans, avec Louis XIII, alors âgé de neuf ans. François de Vaudémont partit ensuite pour la Bavière.

³ Du Souhait, *Histoires comiques*, a3r^o.

⁴ Du Souhait, *Le romant d'Anacrine*, a5v^o.

⁵ Feuillet liminaire de *Gloriande*, 1630.

dessein", dit-il, que certaines dames aient pu mal interpréter tel ou tel trait d'un autre de ses romans (sans doute les *Histoires comiques*) et il semble affecté de ces critiques. Enfin, dans l'Avis aux lecteurs de l'*Iliade*¹, en 1614, il dit "souffrir de l'hostilité de son entourage" : "ma liberté a servy de bute à l'envie (...) et mon innocence est succombée sous l'effet de la calomnie", et il affirme en outre : "on me desroba cinq livres de l'*Iliade*". Le privilège² du 14 mars 1614 est donné par le roi à Nicolas Buon et Pierre Chevalier qui auraient, lit-on, "recouvré l'*Iliade* et l'*Odyssee* d'Homère traduits en prose françoise par le sieur du Souhait, lequel y a aussi, de son invention, adjousté le *Ravissement d'Hélène et la suite de l'Iliade et le retour des Grecs*". Le roi tient à assurer les deux libraires qui ont engagé des frais dans ces recherches et pour l'impression, qu'ils auront l'exclusivité "tant de fois qu'il leur semblera" de l'impression. Du Souhait a-t'il réellement rédigé ces ouvrages ? On ne peut pas le savoir. Toujours est-il que ce privilège nous fait penser que l'*Iliade*, dans ses rééditions, n'a pas été revue par l'auteur. L'ensemble de ces détails permet d'affirmer que les années 1614-1615 ont été particulièrement éprouvantes pour François du Souhait qui, parce qu'il avait déplu, disparut.

E. LES RELATIONS ENTRE FRANCOIS DU SOUHAIT ET LES ECRIVAINS DE SON TEMPS

Outre les relations que notre écrivain put avoir à la cour de Lorraine avec Nervèze ou même Faret, on peut tenter de définir quel fut le réseau des connaissances de François du Souhait parmi les intellectuels de son temps.

Certains écrivains font appel à lui à l'intérieur même de leurs œuvres. C'est le cas de Timothée de Chillac dans les œuvres duquel on peut lire ce "sonnet à Monsieur de Chillac sur ses Amours" signé de Du Souhait³ :

"Amours prenez ces vers pour vous servir de flames (...)
Chillac laisse tes vers pour fuir les amours
Non, ne les laisse pas, fais en naistre tousjours
Amour te fit aimer, tes vers font que l'on t'aime"

De Chillac, pour sa part, écrit des stances⁴ en hommage aux *Amours de Poliphile et Mellonimpe*, stances qu'il fait figurer dans ses propres œuvres: "Sortez âmes d'amour et les amours des âmes...";

Dans les œuvres du sieur de Deimier, on lit également un sonnet de Du Souhait, jouxtant un sonnet de Jacques Corbin, il s'agit du sonnet⁵ :

"Les vers estoyent sans art, et l'amour sans pouvoir (...)
Pour estre surmonté, mon Deimier tu triomphe
Tu es vaincu d'Amour, tes vers en sont vaincueurs :
Et pour t'estre rendu tu en as le triomphe"

Pierre de Deimier, pour sa part inclut dans son recueil un sonnet élogieux pour "Monsieur du Souhait, sur son livre du Vray Prince"⁶ :

"Les celestes seigneurs, les anges et Jupin

¹ Du Souhait, *L'Iliade*, 1614, a3v^o.

² Du Souhait, *L'Iliade*, 1614, a5v^o.

³ Timothée de Chillac, *Les oeuvres de...*, 13v^o.

⁴ Ibid.

⁵ De Deimier, *Les premières oeuvres de...*, a2v^o.

⁶ Ibid, p.191. Ce sonnet figure dans les pièces du *Vray prince* de 1599.

De leur hautain pouvoir, de leur main, de sa flame
Ont animé, doré, influé dans ton âme
Le cœur, la voix, le bras d'un Prince tout divin"

Pierre de Deimier faisait partie des familiers de la reine Margot, tout comme Jacques Corbin. Ce dernier connaissait bien Du Souhait. Il compose en son honneur un sonnet extrêmement élogieux qui figure en tête du *Vray prince* ("Tes faits sont le Vray Prince et ton livre l'image..."¹) ainsi que des stances pour sa *Vraye noblesse* ("Noblesse des esprits, esprit de la noblesse..."²). On peut penser avec Jean Serroy que Du Souhait, par l'intermédiaire de ses amis, a fréquenté ce cercle et qu'il a "élaboré son œuvre au contact des membres de cette société mondaine, la plus brillante de son temps"³.

Jean Serroy a, d'autre part, relevé⁴ l'indice suivant : "dans l'avis au lecteur qu'il place en tête de son édition de 1633, Sorel attribue le *Francion* à Moulinet du Parc, prétendant que ce dernier aurait écrit des *Histoires comiques* "à l'envy de Du Souhait (...) et comme pour le braver, (parce qu'il y avait de la contention entre ces deux esprits qui estoient d'un même temps"⁵. Si l'attribution à Moulinet du Parc est manifestement une supercherie, la remarque faite par Sorel pour accréditer sa thèse a toute chance d'être exacte". Jean Serroy note à l'appui de cette affirmation le fait que Jean Villot, éditeur de Moulinet du Parc, demanda à celui-ci en 1612, à la suite de la parution des *Histoires comiques*, d'écrire dans la même veine *Les facétieux devis et plaisants contes*.

On peut enfin rappeler pour mémoire que des recueils collectifs, dont l'audience fut grande à l'époque, publient des œuvres de Du Souhait. C'est le cas du *Labyrinthe d'amour* de 1611, du second tome du *Parnasse* de 1607, des *Satyres bastardes* de 1615, du *Cabinet satyrique* de 1618.

François du Souhait semble donc avoir un nom qui comptait parmi les écrivains de son temps en la compagnie desquels il semble bien intégré : pourtant les jugements portés sur son œuvre par ses pairs ne sont pas toujours des plus flatteurs. Ainsi, dans son journal, Pierre de l'Estoile ne mentionne t'il Du Souhait qu'en avril 1604⁶ : "En ce temps fust publié et imprimé à Paris l'Antisoldat françois, fait par ung nouveau poëtastre et escrivaceau de ce temps, nommé Du Souhait, qui est un discours fort peu souhaitable de tous les gens d'honneur, et si gausse et mal tissu qu'il ne mérite qu'un Matagot pour reprise. Au reste qui sent de loin son ame cautérisée Hespagnol, rejezté à bon droit de tous les bons et naturels François". C'est bien peu d'indications sur notre écrivain dans un *Journal* qui fourmille en notations sur les faits divers de cette époque. Quant à Sorel, même s'il a parfaitement conscience de devoir beaucoup à François du Souhait, il ne cite dans sa *Bibliothèque françoise* de 1667 que Nicolas Faret parmi les auteurs de "livres pour la conduite générale des mœurs"⁷, omettant volontairement notre auteur à qui il ne concède une place dans son ouvrage qu'au titre de son œuvre de traduction : "*L'Iliade* d'Homère ayant esté traduite en vers françois par Hugues Salel et par Amadis Jamin, a esté depuis traduite en prose par le sieur du Souhait"⁸.

La personnalité de François du Souhait se profile au travers de l'étude externe de son œuvre et des quelques traces biographiques qu'il a laissées dans nos archives. Homme d'origine sans doute modeste, il put pénétrer en 1599 dans le monde des

¹ Du Souhait, *Le vray prince*, a6r^o.

² Du Souhait, *La vraye noblesse*, a6r^o.

³ J. Serroy, exemplaire dactylographié de sa thèse, p.19.

⁴ Idem.

⁵ Sorel, *Francion*, p.376.

⁶ Sorel, *Francion*, p.376.

Pierre de l'Estoile, *Journal...*, p.24.

⁷ Sorel, *Bibliothèque françoise*, p.63.

⁸ Ibid, p.167.

Les premières années du dix-septième siècle : une ouverture sur la paix

lettres grâce à la bienveillance de ses protecteurs lorrains. Ecrivain prolige, sans doute doté d'une personnalité qui osait s'affirmer, il finit par déplaire, faute impardonnable pour un homme de sa condition qui, de ce fait et quels que fussent son talent et ses projets littéraires personnels, disparut de la scène publique en 1614.

DEUXIEME PARTIE

ETUDE INTERNE ANALYTIQUE DES OEUVRES DE FRANCOIS DU SOUHAIT

- I. Les œuvres de circonstance
- II. L'œuvre poétique
- III. L'œuvre dramatique
- IV. L'œuvre de traduction
- V. L'œuvre pamphlétaire
- VI. Les œuvres morales et dévotes
- VII. L'œuvre romanesque

Quelques remarques préliminaires.

L'étude interne qui suit regroupe par genres les œuvres de François du Souhait. Certains ouvrages font l'objet, et nous en avons pleinement conscience, d'un classement discutable: *Le plaidoyer et jugement...* et *Les neuf muses françaises...* ont été insérés dans l'œuvre poétique en raison de leur forme versifiée et rimée d'une part, du ton lyrique des recueils d'autre part. Toutefois, ils auraient pu être comptés dans l'œuvre dramatique en raison de la forme dialoguée fréquemment rencontrée dans ces œuvres¹. *Le Pacifique* a été, lui, classé dans l'œuvre pamphlétaire mais il aurait eu sa place parmi les œuvres de circonstance ou parmi les œuvres morales, voire parmi les œuvres romanesques à titre de roman politique.

J'ai classé les différents genres selon l'ordre croissant de leur importance dans l'œuvre de Du Souhait.

¹ Ou même, pour le premier, dans les œuvres de circonstance puisqu'il est l'excroissance de l'*Épithalame* de 1599.

I. LES OEUVRES DE CIRCONSTANCE

Ces œuvres correspondent, tout naturellement, à l'expérience d'un écrivain attaché à la Maison de Lorraine, attentif à célébrer les événements importants de son milieu et de son époque.

A. LES OEUVRES DESTINEES A LA MAISON DE LORRAINE

En 1599, François du Souhait donne *l'Épithalame sur le mariage de Monseigneur le Prince de Lorraine et de Madame soeur unique du Roy...*, ouvrage qui connaît deux éditions la même année. Cet ouvrage sert de base au *Plaidoyer et jugement des trois grâces* paru la même année, dans lequel il est inclus. Il comporte deux grandes parties. La première est une sorte d'hymne joyeux de l'auteur, heureux de célébrer le mariage d'Henri II et de Catherine de Bourbon.

"...commencez la dance
Un branle, une courante, une volte, un cinq pas (...)
Et puis après soupper qu'on commence à dancier
Qu'on couche l'Espousée et qu'un lieu on assure
De faire par Amour leur amour commencer (...)"¹

Le ton est gai, le vocabulaire simple, naïf, direct. Les réalités de l'amour sont nommées avec sérénité:

"On s'y baise les yeux, on s'y baise la bouche
On s'y baise le sein à sa discrétion"²

L'amour conjugal est chanté avec joie. La seconde partie de l'œuvre consiste en un hommage rendu aux grands personnages que Du Souhait veut flatter. On ne peut s'empêcher de déceler dans ces flatteries la quête par notre auteur d'une bienveillante attention de la part de ces grands.

En 1608, l'auteur donne une *Plainte publique sur le trespas de Son Altesse*. Cette œuvre n'est malheureusement pas localisable. Il aurait pourtant été intéressant de voir en quels termes le secrétaire de Charles III rendait hommage au duc dont -comme on l'a vu dans le chapitre précédent- il ne fut pas autorisé à rédiger officiellement la pompe funèbre.

B. LES OEUVRES DESTINEES AU ROI ET A LA MAISON DE FRANCE

¹ Du Souhait, a4r°.

² Idem.

Le bon ange du Roy date de 1599 et paraît conjointement à Paris et à Lyon. Dans ce court opuscule, l'auteur veut prouver à Henri IV que celui-ci, comme Moïse, le prophète Daniel, Romulus et Rémus, Cyrus, Alexandre, Pyrrhus, Agathocle et Scipion l'Africain, est placé sous la protection d'un "bon démon"¹, ou plutôt d'un "bon ange"². Du Souhait nous y apprend que le roi a déjà échappé à maints assassins ("tous ceux qui ont attenté à vostre majesté ont beu eux-mêmes le venin de leur coupe"³). La protection dont jouit le roi est justifiée selon l'auteur pour deux raisons: tout d'abord, "Dieu ne laisse pas impuni le crime de celui qui se prend à son supérieur", ensuite, le Roi ayant procuré la paix à son royaume, se doit de parachever l'œuvre commencée en assurant ses sujets de la venue "d'un nouveau roy"⁴. L'ouvrage se termine sur les stances: "Sur le bon ange du Roy", sorte de prière à l'ange tutélaire d'Henri IV afin que celui-ci continue de faire "le guet au royal édifice"⁵. Cet opuscule nous intéresse par la position pacifiste prise par Du Souhait; il trouve son prolongement l'année suivante lors de l'attentat commis contre Henri IV par Nicole Mignon.

Le Discours sur l'attentat à la personne du Roy par Nicole Mignon, paraît l'année même de l'attentat, soit en 1600⁶. Dans cet ouvrage en prose, Du Souhait reprend des passages du *Bon ange du Roy*. Il se réjouit de ce que le Roi a échappé à l'attentat et espère que la réunification du pays autour d'Henri IV va se poursuivre:

"Nous ne serions pas François si nous n'espousions vostre defence (...) voicy donc le dernier supplice du dernier attentat qui doit remettre tous vos subjects à leur devoir et assurer vostre majesté du devoir de vos très-humbles François"⁷. Du Souhait termine son ouvrage par un sonnet qu'il intitule -et les termes parlent d'eux-mêmes de son loyalisme et de son pacifisme foncier - "le Roy parlant comme père à ses subjects"⁸.

"Je suis semblable à l'aigle et à l'aigle contraire (...)
L'aigle comme je fais veut aux petits complaire
Ayant un coeur royal et plein d'humanité
Mais l'aigle à ses subjects n'a jamais souhaité
Comme je fais aux miens une paix salutaire."

Du Souhait paraît accorder beaucoup de prix à ce sonnet qui est en fait une variante d'un sonnet de l'*Epithalame*: "Dissemblable au Phoenix, il est semblable à moy ", repris par conséquent dans le *Paidoyer...*, puisqu'il le réutilise dans *Le Bonheur de la France...* et il le fera donc également figurer dans les *Marqueteries* de 1601.

¹ Du Souhait, *Le bon ange...*, p.4.

² Ibid, p.4.

³ Ibid, p.5.

⁴ Ibid, p.10.

⁵ Ibid, pages 13 et 14.

⁶ A propos de cet attentat, je reprends les indications fournies par Jean Serroy dans l'exemplaire dactylographié de sa thèse où il cite M. de Buri, *Histoire de la vie de Henri IV, Roi de France et de Navarre*, Paris, Nyon l'aîné, 1779, tome III, année 1600: "On découvrit un attentat formé par une femme, Nicole Mignon. Elle avait formé le projet d'empoisonner le roi, et crut pouvoir découvrir son projet au comte de Soissons, qui témoignait hautement les sujets de mécontentement qu'il croyait avoir contre le roi; mais le comte eut tant d'horreur de ce crime qu'il la dénonça et la fit arrêter sur le champ; elle fit l'aveu de son crime, et fut brûlée vive."

⁷ Du Souhait, *Discours sur l'attentat...*, pp.13-14.

⁸ Ibid, p.15.

Le Bonheur de la France nay au mariage du Roy, paraît en 1600. Les pièces qui le constituent seront reprises dans les *Marqueteries* de 1601. Cet ouvrage est dédié à "très puissante et très haute Henriette de Bourbon, Princesse de Lorraine, soeur unique du Roy"¹. Il s'agit, bien évidemment, de Catherine de Bourbon, soeur d'Henri IV, qui a épousé le 30 janvier 1599 Henri de Lorraine, fils de Charles III et futur duc Henri II. Est-ce là une coquille de notre auteur, ou ne peut-on voir dans ce glissement de prénom un clin d'oeil complice à l'amour conjugal qui rapproche mari et femme? François du Souhait salue avec optimisme le remariage d'Henri IV avec Marie de Médicis le 17 mars 1600. L'auteur rend hommage au Roi pacificateur, il s'adresse également à la Reine en lui offrant conjointement un "Adieu de Florence à la Roynne"² et un "Salut de la France à la Reine"³ laquelle doit "en temps de guerre une paix apporter"⁴. Du Souhait semble ne rien ignorer des penchants libertins du Roi de France et supplie en ces termes la nouvelle reine, sa compagne:

"Que ce follet amour de nature vollage
N'enflamme plus les yeus de ce prince indompté
Mais que vous seul soleil animiez son courage
Et les autres domptant, il soit de vous dompté"⁵.

C. CONCLUSIONS SUR LES OEUVRES DE CIRCONSTANCE

Du Souhait montre dans ces œuvres une volonté délibérée de flatter les grands personnages de la vie desquels il relate les événements importants. On remarquera pourtant que notre auteur sait y faire preuve de personnalité, affirmant des convictions loyalistes et pacifistes, peignant avec optimisme l'amour conjugal, chantant son idéal du grand personnage protecteur des humbles, n'hésitant pas à relever les petits défauts de ceux qu'il loue.

C'est donc sans flagornerie ni servilité qu'il compose des œuvres de circonstance que la réalité de son temps et sa condition d'écrivain sans fortune lui imposaient.

¹ Du Souhait, *Le bonheur de la France...*, p.3.

² Ibid, p.11.

³ Ibid, p.12.

⁴ Ibid, p.13.

⁵ Ibid, p.15.

II. L'OEUVRE POÉTIQUE

A. GENERALITES

La première remarque qui s'impose concerne la date de parution de la plupart des œuvres de Du Souhait appartenant à ce genre. En effet, *Les divers souhaits d'amour*, *Le plaidoyer et jugement des trois grâces françaises*, *Les neuf muses françaises*, paraissent en 1599, et, pour la plupart, sont rééditées une fois. *Les Marqueteries ou œuvres diverses* datent de 1601. Il faut ajouter à ces œuvres les poèmes parus dans les recueils collectifs de l'époque. Ces dates nous font dire que la poésie est une des tentations premières de notre auteur. Ne joue-t'il pas d'ailleurs sur son nom de famille lorsqu'il donne à son premier recueil de vers le titre: "*Les divers souhaits d'amour*"? L'Adieu au livre¹ de l'auteur nous confirmerait volontiers dans cette idée. Il y exprime sa joie d'avoir pu laisser s'exprimer sa plume:

"Vous estes mes souhaits vous vivez dans les cieux
Vous n'estes mes souhaits vous restez au nuage
Estant vous aspirez de vivre glorieux
N'estant, vous souspirez une mort en servage"

La seconde remarque concerne les dédicaces de ses œuvres poétiques. Du Souhait multiplie dans ses poésies les dédicaces aux grands de son époque. Tout se passe comme si l'œuvre poétique servait en quelque sorte à notre auteur de "faire valoir" pour trouver auprès des nobles une audience et un appui. Les nobles appréciaient les jeux de vers galants sans être toujours capables d'en composer eux-mêmes. Pour un écrivain en quête de mécénat, montrer ses talents littéraires en publiant toutes sortes de poésies n'était pas une démarche dépourvue de sens tactique.

Ces recueils font apparaître également l'habileté de notre auteur. Il aime, dans ses œuvres poétiques, s'entourer de la caution de personnages déjà connus dont il insère quelques bouts rimés (quelle qu'en soit la valeur intrinsèque) dans son propre recueil. C'est le cas, par exemple, de ces quatre vers de "Bonnet" intitulés: "aux vers de monsieur du Souhait"²:

"Les ignorans de l'univers
Ne nous prendrons que pour chenilles
Mais les doctes et les plus habilles
Vous prendront toujours pour des vers"

¹ Du Souhait, *Les divers souhaits*.

² Ibid, a5r^o.

B. ETUDE ANALYTIQUE DES OEUVRES POÉTIQUES

Dédiacés au duc de Montpensier, *Les divers souhaits d'amour* comportent toutes sortes de formes poétiques: quatrains, sonnets, stances, chansons. Les mètres utilisés sont également diversifiés: on rencontre le huitain ("durant le printemps de mon age"¹), le dizain ("je flotte encore sur l'amoureuse mer"²), et l'alexandrin qui, de loin, est le plus fréquemment usité ("beaux yeux divins flambeaux, lumière de ma vie"³, "beaux cheveux qui servez de chaisnons aux amours"⁴).

Tout comme les mètres, les thèmes poétiques sont variés. Certains poèmes sont des éloges de grands personnages, ainsi le duc de Montpensier est-il comparé à Mars et à Mercure, la duchesse de Montpensier, quant-à elle, est louée pour l'accord parfait qu'elle représente entre la beauté et la vertu⁵. La plupart des poèmes consistent en des vers galants vantant les attraits d'une dame: l'éclat d'un regard, le "tain" blanc⁶ d'une belle, les fils des cheveux qui retiennent l'amoureux captif. On trouve également dans ce recueil quelques quatrains satiriques comme cette épitaphe pour un médecin appelé Gaignebien :

"maintenant que Charon le tient à son rivage
Advisez mes amis si Charon gagne bien"⁷

ou comme le quatrain: "si j'estois encore pucelle"⁸ et cette intéressante épigramme⁹:

"Petit galland tu fais le grand
Et mesprises ceux de ton rang
Tu ne le dois pas je te jure
Devrais tu estre si hautain
T'estant librement faict parjure
Pour espouser une putain"

Le plaidoyé et jugement des trois grâces francaises est dédié en 1599 au comte de Brissac, maréchal de France. L'ouvrage se présente comme une sorte de rêve où apparaissent neuf muses:

"La nuict Morphée en dormant me fist voir
Un saint troupeau de neuf muses nouvelles"¹⁰

Guidé par Clion, déesse de l'histoire, le poète pénètre dans une grotte où il peut voir se dérouler les événements du monde. Il voit et entend Henri IV raconter la défaite d'Amiens, suivie de l'allégeance des assiégés et de la promesse du souverain de se conduire

¹ Ibid, 9r°.

² Ibid, 19v°.

³ Du Souhait, *Les divers souhaits...*, 18v°.

⁴ Ibid, 11r°.

⁵ Ibid, feuillets liminaires.

⁶ Ibid, 9r°.

⁷ Ibid, 16v°.

⁸ Ibid, 22v°.

⁹ Idem.

¹⁰ Du Souhait, *Le plaidoyer...*, 2r°.

en père pour ses sujets, pourvu que ceux-ci lui soient soumis. La promenade du poète se poursuit par la rencontre de "Monsieur le prince de Lorraine et Madame, soeur unique du Roy"¹ auxquels il lit un épithalame dont le texte est en fait celui de l'*Épithalame*, paru séparément la même année.

On assiste ensuite, à partir du feuillet chiffré 21, à une sorte de procès poétique où s'opposent les anciennes grâces et les nouvelles grâces, sous l'arbitrage du Maréchal de Brissac. Aglaye, Thalie et Euphrosyne, les anciennes grâces, rivalisent en qualité d'esprit et de cœur avec les nouvelles grâces que sont trois grandes dames de France: madame de Montpensier, la princesse de Conti et madame Le Grand; c'est en faveur de ces dernières que l'arbitrage est rendu. On retiendra de cette œuvre le climat onirique qui baigne l'ouvrage, l'extrême diversité des formes utilisées, allant du sonnet au dialogue, le mélange intime qui est opéré entre la réalité contemporaine des Grands dont Du Souhait cite les noms et la fiction mythologique. On assiste à une sorte de fête galante poétique en l'honneur des dames.

Les neuf muses françaises paraissent en 1599, dédiées au comte de Brienne. Cette fois encore, il s'agit d'une sorte de procès poétique où alternent divers plaidoyers d'accusation et de défense. Neuf grandes dames y rivalisent avec neuf muses. C'est "l'archevesques d'Aix, le sieur de Vallegrand, qui estoit leur juge"². Les neuf grandes dames, parmi lesquelles figurent la duchesse de Bar et madame de Guise demandent aux muses: "recevez nous au Parnasse avec vous"³, mais celles-ci refusent car elles craignent "qu'ainsi nous flattant / Au Parnasse habitant / vous nous fermiez les portes"⁴. Les unes et les autres se targuent, pour briller, de leurs qualités respectives et de leurs attributs personnels. Clion⁵ "pour preuve de sa mémoire / leur récite ceste histoire" tandis que madame de Guise "pour preuve de son esprit / cest histoire leurs apprit"⁶. On notera plus particulièrement la joute entre Terpsichore et madame de Marmoutier, "femme savante" avant la lettre, capable de surprendre par sa culture comme en témoigne ce court passage: "les habitants des zones tempérées ont des nuits courtes à cause de l'interposition de la terre" explique-t-elle⁷. L'ouvrage se termine par la victoire des dames dont le comte de Brienne chante les qualités d'esprit: "vostre eloquence / vous cause cest honneur"⁸.

Les *Marqueteries ou œuvres diverses* paraissent en 1601 et sont dédiées "à très illustre et très hautes damoiselles, Mesdemoiselles Henriette et Catherine de Rohan"⁹. Comme le titre l'indique, cette œuvre est une véritable marqueterie de pièces très diverses. A de longues stances sur la Nativité de Jésus Christ succèdent divers poèmes, hymnes, sonnets et autres stances, souvent déjà lus dans des recueils précédents. Nombre de ces pièces sont dédiées à des grands de la Maison de Lorraine. Tout se passe comme si François du Souhait

¹ Ibid, 8v°.

² Du Souhait, *Les neuf muses françaises*, 3r°.

³ Ibid, 3v°.

⁴ Ibid, 4v°.

⁵ Ibid, 7r°.

⁶ Ibid, 8v°.

⁷ Du Souhait, *Le plaidoyer...*, 10r°v°.

⁸ Ibid, 14v°.

⁹ Du Souhait, *Marqueteries*, 2r°.

réunissait dans cet ouvrage un véritable échantillonnage de son savoir-faire. Les poésies ont peu de rapport entre elles, l'ouvrage n'est pas conçu selon une logique thématique. Une mosaïque de thèmes sont abordés: l'amour certes, la beauté, mais aussi la maladie et la mort. Les mètres varient d'une pièce à l'autre, du huitain ("tes armes, ton luth et ta voix / sont les contraintes de noz âmes"¹) à l'alexandrin ("Amour fit un miroir non d'acier non de verre / Il s'ayda seullement des glaces de vos yeux..."²). Recueil de poésies variées, les *Marqueteries* constituent un véritable catalogue des possibilités poétiques de notre auteur, en particulier en matière de pièces de circonstance dont je donnerai un seul exemple³:

"Nature faisans un partage
A pris amour pour héritiers
Mais Amour estant trop volage
De ces deux parts en quicte un tiers

Nature donnait volontiers
A l'amour un tel héritage
Mais riche assez de ses mestiers
Ne voulut prendre autre appennage

Comme nature eust recogneu
Qu'il n'avait son bien retenu
Voulant un hoir qui lui survive

Je dis si par affections
Vous donnez vos perfections
Ne les donnez qu'à SOMMERIVE"

Cet ouvrage lui permet, en s'appuyant sur des succès passés qu'il reprend, de faire connaître à une clientèle potentielle de gens de la haute société, toutes les facettes de son talent et de son savoir-faire en matière de poésie.

C. LES OEUVRES POETIQUES INCLUSES DANS LES RECUEILS COLLECTIFS

Nous nous reporterons au dépouillement opéré par Frédéric Lachèvre⁴. Il fait état de douze pièces parues dans des recueils collectifs du dix-septième siècle.

Dix pièces, non signées, figurent dans le *Labyrinthe de récréation* de 1602. Six viennent des *Divers souhaits d'amour*⁵. Il s'agit de la chanson⁶: "Durant le printemps de mon age", la

¹ Ibid, 59v°.

² Ibid, 22v°.

³ Ibid, 58r°v°.

⁴ F. Lachèvre, *Les recueils collectifs...*, le dépouillement est fait page 210.

⁵ Du Souhait, *Les divers souhaits d'amour*, respectivement 9v°, 10r°, 11r°v°, 21r° et 22v°.

⁶ *Le labyrinthe de récréation*, p.102.

chanson¹: "Allez jaloux, ce n'est point vous qui devez jouir de ma belle", la chanson²: "Quand on voudrait, madame, divertir nos amours...", la chanson de la chasse³: "Esprits quittez l'amour, venez suivre la chasse", le quatrain⁴: "Si j'estois encor pucelle, je trouverais quelque espoux" et l'épigramme: "Petit galland, tu fais le grand"⁵. Quatre pièces sont des reprises de récitatifs du chœur de la tragédie de *Radegonde*, il s'agit de: "Que l'amour a de force"⁶, "Jamais un homme vertueux"⁸ "La vertu est désirable"⁹, et "Celuy là fait trop follement"¹⁰. Ces dix pièces ne figuraient pas dans *La muse folastre* de 1610 dont le *Labyrinthe de récréation* est la suite. Elles n'apparaîtront plus dans le *Labyrinthe d'amour*.

Deux pièces, non signées, figurent dans *Le labyrinthe d'amour* de 1611, il s'agit du sonnet¹¹: "Mes vers, enfans d'humeur, humeur de mon esprit" que l'on peut lire dans *Les Amours de Poliphile et Mellonimphe*¹², et du "Ballet des jouécrs de paume"¹³, venu des *Amours de Palémon*¹⁴. Ce même ballet figure, non signé dans *Les Satyres bastardes* de 1615¹⁵. Il sera repris dans *Le Cabinet satyrique* de 1618¹⁶ et dans ses très nombreuses réimpressions. Ce dernier ouvrage collectif hérite directement des *Plus excellens vers satyriques de ce temps* parus en 1617 auxquels on adjoignit 171 nouvelles pièces dont deux du *Labyrinthe d'amour*, en particulier ce ballet de Du Souhait.

Trois pièces de François du Souhait sont intégrées parmi les 377 pièces françaises qui constituent le second volume du *Parnasse* de 1607¹⁷. Il s'agit de deux pièces que l'on retrouvera dans *Les chastes destinées de Cloris*¹⁸: "Je suis un petit monde à l'amour asservi" et: "Nous faisons vous et moy un changement estrange", et du tombeau de feu Monsieur Philippe Desportes, abbé de Tiron: "Les muses bastirent de leurs artistes mains".

Ces diverses pièces montrent que, pour François du Souhait, l'amour est un thème qui le pousse à versifier. Tour à tour galant, plaisant ou égrillard, l'auteur n'hésite pas à accorder son violon à tous les registres. Du Souhait écrit de manière diversifiée, il trouve sa place dans des recueils aussi différents que *Le Parnasse* où la poésie galante s'exprime avec tenue et élégance, et *Les satyres bastardes* où fleurissent des pièces beaucoup plus hardies voire gaillardes¹⁹.

¹ Ibid, pp.104-105, on lit cette chanson dans *Les amours de Poliphile*, 64r°.

² Ibid, p.105.

³ Ibid, pp.106-107.

⁴ Ibid, p.107.

⁵ *Le labyrinthe de récréation*, p.107.

⁶ Du Souhait, *Radegonde*, respectivement 9v°, 10r°, 15r°v°, 27r°, 17v°.

⁷ *Le labyrinthe de récréation*, pp.108-109.

⁸ Ibid, pp.110-111.

⁹ Ibid, p.115.

¹⁰ Ibid, p.117.

¹¹ *Le labyrinthe d'amour*, p.304.

¹² Du Souhait, *Les Amours de Poliphile...*, 61v°.

¹³ *Le labyrinthe d'amour*, pp.305-306.

¹⁴ Du Souhait, *Les amours de Palémon*, 52v°.

¹⁵ *Les Satyres bastardes*, 68r°v°-69r°v°.

¹⁶ *Le cabinet satyrique*, pp.280-281.

¹⁷ *Le Parnasse* est analysé dans F.Lachèvre, *Bibliographie des recueils...*, p.186.

¹⁸ Du Souhait, *Les chastes destinées de Cloris*, respectivement 22r°v° et 19v°-20r°.

D. CONCLUSIONS SUR L'OEUVRE POETIQUE DE FRANÇOIS DU SOUHAIT

Les œuvres poétiques de François du Souhait se caractérisent tout d'abord par leur extrême diversité; l'auteur manie tous les mètres, toutes les formes, toutes les longueurs de poèmes, au gré des circonstances de l'écriture. Elles utilisent des registres extrêmement variés, de la galanterie cultivée à la plaisanterie gauloise, du ton le plus docte à la verdeur la plus leste¹.

Les pièces poétiques, d'autre part, sont souvent reprises dans d'autres types d'œuvres de l'auteur, aussi bien dans les œuvres morales que dans les romans ou les pièces de circonstance.

Enfin, dans cette catégorie d'œuvres, l'auteur privilégie l'expression par l'image, préférant filer la métaphore plutôt qu'exprimer directement l'objet de sa pensée..

Au total, la poésie nous apparaît comme une série d'essais de la part d'un auteur qui se cherche une gamme de thèmes d'écritures, un ton, un style et n'oublie pas de quêter les protections qui assureront sa subsistance et lui permettront de mener à bien ses ambitions littéraires.

¹⁹ Ne citons pour preuve que deux titres: "stances pour la deffence des gorges descubertes des dames" au 29r° et "qu'il fait bon aimer partout" au 33v°.

¹ Je ne donnerai -en note, par décence- qu'un seul exemple extrait du ballet des joueurs de paume, pages 305-306 du *Labyrinthe d'amour*; ici, le dernier quatrain: "Et nous serons armez de nos fortes raquettes / Dont les boyaux sont bons et les nerfs bien tendus / Et nous tiendrons toujours nos balles toutes prestes / Afin de bricoler aux trous mieux défendus ."

III. L'OEUVRE DRAMATIQUE

S'agissant du genre dramatique, François du Souhait s'est également essayé à plusieurs formes de théâtre.

A. LA COMÉDIE

Les lois d'amour de 1599 est la seule comédie attestée de notre auteur. A. Collignon signale son existence dans l'article qu'il a consacré à Du Souhait¹, mais l'absence de tout renseignement bibliographique ne permet pas d'en prendre connaissance. Les diverses bibliothèques françaises et étrangères consultées ne possédaient pas l'ouvrage.

B. LA TRAGÉDIE

La *Tragédie de Radegonde* date de 1599. On en connaît une réédition à Rouen en 1606. La pièce est dédiée au duc d'Espernon.

1. Etude descriptive de la *Tragédie de Radegonde*

La pièce fait intervenir plusieurs "entrepailleurs" qui sont: l'ombre de la mère du duc, Radegonde duchesse, Lucesse dame d'honneur, Ferdinand duc, Floran gentilhomme, un page, Constance nièce du duc, Marceline demoiselle de la duchesse².

La tragédie comporte trois actes rédigés en alexandrins; un chœur se fait l'écho du bon sens populaire sur la scène. L'histoire est simple, elle est bâtie sur le ressort de la jalousie qui hante l'âme de Radegonde, princesse mal aimée. De manière irraisonnée, la duchesse s'éprend de Floran, un gentilhomme. Celui-ci conserve son sang froid et toute sa retenue, alors même que Radegonde s'offre littéralement à lui:

Radegonde:

"Ayez pitié de moy, à souhait jouyssez"

Floran:

"Madame, où est l'honneur de vostre antique race

L'amour de vostre espoux sa valeur et sa grâce?

Madame oubliez vous vostre pudicité (...)"³.

¹ A. Collignon, article du *Pays lorrain*, p.691.

² Du Souhait, *Radegonde*, 3r^o.

³ Ibid, 11v^o.

Lorsque Radegonde comprend qu'elle est repoussée par Floran, elle cherche désespérément à le déconsidérer aux yeux du duc, n'hésitant même pas à l'accuser de vouloir la suborner. Le duc éprouve quelque doute mais Floran éclaircit la situation en préservant la réputation de la duchesse. Floran avoue au duc son amour pour Constance. Caché, le duc Ferdinand assiste à un chaste entretien entre les jeunes gens et, rassuré, retourne vers Radegonde lui conter ce qu'il vient de voir et d'entendre. Perdant alors toute retenue, la duchesse convoque Constance et, sans ménager la pudique jeune fille lui lance: "Si vous aimez Floran, on vous le donnera"¹. La pièce se termine dans un bain de sang. la jeune fille, désespérée de savoir son amour découvert, se tue. Floran la suit dans la mort, et, furieux, le duc Ferdinand tue Radegonde de sa main :

"Perfide créature et mensongère femme
Qui pour cacher ta faute et pour couvrir ton blâme
As causé le trespas de ces amans icy
Il faut maintenant que tu meures aussi"².

La pièce s'achève alors sur ce sobre commentaire du choeur:

"La voilà trespasée, ainsi sa cruelle rage
Avant que tresspasser a causé ce carnage
Rien ne peut se sceller: le grand Dieu irrité
Aux despens des meschans monstre la vérité"³.

2. Etude des origines probables de la pièce.

Le thème de la "calomnie par laquelle une femme rebutée se venge de celui qui était l'objet de son amour"⁴ est un thème fréquent de la littérature grecque, repris par Sénèque, transmis par l'Italie, très répandu dans la littérature française du Moyen Age. On le retrouve dans le poème de *La châtelaine de Vergy*. "Cette fiction littéraire du XIIIème siècle a joui d'une grande popularité: il nous reste encore une vingtaine de manuscrits qui conservent une rédaction du premier texte en vers, il existe aussi des traductions médiévales en néerlandais et en italien et le nom du personnage principal se retrouve dans nombre de textes littéraires du XIVème et du XVème siècle. Certains manuscrits sont illustrés: parallèlement, au XVIème siècle, on fabrique des objets en ivoire comme des coffrets et des peignes sur lesquels sont sculptées les scènes les plus importantes du drame; on représente aussi l'histoire sur des fresques à Florence et sur des tapisseries. A la fin du XVè siècle on voit paraître une version en prose: *L'Istoire de la Chastelaine du Vergier et de Tristan le chevalier*, (...) Vers 1540, paraît une version dialoguée en vers, agrémentée de gravures sur bois"⁵. Toujours au XVIème siècle, Marguerite de Navarre reprend l'histoire dans la soixante-dixième nouvelle de *L'Heptaméron*. Il existe encore une traduction italienne de Bandello, elle-même traduite en français par François de Belleforest en 1580⁶. La pièce de Du souhait se place

¹ Du Souhait, *Radegonde*, 31r^o.

² Ibid, 33v^o.

³ Idem.

⁴ Newton, *Le thème de Phèdre...*, pp4-5.

⁵ On retrouvera l'histoire de la châtelaine du Vergi dans l'édition de René Stuij, pp.7-8.

⁶ Idem.

donc dans la lignée de transmission de l'histoire rapportée depuis le Moyen Age¹. Il nous a paru intéressant et révélateur de nous livrer à une rapide comparaison entre la version d'origine de "*La châtelaine de Vergy*", la nouvelle de Marguerite de Navarre et la pièce de Du Souhait pour mieux définir l'originalité et les intentions d'écriture de notre auteur.

Dans le texte du XIIIème siècle, la châtelaine de Vergy est mariée, l'amour partagé de la châtelaine et du chevalier doit donc impérativement être tenu secret. Le silence et le secret sont donc les charnières de toute l'histoire dans le conte médiéval. Tant que le secret est gardé, les jeunes amoureux peuvent vivre harmonieusement les rites de l'amour courtois, si le secret vient à être éventé, le désordre apparaît :

"Issi le fisent longement
Et fu l'amors douce et celee,
Que fors eus ne le seut riens nee"²

Le chevalier n'avoue au duc son amour pour la châtelaine que lorsqu'il y est contraint. Pour lui, il n'y a plus d'autre choix possible que l'aveu lorsque le duc, se fiant au rapport perfide de son épouse, le menace de bannissement s'il ne parle pas. Le duc peut ensuite assister, caché, aux ébats charnels auxquels se livrent la châtelaine et le chevalier, et se trouve alors pleinement rassuré. Il ne dirait rien de plus à son épouse si celle-ci n'exerçait sur lui un odieux chantage: elle se refuse à lui dans le lit conjugal tant qu'il ne lui explique pas les raisons qui l'ont dissuadé de croire à la trahison du chevalier. La duchesse finit par obtenir la connaissance du secret et profite de la première occasion pour faire comprendre à la jeune châtelaine qu'elle n'ignore rien de son amour courtois. La châtelaine est alors la proie du doute. Pour elle, si la duchesse est au courant du signe de reconnaissance dont elle avait convenu avec le chevalier (un petit chien), cela ne peut être dû qu'à la trahison de celui qu'elle aime. Trahie, elle ne souhaite plus vivre et se donne la mort. Ce suicide entraîne alors la mort du chevalier puis celle de la duchesse, tuée de la main du duc (celui-ci n'avait-il pas fait promettre à son épouse le maintien du secret en ces termes :

"Sachiès, et itant vous en di,
Que se je sui par vous traï
Vous en recevrez la mort"³).

L'auteur anonyme du XIIIème siècle tire du dénouement de son récit un "explicit" :

"Et par cest essample doit l'en
S'amour celer, par si grant sen
C'on ait tous jors en ramenbrance
Que li raconters point n'avance
Et li celers en tous poins vaut:
Qui tout çou fait ne crient assaut
Des faus felons enquereours
Qui enquierent d'autrui amors"⁴.

¹ Un chercheur américain a d'ailleurs consacré en 1933 un article à cette reprise du thème dans *Radegonde*, il s'agit de L.E. Dabney, "*A sixteenth century french play*", pp.437-443.

² *La châtelaine de Vergy*, p.21.

³ Ibid, p.38.

⁴ Ibid, p.46.

Dans cette histoire tout s'enchaîne avec une solide logique: celle-la même qu'implique l'observance de l'amour courtois. Le secret de l'amour entre la châtelaine et le chevalier doit absolument être conservé. Eventé, il est signe de trahison laquelle pousse l'amant malheureux à préférer la mort à la vie.

Lorsque Marguerite de Navarre reprend ce récit dans sa soixante-dixième nouvelle, elle utilise le vieux conte médiéval avec des intentions très précises qu'elle expose dès les premières lignes de son histoire: "Les femmes de bien, dist Longarine, n'ont besoing d'autre chose que de l'amour de leurs mariz, qui seullement les peuvent contenter; mais celles qui cherchent ung contentement bestial ne le trouveront jamais où honnesteté le commande"¹. Dans ce contexte, la duchesse devient l'exemple d'une "dame belle et bien maryée, qui, par faulte de vivre de ceste honneste amitié, devint plus charnelle que les pourceaux et plus cruelle que les lyons"². Pour que cette idée ressorte du récit, Marguerite de Navarre apporte quelques modifications au conte médiéval. Elle insiste, en les soulignant, sur les pulsions charnelles de la duchesse qui la pousse à désirer celui qui, de "chevalier", est devenu le "gentilhomme". Ce désir sexuel extrêmement violent se transforme en dépit lorsque la duchesse est repoussée par le gentilhomme. La reine de Navarre met également en valeur le caractère odieux du chantage exercé par la duchesse auprès de son mari pour lui faire avouer le secret qu'il détient au sujet du gentilhomme. Elle fait croire qu'elle est enceinte. Le duc aime tendrement son épouse aussi, "craignant de perdre sa femme et son enfant ensemble, se délibéra de luy dire vray du tout; mais, avant, luy jura que, si jamais elle le révéloit à créature du monde, elle ne mourrait d'autre main que la sienne"³. Eventé, le secret provoque les morts en chaîne car la châtelaine soupçonne une déloyauté de la part du gentilhomme. Marguerite de Navarre tire de ce récit une leçon de très haute tenue morale.

Lorsque Du souhait reprend, lui aussi, le vieux conte, il ne prend guère la peine de rendre vraiment nécessaire le maintien du secret du tendre lien qui unit Constance et Floran. A l'inverse de ce qui se passait pour le récit du XIIIème siècle et pour celui de Marguerite de Navarre, le suicide de Constance dans *Radegonde* ne semble pas pleinement justifié par le contexte de la pièce. Ferdinand, en effet, n'avait-il pas assuré Floran qu'il ne lui tenait aucunement rigueur de courtoiser Constance et ne s'était-il pas proposé pour favoriser l'union des deux jeunes amoureux?

"puisque d'un chaste feu je vous cognois esprits
Je veux qu'un saint Hymen contente vos esprits"⁴.

Ce suicide donne un peu l'impression d'être une fin facile de la part de Du souhait. La triple mort sur laquelle s'achève la pièce paraît quelque peu invraisemblable, voire gratuite, par rapport à l'ensemble du déroulement logique de la pièce. Ce qui semble essentiellement préoccuper Du Souhait dans sa *Radegonde*, c'est, d'une part l'âme passionnée de la duchesse sous l'emprise de sa folle passion amoureuse, et d'autre part, le comportement indigne de cette femme de haut rang qui ne sait pas sacrifier un attachement personnel à la raison d'Etat. Radegonde meurt dans la pièce de Du Souhait beaucoup plus parce qu'elle a failli à son devoir de duchesse que parce qu'elle a eu la faiblesse de laisser battre son cœur ou

¹ La châtelaine de Vergy, p.190.

² Idem.

³ Ibid, p.205.

⁴ Du Souhait, *Radegonde*, 26v°.

d'avoir une attirance sexuelle pour un homme. Ainsi, Du Souhait reprend le thème littéraire traditionnel en l'adaptant à son propos qui consiste à intéresser son lecteur au cheminement de la passion amoureuse dans le cœur de Radegonde et à le sensibiliser à l'indignité du comportement de la duchesse. Il transmet donc le vieux thème médiéval en subordonnant les nécessités dramatiques à l'intérêt thématique.

3. Les thèmes de la pièce.

Le thème de la passion amoureuse retient toute notre attention car le personnage de Radegonde présenté dans sa tragédie par Du Souhait a quelque chose de fascinant. L'emprise de la passion amoureuse sur la duchesse a quelque chose de démesuré, presque de pitoyable. Duchesse et amoureuse, elle perd le sens de la mesure et de la raison, s'abandonne sans retenue ni bon sens à la passion qui l'étreint. Cette passion dévorante et dévastatrice est le véritable nœud de l'intrigue dramatique, l'origine du conflit qui génère la pièce. Les ravages qu'elle cause dans l'âme de Radegonde et dans la vie des autres protagonistes sont au cœur de la pièce comme dans bien des pièces de cette période et des années qui suivront¹.

Nous retiendrons également le second thème illustré par cette pièce, à savoir le thème du grand personnage qui, comme tel, a un rang à tenir. Indigne, la conduite de Radegonde méritait un châtement que le duc, monarque authentique et courageux, administre de sa main.

Le troisième thème qui a retenu notre attention est celui de la mort et plus précisément celui de la mort complaisamment montrée sur une scène de théâtre. En effet, *Radegonde* n'épargne nullement notre sensibilité: suicides et assassinats s'enchaînent. La mort sur la scène est un phénomène courant du théâtre de ce début du dix-septième siècle. Si le seizième siècle humaniste cachait la mort en coulisse, au contraire, les tragédies du début du XVIIème siècle se plaisent à mettre sous les yeux du spectateur un "spectacle horrible"². Ceux qui se sont penchés sur la littérature dramatique de cette époque ont noté la fréquence de la présence de "l'horreur visible" sur la scène³. "Les combats et les meurtres sur scène, les têtes coupées, les cœurs arrachés ou autres débris macabres, sans parler des suicides en série de tous les personnages à la fin des pièces sont chose courante"⁴, de La Calprenède à Corneille dans *Médée* en passant par Benserade dans *La Mort de Mithridate*⁵ et François du Souhait. Notre auteur n'agit donc pas autrement que ses contemporains en transformant la scène de la fin de sa tragédie en une sorte de "jardin des supplices"⁶. D'aucuns ont vu dans ces macabres spectacles une volonté des dramaturges de "secouer la sensibilité des spectateurs"⁷, l'homme se donnant "volontiers le spectacle de la mort et souvent le spectacle de sa propre mort"⁸. La mort frappa et décima la France des guerres civiles, posant question à la conscience humaine, elle devait donc rester la pierre de scandale, être montrée pour ne pas tomber dans l'oubli de l'habitude, la banalité d'un fait de société.

¹ On peut se reporter à l'excellente présentation de Jean Morel dans *La Tragédie*, pp.30-34.

² R. Lebègue, *Actes*, p.46.

³ J.F. Maillard, *Essai...*, p.80.

⁴ Idem.

⁵ Idem.

⁶ L'expression est de C.G. Dubois, *Le Baroque...*, p.193.

⁷ R. Lebègue, *Actes...*, p. 46.

⁸ R. Lebègue, *Actes...*, p. 46.

Enfin, *Radegonde* s'inscrit dans la transmission littéraire d'un des thèmes de Phèdre. Si, de la fille de Minos éprise de son beau-fils Hippolyte, Du Souhait ne conserve pas l'amour incestueux, il illustre avec force le second aspect du thème de Phèdre, celui que représente la Châtelaine de Vergy, la femme capable de calomnier et de perdre celui qu'elle aime sans parvenir à le séduire. Cet aspect du thème fut très répandu, nous l'avons vu plus haut, au Moyen Age. Du Souhait a le mérite de l'utiliser dans un grand genre, la tragédie. Comme Garnier dans *Hippolyte* en 1573, plus tard Jean Auvray, maître chirurgien à Rouen, dans *La Marsilie* en 1628 ou Guérin de La Pirrelière, angevin, dans *Hippolyte* en 1635¹, avaient, quant à eux, mis en scène le premier aspect du thème de Phèdre, François du Souhait porte à la scène l'autre aspect du thème ancien.

4. Conclusions sur *Radegonde*

Nous ne savons pas si la tragédie de Du Souhait a été jouée et on est droit de se demander si *Radegonde* est une pièce jouable. A cette question j'apporterais volontiers une réponse positive. L'argument est en effet simple et linéaire, les personnages peu nombreux et typés: le vertueux, la méchante, la vierge, le justicier etc., les dialogues ne manquent pas de vigueur. Il faut toutefois noter que Du Souhait ne donne aucun conseil scénique, aucune indication ni de ton, ni de lieu. On doit, par exemple, deviner le duc Ferdinand embusqué derrière quelque draperie pour assister au dialogue amoureux entre Floran et Constance. Entrées et sorties de scène des divers personnages sont à supposer, ainsi, lorsqu'à l'acte III Ferdinand révèle à Radegonde l'amour de Floran pour Constance, la duchesse s'écrie :

Verray-je cest ingrat qui fuyoit mon amour
Faire ici devant moy à ma niepce la cour
Je mourray brièvement de rage forcenée
Ou leur tombe sera leur premier hyménée"².

La logique veut que ces paroles pleines de rage soient prononcées hors de la présence du duc, indication que Du Souhait ne fournit pas.

En résumé, François Du Souhait a voulu avec sa *Radegonde* toucher à un grand genre. Il a utilisé un thème familier de la littérature française mais n'en a conservé que ce qui intéressait ses intentions personnelles d'écriture : faire de Radegonde un exemple-repoussoir de la passion amoureuse et du comportement d'une grande dame. Il a délaissé l'importance logique du secret, introduisant de ce fait une faiblesse dans sa pièce car le suicide de Constance n'apparaît plus vraiment comme une nécessité absolue engendrée par la logique de l'ensemble alors que c'était le cas dans le manuscrit médiéval et dans la nouvelle de Marguerite de Navarre.

François du Souhait n'a donc manqué ni de talent ni de courage pour bâtir une intrigue de tragédie. Peut-être la persévérance lui fit-elle défaut, peut-être a-t'il manqué de courage pour remettre en cause son labeur, toujours est-il qu'il n'a pas eu un génie dramatique suffisant pour bâtir un dénouement vraiment logique et nécessaire. Il s'est

¹ Newton, Le thème de Phèdre..., p.34.

² Du Souhait, *Radegonde*, 30v^o.

contenté d'utiliser, avec beaucoup de gaucherie, la fin du conte médiéval, sans pour autant avoir tenu compte, dans le cours même du déroulement de la pièce, du rôle dramatique tenu par le problème du secret entre Constance et Floran. Il est vrai qu'en 1599 notre auteur fait paraître beaucoup d'ouvrages de toute nature. Il ne faut donc pas trop s'étonner si la prolixité de Du Souhait à cette époque nuisait quelque peu à la qualité des œuvres produites.

Il reste que *La tragédie de Radegonde* me paraît constituer un important maillon dans la transmission du thème de la châtelaine de Vergy. A ce titre au moins, elle mériterait une édition critique.

C. LA PASTORALE

Le genre de la pastorale, "genre de cour, d'écriture galante voire recherchée" est issu des "bergeries du milieu du seizième siècle et (est) influencé par l'Italie et l'Espagne"¹. Du Souhait donne en 1599 une pastorale: *Beauté et amour, pastorelle*, dédiée à Monseigneur le Grand.

L'ouvrage se présente comme une rivalité entre la beauté et l'amour, rivalité qu'illustre l'histoire de deux couples: Flavie et Pan et les deux bergers Ilis et Lucinie. Flavie et Lucinie sont jolies, elles enflamment par leur beauté le cœur de leurs soupirants qui tentent de les conquérir en leur promettant une vie facile: Pan offre à Flavie la richesse car "le riche prend le fruit et le pauvre la peine"². Ilis propose à Lucinie une vie à l'abri de tout tracas, l'idéal, à ses yeux, étant de:

"Pouvoir gouverner sa maison sagement (...)
Conduire lentement au frais de quelque ormeau
Ou du chesne feuillu son cotonné troupeau
Se pourvoir en esté de beurre et de fromage
Pour nourrir en hyver son famineux mesnage"³.

Mais les belles résistent à ces propositions et la pastorale se termine par le triomphe de la beauté féminine qui a su toucher le cœur des hommes alors que l'amour n'a pu éclore au cœur des dames.

Dans cette pastorale, les dieux se mêlent aux hommes, les personnages dialoguent en alexandrins. Cette pièce est une sorte d'aimable tournoi dont la femme est la grande triomphatrice. On retiendra de cette petite œuvre, outre l'illustration du thème de la femme reine des cœurs, la présence d'intéressants dialogues amoureux et surtout l'utilisation du genre même de la pastorale, sorte de contrepoint à la noire tragédie de *Radegonde*.

¹ J. Morel, *La Tragédie...*, p.25.

² Du Souhait, *Beauté et amour...*, 6r^o.

³ Ibid, 9r^ov^o.

D. CONCLUSIONS SUR L'OEUVRE DRAMATIQUE DE FRANÇOIS DU SOUHAIT

Si l'on considère que François du Souhait fait paraître la même année une pastorale, une comédie et une tragédie, on pourra conclure, d'une part, à la qualité et à la richesse de la palette d'écriture de notre auteur et, d'autre part, à son rôle actif dans l'histoire du genre dramatique en France. On pourra aussi se demander pourquoi un auteur cherche à la fois à surenchérir sur la violence de son époque en noircissant avec complaisance l'issue d'une pièce et, en même temps, à s'évader de cette violence en cultivant un genre beaucoup plus léger et futile. Ne serait-ce pas là deux expressions différentes d'une même âme sensible aux inquiétudes de son temps et extériorisant diversement ses angoisses?

IV. L'OEUVRE DE TRADUCTION DE FRANÇOIS DU SOUHAIT

Cette partie de l'œuvre de notre auteur témoigne particulièrement bien de ses capacités littéraires et de ses succès de librairie.

La première édition de *L'Iliade* date de 1614. L'ouvrage est dédié à Louis de Guise, comte de Boulais, fils naturel de Louis de Lorraine, cardinal de Guise, au comte de Brionne¹ et (sauf en 1617) à Jean des Porcelets, évêque et comte de Toul.

J'ai relevé huit éditions de cette œuvre de traduction. Faut-il que *L'Iliade* de Du Souhait ait plu pour connaître un tel succès de librairie alors que, selon toute vraisemblance, l'auteur ne jouissait plus dès 1615 d'aucun privilège social!

1. Le contenu de *L'Iliade*

L'Iliade se présente sous la forme d'un gros volume de 1248 pages précédées, selon les éditions, de 12 à 16 feuillets liminaires, et suivies, dans la plupart des cas, de 30 pages de "noms et choses mémorables contenues dans le volume". L'ouvrage est composé, selon les éditions, tantôt de deux tomes, tantôt d'un seul volume.

Du Souhait prévient dans l'Avis aux lecteurs²: "Je ne me suis pas contenté de traduire *L'Iliade*, j'ay commencé par le ravissement d'Hélène comme estant le subject de la guerre de Troye" et "J'ay eu la présomption d'achever la suite de *L'Iliade*, non pour la vanité d'esgaler au Prince des poètes, à qui pgrsonne ne se peut comparer que luy-mesme, mais à fin de faire voir toute l'histoire de Troye en un volume"³. L'ouvrage de Du Souhait comporte donc dans ses éditions les plus complètes un Avis aux lecteurs, la vie d'Homère selon Hérodote, l'histoire du ravissement d'Hélène et sujet de la guerre de Troie, le récit de l'Iliade suivi de "La suite de l'Iliade d'Homère". On peut en outre lire à la dernière page: "...vous feray voir au rgtour des grecs leur disgrâce et la mort d'Hélène, pour conclusion entière de l'histoire de Troye"⁴, preuve que l'auteur n'avait pas l'intention d'arrêter là son œuvre de traduction.

2. La traduction

¹ Pour ce qui concerne la *Suite de l'Iliade d'Homère*, comme on peut le lire à la page 755 de l'édition de 1614: "autrefois vous ay-je offert quelque discours facétieux pour vous recréer l'esprit mais à présent (...) je vous présente la Suite de l'Iliade d'Homère". On sait que Du Souhait avait dédié ses *Histoires comiques* à ce même personnage.

² Du Souhait, *L'Iliade*, 1614, P. Chevalier, a3v°.

³ Ibid, a4r°.

⁴ Ibid, p.1248.

N. HEPP a fait sur cette traduction française de *L'Iliade* une étude exhaustive que je ne me permettrai pas de plagier¹. Je me contenterai de noter que l'auteur lui-même reconnaît avoir pris beaucoup de liberté avec le texte d'origine et ce, pour plusieurs raisons. La première raison invoquée par notre auteur est qu'il pense la langue française incapable de rendre les finesses de la langue grecque, "tant pour ce que les grecs ont plus d'emphase que les Français que pour avoir l'esprit aussi esloigné des merveilles que du sien, comme il y a de distance en son aage au nostre"². La seconde raison avancée par Du Souhait réside dans le fait que l'auteur reconnaît avoir fait des emprunts "à l'histoire de Dictis de Crète, de Dares de Phrygie, de Guy de Coulongne, de Cothurnus et quelques autres"³. La troisième et principale raison de l'existence d'une grande liberté de traduction se situe dans le fait que l'auteur a tenu à mettre volontairement des apports personnels dans son *Iliade*. "Ce que j'ay sceu pouvoir estre agréable" a été ajouté, reconnaît-il⁴.

La liberté constatée dans la traduction par Du Souhait d'Homère est donc pleinement avouée. Le laxisme apporté à la rigueur requise par cet exercice érudit est totalement reconnu, non sans humour d'ailleurs, par l'auteur: "il faut en accuser le peu de loisir que j'ay eu de la (i.e. l'édition) revoir tant pour ce qu'on me desroba cinq livres de *L'Iliade* que pour ce que ma liberté a servy de bute à l'envie"⁵.

L'Iliade de Du Souhait n'est donc pas le fruit du labeur rigoureux d'un érudit fidèle à ses sources, mais une traduction entreprise par un romancier, lequel amplifie l'aspect psychologique des récits, n'hésite pas à bouleverser au besoin "l'ordre du texte pour rendre plus rationnelle la succession des éléments"⁶. Tout se passe comme si traduire *L'Iliade* servait à Du Souhait de prétexte à écrire une sorte de roman dont le succès serait, en quelque sorte, garanti à l'avance. N. Hepp écrit: "il analyse les situations et les sentiments de manière à y couler sa propre philosophie de l'existence"⁷. Dans cette *Iliade* romancée, notre auteur peut défendre quelques thèmes qui lui sont chers, en particulier ses idées sur la conduite du grand, courageux, vertueux, conscient de ses devoirs, soucieux de ses responsabilités sociales et morales.

On ne saurait reprocher à Du Souhait cette manière d'envisager un travail de traduction, bien d'autres ouvrages de même nature de cette époque tombaient dans les mêmes travers. De ce début du XVIIème siècle, G. Mongrédien écrit: "les traducteurs étaient alors grandement à la mode, traductions fort infidèles d'ailleurs et qui se piquaient beaucoup moins d'être exactes que de plaire"⁸. Plaire, tel est bien le mot clé pour comprendre l'approche de l'œuvre de traduction par François du Souhait.

Reconnaissons enfin, avec N. Hepp, à François du Souhait d'avoir eu le mérite de s'être intéressé au Prince des Poètes et d'avoir ainsi contribué à répandre la connaissance

¹ N. Hepp, *Homère en France...*, plus particulièrement pp.176-205.

² *L'Iliade*, a3v°

³ Idem.

⁴ *L'Iliade*, a3v°

⁵ Du Souhait, *L'Iliade* a3v°

⁶ N. Hepp, *Homère...* p.186.

⁷ Ibid, p.189.

⁸ G. Mongrédien, *Hommes et mœurs...*, p.55.

indirecte d'Homère à une époque où on note un net "étiolement"¹ de sa connaissance directe.

3. Remarques à propos d'une contrefaçon

Jean Serroy a retrouvé à la bibliothèque de l' Arsenal une *Histoire / du ravisement d'Hélène / et sujet de la guerre de Troie / Ensemble l'épistre / de Enone à Paris / I B F / (marque) / A Rouen / Par Claude le Vilain, 1615 / 260 pages*².

Il s'agit en fait d'une contrefaçon du récit de Du Souhait paru dans son *Iliade*, Jean Serroy voit dans cette "Hélène ravie une seconde fois"³ une preuve complémentaire du fait que notre auteur était lu par ses contemporains, suffisamment estimé pour être envié à cause de son succès et avoir attiré des plagiaires.

¹ L'expression est de N. Hepp.

² A la cote 8° BL 17334 de la bibliothèque de l' Arsenal.

³ Titre de l'article de Jean Serroy paru dans la revue publiée par la société d'études du XVIIème siècle.

V. L'OEUVRE PAMPHLETAIRE DE FRANÇOIS DU SOUHAIT

A. LE PACIFIQUE OU L'ANTI-SOLDAT FRANCAIS

Cet ouvrage parut en 1604 avec quatre éditions différentes. Il entre dans ce qu'Henri Hauser n'hésite pas à appeler une véritable "campagne de presse"¹.

1. Les faits

La paix de Vervins signée le 2 mai, ratifiée le 5 juin 1598, ne terminait pas vraiment la guerre entre la Maison de France et la Maison d'Autriche. Les armées espagnoles passaient par la Savoie et la Franche Comté pour venir attaquer Lyon et Paris. En 1600, Henri IV conquiert la Savoie après une campagne brève et facile. Il fit alors traité avec les cantons suisses en 1602. Sans que la paix fût totale, l'accès à Lyon devenait moins aisé.

Pourtant, dans les années 1602-1604, la guerre menace de nouveau: le baron de Biron nommé par Henri IV gouverneur de Bourgogne, duc et pair, complotait contre le roi de France avec la protection du roi d'Espagne et du duc de Savoie. En même temps, la lutte contre les Espagnols se poursuit indirectement sous la forme d'un soutien apporté par la France à la Hollande et d'un trafic de marchandises hollandaises vendues par la France aux Espagnols sous de fausses étiquettes, trafic qui fut bientôt taxé d'un droit de 30% par Philippe III d'Espagne². Une véritable polémique s'engagea alors: fallait-il ou non faire la guerre à l'Espagne qui appliquait de tels tarifs ?

D'abord nationale, cette querelle prit vite une "ampleur internationale, des polémistes savoyards et genevois entrent en lice", note H. Hauser³.

2. Les principaux ouvrages polémiques de la querelle

La liste qui suit donnera une bonne vue d'ensemble de l'ampleur de la polémique qui occupa le monde littéraire entre 1604 et 1605.

- Pierre de l'Hostal ou de l'Hostau ou de l'Ostal, sieur de Roquebrune, vice-chancelier de Navarre, donne en 1604 *Le Soldat français*. Dans ce livre, l'auteur pousse vivement Henri

¹ H. Hauser, *Les sources de l'histoire...*, p.204.

² Ce bref résumé de la situation est fait d'après *l'Histoire de France*, Larousse, p.427.

³ H. Hauser, *Les sources...*, p.204.

IV à la guerre. De cet ouvrage le roi de France aurait dit: "c'est un livre qui parle bien à ma barrette"¹.

- *Le Polemandre ou discours d'Etat de la nécessité de faire la guerre en Espagne.*
- *Le Capitaine ou Soldat français* (pacifiste)
- *La Responce du Soldat français au Capitaine.*
- *Le Pacifique ou l'Anti-Soldat français*, dans lequel Du Souhait affiche un éloquent pacifisme.

Le débat se poursuit ensuite par *L'Anti-pseudopacifique*, *la Responce du Roy au Soldat français*, *La Responce de maistre Guillaume au Soldat français* etc.

Ces ouvrages ont souvent été reliés ensemble, ce qui permet au lecteur de pénétrer assez aisément au cœur de la querelle et de mesurer les passions qui entrent en jeu.

3. Le Pacifique ou l'Anti-Soldat François de Du Souhait

L'Avis au lecteur est éloquent. Du Souhait y affirme clairement son intention. Il ne s'agit pas pour lui, d'entrer gratuitement dans une polémique animée, à la seule fin de se faire connaître ou d'y quêter une quelconque notoriété. Ce qui le fait intervenir est beaucoup plus fort: "Mon zèle et non ma vanité (...) me font agir", explique-t-il². Il veut avant tout réfuter "un arrogant qui demande la guerre" et demander instamment au roi de "continuer la tranquillité du peuple"³.

Du Souhait écrit ce pamphlet pacifiste parce que le thème de la paix lui est personnellement cher et parce qu'il aime son pays: il se dit bon Français car c'est être mauvais patriote que d'exposer un peuple au péril "sans leur pouvoir promettre de récompense"⁴. C'est donc avec "le bien public au front", pour reprendre sa propre expression⁵, qu'il se lance fougueusement dans la polémique.

On peut classer les arguments sur lesquels notre auteur fait reposer ses thèses pacifistes, selon trois rubriques principales : les arguments idéologiques, les arguments liés à la situation internationale, les arguments liés à la situation particulière de la France.

L'auteur s'appuie tout d'abord sur des arguments d'ordre idéologique. Du Souhait fait, d'une part, preuve de bon sens en affirmant que, même bien menée, une intervention armée n'est jamais gagnée d'avance: "Je crois c'est une espèce de témérité de vouloir entreprendre une chose où l'assurance du danger est plus grande que l'espérance de l'exécution"⁶. C'est également le bon sens qui lui fait affirmer que la voie des négociations est toujours un recours possible, bien préférable aux armes dévastatrices: "le roy aura à l'amiable ce qu'il luy appartient"⁷. Du Souhait ajoute d'autre part à cela des arguments liés à la haute idée qu'il se

¹ D'après Pierre de L'Estoile, *Journal du règne d'Henri IV*, tome II, page 24.

² Dans l'Avis aux lecteurs de l'édition de l'Arsenal, 8°H 6841, pp.3-11.

³ Idem.

⁴ Idem.

⁵ Idem.

⁶ Ibid, p.91.

⁷ Ibid, p.148.

fait du grand personnage et de son rôle. Un grand doit, comme tel, se montrer fidèle à la parole donnée: faire la guerre serait, dans ces conditions, pour Henri IV se montrer parjure aux serments de la paix de Vervins. Il se doit également d'être fidèle à un choix de conduite: le roi s'est engagé dans la voie de la pacification, changer de politique serait se montrer irrésolu, "de mesme que l'arbre trop souvent transplanté ne proffite point, le Prince qui change de résolution est mesprisé au temps principalement qu'il condamne ce qu'il avait défendu ou défend ce qu'il avait commandé"¹. Un grand doit en outre, en toute occasion, servir d'exemple, il devra donc dans le cas présent donner l'exemple de la magnanimité et promouvoir le pacifisme. Pour avoir davantage de crédit auprès de ses sujets et mieux asseoir son autorité, le roi devra choisir la paix et résider en son palais: "comme les pères avec leurs enfants"² et encore: "on obéyt plus volontiers à celuy qui commande doucement qu'à celuy qui use de violence, et plus fidèlement."³

Du Souhait avance également des arguments liés à la situation internationale. D'autres dangers, affirme-t'il, plus sérieux que la menace espagnole pèsent sur la France: "il faut redouter la force du grand Turc qui s'augmente par nos dissensions"⁴. En outre, il serait mal venu de la part d'un monarque chrétien de livrer bataille à un grand Etat catholique. Le "roy tres chrestien et catholique"⁵ se doit d'être un pasteur pacifique pour son peuple. Du Souhait s'appuie enfin sur des arguments plus particulièrement liés à l'état de la France. La France vient de souffrir énormément des guerres qui l'ont fortement éprouvée. "Vous estiez fâché", rappelle Du Souhait à Henri IV, "de voir les champs en friches, les habitants esgarez, en amas de cendres des toicts et maisons bruslées..."⁶. Le pays a donc besoin de la paix pour retrouver la prospérité: "Où trouves-tu que les François ayment mieux semer les maux de la guerre que de moissonner les fruicts de la paix, qu'ils désirent plus tost de veoir leurs champs en friche que labourés? couverts de ronces que de verdure? voir desmollir leurs villes que de les fortifier? Bref, ouvrir leur porte à Mars et la clore à Minerve"⁷. Notre auteur insiste en outre sur la nécessité dans laquelle se trouve le pays d'avoir un héritier pour le trône de France. Le roi doit donc rester auprès de la reine et lui rendre les hommages conjugaux qui assureront au trône des descendants: "Veux-tu séparer des bras de la Royne, celui que Dieu y vient tout heureusement arrester? renvoyer sous les enseignes de Mars celuy qui nous doit des fruicts de son amour?"⁸. Du Souhait enfin, comme pour donner un encouragement à son roi, lui montre qu'il dispose d'amis sûrs qui seront prêts à épouser la thèse non interventionniste et donc à soutenir le monarque contre d'éventuels détracteurs. Il cite: "un Nemours"⁹, un "Du Mayenne"¹⁰ et autres "bons génies"¹¹.

Pour toutes ces raisons, Henri IV doit, selon François du Souhait, se montrer un farouche pacifiste; la paix est, en quelque sorte, le plus beau fleuron dont pourrait se targuer

¹ Du Souhait, *Le Pacifique*, p.35.

² Ibid, p.135.

³ Ibid, p.136.

⁴ Ibid, p.69.

⁵ Ibid, p.11.

⁶ Ibid, p.164.

⁷ Ibid, pp.84-85.

⁸ Ibid, p.9.

⁹ Ibid, p.15.

¹⁰ Ibid, p.16.

¹¹ Ibid, p.185.

le roi de France dans son œuvre de redressement du pays: "il me semble que j'entends ce Roy qui dit j'ay assez combatu, je viens secouer la poussière de Mars pour me reposer sous l'arbre heureux de la Paix"¹ ou "quelle plus heureuse digestion après l'exercice que le repos et, comme le soleil, ne travailler que pour la tranquillité du genre humain"².

Le récit s'achève sur un éloquent réquisitoire où, brièvement, l'auteur répond point par point aux arguments bellicistes; puis, au nom de la France, François du Souhait crie l'aspiration collective à un apaisement durable: "Tu es résolu à ceste aventure? et moy à contrepoincter tes advis et m'exposer à tous périls pour le soulagement du peuple. Est-ce estre soldat de donner une loy à son Prince et rejeter celle qu'il donne à ses subjects? Est-ce estre François de vouloir troubler le repos de la France et r'allumer les feux, renouveler les assassins et bref, désirer la mort des François?"³.

4. Que conclure sur l'intervention de Du Souhait dans la polémique?

Dans le refus de la guerre contre la catholique Espagne et dans le souci dont fait preuve Du Souhait de ne pas dégarnir la Flandre et l'Est on peut déceler -comme Jean Serroy l'a fait⁴- l'influence des intérêts de la catholique Maison de Lorraine.

Mais l'éloquence qu'atteint Du Souhait dans certaines pages du *Pacifique* témoigne de la sincérité de sa démarche. Il nous apparaît comme un pacifiste convaincu, proche des préoccupations de ses contemporains, las des troubles. Il met toute la fougue dont sa plume est capable au service de la défense de la paix. Même si le choix de la cause a peut-être été dicté par les intérêts des gens au service desquels sa charge l'a placé, il la défend avec une passion qui prouve sa sincérité et son courage ...cela même qui lui vaudra des ennuis sérieux quelques années plus tard et mettra une fin imprévue à ses ambitions littéraires.

Après la parution du *Pacifique*, les injures plurent sur Du Souhait. L'avocat Pelée⁵ le traita de: "charongne pourrie, meschant vipère, hongre d'esprit, chastré d'entendement, estropié de conscience" en 1606. Quant à Pierre de L'Estoile, il ne ménagea guère plus notre auteur en qualifiant l'œuvre de "discours fort peu souhaittable de tous les gens d'honneur (...) gaussé et mal tissu (...) qui sent de loin son âme cautérisée Hespagnol⁶. Reste à savoir si Henri IV fut réceptif aux propos de Du Souhait. On se bornera à constater que le souverain préféra momentanément un accord à la guerre, qu'il se fit donc "pacifique" sans qu'on puisse pour autant affirmer que François du Souhait soit directement responsable de cette attitude.

B. LES AUTRES PAMPHLETS DE DU SOUHAI

¹ Du Souhait, *Le Pacifique*, p.163.

² Ibid, p.110.

³ Ibid, pp.150-151.

⁴ Exemple dactylographié de la thèse de J. Serroy, p.16.

⁵ Idem.

⁶ P. de L'Estoile, *Journal...*, pp.24-25.

D'autres libelles ont été écrits par Du Souhait aux environs de 1614. On en connaît l'existence par le compte rendu du procès qui fut fait à notre auteur et à son éditeur en juillet 1614. Ce procès lui valut une condamnation au bannissement du Royaume de France. Malheureusement, les Archives Nationales où sont consignées les traces de ce procès¹, n'ont pas conservé les pamphlets séditieux incriminés.

C. CONCLUSIONS SUR L'OEUVRE PAMPHLETAIRE DE FRANÇOIS DU SOUHAIT

Ecrivain étroitement dépendant d'un pouvoir qu'il sert et qui le fait vivre, François du Souhait n'a pourtant pas hésité à se lancer dans des polémiques épineuses dès lors qu'une idée qui lui tient à cœur était en jeu.

Le pacifisme dont il fait preuve sert peut-être les intérêts des Lorrains mais on pourra le considérer également -et surtout- comme une tendance profonde de sa personnalité.

Même si ses idées ne sont pas celles du pouvoir, il les poursuit au risque de se perdre. Pourra-t'on, de ce fait, l'accuser désormais de servilité à l'égard des gens qu'il flatte dans ses œuvres de circonstance? Le courage de François du Souhait, fidèle à ses idées dans ses engagements pamphlétaires, rend sa personnalité, par ailleurs si mal connue, attachante.

¹ Archives Nationales, X2b 283.

VI. LES OEUVRES MORALES ET LES OEUVRES DEVOTES DE FRANÇOIS DU SOUHAIT

A. GENERALITES

Grouper les œuvres morales et les œuvres dévotes de Du Souhait semble s'imposer, morale et piété religieuse ayant (heureusement) entre elles maintes corrélations. Cependant, l'œuvre pieuse de notre auteur est moindre au regard des traités moraux qu'il a écrits; moindre quantitativement d'une part, qualitativement d'autre part: *Le vray Prince* ou *Le parfait Gentilhomme* font partie intégrante d'un véritable bouquet de traités de civilité qui fleurissent abondamment dans les trente premières années du dix septième siècle et se répandent avec bonheur parmi la noblesse désireuse de trouver une conduite pour plaire dans une société qui s'éveille à la politesse mondaine.

B. L'OEUVRE PIEUSE DE DU SOUHAIT

1. *La vérité de l'Eglise*

La vérité de l'Eglise paraît en 1609. L'ouvrage est dédié à Louis de Lorraine, archevêque de Reims. Le ton y est résolument pieux, les références à la Bible, Ancien et Nouveau Testament, fourmillent (ne citons que le récit du sacrifice d'Abraham¹ ou l'analyse des douze "conseils de l'Évangile"²). Du Souhait semble se complaire à citer des passages bibliques, il n'hésite même pas à utiliser la langue latine ("tu es Petrus et super hanc petram aedificabo ecclesiam meam"³).

A cette culture de la plus pure orthodoxie religieuse, François du Souhait mêle des reminiscences païennes comme le prouve cette phrase⁴: "je vous ay renié tant de fois, aussi ne meritè-je point vostre grace, si mes larmes n'obtiennent la rémission de mes fautes. Le fleuve de Thessalie fait redevenir blanches les brebis noires. Ainsi les larmes de pénitence blanchissent l'âme noircie par le péché."

Cet ouvrage est une longue exhortation de la part de notre auteur à suivre les chemins de la vertu. Il propose comme guides les commandements divins, vraies lumières pour

¹ Du Souhait, *La vérité de l'Eglise...*, 24r°.

² Ibid, 21r°, 22v°.

³ Ibid, 8v°.

⁴ Ibid, 58v°.

conduire les actions humaines: "il faut que nous ayons ces trois vertus en main, la foy, l'espérance et la charité", écrit-il¹.

2. Le Paradis des Solitaires

Le Paradis des Solitaires fait suite à *La vérité de l'Eglise* en ce qu'il lui est relié et que sa pagination, après deux feuillets de dédicace, suit celle qui était adoptée pour *La vérité*.... Au verso du feuillet 100 commence *Le mespris des vanitez*, composition non précédée d'une nouvelle dédicace, sorte de seconde partie du *Paradis des Solitaires*.

Le Paradis des Solitaires proprement dit met à l'honneur la solitude consacrée des religieux.

Le mespris des vanitez fait l'éloge du mépris du monde, lequel peut commencer par le mépris à l'égard des femmes dont il est préférable de se méfier. Je citerai pour exemple ce passage où Du Souhait tente de démontrer que courtiser une femme entraîne à de folles dépenses. Ces propos -on s'en rendra aisément compte- ne manquent pas de piquant. Il faut aux femmes, affirme l'auteur, "des robes et des cotes de soye, des enseignes de pierreries, des chaisnes, des perles, des carquans, des bracelets, des pendans d'oreilles, des diamans, des miroirs esmaillés et d'autres nippes de la propreté du siècle. Après, les suivantes demandent l'escharpe, les boutons pour une robe, la coiffe doublée de velours ou de taffetas selon la saison, les rubans pour ornement de teste, des fraises, des rabats, des dentelles, des gans, des manchons, des mouchoirs de point coupé pour couvrir leur gorge, la piece d'estamine pour faire une robe, et bref moissonnent en sorte chez vous qu'un autre n'y trouve que glaner"². De ces pièges il convient de se tenir à distance car on finit par se faire moquer de soi "aussi vous fait-on payer le logis et tenir le mulet à la porte"³.

En conclusion, l'auteur affirme qu'il vaut mieux s'attacher à Dieu "tousjours égal, tousjours beau, sans alternatives"⁴ que s'arrêter aux beautés humaines car "tout cela retournera en poudre comme de poudre il prit son origine"⁵ En définitive "ceux qui abandonnent le monde pour suivre Dieu ont la vie éternelle"⁶.

¹ Ibid, 59v^o.

² Ibid, 125r^ov^o.

³ Du Souhait, *La Vérité de l'Eglise*, 125r^ov^o.

⁴ Ibid, 133v^o.

⁵ Ibid, 139v^o.

⁶ Ibid, 129v^o.

C. LES OEUVRES MORALES

1. *Le vray Prince*

La première édition connue de cet ouvrage date de 1599. Elle est dédiée à "Charles Emanuel, duc de Savoie"¹. Du Souhait la signe de son nom. Il y prie le prince de Savoie -lequel, affirme-t-il, lui aurait servi de modèle pour rédiger cet ouvrage - d'accepter ce livre qu'un "Français"², qui a eu "l'intelligence"³ de sa renommée, lui dédie.

Le texte de l'ouvrage est précédé de diverses pièces émanant de contemporains de notre auteur, pièces qui le félicitent pour son *Vray Prince*. Il s'agit d'un sonnet⁴ de Pierre de Deimier, d'un autre sonnet de Philibert Plassard et enfin d'un sonnet de Jacques Corbin, particulièrement élogieux pour Du Souhait, comme en témoigne ce quatrain :

"Tes faicts sont le vray Prince, et ton livre l'image
Tes valeurs ses valeurs, tes discours ses discours
Ta vertu sa vertu, ton sçavoir son recours
Tes honneurs son honneur, ton parler son langage".⁵

Le duc de Savoie dont il s'agit n'est pas Charles Emmanuel premier⁶, dit le grand, mais son père: Emmanuel Philibert, duc de Savoie dit "tête de fer"⁷, ainsi que le confirme cet extrait du *Vray Prince*: "Ce grand et magnanime Duc de Savoy, mary de Marguerite de Valois, fut tant libéral durant la guerre qu'il eut contre les nostres, qu'il treuvait parmy eux plus d'amis que d'ennemis"⁸. Emmanuel Philibert est né à Chambéry en 1528 et mort à Turin en 1580. Attaché à Charles Quint, il fut en 1557 vainqueur sur les Français à la bataille de Saint Quentin. Après la paix de Cateau-Cambrésis, il épousa Marguerite de Valois, fille de François 1er⁹. "Cette princesse cultiva les lettres à l'exemple de son père et de sa tante"¹⁰, elle fit de Turin l'université la plus florissante de l'Italie et laissa à sa mort en 1574 le souvenir d'une princesse charitable et cultivée.

En 1601, *Le vray Prince* reparaît à Paris sous le titre: *Le vray Prince / avec son parfait aage et son heureuse fin /*. Ce nouveau titre masque en fait une réédition de deux oeuvres qu'il juxtapose en son sein: *Le vray Prince* et *Le parfait aage* (qui sera analysé ci après). La pagination du *Vray Prince* va du feuillet un au feuillet 42, *Le parfait aage* suit avec une nouvelle pagination, identique à celle du *Parfait aage* de 1599. Il ne s'agit donc ni d'un nouvel ouvrage, ni même d'une édition corrigée de celui de 1599, mais d'une simple reprise des deux ouvrages de 1599. Cependant, si les textes des oeuvres sont identiques, les dédicataires d'une

¹ Du Souhait, *Le vray Prince*, a2r^o.

² Idem.

³ Idem.

⁴ Sonnet que Pierre de Deimier inclut dans ses *Premières oeuvres* parues en 1600.

⁵ Du Souhait, *Le vray Prince*, a6r^o.

⁶ Premier tome du *Nouveau Larousse universel*.

⁷ Idem.

⁸ Du Souhait, *Le vray Prince*, 30v^o.

⁹ Tome 1 du *Nouveau Larousse universel*.

¹⁰ Michaud, *Dictionnaire...*

part, les feuillets liminaires d'autre part, changent notablement. L'ouvrage de 1601 est dédié cette fois au prince Auguste, duc de Lunebourg. Le nom de Du Souhait n'apparaît plus. Les divers sonnets de l'édition de 1599 sont remplacés par une nouvelle préface dédiée au duc de Lunebourg et signée du nom d'A. D. Maucouvent. "Voicy le vray Prince qui vient de France pour se loger chez vous" écrit l'auteur¹, lequel se désigne par cette expression: "un petit françois (serviteur du plus grand roy du monde) <qui> a cogneu la grandeur de vostre gloire", désireux d'être considéré comme le "bien humble et affectionné serviteur" du prince allemand, "après Dieu et mon Roy"².

Qui est A. D. de Maucouvent? Cioranescu signale³ un Antoine de Maucouvent, auteur en 1602 du *Sommaire véritable des questions proposées en la conférence advenue dudit Dr Cayer à l'écrit plein de calomnie que le dit prétendu ministre dit DU MOULIN a fait publier*⁴. En 1607 il écrit *Les Pseaumes de la méditation, contemplation, confession et pénitence de David, mis en vers héroïques fidèlement, selon la version de Saint Jérôme et celle du feu archevesque de Sens*, par A. de M. Bourguignon⁵. Cioranescu signale enfin l'existence d'un *Discours sur le sujet proposé en la rencontre du R.P. Gontier et du sieur du Moulin* en 1609⁶. Hélas, aucune indication bibliographique précise ne permet de localiser ces ouvrages que, de ce fait, je n'ai pu consulter. A. D. de Maucouvent n'a d'autre part laissé aucune trace dans les ouvrages biographiques traditionnels, ni dans les armoriaux, ni dans les études biographiques portant sur l'étude de la noblesse en Bourgogne.

Il aurait été intéressant de consulter ces ouvrages afin de découvrir la nature des rapports qui peuvent exister entre ce personnage et notre gentilhomme champenois. S'agit-il du même homme? L'ouvrage de 1601 est-il un faux? Du Souhait aurait-il utilisé un nom d'emprunt pour s'attirer les faveurs d'un prince allemand sans risquer de mécontenter la catholique Maison de Lorraine? Aucun élément ne me permet de répondre à ces questions. Le nouveau destinataire de l'ouvrage, le duc de Lunebourg, est un prince dont le profil ne manque pas d'intérêt. Son rayonnement fut grand à son époque. "Monarque éclairé" avant la lettre, il naquit le 10 avril 1579 et n'hérita du duché de Brunswick et de celui de Wolfenbüttel qu'en 1635, lorsque son frère aîné Julius Ernst renonça en sa faveur à l'héritage du duc Frédéric Ulrich. "Ce fut un prince des plus savants et des plus sages de l'Europe", écrit Louis Moreri⁷. Il fit ses études à Rostock puis à Tubingen, voyagea à travers l'Italie et la Sicile, la France et l'Angleterre. Il consacra les trente années qui précédèrent sa prise de pouvoir à l'étude des sciences et à une large correspondance scientifique et politique qui existe toujours dans plus de 30 volumes folios, et aux voyages plus ou moins lointains qu'il commentait soigneusement lui-même dans un journal, encore aujourd'hui conservé à la bibliothèque de Wolfenbüttel. Il rédigea les règles d'un jeu d'échecs qui fit autorité et fut traduit en italien et en français. A la tête de sa principauté, il considérait son rôle avec le plus grand sérieux, rappelant la devise qu'il avait prononcée à Rostock dans sa jeunesse: "un bon prince se distingue peu ou pas du tout d'un bon père de famille" ("ein guter Fürst sei wenig oder gar

¹ *Le vray Prince* de 1601, a2r^o.

² Ibid, a3v^o.

³ Au tome 2 de sa *Bibliographie...*, p.1389.

⁴ Cioranescu précise sa description bibliographique: in-8^o XXXII, 64p.

⁵ in-8^o.

⁶ in-8^o.

⁷ Moreri, *Grand Dictionnaire*, tome 2, p.338.

nicht von einem guten hausvater unterschieden"). Il s'occupa de la réorganisation de l'administration, des écoles, de l'église, de la justice dans sa principauté tout en poursuivant ses travaux scientifiques et tout en écrivant: ainsi fit-il publier en 1640 une *Histoire du Seigneur Jésus*. Il correspondait avec les plus grands savants et les hommes d'état de son époque, "gouverner et étudier allaient de pair pour ce prince actif et infatigable"¹. Toute sa vie, il constitua une bibliothèque qui comptait à sa mort 180 000 ouvrages et des manuscrits précieux. Il en fit lui-même le catalogue en quatre volumes de plus de mille pages chacun.

Ce personnage ne pouvait que fasciner François du Souhait, très attaché à propager l'image du grand personnage modèle de culture et de vertu pour son peuple. Le prince Auguste de Lunebourg pouvait de fait représenter à ses yeux "le vrai prince" ou le "parfait gentilhomme" cher à son cœur.

Quant à savoir si Du Souhait a effectivement rencontré le prince allemand, rien ne permet ni de l'affirmer ni de l'infirmer. Il existait en effet des liens épistolaires entre le prince de Lunebourg et les cours d'Europe. D'autre part, quoique ce prince ce prince fût protestant, il existait des liens entre sa maison et la Lorraine de Du Souhait. La propre sœur du duc Charles III, Dorothee (morte en 1587), avait épousé le jeune duc de Gottingen, prince de la branche de Brunswick. Enfin, on sait que le prince Auguste était un lettré et qu'il possédait dans sa bibliothèque personnelle des ouvrages de littérature française, dont l'*Astrée*². La bibliothèque de Wolfenbüttel n'est pas en mesure d'indiquer à quelle date précise les ouvrages de Du Souhait qu'elle possède et qui viennent du fonds de la bibliothèque du duc, ont été acquis par le duc.

Il n'est, par conséquent, pas interdit d'imaginer que Du Souhait ait connu le prince de Lunebourg. Notre auteur affirme d'ailleurs: "je sçay assez bien la quarte d'Allemagne pour ne m'y tromper"³. Séduit par ce monarque qui correspondait à l'image idéale qu'il se faisait du métier de prince, il a peut-être pris le nom de Maucouvent pour gagner la confiance du prince allemand en ménageant la Maison de Lorraine?

Le vray Prince se présente comme un ouvrage pédagogique destiné à l'éducation d'un prince. L'auteur y prodigue maints conseils destinés à faire comprendre au noble la grandeur de sa tâche. Il exprime ses conseils à l'aide de toutes sortes d'anecdotes et d'images, sortes de paraboles propres à rendre son propos plus clair et plus facilement intelligible. Il utilise de nombreuses images tirées du monde animal, comparant par exemple le courage du tigre, de l'ours de l'aspic ou du sanglier à celui dont doit faire preuve le vrai prince. Ailleurs, il fait appel à des anecdotes tirées de l'histoire contemporaine ou de l'histoire ancienne; ainsi lit-on au recto du feuillet 29: "Marc Antoine retournant de Perse, estant luy et tous les siens pressez de la soif, et luy estant offert à boire, voyant que ce peu d'eau ne pouvait servir à tous, l'espancha à terre, disant qu'il ne devoit seul estre à son aise quand tous les siens seraient à malaise". Ailleurs encore, il n'hésitera pas à adapter librement un passage de la Bible qui lui semble judicieux pour illustrer ses dires; on peut lire ainsi l'histoire, revue par

¹ L'ensemble des indications se rapportant au prince de Lunebourg viennent de l'ouvrage allemand *Allgemeine deutsche...*, 1er volume. Les pages 660 à 662 ont été très aimablement traduites à mon intention par madame Barbara Chantereau.

² *Sammler Fürst...*

³ Du Souhait, avis au lecteur de *Gloriande*, 1630.

Du Souhait, du jugement de Salomon¹. "Salomon oyant les enfants d'un de ses vassaux plaider l'hoirie de leur père, la promettant à celui qui, meilleur archer, le frapperait plus près du coeur, l'adjuge au cadet qui aimait mieux le perdre pour ne faire ce tort au corps de son père, que le posséder en offendant son obéissance et son respect et pour s'estre monstre héritier de son amour, il fut héritier de son bien."

Pour Du Souhait, le vrai prince doit respecter Dieu, se montrer pieux, pratiquer les vertus chrétiennes de tolérance, de pardon des offenses, faire régner la justice, défendre la paix, cultiver les lettres qui "luy serviront de phare et seront l'enseigne où il rappellera la pluspart de ses désirs"². On trouvera un résumé des principales qualités que, selon Du Souhait, doit posséder un vrai prince dans ces quelques lignes: "Il aura donc la colère pour la défense de la justice. La révérence de la religion pour rendre les subjects religieux. Il sera dévot pour l'exercer à sa patrie, à ses parents et à ses frères. La valeur luy servira de phare, pour le conduire à la perfection. Il se cognoistra pour cognoistre sa grandeur, et pour ne mescongnoistre son pouvoir. Il sera imbu des lettres puis que les premières impressions nous laissent tousjours quelque chose de reste. La justice luy doit estre et mère et nourrice: mère pour en retenir l'essence, et nourrice, pour en gouter le lait. Pour la libéralité elle doit estre Capitaine de ses gardes, et pour le défendre du blâme d'ingratitude et pour l'avertir de son honnêté. La clémence doit suivre le régiment de ses vertus à fin qu'elle pardonne aux vaincus et que jointe à la valeur elle abbate les audacieux pour le rendre aussi doux au pardon que rude au combat."³

2. La vraye noblesse

Cet ouvrage paraît en 1599, dédié à monsieur d'Urfé "escuyer et chambellan ordinaire de S.A., colonel général de sa cavalerie et infanterie françoise et capitaine de cent chevaux légers de ses ordonnances". Sans doute s'agit-il d'Anne d'Urfé qui avait épousé en 1575 Diane de Chateau Morand (celle-la même que devait épouser en 1600 Honoré d'Urfé, après qu'Anne d'Urfé eût obtenu l'annulation de son mariage et fût rentré dans les ordres). La préface que Du Souhait dédicace à monsieur d'Urfé laisse penser que les deux hommes se connaissaient: "voila pourquoy, m'ayant de tant honoré que d'avoir daigné priser quelque chose du mien, je vous offre ceste *Vraye noblesse*, comme à un vrayement Noble"⁴.

Parmi les pièces liminaires, on trouve, en outre, des stances destinées à "Madame, madame de Chasteau Morant⁵" et deux poèmes, l'un de Jacques Corbin, l'autre d'un certain Perussault, qui sont des hommages rendus par ces auteurs à Du Souhait pour sa *Vraye noblesse*.

Le texte de la *Vraye noblesse* est le même que celui du *Parfait gentilhomme* dont on trouvera l'analyse plus avant dans cette thèse⁶.

¹ Le vray Prince, 37v°.

² Ibid, 38v°.

³ Du Souhait, Le vray Prince, 41r°v°.

⁴ Du Souhait, *La Vraye noblesse*, a2r°v°. A monsieur, monsieur d'Urfé.

⁵ Ibid, a5r°v°.

3. *Le parfait aage et heureuse fin de l'homme*

Le parfait aage et heureuse fin de l'homme est dédié à "très vertueuse damoiselle, mademoiselle Clapisson", parce que, explique Du Souhait, notre auteur s'était promis d'honorer le père de la jeune femme, monsieur d'Ulin, "les choses promises se doivent maintenir et ce que l'on ne peut satisfaire au père on le doit aux enfants"¹.

Cet ouvrage est un recueil de préceptes sages, d'une haute tenue morale. Celui qui veut suivre ces conseils doit se fixer une règle de vie faite "d'acier, elle doit plutost rompre que plier"². L'homme sage sait que la vie vient de Dieu et que l'homme n'en est que le dépositaire: "nous tenons la vie à ferme"³ et il s'essaie à apprivoiser la mort pour ne pas être surpris par elle: "ceux qui ne se proposent point de mourir, la mort leur est indigestive, mais ceux qui l'attendent comme courageux de pied ferme, ils n'y trouvent point de poison"⁴. L'influence de la sagesse antique, celle de Montaigne est évidente, mais Du Souhait est aussi un homme religieux et il reprend abondamment l'Écriture pour étayer ses dires. Il plagie quasiment la Parole sainte pour conseiller la pratique de la charité: "Si nous souffrons avec luy, nous serons en la gloire avec luy. Croyons en luy, nous aurons la vie éternelle. Tout ce que nous voulons que Dieu nous fasse, faisons le aux hommes et ce que nous souhaitons d'eux-mesmes, permettons qu'ils le trouvent en nous"⁵.

Le parfait aage se termine sur six strophes signées par Du Souhait: "Tombeau de monsieur d'Ulin".

Cet ouvrage est repris (sans les pièces liminaires ni le "tombeau" final) dans le volume paru en 1601 sous le titre *Le vray Prince avec son parfait aage et son heureuse fin* dont il constitue la deuxième partie. On le retrouve avec un autre titre dans le volume coté D 17725 de la Bibliothèque Nationale, Du Souhait le nomme alors : *Le glorieux contentement des ames*.

4. *Le parfait gentilhomme*

L'ouvrage qui paraît à Paris en 1600 est en fait une reprise de *La Vraye noblesse*. Sans doute notre gentilhomme champenois décide-t'il de changer son titre pour flatter la susceptibilité du nouveau grand personnage à qui il destine son ouvrage: le "très illustre et valeureux seigneur Messire Anthoine de Brichanteau". La lettre qui sert de dédicace, et qui était en 1599 prévue pour monsieur d'Urfé, s'adresse maintenant au seigneur de Beauvais Nangy, et les quelques pièces spécifiquement destinées à monsieur d'Urfé et à son entourage (les stances à madame de Chateau Morand par exemple) ainsi que les sonnets de Corbin et

⁶ L'analyse du contenu de *La Vraye noblesse* aurait du en toute logique figurer dans ce paragraphe. Cependant le fait que je n'ai pu consulter cet ouvrage de Du Souhait qu'alors même que l'essentiel de ma thèse -et plus particulièrement l'étude analytique du *Parfait gentilhomme*- était rédigé, m'a conduite à commettre cette entorse à la logique de présentation de cette étude.

¹ Du Souhait, *Le parfait aage...*, a2r^ov^o.

² Du Souhait, *Le parfait aage...*, 10r^o.

³ Ibid, 15r^o.

⁴ Ibid, 16r^o.

⁵ Ibid, 16v^o, voir aussi St Mathieu, XX 27-30 et XXV 31-46 et St Jean, VI 40.

de Perussault disparaissent. Mais les variantes s'arrêtent là, les textes des deux ouvrages sont identiques.

L'ouvrage compte 70 feuillets et décrit l'idéal du gentilhomme parfait alliant, pour atteindre ce but, la pratique des lettres à celle des arts martiaux. Il se distingue par là-même du roturier et en tire gloire: "je fais sortir ceste noblesse des lettres comme ne pouvant succer autre mammelle. Si vous la prenez simplement par les armes, vous serez simplement nobles, si vous la cherchez à la richesse, vous chercherez des trésors et non pas une noblesse"¹. Cet idéal² nécessite une formation du corps et de l'esprit, le sens du discernement, le goût de la modestie et du service d'autrui, la pratique assidue des vertus chrétiennes. Pour convaincre les gentilshommes, plus naturellement enclins à cultiver l'art des coups d'épée que l'art des traits de plumes et des lettres, Du Souhait se range derrière des exemples célèbres de diverses origines, de Cicéron à Charles IX, en passant par Charles Emmanuel, les "messieurs d'Urfé" ou même César: "si ce sont ses soldats qui ayent vaincu, ce fut sa cervelle qui leur (aux soldats de César) apprit à vaincre et non pas son espée"³. Comme dans *Le vray Prince*, l'auteur multiplie les anecdotes historiques ou les images bibliques pour mieux illustrer son propos, ainsi parle-t'il de Samson en ces termes: "qu'est-ce de Samson qui oubliant sa force se laisse charmer aux appas d'une femme qui le conduit à sa perdition? Rien autre que celui qui mescognoissant l'auctorité des lettres se laisse vaincre par les alléchemens de l'ignorance qui l'esloigne à la fin de la force de la vraye Noblesse"⁴. Pour mieux convaincre les grands, Du Souhait flatte leur orgueil, il tente de leur démontrer qu'à vouloir sortir de l'ignorance ils gagneront en douceur le respect incontesté de leurs subordonnés. Comme dans *Le vray Prince*, les grands doivent être pour les autres hommes des exemples, à commencer par le roi, premier grand du royaume. Du Souhait semble avoir parfaitement conscience qu'il existe bien souvent un fossé entre son parfait gentilhomme et ses contemporains de la haute société, pourtant il n'hésite pas à leur faire confiance: rien n'est jamais joué, il est toujours temps de se reprendre, "ceux qui laschent la bride à un cheval luy peuvent aussi retirer. Nos appétits qui nous ont donné ceste franchise nous pourront donner la contrainte, et ce qui nous a osté des lettres nous pourra rendre aux lettres mesmes"⁵.

Dans les dernières pages, l'auteur trouve un véritable souffle oratoire, tant il se veut convaincant. Il se propose de s'amender le premier, et cherche à prouver aux grands qu'au terme des efforts qu'il les incite à pratiquer, ils deviendront dignes de leur titre de noblesse: "rendons-nous dignes d'avoir la prééminence ès lieux privez et de conseils"⁶.

En conclusion, pour Du Souhait, "les lettres sont les nourrices de la vertu, succons le mesme laict, afin de luy estre frères et d'essence et de nourriture (...) afin de nous rendre par les lettres vertueux, et par telle vertu vrayement grands"⁷.

¹ Du Souhait, *Le parfaict gentilhomme*, 8r^o.

² Dont on trouvera une peinture plus détaillée dans l'étude de synthèse sur le grand personnage, plus avant dans cette thèse.

³ Du Souhait, *Le parfaict gentilhomme*, 25v^o-26r^o.

⁴ Ibid, et dans *La Vraye noblesse*, 28v^o.

⁵ Du Souhait, *Le parfaict gentilhomme*, 53v^o-54r^o.

⁶ Ibid, 66r^o.

⁷ Ibid, 69r^ov^o.

On ne peut s'empêcher de trouver dans cet ouvrage de morale des accents de sincérité, de conviction dont la rage de convaincre témoigne. François du Souhait considère le grand personnage avec optimisme, il le voit comme le parangon de toutes les vertus et de tous les dons. "Gentilhomme champenois", lui-même ne se sentait pas déchoir d'épouser la cause des lettres. Il y a dans cet ouvrage, à n'en pas douter, des influences livresques et une large part due à la mode littéraire et sociale du temps, mais l'enthousiasme que met l'auteur dans son expression ne manque pas d'un certain souffle: celui de la conviction intime.

5. Les portraits des chastes Dames

Cet assez long ouvrage de 148 pages est dédié, pour l'édition parisienne, à la comtesse de Torigny et de Mortemart, Louyses de Maure, pour l'édition lyonnaise à mademoiselle de Clapissou; l'une est désignée "puissante et chaste"¹, l'autre "très vertueuse et chaste"². Ces qualificatifs donnent le ton de ces portraits: François du Souhait loue les dames qui allient à ses yeux beauté et chasteté et fustige celles dont la vertu n'est pas irréprochable.

J'ai dénombré soixante-huit portraits dans l'édition parisienne. Certains peignent des dames connues de la haute société de l'époque -quelques-unes d'entre elles ont été évoquées dans l'introduction de cette thèse- d'autres brossent des "portraits inconnus".

La qualité féminine la plus vantée est la vertu, sorte de pudeur et de retenue dans les sentiments. Chez la jeune fille elle se manifeste par la chasteté, chez la veuve par la fidélité au mari défunt. Deux exemples me paraissent probants: "je croy de madame de la Ferté <qu'elle> veut imiter Pénélope, qu'elle a tant juré d'amitié à feu son mary qu'elle en veut honorer les cendres"³ et "vous n'ignorez pas les pertes de madame de Nemours, nous ne pouvez aussi ignorer sa constance qui, comme un flambeau l'a éclairé aux tenebres de ses afflictions et sa chasteté <est> le médiateur de sa patience"⁴. Cette retenue se remarque tant dans la tenue que dans la manière de s'exprimer ou dans la recherche vestimentaire de la jeune femme. Il en va ainsi de la reine Blanche: "son maintien humblement altier, et sa majesté impérieusement humble, ses cheveux ne sont pas crespez que des mains de la nature et son visage n'a d'autre fard que sa beauté. Sa coiffure et sa vie sont formulaires de religieuse"⁵.

Rédigés en prose, les portraits s'achèvent le plus souvent sur une courte poésie, simple quatrain la plupart du temps, comme le prouve celui-ci qui termine le portrait de madame de Montpensier⁶ :

"Vertu fut ma nourrice
Beauté fut mon berceau
J'eue l'honneur pour complice
Dès mon aage nouveau."

¹ Du Souhait, *Les portraits...*, édition de Paris, a2r^o.

² Du Souhait, *Les portraits...*, édition de Lyon, a2r^o.

³ Edition de Paris, p.75.

⁴ Edition de Lyon, p.54.

⁵ Ibid, a3r^o.

⁶ Ibid, p.9.

On peut voir dans cet ouvrage une tentative de François du Souhait pour mettre par écrit un jeu de société bien connu où les langues sont parfois fort aiguës pour peindre qualités et défauts de celui dont il est fait le portrait. Dans plusieurs de ses pièces notre auteur doit d'ailleurs prendre la défense de dames que les mauvaises langues accablent: "nostre France ressemble un théâtre de jeux publiques où chacun à l'envy détracte de son prochain et semble qu'il y ait un prix pour le plus médisant"¹.

Les pourtraits des chastes dames, tout comme *Le vray prince*, *La Vraye noblesse*, *le parfait gentilhomme*, sont nés de l'observation par notre auteur de la haute société. Ils offrent la peinture des partenaires féminines dont rêve Du Souhait pour ses parfaits gentilshommes.

6. *L'Académie des vertueux*

L'Académie des vertueux paraît en 1600 à Paris, l'ouvrage est dédié à monsieur Philippes Desportes, abbé de Tiron. *L'Académie des vertueux* est en fait la même oeuvre que l'ensemble des deux recueils parus à Lyon la même année sous les titres respectifs de: *Le bonheur des sages* et *Le malheur des curieux*. C'est une sorte de récit à deux volets que fait un précepteur au fils d'un grand prince de la Maison d'Autriche que l'on souhaite voir devenir "aussitost vertueux que savant"².

La première partie est un récit exemplaire, il s'agit du contenu du *Bonheur des sages*, la seconde partie consigne un récit à ne pas imiter: c'est *Le malheur des curieux*, lequel s'ouvre sur ces lignes: "en voicy une autre <histoire> qui vous fera cognoistre la beauté de la vertu par la laideur du vice"³.

Ces deux histoires sont le plus souvent narrées en prose. leur originalité réside dans le triple point de vue du récit: la narration elle-même, les assertions directes de Du Souhait jugeant ses personnages et leurs actions, les récits dans le récit principal, sortes de brèves historiettes illustrant les idées défendues par les protagonistes du récit principal.

L'action du *Bonheur des sages* se situe dans un premier temps en Allemagne: sur les conseils de son père, un jeune prince va à l'Université de Mayence y étudier les lettres et ce, en les savourant à la manière rabelaisienne, afin de n'en pas "faire comme d'une médecine, les avaler sans en sçavoir le goust"⁴. Dans le cursus de formation suivi par le jeune prince, on retrouve bien des idées soutenues par l'auteur du *Parfait gentilhomme*, ainsi l'éloquence, "nécessaire aux rois mesmes" sera étudiée par celui qui doit "estre un jour un des piliers de l'empire"⁵.

En compagnie de six autres fils de grandes familles, le jeune homme commence sa formation intellectuelle, morale et humaine. Tous les sept décident de rejoindre Paris sans escorte ni lettres de recommandations car ils veulent être des étudiants comme les autres et

¹ Du Souhait, *Les pourtraits...*, édition de Lyon, p.66.

² Du Souhait, *L'Académie des vertueux*, 1v^o.

³ Ibid, 33r^o.

⁴ Du Souhait, *Le bonheur...*, p.15.

⁵ Ibid, p.19.

ne devoir leurs succès qu'à leur mérite personnel. Formés chez les Jésuites de Paris, ils fréquentent ensuite la cour et le monde. A l'heure des tentations -comme celle de l'initiation à la magie- ils sauront résister et tous feront carrière dans la société. Le baron de Vienne épouse une jeune fille sage et devient "roi des Russiens", le marquis d'Ousbec devient "roy des Arméniens", le duc de Galatie entre dans les ordres, obtient l'archevêché de Vienne mais donne tous ses biens aux pauvres, le vicomte d'Hasbourg devient "connétable de l'Empereur", le comte de Hectemberg, "maistre du camp des Allemans", le vicomte d'Harocourt, "gouverneur des Allemans". Chacun dans son état mène une vie exemplaire dont François du Souhait tire la morale suivante, très "évangélique": "ils avoyent esté studieux de la vertu, ils en ont tous une condigne récompense. Pour moy j'estime que les sages vierges, qui pour avoir mis de l'huile à leur lampe furent bien heureuses, que ce sont parabolles qui nous assurent que ceux qui presvoyent sagement, au commencement de leur aage, le déclin de leur vie, sont esclairez d'une éternelle félicité (...). Seigneur qui avez souciz de ceux qui vous supplient et qui donnez à ceux qui vous demandent (...) esclairez nostre essence de la lumière de la foy pour estre esclairé en la vie éternelle"¹.

Dans ce récit romancé au style extrêmement varié (dialogues, récits, poésies²), on trouve, mis en pratique, bien des conseils prodigués par notre auteur dans ses ouvrages de morale. Sont mis à l'honneur la conduite vertueuse, le mérite personnel, le culte de la qualité pour tous les gens de noble naissance qui se doivent d'être dignes du rang qu'ils occupent dans la société. On ne peut s'empêcher de remarquer certains parallélismes entre les vies des gentilshommes du *Bonheur des sages*, et la vie de ceux que Du Souhait admire et à qui il aime rendre hommage en leur dédicaçant des ouvrages, comme le prince Auguste de Lunebourg.

Dans *Le malheur des curieux*, François du Souhait peint les ravages de ce qui est à ses yeux l'un des pires défauts des hommes: la curiosité. Pire qu'un travers, il s'agit d'un véritable vice pour notre auteur qui l'oppose à la véritable étude. Alors que l'une s'intéresse à tout sans se concentrer sur rien, et n'apporte en fin de compte aucun acquis personnel ("elle nous fait muguetter les sciences pour nous oster la science"³), l'autre, au contraire, enrichit l'individu.

L'histoire principale est celle du comte d'Aite, homme déjà instruit qui se laisse pourtant tenter pas le señor Aria. Celui-ci l'initie à la pratique de la magie pour lui permettre d'obtenir la connaissance, sans devoir se plier aux efforts de l'étude. Le comte d'Aite choisit la damnation, pactise avec le diable et obtient, en échange de son âme, le don de rajeunir et celui de bâtir par magie des édifices, au gré de sa fantaisie. Devenu compagnon du roi d'Espagne, il accompagne celui-ci à la chasse et, pour leur bien-être, "construit" divers châteaux. Devinant dans cette extrême facilité l'empreinte de la sorcellerie, le roi tance son compagnon qui se contente de feindre le repentir. Le comte d'Aite joue alors de son second pouvoir: il prie son maître d'hôtel de le tuer, d'une mort horrible d'ailleurs: "coupez moi la gorge dans un grand vase à fin de ne perdre le sang, et hachez mon corps et mes oz et les enfermez dans une bouteille de verre que vous treuverez à mon cabinet puis vous l'enfermerez trois ou quatre pieds dans un fumier comme au ventre d'une seconde mère et

¹ Fin du *Bonheur des sages*, pp.89-90.

² Comme ce sonnet adressé par le baron de Vienne à celle qu'il aime: "Belle, fille d'honneur et l'honneur de ce monde", p.80.

³ Du Souhait, *Le malheur des curieux*, a5v^o.

neuf mois après vous m'y trouverez en âge de petit enfant"¹. Ainsi est fait, mais cinq mois après ces événements, le roi mande le comte; le maître d'hôtel avoue alors son acte. On s'empresse de déterrer la bouteille diabolique où l'on trouve: "une effigie de forme humaine de la grandeur d'un pied"². Ce fœtus du Malin est brûlé, le maître d'hôtel subit le supplice de la roue, il meurt d'une fin édifiante en condamnant publiquement la curiosité, en recommandant aux serviteurs de ne pas outrepasser les lois de Dieu pour obéir aux maîtres, en se repentant devant tous et en suppliant Dieu de lui pardonner son erreur.

C'est bien évidemment au docteur Faust que l'on songe en lisant *Le malheur des curieux* de Du Souhait. Il est donc nécessaire de tenter une rapide mise au point de la diffusion du thème de Faust au moment où Du Souhait compose son ouvrage.

Le personnage du docteur Faust a, comme on le sait, existé en Allemagne au début du seizième siècle³. Il serait mort aux environs de 1540 et aurait, le 15 août 1536, donné une consultation sur l'issue de la guerre entre Charles Quint et François 1er. "On pouvait parler de prophétie, d'un art magique qui lui permettait de donner des indications précieuses à un souverain", écrit Ch. Dédeyan⁴. Aux récits tirés de la vie réelle de Faust, s'ajoutèrent bientôt de nombreuses légendes. On suppose qu'un premier récit latin fut établi dès 1575, et qu'une chronique manuscrite circulait dès 1580. En 1587 à Francfort parut le *Volksbuch* qui connut une "fortune extraordinaire"⁵ puisqu'il fut réédité dès la même année, traduit en bas allemand dès 1588, puis en anglais entre 1590 et 1592, en français en 1598 par Pierre Victor Palma Cajet⁶. Cette traduction connaîtra quatorze éditions en 84 ans, elle permit à la légende de Faust d'être connue en Italie et en Allemagne. Une sorte de suite à cet ouvrage parut en 1593, en l'occurrence: "*La vie de Christophe Wagner*", deux fois rééditée en 1594 puis en 1596. Ch Wagner, domestique de Faust et son héritier, devait ensevelir le cadavre de son maître et relater les faits principaux de son existence. En Angleterre, l'histoire de Faust avait suscité deux œuvres: une *Ballade de la vie et de la mort du docteur Faust, le grand magicien*, et aux environs de 1590 une traduction de *L'histoire de la vie condamnable et de la mort méritée du docteur John Faust*. En 1589 Marlowe donne avec succès *La tragique histoire du docteur Faustus*⁷.

Les dates sont, on le voit, particulièrement intéressantes: deux ans seulement séparent la traduction française du *Volksbuch* de la parution du *Malheur des curieux*. De ce fait, on peut dire que Du Souhait se montre à l'écoute des goûts de ses contemporains: d'un thème qui vient à la mode dans les cercles lettrés, d'une rencontre (pourquoi pas?) avec le traducteur du *Volksbuch*, naît une œuvre originale *Le malheur des curieux* qui donne le thème de Faust à la littérature française. Grâce à Du Souhait, Faust pouvait devenir un personnage de notre littérature.

¹ Du Souhait, *Le malheur...*, p.62.

² Ibid, p.75.

³ Ch. Dédeyan, dans *Le thème de Faust...*, p.4., situe son lieu de naissance dans le Wurtemberg.

⁴ Ibid, p.6.

⁵ Ibid, p.10.

⁶ Ch. Dédeyan nous apprend que cet ancien pasteur calviniste se convertit au catholicisme sous l'influence du cardinal du Peron lorsqu'il fut introduit par Catherine de Bourbon à la cour d'Henri IV. Docteur en théologie, il devint prêtre en 1610.

⁷ D'après Ch. Dédeyan, pages 30 à 40 du *Thème de Faust...*

Il convient à présent d'analyser quels aspects de la vie et de la légende de Faust ont retenu l'attention de Du Souhait. Le *Volksbuch* "insiste sur les dangers de la magie et de l'idolâtrie (...), il veut avertir et édifier les fidèles"¹, on en a pour preuve le libellé même du titre complet de l'ouvrage de 1587: "*Histoire du docteur Johannes Faust (...) magicien et nécromancier célèbre. Comment il se lia par un pacte avec le diable à une échéance déterminée, quelles singulières aventures il vit et courut ou provoqua lui-même, jusqu'à ce qu'il reçut finalement la récompense qu'il avait méritée. En grande partie histoire tirée de ses propres récits posthumes, ici rassemblés et imprimés pour tous les hommes puissants, licencieux et impies, en effroyable exemple, en détestable leçon et en avertissement sincère* (et le sous-titre ajoute) *soumettez-vous à Dieu, résistez au Diable et il fuira loin de vous*"².

Les points communs entre ce personnage de Faust et le comte d'Aite semblent évidents. Le comte, tout comme Faust, possède une culture intellectuelle que les auteurs se plaisent à souligner. Tous deux pactisent avec le diable. Comme Faust, le comte se trouve associé au pouvoir politique. Enfin l'alliance avec le démon, dans les deux cas, est conclue en vue de réussir dans l'existence, au sens matériel du terme.

On peut comparer également le rôle des valets: le maître d'hôtel du comte d'Aite est proche parent du Wagner de Faust. Comme lui, il assure la survie du maître dont il est l'héritier. Comme lui également, il sera le témoin repenté des errements de son maître: le serviteur du comte meurt en condamnant publiquement la curiosité des hommes et la magie, afin que, par son témoignage, le peuple soit édifié. "Le dernier adieu que j'en souhaite est que vous Le <Dieu> priez que la ruine de mon corps soit le salut de mon âme et des vostres"³, dit-il avant de mourir.

Il n'est pas inintéressant de se demander le sens de cet engouement du début du dix-septième siècle pour le diabolique docteur. On sait par ailleurs que cette époque est une période faste pour la sorcellerie en général. L'Europe subit une "épouvantable épidémie de sorcellerie"⁴. Ph. Erlanger note d'ailleurs que "le diable n'inspirait pas seulement la terreur.

A force de le sentir rôder partout, d'écouter ses exploits, la tentation venait de recourir à lui. Les grands le faisaient dans les souterrains de leurs châteaux où ils convoquaient mystérieusement des magiciens, des alchimistes, des fabricants de philtres"⁵. Tout se passe comme si, déchiré dans ses convictions par les sanglantes guerres de religion, anxieux et de surcroît souvent miséreux, l'homme du début du dix-septième siècle se vouait au diable dans une tentative désespérée pour sortir de sa condition et de son doute. Faust est considéré par certains spécialistes de cette époque comme le "second titan de l'âge baroque"⁶ qui "renverse par un acte libérateur (...) le désenchantement baroque pour se réfugier dans le

¹ Ibid, p.14.

² Idem.

³ Du Souhait, *Le malheur...*, p.81.

⁴ J. Palou, *La sorcellerie*, pp.123-125.

⁵ Ph. Erlanger, *La Vie quotidienne...*, p.37; on peut lire page 43 le pacte de Louis Gaufridi avec le diable en 1611: "Je, Louis Gaufridi, renonce à tous les biens tant spirituels que corporels qui me pourraient être conférés de la part de Dieu (...) et <promets> de me donner de corps et d'âme à Lucifer ici présent avec tous les biens que je ferai à jamais".

⁶ J.F. Maillard, *Essai...*, p.19.

transitoire, optant pour le jeu de l'illusion et la maîtrise gagnée dans un sombre défi lancé à l'Eternel."¹

On voit par ces diverses remarques combien François du Souhait vibre au rythme de son époque. Au peuple tenté par les facilités trompeuses de ceux qui "hors des pauvres chemins battus vous entraînent vers les voies sombres de l'espoir"², il propose l'exemple de celui dont il a sans doute connu personnellement l'histoire et la légende: le docteur Faust. Le mythe est utilisé et adapté pour convaincre ceux qui veulent être grands, que la seule voie pour y parvenir est celle de l'étude courageuse, de la sagesse, de la discipline personnelle, du respect de l'ordre religieux, de l'obéissance aux règles morales.

La sincérité de l'auteur, sa conviction dans la légitimité de cet idéal, transparaissent dans la fréquence de ses interventions personnelles pour juger les personnages de son récit. Je citerai à titre de seul exemple cette réflexion moralisante de Du Souhait jugeant le comte qui accepte les propositions du señor Aria: "tu n'as peu éviter ta cheute et n'as peu prévoir ton naufrage en ton salut. Les grands esprits ne devroyent ainsi abuser des dons de Dieu, ils devroyent borner leur envie au possible sans galopper encore après l'impossible"³.

7. Les récits non datés que j'ai classés dans les ouvrages de morale parus en 1603

Cinq courts récits sont reliés ensemble, il s'agit de *L'exercice de la fidelle veufve*, *Le sacrifice larموiant du parfait héritier*, *La prudence de l'espoux advieilly*, *L'heureuse alliance*, *Le glorieux contentement des âmes*.

L'exercice de la fidelle veufve décrit les lamentations d'une jeune femme qui se refuse à l'idée de voir mourir son mari, se désespère lorsqu'il s'éteint et repousse toute idée d'union nouvelle. Suit alors l'éloge du défunt dont on rappelle les qualités charitables et surtout le goût pour "les lettres qui luy furent ses plus chères compagnes, estimant que rien ne peut estre prudemment exécuté que par leur instruction"⁴. La pièce s'achève par les consolations prodiguées à la jeune veuve par des amis.

Dans le *Sacrifice larموiant du parfait héritier*, l'auteur feint de prêter sa plume à un grand de la Maison de Lorraine qui vient de perdre sa mère: "ma main appreste veut escrire ce que vostre filiale piété vous fera dire"⁵. En son nom, il rend un long hommage à la défunte et prie Dieu de l'accueillir en son paradis.

La prudence de l'espoux advieilly conte la mort d'une jeune fille. L'auteur exhorte le père à la vaillance, le supplie de ne faillir ni à son rang, ni à ses responsabilités sociales. Il joint à cette supplique un poème où perce sa compassion devant le tragique de la situation :

"Qui pourrait alléger la souffrance d'un père
De se trouver ainsi frustré du premier fruit

¹ Ibid, p.102

² J. Palou, *La sorcellerie*, p.125.

³ Du Souhait, *Le malheur des curieux*.

⁴ Du Souhait, *L'exercice...*, 21v^o.

⁵ Du Souhait, *Le sacrifice...*, 9v^o.

Qui pourrait soulager les ennuis de la mère
Qui de son plus beau jour en voit naistre la nuit"¹.

Du Souhait dit sa certitude que la jeune morte s'en est allée aux cieux et adresse à Dieu une ultime prière sur laquelle s'achève l'ouvrage.

L'heureuse alliance est un récit dédié à madame de la Guesle. Il nous intéresse tout particulièrement parce qu'il aborde directement la question du mariage. On y lit une série de conseils prodigués au futur époux et à la fiancée. A l'un comme à l'autre, on recommande de fonder une union sur la vertu, de refuser tout artifice magique et d'adopter des comportements propices à rendre la vie commune agréable. Le jeune homme devra donc châtier son langage, respecter sa femme, lui être fidèle et se montrer patient lorsque surviendront les difficultés de la vie conjugale. Si un ménage veut vivre heureux, chacune des parties doit faire des concessions à l'autre: "il faut endurer l'un de l'autre et que l'un n'affecte pas ce qui est nuisible à sa partie, comme si le parfum plaist au mary et qu'il nuise à la femme, il serait d'un naturel revesche s'il ne s'en abstenait et que pour son particulier contentement il voulut mescontenter sa femme"². De son côté, la jeune épouse doit plaire sans provoquer; si son mari lui est infidèle, elle devra user de patience et de tact, préférer le charme à la violence. En bref, elle doit être, comme Saint Paul le recommande, "agréable" à son mari.

On retrouve dans cet ouvrage l'influence de la morale catholique traditionnelle chère à Du Souhait et à la Maison de Lorraine. On retiendra avec intérêt la conception très haute de la femme dans la pensée de Du Souhait, elle est présentée comme très respectable et traitée à l'égal de l'homme. Dans une société aux mœurs encore mal dégrossies, notre auteur ose dire que la femme n'est pas un objet sexuel pour son mari, mais une véritable compagne pour lui.

Le dernier ouvrage relié avec les précédents s'intitule : *Le glorieux contentement des âmes*. Il ne s'agit pas là d'un nouvel ouvrage de notre auteur mais d'une reprise du *Parfait aage* auquel l'auteur se contente de donner un nouveau titre.

Pour conclure sur les œuvres morales de François du Souhait, nous dirons que leurs analyses montrent au delà de leur diversité thématique, la présence d'une même morale catholique dont notre auteur se fait le défenseur, et d'une même éthique de l'"honnêteté" mondaine.

D. CONCLUSIONS D'ENSEMBLE SUR LES OEUVRES MORALES ET LES OEUVRES PIEUSES DE DU SOUHAI

La distinction entre œuvres morales et œuvres pieuses est quelque peu artificielle (le fait que *Le parfait aage* –œuvre pieuse- ait été lié au *Vray prince* dans l'édition de 1601, le

¹ Du Souhait, *La prudence...*, 15r°.

² Du Souhait, *L'heureuse alliance*, 37v°

prouve) et n'a été établie que pour des raisons de clarté d'exposé. Dans les unes comme dans les autres, notre auteur témoigne d'une solide culture religieuse qui lui permet par exemple de citer les Ecritures et même de plagier leur style.

Il semble tenir avec vigueur à quelques idées essentielles: le refus de se laisser leurrer par les pièges de la magie, le culte de la vertu, le souci de mettre entre les mains des grands des manuels où ils pourront trouver décrits l'art de la politesse mondaine, l'envie de se cultiver, le désir et la manière de respecter une femme.

Dans une société où la licence des mœurs trouve parfois des exemples en haut lieu, exprimer de telles idées montre que notre auteur ne manquait pas de courage. Peut-être faut-il trouver là la raison pour laquelle nous sentons percer, à bien des endroits de ses œuvres, la voix de la conviction personnelle, de la sincérité. Cette conviction confère au style de Du Souhait de l'enthousiasme et de l'éloquence. De ce fait, la lecture de ces petits récits n'est nullement languissante, elle enrichit notre connaissance de l'idéal que se forge, et qu'ose proclamer, un petit écrivain vivant dans un monde de grands personnages (qui le font vivre) dont il respecte la condition, mais dont il veut aussi déplorer le laisser-aller. Il ne condamne pas, il fait confiance à la nature humaine, à la force de la Foi chrétienne et semble croire sincèrement en la possibilité d'une société peuplée de "parfaits gentilshommes" et de "chastes dames". Cette société idéale n'est pas celle de l'ennui ou de la froideur, c'est une société polie, cultivée où l'amour est pratiqué selon une éthique élevée, où les hommes et les femmes apprennent à devenir "honnêtes" (pour anticiper sur le sens que prendra cet adjectif au cours du dix-septième siècle).

VII. L'OEUVRE ROMANESQUE DE FRANÇOIS DU SOUHAIT

A. REMARQUES GENERALES SUR L'OEUVRE ROMANESQUE

1. Le roman est un goût permanent de Du Souhait

Le goût de François du Souhait pour l'écriture romanesque se manifeste de manière permanente tout au long de sa production littéraire. *Les amours de Poliphile et Mellonimphe* et *Les amours de Palémon* paraissent dès 1599 et seront sans cesse réédités dans les années suivantes, tant à Paris qu'à Lyon. *Les amours de Glorian et d'Ismène* suivent en 1600, *Les propriétés d'amour* en 1601, *Les chastes destinées de Cloris* en 1609, *Les histoires comiques*, en 1612, *Le roman d'Anacrine* en 1612 et *Le roman de Gloriande* en 1613 (ces deux romans seront réédités).

Il s'agit donc là de la partie la plus importante de l'œuvre de l'auteur. Les succès des éditions prouvent que cet aspect de sa production littéraire fut prisé du public de son époque. Sans doute est-ce là la raison pour laquelle, si certains genres ont été au fil des années abandonnés par l'auteur (poésies, œuvres de circonstance, œuvres dramatiques, traités de civilité) le genre romanesque, lui, sera constamment cultivé.

2. Les romans de Du Souhait appartiennent à plusieurs veines romanesques

La production romanesque de François du Souhait est extrêmement diversifiée. Le premier genre auquel notre auteur touche est le roman comique avec *Les Histoires comiques*. Les romans d'amour sont, de loin, les plus nombreux. Parmi eux, on peut distinguer des romans d'amour écrits dans le style galant: *Les amours de Poliphile et Mellonimphe* et sa suite *Les amours de Palémon*, *Les amours de Glorian et d'Ismène*, *Les propriétés d'amour* et des romans d'amour et de chevalerie: l'un donnant dans le style merveilleux: *Les chastes destinées de Cloris*, les autres appartenant en propre au style du roman de chevalerie: *Le roman d'Anacrine* et sa suite: *Le roman de Gloriande*. Pour ce qui concerne les romans d'amour, on notera que, chronologiquement, ces diverses catégories romanesques se succèdent les unes aux autres, comme si François Du Souhait s'essayait tour à tour à ces divers styles d'écriture romanesque.

C'est cette classification qui sera adoptée dans l'étude interne qui suit.

B. LE ROMAN COMIQUE DANS L'OEUVRE DE DU SOUHAIT

Cette veine romanesque n'est représentée que par un seul ouvrage: *Les histoires comiques ou entretiens facétieux*, paru en 1612.

Ce roman de notre auteur n'est pas signé. Du Souhait se contente de signaler sur la page titre qu'il est l'œuvre "d'un des beaux esprits de ce temps", mais le doute n'est pas permis sur l'identité de l'auteur.

Cette œuvre a été étudiée de manière exhaustive par J. Serroy dans le cadre de sa thèse: *Roman et réalité, les histoires comiques au XVIIème siècle*. Je me bornerai à reprendre ici ses principales conclusions.

Les histoires comiques sont avant tout une œuvre divertissante, de l'aveu même de leur auteur: "Voicy de quoy passer les longues nuicts de cet hyver", écrit-il au comte de Brionne¹, et aux lecteurs il annonce: "J'ay passé quelques jours à tracer ces entretiens pour vous faire rire et pour me desennuyer"².

Du Souhait a conscience que l'écriture comique de ces récits fait exception dans l'ensemble de son œuvre, mais il fait fi de la critique, s'en libérant d'une pirouette: "il y en a qui diront que je suis inconstant en mes escrits, pourquoi ne le seroy-je point puisque je suis fils de femme et que les femmes voudroient changer de mary aussi souvent que de robes"³. Notre auteur cherche délibérément à plaire à tous les publics: "Les uns donnent leur loisir à Dieu, je leur ay donné de quoy satisfaire à leur dévotion. Les autres courtisent le monde sérieusement, ma plume leur a fait voir des escrits partisans de leur gravité. Quelques uns aiment les propos de récréation, voicy qui les fera rire. Les plus retors sont quelque fois bien aise de relascher leurs esprits fatiguez d'importance, par la lecture de ces gayetez où l'on ne retrouvera que de la modestie"⁴. Cette fois, Du Souhait a décidé d'offrir à son public des "gayetez" pour attirer à lui une nouvelle frange de lecteurs.

Dans ce roman, Du Souhait donne pour forme à son récit celle de l'entretien. Neuf personnes "de diverses conditions"⁵: un gentilhomme, un commissaire, un bourgeois, un poète, un peintre, un marchand, un trésorier, un musicien et un "escolier" se trouvent dans une loge dans l'Hôtel de Bourgogne, attendant le lever du rideau. Celui-ci tarde à se produire, "ce qui occasionna ces messieurs de faire une résolution de dire tour à tour une histoire facétieuse pour tromper le temps et pour donner quelque contentement à ces dames"⁶.

Comme J. Serroy l'a montré, le récit suit grossièrement une logique interne: "chaque narrateur renvoyant la balle par son récit au narrateur précédent, ou incitant un nouvel orateur à prendre la parole"⁷. Chacun, pour entretenir gaiement la compagnie, fait un récit où il met en scène un personnage appartenant à cette compagnie; ainsi, dans la quatrième

¹ Dans les feuillets liminaires des *Histoires comiques* de Du Souhait.

² Idem.

³ Du Souhait, *Les histoires comiques*, cet ouvrage n'étant pas paginé, l'indication bibliographique que l'on trouvera dans ces notes se trouve tronquée du numéro de la page.

⁴ Ibid.

⁵ Ibid.

⁶ Ibid.

⁷ J. Serroy, *Roman et réalité...*, p.33.

histoire, le musicien conte les plaisantes mésaventures qui surviennent à un poète, "malotru rimailleur"¹, et qui s'achèvent par la déconfiture du poète, contraint par le chevalier du guet d'"aller faire ses rimes ailleurs"². Entendant ce récit, le poète promet de se venger et de mettre "le musicien en jeu" dans son propre conte. Il conclut d'ailleurs sa cinquième histoire sur ces mots: "me voilà contant (...) de vous avoir fait rire aux despens du musicien comme il avait fait aux miens"³.

Je reproduis ici le tableau que J. Serroy fait figurer dans sa thèse pour visualiser les protagonistes et le sujet traité dans chacun des neuf contes⁴.

Histoires	Narrateur	Héros de l'histoire
première	écolier	bourgeois
deuxième	marchand	écolier
troisième	gentilhomme	gentilhomme
quatrième	musicien	poète
cinquième	poète	musicien
sixième	gentilhomme	juge
septième	financier	peintre
huitième	peintre	cavalier
neuvième	commissaire	soubrette et entremetteuse

Ce tableau montre que la logique de composition de *Du souhait* n'est pas rigoureuse. Le gentilhomme prend deux fois la parole alors que le bourgeois, pourtant prévu dans le préambule du roman, est oublié. J. Serroy démasque les nombreux emprunts que *Du Souhait* fait aux auteurs du passé et voit en lui un "émule attardé des grands conteurs du siècle précédent"⁵.

Le ressort de toutes les histoires est le même: il s'agit de la tromperie, et les thèmes les plus traditionnels de la veine gauloise de la littérature sont repris: maris cocus, femmes rusées... Le style utilisé dans ce roman est des plus libres, il ne répugne pas à la grivoiserie⁶. Les personnages typiques des farces y abondent : valets sans scrupules, bourgeois bornés et aveugles, étudiants farceurs, amants cachés dans les placards -à moins que ce ne soit dans un fournil⁷-, vieilles courtisanes ridicules. Les situations comiques foisonnent: personnages

¹ *Du Souhait*, quatrième des *Histoires comiques*.

² *Idem*.

³ *Ibid*, cinquième des *Histoires comiques*.

⁴ J. Serroy, *Roman et réalité*, p.34.

⁵ De *L'Héptaméron*, en particulier, J. Serroy, *Roman et réalité...*, p. 50.

⁶ Je garde pudiquement pour cette note un de ces passages égrillards caractéristiques, tiré de la troisième des *Histoires comiques*: "ils ne purent pas si longtemps jouer des soufflets que la mesche ne print feu ny mettre si souvent le tuyau dans la vessie qu'elle ne s'enfle" ou ce passage de la huitième histoire: Florimant "esteignit la chandelle pour bailler la sienne à sa cousine qui fit un tel effaict que dans neuf mois elle fit un fils".

⁷ "où le pain cuisait encore" comme c'est le cas de la quatrième histoire.

déguisés, quiproquos en cascade, échanges de lits, morts qui se réveillent pour rire et amuser. Ainsi des "escoliers" dérobent-ils, dans la cinquième histoire, des chapons qu'ils dissimulent aux regards des chevaliers du guet en les cachant sous un manteau, prétextant qu'ils vont enterrer un serviteur du collège. Mais un chapon "tenant possible encore du coq se print à chanter"¹ et les voleurs de s'enfuir au plus vite.

Toutes ces histoires sont courtes, en moyenne une douzaine de pages, il ne faut pas y chercher de vraisemblance ni d'étude psychologique dans la peinture des personnages. Ce que recherche avant tout Du Souhait c'est l'effet comique, il recourt donc pour cela aux procédés les plus traditionnels et utilise divers canevas qui brodent tous autour du thème de la femme ou, plus souvent du mari, trompé(e).

Que Sorel reconnaisse s'être inspiré de ces facétieux récits montre que François du Souhait n'était pas dénigré par les "beaux esprits" de son temps. Jean Serroy en tire cette conclusion: "c'est "à l'envy" de Du Souhait que Sorel va écrire son *Francion*. Rôle modeste donc que celui de cet écrivain charnière, mais rôle important"².

C. LE ROMAN D'AMOUR ECRIT DANS LE STYLE GALANT OU ROMAN SENTIMENTAL

1. Les amours de Poliphile et Mellonimphe

Ce roman fut incontestablement pour l'époque, un succès de librairie. Publié pour la première fois en 1599, il connaît la même année une suite: *Les amours de Palémon* et sera trois fois réédité.

On peut se demander si ce roman est effectivement le premier roman de Du Souhait. En effet, si *Poliphile et Mellonimphe* est bien le premier ouvrage romanesque que nous connaissons, il n'est cependant peut-être pas pour autant le premier roman de notre auteur qui écrit dans l'Avis aux lecteurs: "je vous envoie (braves syndics) cest autre courrier qui vous assurera mieux de sa diligence que de sa capacité (...) Je luy ai donné quelques vestemens de son frère, ils avaient été faicts pour luy, mais il n'estait pas en aage de les porter (...) je ne l'ay desgarny que de quelques pièces que j'ay jugées propres à cestuy-ci. Si vous avez frappé l'autre à la turquesque jusques au sang, ne bastez cestuy-cy qu'à la persiaque et faictes luy plus de menace que de mal"³. Quel est l'ouvrage, "frère" aîné de *Poliphile et Mellonimphe*, dont Du Souhait avoue s'être inspiré pour écrire ce roman? Cette remarque de notre auteur nous fait douter du fait que *Poliphile et Mellonimphe* soit effectivement son premier roman.

Le roman est dédié à Messieurs de Rimon et de la Courtine, seigneurs de la Rochette et d'Utty. Parmi les pièces liminaires se trouvent quelques sonnets dédiés à des grandes

¹ Du Souhait, cinquième des *Histoires comiques*.

² J. Serroy, *Roman et réalité*, p.61.

³ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimphe*, 2r^o.

dames et quelques courtes pièces d'admirateurs de Du Souhait comme ce quatrain de Matel Cadet :

"SOUHAIT tu te monstres divers
Quand ton styl tu diversifie
Que tu brave en prose et en vers"¹.

Ce quatrain prouve que si les contemporains de notre auteur avaient bien conscience de l'extrême diversité des registres d'écriture de Du Souhait, ils ne lui en faisaient nul grief, tenant ce talent protéiforme pour une qualité.

Du Souhait affirme dans sa préface qu'il a l'ambition d'être "véritable". Il prétend raconter une histoire vraie: "le fil de ceste histoire non seulement (est) véritable mais presque sçeçe de tout le monde"². Pour authentifier ses affirmations, l'auteur prend soin de situer son roman dans le temps et dans l'espace: "durant que notre France sacrifiait à Mars, la Suède offrait ses victimes à Vénus n'oubliant ainsi de rappeler que toute vie amoureuse ne saurait s'épanouir que dans un climat de paix"³.

Du Souhait déclare en outre dans la préface de *Poliphile et Mellonimpe* refuser délibérément de prendre modèle sur les Anciens et préférer la modernité aux histoires du passé: "qu'est-il donc besoin de mendier chez les Anciens, les tesmoignages des effets de l'amour, puisque nostre siècle les fait renaistre"⁴. Cette idée semble lui être précieuse, en effet, dans l'édition de 1605, elle est reprise mais elle est beaucoup plus longuement développée qu'en 1600.

Le roman se présente sous la forme d'un récit coupé de dialogues au style direct, de stances⁵, de sonnets comme celui-ci dans la bouche du roi de Pologne :

"Si j'estois de la neige ou mesme de la cire
Je fondray peu à peu aux rayons de tes yeux..."⁶

ou cet autre :

"Beaux cheveux qui servez de chesnons aux amours..."⁷

Le récit est également interrompu par des remarques de l'auteur qui commente l'attitude de ses personnages ou use de ce moyen pour effectuer des transitions rapides entre deux situations ("les laisserons jouir en repos de leurs amours pour nous préparer et les rendre plus patiens aux travers que la fortune appreste"⁸).

¹ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, a6v^o.

² Ibid, 2r^o.

³ Idem.

⁴ Ibid, 1v^o.

⁵ comme celles-ci: "souhairs me paistrez-vous de manne ou de fiel...", long monologue intérieur de Mellonimpe, 5v^o-6r^ov^o, reprises de l'Adieu au livre, a6r^o des Divers souhaits d'amour de 1599.

⁶ Ibid, 50v^o-51r^o, repris des Divers souhaits..., 4v^o.

⁷ Ibid, 59v^o, repris des *Divers souhaits...*, 4v^o.

⁸ Ibid, 76v^o.

L'action principale du roman se déroule à la cour de Suède puis à la cour de Pologne. Précisons toutefois qu'aucun détail pittoresque ne permet de distinguer ces deux cours parmi d'autres.

Les personnages principaux sont peu nombreux, j'en dénombre six. Mellonimpe est l'une des quatre filles du roi de Suède. Poliphile est le fils cadet d'un noble suédois, il rentre d'un voyage initiatique qui lui fit voir l'Italie, la France, la Pologne. Silvie est la servante et la confidente de Mellonimpe. Saint Amour joue le même rôle auprès de Poliphile. Le prince de Pologne est l'amoureux infortuné de Mellonimpe, la princesse de Pologne est l'amoureuse éconduite de Poliphile.

Dans ce roman l'intrigue est simple, elle raconte les amours contrariées de Poliphile et de Mellonimpe. Dans la première partie du récit, les obstacles au bonheur partagé des jeunes gens ne viennent que des personnages eux-mêmes. Tous deux sont victimes d'un véritable coup de foudre réciproque lors d'un tournoi à la cour de Suède où Poliphile s'est distingué. "Bien élevée", Mellonimpe reconnaît en son cœur qu'elle est éprise de Poliphile, mais, dès le départ, elle "eut l'esprit de choisir un parfait amant, elle eut le jugement de voiler sa flamme du cresp de discrétion"¹. Elle se refuse à laisser rien paraître de ses sentiments; mieux, elle imagine diverses épreuves à faire subir à celui qui l'aime, allant par exemple jusqu'à l'accuser d'inconstance: "vos desseins d'aimer seront aussi volages que ceux de n'aimer pas"² et à le soumettre à tous ses caprices. Poliphile accepte volontiers ces épreuves. Alors qu'avant de rencontrer Mellonimpe il se "faisait gloire de muguetter les dames"³, il se métamorphose en amoureux soumis et docile ("il faudra que, comme un papillon, je me brusle à son flambeau"⁴, se résigne-t'il) et souffre avec patience toutes les froideurs de celle qu'il aime.

Dans la seconde partie du roman, par contre, les obstacles proviennent des événements extérieurs. L'ambassadeur du roi de Pologne arrive à la cour de Suède et demande au roi sa fille aînée afin de la marier au prince héritier de Pologne. Mellonimpe et Poliphile font partie du voyage vers la Pologne; hélas, d'une part le fils du roi de Pologne s'éprend de Mellonimpe, d'autre part la princesse de Pologne tombe amoureuse de Poliphile. Les quiproquos s'enchaînent alors rapidement, le doute s'empare de tous les esprits. Personne ne sait plus qui aime qui, et chacun espère être aimé de tout le monde. Cette situation donne lieu à des débats "pré-cornéliens" chez des personnages aussi hésitants que soupçonneux. Mellonimpe, par exemple, s'interroge en ces termes: "elle ne savait si elle doit en dépit de Poliphile aimer le Prince, ou en despit du Prince, aimer tousjours son Poliphile"⁵. Un stratagème conçu par Silvie et Saint Amour parviendra à réconcilier les amoureux: on fait croire à Mellonimpe que Poliphile s'est donné la mort par désespoir et, cette fois, la jeune fille ne sait qu'être sincère et se lamente en ces termes: "Misérable Mellonimpe dois-tu vivre coupable ayant fait mourir un innocent"⁶. Après cet aveu et la révélation de la vérité, Silvie conseille aux jeunes gens "d'en venir aux cérémonies d'un

¹ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 2r^ov^o.

² Ibid, 12r^o.

³ Ibid, 7r^o.

⁴ Ibid, 9v^o.

⁵ Ibid, 60r^o.

prestre puis à la consommation. Ce conseil approuvé des parties, l'aumônier de Poliphile exécuta le premier point et luy le dernier. Bref, les voila espousez et hors de soupçon et non pas d'affliction"¹.

Le récit est alors rapidement relancé dans une troisième partie où, complices, Poliphile et Mellonimpe se jouent du prince et de la princesse de Pologne qui ne se résolvent ni l'un ni l'autre à leur sort. L'auteur promet alors une suite "au second volume de nostre histoire".

2. Les amours de Palémon

La suite des *Amours de Poliphile et Mellonimpe* remporte le même succès de librairie puisqu'elle est, elle aussi, rééditée tant à Paris qu'à Lyon.

L'ouvrage est dédié à très illustre princesse Catherine, princesse de Lorraine, comme "premier hommage" rendu par l'auteur à cette grande dame de la cour de Lorraine dont il vient d'être reconnu comme poète.

Comme le roman précédent, *Les amours de Palémon* comportent, outre le récit principal, des lettres, des chants, souvent repris de recueils poétiques antérieurs². Cette fois encore, Du Souhait intervient pour accélérer les transitions au sein de sa narration³.

La cour de Pologne est au cœur du récit, sans qu'aucun détail pittoresque complémentaire ne soit fourni. Les personnages restent peu nombreux; on retrouve Poliphile et Mellonimpe, la princesse de Pologne, éplorée, prête à "courtiser Dieu et le cloître des vestales"⁴, Palémon, fils du roi de Danemark, son frère, le roi et la reine de Pologne.

Le récit commence sur un double événement: l'arrivée en Pologne de Palémon, fils du roi de Danemark, et le début d'une guerre entre le tuteur de Poliphile et le père de Mellonimpe (roi de Suède). Palémon tombe amoureux de Mellonimpe qui reste insensible à ses hommages. La princesse de Pologne, par contre, s'éprendrait volontiers de Palémon, mais celui-ci ne la regarde pas. Poliphile se trouve partagé entre son amour pour Mellonimpe et son devoir: "je m'en vay où l'obéissance et la raison m'appelle et quitte le lieu où mon amour me retient attaché. Je me trahis moy-mesme pour être fidelle à mon devoir et pour ne desmentir mon naturel"⁵. Poliphile part finalement au combat mais ses intentions sont profondément pacifistes. Il tente de trouver une solution pacifique au conflit. A son corps défendant et en état de légitime défense, il est conduit par les

⁶ Ibid, 73v°. On voit ici combien Corneille héritera de ses devanciers. Qu'y a-t'il de fondamentalement différent entre l'héroïne de Du Souhait et Chimène bouleversée lorsqu'on lui fait croire que Don Sanche a tué Rodrigue?

¹ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 75r°.

² C'est le cas, par exemple, du ballet: "Nous sommes six joueurs portant balle et raquette", 52v°.

³ Exemple en 22r°: "elle estoit en ces appréhensions durant que Poliphile achevait son chemin".

⁴ Du Souhait, *Palémon*, 5r°.

⁵ Ibid, 17v°.

événements à tuer¹. Il fait prisonnier le prince de Pologne mais le libère ensuite pour que celui-ci obtienne de son père l'arrêt des hostilités². Chevalier au grand cœur, il répugne à la violence, non par lâcheté mais par amour profond de la paix. Poliphile occupé à guerroyer, le prince de Pologne et Palémon tentent de séduire Mellonimphe qui résiste à leurs avances. Palémon, désespéré, part "en intention de tuer Poliphile à la bataille"³, mais c'est lui qui sera tué.

Le récit s'achève brutalement sur un double coup de théâtre. Poliphile rentre, le conflit est apaisé, sa générosité semble devoir être reconnue par tous, mais on apprend, d'une part la mort du prince de Pologne, d'autre part l'arrivée du frère de Palémon qui réclame la maîtresse "promise à son frère"⁴. Le cœur affligé, Mellonimphe, obtempérant à l'autorité royale, part pour le Danemark, suivie de Poliphile. Quelques lignes suffisent à l'auteur pour achever son roman: "le vieil roy de Danemark se ressouvenant que Poliphile avait occis Palémon, son fils, le fit prendre prisonnier, comme il parlait à la royne (Mellonimphe) et le fit mettre en une forte tour et la royne en une autre comme adultères"⁵. De désespoir, Poliphile avale du poison et le roman s'achève sur le chagrin de Mellonimphe bien résolue à mourir avec celui qu'elle aime: "je veux ainsi que toy du monde estre ravie"⁶, s'écrie-t-elle.

3. Les amours de Glorian et d'Ismène

Les amours de Glorian et d'Ismène, ouvrage dédié au baron de Clervaux, prétendent, selon leur auteur, rapporter une histoire véridique: "me voicy (...) disposé à vous raconter une histoire dont la vérité m'a donné plus d'audace que ma propre volonté"⁷. A cette fin sans doute, il situe son récit dans une ville de France dont, cependant, il tait le nom.

Il réitère dans la préface de ce roman, son intention de ne pas s'inspirer des Anciens: "je ne veux emprunter ni mendier mon histoire, ni des Grecs, ni des Latins, ni des Français mesmes, je n'iray aux cerises qu'à mon jardin et ne prendray mes fleurs que chez moy"⁸.

On retrouve dans ce roman des interventions directes de l'auteur pour commenter par exemple l'attitude des protagonistes, disant de Glorian et Ismène: "ils croyent que les espineux commencements produisent des roses à la fin"⁹, ou justifiant l'obéissance d'Ismène ainsi: "il fallait comme sage qu'elle en usa ainsi"¹⁰.

¹ Ibid, 62v°.

² Du Souhait, *Palémon*, 64r°v°.

³ Ibid, 60v°.

⁴ Ibid, 65v°.

⁵ Ibid, 68r°.

⁶ Ibid, 52v°.

⁷ Du Souhait, *Les amours de Glorian et d'Ismène*, a1r°.

⁸ Ibid, 3r°.

⁹ Ibid, 10v°.

¹⁰ Ibid, 69r°.

Les amours de Glorian et d'Ismène se déroulent en France, dans une ville non précisée. Le récit met en scène deux personnages principaux: un jeune homme, Glorian et une jeune fille, Ismène, enfants de deux seigneurs voisins et amis, leurs parents, le gouverneur de la ville et le neveu de ce dernier. L'intrigue repose sur les amours contrariées des deux jeunes gens. Dans un premier temps, l'amour de Glorian pour Ismène, amour partagé et en principe voué à un avenir radieux, ne rencontre comme obstacle que le comportement des jeunes amoureux eux-mêmes. Leur pudeur, leur désir de respecter un certain code galant ralentissent la réalisation de leurs vœux. Ismène se joue d'un amoureux qui, s'il "la voit modestement (...), la souhaite passionnément"¹. Devant elle, Glorian devient un être soumis, entièrement dévoué à celle qu'il aime: "mademoiselle, ce n'est plus vous parler comme voisin mais comme esclave (...) Je vous offre et mon coeur et ma vie, traitez les à votre discrétion, et si vous ne me jugez digne de vivre votre serviteur, faites moy mourir votre esclave"². Quoique la mère d'Ismène tente de persuader la jeune fille d'abandonner ces exigences et d'agir selon son coeur, celle-ci tient à ce que Glorian passe par l'épreuve de l'attente: "s'il veut trouver, c'est bien raison qu'il cherche et s'il veut avoir c'est bien raison qu'il demande"³.

Alors qu'un vieux gouverneur lui fait des "oeillades", qu'elle même est, au fond, impatiente d'épouser Glorian, Ismène, "trop bien née"⁴, recule une explication indispensable avec Glorian: erreur capitale car, de ce fait, les événements vont se retourner contre elle.. Dans un deuxième temps, les obstacles à l'amour des deux jeunes gens se font réels et tout à fait sérieux. Le mariage est décidé quand survient un coup de théâtre: le vieux gouverneur de la ville est effectivement tombé amoureux d'Ismène lors d'un banquet⁵. Un double malentendu scelle le malheur des jeunes amoureux. Le père d'Ismène n'ose pas tenir tête au gouverneur d'une part, il s'en remet alors à la décision de la jeune fille, mais celle-ci, d'autre part, n'ose affronter son père et s'abandonne à la volonté de celui-ci. C'est ainsi que se trouvent célébrées les noces du gouverneur et d'Ismène. A cette cérémonie assiste un neveu du vieillard qui s'éprend à son tour de la jeune épousée: "il voit son oncle caduc et Ismène fort jeune et belle qui luy fait fonder une certitude où tout luy est incertain et une facilité sur l'impossible. Ce que nous dirons une autre fois"⁶.

Comme on le voit, Du Souhait semble avoir eu l'intention de donner une suite à son roman. L'a-t'il fait? Je n'en ai trouvé aucune trace sinon cette mention particulière relevée dans le privilège d'un exemplaire de 1610 consulté à la bibliothèque de l'Arsenal: "pour les *Amours de Glorian et Ismène* ensemble la Suite des dites Amours"⁷.

4. Les propriétés d'amour et les propriétés des amans contenant une histoire véritable des amours de Filine et Polymante

¹ Du Souhait, *Les amours de Glorian et Ismène*, 6v°.

² Ibid, 9v°.

³ Ibid, 25r°.

⁴ Ibid, 43v°.

⁵ Ibid, 36r°.

⁶ Ibid, 95r°v°.

⁷ Dans l'exemplaire coté 8° BL 2112.

Ce roman veut, lui aussi, être une "histoire véritable", dédiée par le secrétaire de Charles III aux seigneurs François et Jehan de Bassompierre.

Comme dans les romans précédents, on voit dans celui-ci Du Souhait intervenir dans son récit, juger ses personnages, apprécier sa propre manière d'écrire. Trouvant, par exemple, peu plausible un revirement d'état d'esprit d'un de ses héros, il écrit: "il me semble que ce changement est trop extrême"¹.

L'auteur ne précise pas où se déroule la première partie de son roman. La seconde partie, pour sa part, se passe à la cour (sans qu'on sache d'ailleurs dans quel pays). Les personnages sont peu nombreux, j'en dénombre quatre principaux: Polimante, Filine, l'oncle de Filine et un prince de la cour. Ce roman fait le procès de Filine, femme inconstante qui n'a pas su préserver l'amour pur et total que lui vouait Polimante.

Dans la première partie du récit, on ne trouve pas d'obstacles sérieux entre Polimante et Filine. Cette fois encore, c'est la jeune fille qui soumet son amoureux aux épreuves de l'attente, du doute et de l'incertitude. Pourtant, l'auteur écrit à propos de cette attitude: "c'est presque l'erreur commune des amans de diminuer leur affliction par attente et se figurer une félicité où tout semble conspirer à leur ruyne"². Au terme de maintes joutes amoureuses, Filine consent à devenir la "bonne amie"³ de Polimante, qualité qui ne satisfait pourtant point l'amoureux "balançant entre l'espoir et la crainte"⁴. La deuxième partie du roman scelle le malheur de la capricieuse Filine. La jeune fille se rend à la cour auprès de son oncle et y rencontre un grand personnage qui tombe amoureux d'elle et essaie d'attirer ses faveurs en lui promettant "d'eslever sa fortune"⁵. Filine mène alors un double jeu auprès du Prince qu'elle n'éconduit jamais franchement. Elle veut obtenir de lui qu'il l'épouse alors qu'elle sait que sa propre naissance ne lui permet pas d'envisager cette union. Elle recourt même aux artifices de la magie, faisant absorber à son Prince une herbe d'amour pour mieux se l'attacher. Mais, Filine est trop bavarde, elle commet l'erreur de raconter au Prince, prêt à l'épouser, que jadis elle aimait Polimante. Sa langue⁶ la perd car le Prince se met à douter de l'inconstante et, après l'avoir déshonorée, il l'abandonne, fait de Polimante un lieutenant général et lui donne volontiers la pauvre Filine. Polimante refuse cette maîtresse infidèle et Filine, abandonnée de tous, prise au piège de sa duplicité se fait religieuse⁷.

5. Les caractéristiques du roman sentimental

Les romans sentimentaux de François du Souhait présentent tous une intrigue simple. Le thème central est toujours le même, il s'agit des amours contrariées de deux personnages de haute naissance. Les obstacles qui les séparent sont de deux natures, les uns sont

¹ Du Souhait, *Les proprietez...*, 23r°.

² Ibid, 13r°v°.

³ Ibid, 43r°.

⁴ Ibid, 44v°.

⁵ Ibid, 52v°.

⁶ Voicy vos premiers malheurs Filine: vous aviez gagné par artifices un Prince que vostre langue vous faict perdre", 67r°.

⁷ Ibid, 73v°.

intérieurs et naissent des protagonistes eux-mêmes, les autres sont extérieurs et proviennent d'événements hostiles (guerres, jalousies etc.). Les coups de théâtre sont relativement fréquents. Ils servent à l'auteur à faire dévier le cours et le rythme des événements. C'est le cas du mariage hâtif de Mellonimpe, du brutal empoisonnement de Poliphile, du coup de foudre qui saisit le vieux gouverneur, de l'amour qui jaillit soudainement au cœur de son neveu. Dans tous ces romans, les fins de récit semblent bâties à la hâte et les dénouements manquent de logique. Tout se passe comme si l'auteur construisait laborieusement une intrigue, s'intéressait aux débats intérieurs de ses personnages chez qui il suit les méandres du cheminement amoureux et puis, lorsque les événements qu'il crée contrarient par trop ces amours, se hâtaient d'en finir en imaginant une fin-couperet qui dénoue fort artificiellement les fils de l'intrigue et laisse le lecteur avide d'en savoir davantage sur certains points que le roman laisse en suspens. De cette manière, l'auteur crée chez le lecteur le besoin d'une suite, suite qu'il donne dès l'instant où le roman remporte le succès escompté. Dans ces romans où l'intrigue est simple, le temps n'existe pas ou du moins il ne semble pas vraiment faire partie des préoccupations d'auteur de Du Souhait. Les dialogues amoureux peuvent s'éterniser sur de nombreuses pages alors que la guerre entreprise par Poliphile, par exemple, n'est mentionnée que par quelques lignes. On a ainsi l'impression que seule l'introspection psychologique des héros intéresse vraiment Du Souhait. Elle le préoccupe tant qu'il ne cesse d'intervenir directement dans le récit pour commenter l'attitude de ses personnages ou réorienter le cours des événements.

Dans les romans sentimentaux de Du Souhait, les personnages et les lieux cités sont dépourvus de pittoresque. Des pays sont nommés mais rien ne les caractérise vraiment. De même, tous les personnages se ressemblent, Du Souhait ne cherche aucunement à les distinguer véritablement les uns des autres. Les jeunes filles sont toutes vertueuses, pudiques, ardentes à transformer leur soupirent en amoureux soumis et fidèle. On ignore tout de leur physique, on les sait simplement belles à rendre amoureux, au premier regard, leur partenaire. De leur caractère, on ne connaît que la douceur. On peut dire que Du Souhait s'intéresse davantage au cursus amoureux qu'elles parcourent qu'à leur personnalité. Quant aux jeunes gens, ils ne sont pas plus typés. Tous se ressemblent comme des frères. Au total, les personnages sont au fond assez fades, ils servent essentiellement de support à la mise en scène des thèmes galants chers à notre auteur.

Quant au style des romans sentimentaux, on peut dire d'une manière générale qu'il est extrêmement diversifié et comporte de multiples facettes. Ces ouvrages usent abondamment des oppositions et des parallèles à tous les niveaux de l'écriture romanesque. L'auteur utilise tout d'abord ces principes dans la conception de ses intrigues: le fils du roi de Pologne aime Mellonimpe, tandis que la fille du roi de Pologne aime Poliphile; Poliphile au loin, Mellonimpe éconduit Palémon de la même manière qu'elle évince le prince de Pologne. Les protagonistes sont secondés par des personnages parallèles: Poliphile est assisté par Saint Amour comme Mellonimpe par Silvie; la mère de Glorian le soutient et le pousse vers Ismène, comme la mère d'Ismène soutient sa fille et la pousse vers Glorian. Ces parallélismes se retrouvent au sein des situations romanesques: à la lutte que Mellonimpe mène contre son amour-propre, correspond la révolte de Poliphile contre sa propre faiblesse ("je bannissais l'amour de mes esprits et maintenant je luy sers d'asile et de retraicte"¹). Il est

¹ Du Souhait, Poliphile et Mellonimpe, 7v°.

tout naturel de retrouver ce même procédé stylistique dans la construction même des phrases et on peut lire par exemple: "elle ne sçait si elle doit en dépit de Poliphile aimer le Prince ou en despit du Prince aimer toujours son Poliphile"¹ ou encore : "j'aime trop pour haïr et hay trop peu pour n'aimer plus"².

Le style utilisé par Du Souhait dans les romans sentimentaux se caractérise, en outre par, l'extrême variété des registres utilisés au sein d'un même ouvrage. Il passe du style narratif indirect aux monologues³, puis aux dialogues au style direct. Il inclut dans son récit des chants, des poèmes, ajoute de nombreuses lettres qu'échangent les protagonistes. Il émaille sa narration de remarques d'ordre général et de réflexions moralisantes comme celle-ci: "les sceptres et les diadèmes ne peuvent plaire au'aux yeux / les mérites seuls plaisent aux cœurs"⁴. Il se plaît également à intervenir directement dans ses récits, soit pour juger ses héros, soit pour modifier le cours de leur destin. Enfin, il faut bien reconnaître que Du Souhait ne recule pas devant certaines facilités d'écriture. Il réutilise d'un roman à l'autre ses caractères et Poliphile ressemble à s'y méprendre à Glorian. Il n'hésite pas non plus à piller sa propre production littéraire pour étoffer ses romans et met par exemple dans la bouche de ses héros de nombreux poèmes venus en droite ligne de ses recueils poétiques antérieurs.

Au total, les romans sentimentaux de François Du Souhait nous sont apparus essentiellement comme des variations élaborées autour du thème de base du jeu de l'amour.

D. LES ROMANS DE CHEVALERIE DE FRANÇOIS DU SOUHAIT

1. Un roman de transition: *Les chastes destinées de Cloris ou roman des histoires de ce temps*

Ce roman, paru en 1609, nous apparaît comme un roman de transition entre la veine des romans sentimentaux de Du Souhait et les romans de chevalerie proprement dits. En effet, à bien des égards, ce roman s'apparente au genre sentimental tel qu'il vient d'être étudié: le roman n'est-il pas centré sur l'histoire d'amour de Filidor et de Cloris? Cependant, le style change car si, dans *Les propriétés d'amour*, le merveilleux faisait son apparition dans l'écriture romanesque par l'intermédiaire du personnage du mendiant qui fournit à Filine "une herbe, qu'estant mariée son mary ne pourrait aimer jamais autre qu'elle"⁵, il prend dans *Les chastes destinées de Cloris* une place nettement plus importante.

¹ Ibid, 60r°.

² Du Souhait, Palémon, 4v°.

³ Comme le monologue de Mellonimpe, dans *Les amours de Poliphile et Mellonimpe*, 15r°.

⁴ Du Souhait, Palémon, 7v°.

⁵ Du Souhait, *Les propriétés*..., 59v°.

Dans cet ouvrage, une fois encore, Du Souhait prétend faire le roman "des histoires de ce temps"⁶. Il écrit dans l'avant propos: "je veux écrire une histoire autant véritable que recongnece de nostre siècle"⁷. Il fait d'ailleurs intervenir un grand fait d'histoire, en l'occurrence la guerre entre Charles Quint et le Roi de France ⁸.

Le récit est écrit en prose et Du Souhait intercale dans son déroulement diverses poésies, stances et sonnets galants (comme "Bel astre amy du ciel et le ciel des amants"⁴) et même une véritable petite pièce en vers: le "balet de la captivité d'Amour"⁵ qui n'est pas sans rappeler *Le plaidoyer*...

Dans ce roman, l'auteur fait de larges emprunts à ses précédents ouvrages. On peut par exemple lire la phrase: "Amour qui les espiait se servit d'eux contre eux-mesmes, leurs discours furent les alumettes de leurs passions, leurs regards ambassadeurs de leurs désirs et leur honneste différent médiateur de leur intelligence" au verso du feuillet 4 et au verso du feuillet 9. C'est une simple reprise du recto du feuillet 78 des *Amours de Poliphile et Mellonimphe*. Certains épisodes entiers sont des emprunts, ainsi le personnage qui tâta "des sciences supernaturelles" sur les conseils d'Aria, suit-il exactement le schéma du comte d'Aite dans *Le malheur des curieux*: "en la fleur de son adolescence (il) promettait des fruits d'une même vieillesse, se laissa aller à la curiosité, la curiosité à son malheur. Il avait en son avril courtizé les lettres et s'en allait presque estre leur espoux quand son esprit non content d'une médiocre science, voulut emboire des sciences supernaturelles et eslongnées de la cognoissance des hommes. Il communique son secret à six de ses amis (...)"⁶.

Dans *Cloris*, Du Souhait élargit le champ de l'action romanesque qui se déroule tout d'abord à la cour d'Aragon puis dans la grotte de la magicienne Margon dans l'île des merveilles. Quant à la campagne de guerre de Filidor, elle le mène d'Aragon en Hongrie. Le nombre des personnages qui rentre en scène dans ce roman croît, lui aussi, considérablement. En ne tenant compte que des principaux protagonistes du récit, il faut néanmoins citer: Cloris, jeune fille élevée à la cour d'Aragon, Filidor, fils aîné de Palindre (roi d'Aragon et époux d'une "fille de France"), amoureux de Cloris, Isolin, rival malheureux de Filidor dans le coeur de Cloris, Rivolan, autre rival de Filidor, Filinde, une femme mariée, aimée de Lélío, "cadet de Gascongne"⁷, compagnon de route d'Isolin et amoureux malheureux de Filinde, Margon la magicienne, Marsion et Glorian, deux chevaliers à la recherche de Caesarius.

Aux côtés des acteurs principaux gravite une foule d'autres personnages qui n'interviennent pas directement dans le cours du récit, mais sont eux-mêmes les héros de récits annexes, inclus dans l'histoire principale. Filiris est l'un d'eux, c'est l'homme aimé de la

⁶ Comme l'indique le titre même du roman.

⁷ Du Souhait, *Cloris*, 1r^o.

⁸ Ibid, 87v^o.

⁴ Ibid, 87r^ov^o, venu des *Marqueteries*, 12r^ov^o.

⁵ Ibid, 30r^o-33v^o.

⁶ Ibid, 104r^o.

⁷ Ibid, 26r^o.

magicienne Margon, il raconte longuement ses amours malheureuses du verso du feuillet 89 au verso du feuillet 111.

Les chastes destinées de Cloris sont bâties autour d'une double intrigue. D'une part, le récit raconte les amours contrariées de Filidor et de Cloris, séparés tout d'abord par des obstacles internes, puis par des obstacles externes. Cloris, en effet, est une pudique jeune fille qui "voulait fuir Filidor", mais "ses yeux sont affaméz de le voir"¹ et elle soumet Filidor à l'expérience de la froideur et du doute "pour prendre garantie de sa constance"². Bientôt, des empêchements extérieurs viennent s'ajouter et l'éloignement prive l'un de l'autre les amoureux. La guerre éclate entre "l'empereur Charles Quint et le Royaume de France", Filidor, tout comme son père, plus enclin à la paix qu'à la guerre, "fasché que les forces des Princes catholiques fussent plustost conduites par ambition contre leurs frères, que par zèle contre l'ennemi public de la chrestienté"³, s'engage au service de "ces deux princes qu'il parvient à décider à tourner leurs armées en Asie contre les infidelles"⁴. Préférant "obéir à la raison qu'à la passion"⁵ pour ne pas apporter "une tasche à sa réputation comme un préjugé de lascheté ou d'imprudence"⁶, il part à la guerre. Le second obstacle qui se dresse entre les jeunes gens vient de la rivalité de Rivolan, "philosophe"⁷ à qui les parents de Cloris désirent marier la jeune fille. D'autre part, le récit raconte le journal de voyage d'Isolin, autre soupissant de Cloris, éconduit par la jeune fille. Pour oublier son chagrin, et sur les conseils de sa mère, il s'embarque pour l'Italie, la France, l'Allemagne. Son voyage lui fournit des occasions de rencontres, celle de Lélío, d'un ermite, de Marsion et de Glorian, chevaliers à la recherche du personnage de Caesarius, lequel aurait été enlevé par des semi-divinités. Tous ces personnages ont été malheureux dans leur existence du fait des femmes. Le voyage d'Isolin dévie alors vers l'île des merveilles, à la recherche de la magicienne Margon, victime, elle aussi, d'amours malheureuses, installée dans son île pour y attirer "tous les amants et amantes ou en personne ou en ombre (...) pour se venger de ceux qui (...) l'avaient ainsi réduite au désespoir"⁸. Ce rendez-vous de l'infortune est le prétexte à une succession de récits d'amours malheureuses. Entre ces deux intrigues, Du Souhait navigue avec plus ou moins de bonheur. Il intervient sans cesse directement dans la narration pour tenter de donner une cohérence globale au récit. Tout se passe comme si les deux histoires étaient maladroitement cousues ensemble par un auteur éprouvant quelque difficulté à mener de front une histoire sentimentale (celle de Cloris et de Filidor) et un conte merveilleux: celui qui est centré autour de la magicienne et qui groupe les récits annexes des amours malheureuses, ainsi lit-on par exemple: "Nous le (Marsion) laisserons avec Margon et irons voir Filidor, qui treuvant l'occasion, parlait ainsi à Cloris..."⁹, ou encore: "Nous le (Filidor) laisserons souspirer pour aller treuver Margon avec Marsion en sa caverne"¹⁰.

¹ Du Souhait, *Cloris*, 78v°.

² Ibid, 85v°.

³ Ibid, 87v°.

⁴ Ibid, 88v°.

⁵ Ibid, 89v°.

⁶ Ibid, 120v°.

⁷ Ibid, 112r°.

⁸ Ibid, 112r°.

⁹ Du Souhait, *Cloris*, 76r°.

¹⁰ Ibid, 89v°.

Le roman se termine brutalement, sans que la logique du déroulement des événements appelle vraiment le dénouement. En effet, brusquement¹, on apprend que le mariage prévu entre Rivolan et Cloris échoue, puis on retourne pour une vingtaine de pages à la grotte de la magicienne, le temps de s'y entendre conter quelques histoires prédisant l'avenir de Caesarin et, soudain², Du Souhait met un terme à son roman en promettant une suite que cette fin-couperet rend nécessaire: "cependant que Margon récitait ces contes, Filidor augmentait son honneur à l'avantage de la chrestienté (...) ce volume ne parle point de ces prouesses, ce n'est qu'un avancourier de ce que je désire vous faire voir (...). Bornons là nostre course, les autres volumes vous feront voir les combats devant Metz, les amours des Paladins et les adventures de Caesarien et d'Uranie, Infante d'Austrasie, avec le reste des histoires de ceste isle"³. On peut déduire de ces propos que Du Souhait avait clairement l'intention de poursuivre cette fresque romanesque. Compte tenu du fait que la promesse de nous conter les "combats devant Metz" sera renouvelée à la fin du *Roman de Gloriande*⁴, on peut en conclure que le cycle d'Anacrine rentre dans le même projet d'écriture romanesque que *Les chastes destinées de Cloris*.

Les chastes destinées de Cloris nous intéressent tout particulièrement en ce que ce roman témoigne de la nette intention de notre auteur de s'essayer à un nouveau type d'écriture romanesque. Du Souhait n'abandonne pas ses thèmes favoris: le parfait amant, la jeune fille amoureuse et pudique, le chevalier valeureux mais pacifique, mais il renoue avec une tradition romanesque ancienne, celle des romans de chevalerie du Moyen Age, veine remise en vigueur par le succès des traductions des *Amadis*. Situations romanesques et péripéties se multiplient. Les héros se distinguent encore davantage du vulgaire que dans les romans sentimentaux. Leur bravoure et leurs exploits leur confèrent une sorte de brevet de perfection. Glorian est l'un de ces preux. Dans une forêt enchantée, il rencontre un vieillard aux prises avec deux serpents; laissant là sa propre quête, il vole au secours du vieillard, affronte les géants, prouvant ainsi sa vaillance tout à fait hors du commun⁵.

Dans ce roman, le merveilleux envahit le récit: dans l'île des merveilles, la magicienne Margon déroule ses sortilèges et les personnages se métamorphosent. Le merveilleux élargit la palette de l'écriture romanesque de notre auteur, il permet à l'imaginaire de s'exprimer mais surtout, il donne l'occasion à Du Souhait (dont l'esprit pamphlétaire a déjà témoigné de ses capacités à avoir prise sur une situation politique dans *Le Pacifique*) de faire, comme il l'annonce, un "roman des histoires de ce temps" et de masquer, sous les aspects de la fantaisie, une réalité historique, piquant ainsi la curiosité de lecteurs friands d'énigmes. Gustave Reynier n'hésite pas à parler d'une "espèce de roman à clef"⁶.

Ainsi, au-delà de la trame romanesque parfois échevelée des *chastes destinées de Cloris*, faut-il tenter de retrouver la réalité historique ou idéologique que Du Souhait se propose en

¹ Ibid, 141v°.

² Ibid, 158r°.

³ Ibid, 158r°v°.

⁴ Du Souhait, *Le roman de Gloriande*, p.471.

⁵ Du Souhait, *Cloris*, 70v°.

⁶ G. Reynier, *Le Roman sentimental...*, p.180.

fait de peindre. Il me semble tout d'abord que quelques traits de mœurs sont visés dans les situations romanesques décrites. Filiris, par exemple, infidèle à Margon, n'est pas condamné par le roi, même lorsqu'il se bat en duel avec Macédon qui courtisait Margon car "c'est une douce chose aux amoureux que la vengeance"¹. La cour où évolue Margon et Filiris est un endroit où chacun se plaît à médire "tant qu'une nouvelle histoire leur apreste un sujet de s'entretenir aux despends de quelqu'un"². C'est Du Souhait censeur des mœurs de la noblesse de son époque qui parle ici. Il réproouve ces comportements agressifs et incivils, indignes de son *Parfait gentilhomme*. L'exemple d'Anacris ne manque pas d'intérêt également. Ce personnage apparaît dans l'un des récits de Margon, cet Italien rencontre un certain cardinal de Clarence et il explique: "de luy pouvait despendre sa fortune"³. On ne peut s'empêcher de penser que Du Souhait se souvient ici de toute une catégorie d'ecclésiastiques de son époque, plus diplomates et fins politiques que prélats. Nous citerons enfin Palindre, père de Filidor, répugnant à participer à la guerre entre deux monarques catholiques, son attitude rappelle celle du *Pacifique* qui montrait que la menace représentée par l'infidèle Turquie était la seule qui soit valablement pressante. Palindre, farouche défenseur de la paix m'apparaît comme une porte-parole des idées pacifistes de Du Souhait. D'autres clés de lecture semblent encore plus dignes d'intérêt. On sait que Louise de Savoie, mère de François 1er, désignait son fils dans son journal comme son "César triomphant"⁴, ne pourrait-on identifier le monarque français avec Caesarius ou Caesarien recherché par Marsion et Glorian? Ce royaume d'Aragon si peu enclin à rentrer dans la querelle entre la Maison d'Autriche et la France ne serait-il pas, en fait, le duché de Lorraine? Palindre, roi pacifique, pourrait représenter Claude de Lorraine, premier duc de Guise (1495-1550) qui avait épousé, comme le roi de *Cloris*, une "fille de France"⁵ en la personne d'Antoinette de Bourbon. On sait qu'il servit les intérêts de François 1er contre Charles Quint. En ce cas, François de Lorraine (1519-1563) serait Filidor. Si, pour nous, les clés de lecture sont parfois difficiles à trouver avec quelque degré de certitude, il est par contre certain que les contemporains de Du Souhait les décryptaient aisément et devaient même y trouver du plaisir.

En conclusion, ce roman des *Chastes destinées de Cloris*, ouvre à François du Souhait une nouvelle voie romanesque pour plaire à la société mondaine de son temps qui se pique à jouer aux énigmes dans ses salons de bonne compagnie. Il peut continuer à y défendre les idées qui lui sont chères: pacifisme, loyauté, conduite exemplaire des grands, amplifier même la gloire des personnages qu'il honore en les transformant en chevaliers prestigieux⁶, et exalter les exploits de la chrétienne Maison de Lorraine dont il est le fidèle serviteur. L'élément merveilleux qui caractérise ce roman fait le lien entre la veine des romans sentimentaux de Du Souhait et ses romans de chevalerie proprement dits.

2. Les romans de chevalerie du cycle d'Anacrine

Répétons-le, il n'existe pas de différence de nature entre les deux romans de chevalerie du cycle d'Anacrine et *Cloris*, mais une amplification de toutes les nouveautés

¹ Du Souhait, *Cloris*, 102v ||.

² Ibid, 103r ||.

³ Ibid, 149r ||.

⁴ D'après l' *Histoire de France*, Larousse, p.338.

⁵ Du Souhait, *Cloris*, 3r ||.

⁶ Et, on le verra, le style épique et chevaleresque va s'accroître dans l'écriture du cycle d'Anacrine.

d'écriture romanesque inaugurées par Du Souhait dans *Cloris* et une véritable invasion du style épique et des péripéties chevaleresques dans les deux romans du cycle: *Le roman d'Anacrine où sont représentés plusieurs combats, histoires véritables et amoureuses* et *Le roman de Gloriande ou suite du roman d'Anacrine où sont continuées les histoires du premier volume: avec plusieurs autres nouvelles et forces belles aventures*.

a) Le Roman d'Anacrine

Le premier roman du cycle date de 1613¹. L'avis aux lecteurs² nous renseigne sur les intentions de Du Souhait, il nous conforte dans les interprétations que nous avons données quant au changement de style d'écriture romanesque qui s'amorçait dans *Les chastes destinées de Cloris*. Du Souhait y insiste sur sa volonté de peindre une réalité contemporaine sous le masque des fantaisies des romans de chevalerie. Je le citerai intégralement, tant ses explications me paraissent claires: "Ce sont choses arrivées de nostre temps, où j'ay donné un voile pour en rendre l'explication plus difficile. Je change les noms et les païs et ce que l'Espagne, l'Italie, la France, l'Angleterre et la Flandre ont fait naistre, je le fais confusément paraistre (...). Tel pensera que je parle de luy que je ne scay pas s'il est au monde. Je me contente de dire la vérité"³. Mais, si notre auteur se promet de nous transposer dans un monde éloigné du nôtre, il le fera dans un style accessible à tous: "Pour le discours, on y verra des mots communs et non pas recherchez parce qu'il me semble que les escrits n'estant qu'une parolle aux absens, on doit escrire comme on parle sans y apporter d'autre esmail que la propriété de la diction"⁴. Ce roman se présente comme un récit dont le déroulement nécessite une scène éclatée aux dimensions du monde entier. Encore le monde réel ne suffit-il pas pour conter les exploits des vaillants chevaliers d'*Anacrine*, il faut lui adjoindre grottes et forêts magiques, temples ensorcelés et maints autres lieux féériques, jaillis de l'abondante imagination de l'auteur. Dans cet univers aux dimensions immenses, au carrefour du rêve et de la réalité, évolue une foule de personnages. Dans la multitude des divers héros, je ne retiendrai que les principaux: Anacrine, fille du duc de Moravie, éprise d'Amédée, Richard d'Angleterre, Emmanuel d'Ecosse, six chevaliers Esclavons: Amaris le prudent, Aigolant l'accomply, Lintamar le constant, Mélidor sans repos, Apulin le jovial et surtout Amédée le courtois. Les péripéties de l'action romanesque couvrent un très long laps de temps. Ainsi, le récit commence par un cartel lancé par le duc de Moravie "pour s'esjouyr avec les chevaliers de la naissance de sa fille"⁵ et on apprend à la page 228 du roman que vingt ans se sont écoulés depuis le début du roman.

Le roman d'Anacrine comporte non pas une mais plusieurs intrigues, enchevêtrées les unes dans les autres. On trouvera ici analysées quelques unes d'entre elles, celles que nous avons jugées les plus importantes. Le roman est tout d'abord l'histoire d'un tournoi proposé par le duc de Moravie. Cette histoire sous-tend l'ensemble du récit. Le cartel est lancé pour la naissance de la princesse Anacrine, les combats ne se déroulent finalement qu'au tout dernier

¹ Il y eut peut-être une première édition en 1612 comme nous l'avons indiqué dans notre bibliographie de Du Souhait.

² Du Souhait, *Anacrine*, p.5.

³ Ibid, pp5-10.

⁴ Idem.

⁵ Du Souhait, *Anacrine*, p.11.

chapitre du roman¹ alors que la jeune fille a plus de vingt ans. Le tournoi se déroule sur sept jours et s'achève sur la décision du duc de Moravie de donner sa fille à Floridor de Saxe. Mais le roman est aussi l'histoire des quêtes menées par le monde par divers chevaliers car "la coutume de Moravie estoit que ceux qui désiraient l'accolée du Prince, devaient amener avec eux une dame pour en prendre l'espée, ou du moins avoir le portrait de celle qui devait un jour autoriser leurs armes"². La quête de Richard d'Angleterre recherchant l'amour de Filinde, infante de Numidie, est l'un de ces fils conducteurs à côté de la quête d'Emmanuel d'Ecosse, "chevalier du Léopart", qui défend les couleurs de Luciane, sœur du duc de Moravie. Emmanuel d'Ecosse sera battu par un autre chevalier: Agrimante et se fera ermite³, mais il finit par retrouver Luciane et l'un devient Sacrificateur, l'autre Prêtresse dans un temple enchanté⁴. Aladin poursuit, lui aussi, sa propre quête. Le "chevalier aux croix" est amoureux de Flavie, "chevalier aux cercueils", princesse de Braban. Aladin est un inconstant, l'issue de sa quête est malheureuse, Flavie devient une sorte de chevalier amazone. Nous pouvons lire également le déroulement de la quête d'Agrimante, cousin d'Aladin, "chevalier de la déesse" et épris d'Isidore, sœur d'Aladin. E conduit, il devient le "chevalier du désespoir". Ces quêtes constituent des fils d'intrigue dans *Le roman d'anacrine* mais il en est d'autres: le roman est aussi l'histoire de l'enlèvement d'Anacrine -ce qui justifie le titre donné à cet ouvrage par notre auteur-. Cet enlèvement ne nous est révélé que vers la fin du roman⁵. C'est Amédée, le "chevalier aux miroirs" qui délivre Anacrine des mains des fils du géant Grandemart. Un amour naît entre eux, mais c'est à Floridor de Saxe, vainqueur du premier jour du tournoi de Moravie, que le duc destine sa fille car "il n'y avait point d'apparence de refuser un si grand prince qui pouvait un jour estre empereur"⁶. On aurait tort de s'imaginer que ces intrigues, déjà fort complexes, constituent à elles seules la trame du récit. En effet, parallèlement à ces divers itinéraires romanesques, *Le roman d'Anacrine* est également un roman de rencontres. Chacun des principaux protagonistes énumérés précédemment rencontre dans sa quête personnelle divers autres personnages qui, tous, font le récit de leurs propres aventures. Une multitude de récits annexes se trouve de ce fait introduits au cœur de la narration principale. Ces annexes sont de longueur variable. Elles reprennent souvent des développements issus d'autres romans de Du Souhait, je ne citerai que trois exemples probants. Le premier est l'histoire que s'entend raconter Emmanuel d'Ecosse dans "l'ancre des merveilles", c'est l'histoire du comte d'Aite et de six compagnons curieux, reprise du *Malheur des curieux*⁷, même si le nom du señor Aria devient cette fois celui de señor Ergaste. Le second exemple est l'histoire racontée par une dame que rencontre Agrimante⁸, elle reprend à très peu de choses près l'histoire de Filiris et Melinde, troisième des *Histoires comiques*. Le troisième exemple est l'histoire de Polistène et Alistée qu'entend Amédée, il s'agit en réalité du récit de *Glorian et Ismène*⁹.

¹ Ibid, p.475.

² Ibid, p.16.

³ Ibid, p.321.

⁴ Ibid, p.453.

⁵ Ibid, p.420.

⁶ Du Souhait, *Anacrine*, p.499.

⁷ Ibid, récit dans les pages 30 à 103.

⁸ Ibid, récit dans les pages 391 à 408.

⁹ Ibid, récit dans les pages 514 à 533. On y notera une coquille fort révélatrice. La mère de Polistène parle à sa fille page 532 des mérites du seigneur "Glorian", erreur de nom, naturellement, pour désigner Alistée qui prouve que Du Souhait n'hésitait pas à greffer à son nouveau roman des récits qui avaient déjà fait recette antérieurement.

A ce point de notre analyse, il est absolument nécessaire de se demander comment Du Souhait est parvenu à mener son lecteur au travers de cet écheveau fort embrouillé d'intrigues. Il faut bien reconnaître qu'il le fait avec plus ou moins de bonheur. Bien des fois, Du Souhait doit utiliser l'intervention directe dans le récit, intervention souvent brutale et d'apparence tout à fait gratuite dans la logique interne du récit. Il peut ainsi passer d'un personnage à l'autre, d'une situation à une autre plus aisément. Je ne citerai que cet exemple: "Nous le (Agrimante) laisserons aller pour courir après Emmanuel d'Ecosse que nous avons laissé bien loing"¹. Pour être suivi, Du Souhait doit baliser de ce type de remarques le cheminement du lecteur sur les routes du monde cosmique du *Roman d'Anacrine*. A cet exercice parfois périlleux, l'auteur semble quelquefois s'essouffler, il termine d'ailleurs fort hâtivement et brusquement ce très long récit par deux pages dans lesquelles il avoue, non sans humour d'ailleurs: "Voilà pourquoy, je me repose comme eux (il s'agit là des personnages de son roman) tant que quelque nouveauté me face remettre la main à la plume, pour vous dire que deviendront les Esclavons"². Une nouvelle fois, donc François du Souhait laisse le lecteur insatisfait par le dénouement du récit et promet une suite.

Avec *Le roman d'Anacrine*, Du Souhait met au point définitivement la veine chevaleresque de son écriture romanesque. C'en est fini des poèmes et sonnets galants qui émaillaient encore *Les chastes destinées de Cloris*, duels multiples, exploits extraordinaires, chevauchées interminables et combats titanesques ont désormais envahi l'ensemble du roman. Géants et animaux fabuleux sont là pour rendre les exploits des héros encore plus admirables. On s'en rendra aisément compte grâce à ces deux courts exemples: le premier met en scène Richard d'Angleterre luttant contre quatre animaux féroces: "il donne un tel coup à la Panthère qu'il luy fit sortir les yeux de la teste, à mesme instant que le Tigre se jetta dans le lac pour esteindre son feu qui, comme s'il eust receu une nouvelle matière, mist tout le lac en feu et les serpens en cendre"³. Le second exemple est le récit de la délivrance d'Anacrine par Amédée⁴: "Amédée voulant jeter le dé, donne un coup d'espée à Mafron < un géant > dans la visière, qu'il luy tira du sang de la teste, qui l'aveugla en sorte qu'il fut contrainct de se retirer pour faire bander sa playe, et Corbelin donne un tel coup de masse à Amédée que luy faisant choir l'escu du bras (les couroyes se brisant de la force du coup) et le coup descendant sur la teste du cheval l'escervela. Amédée saute en terre, ramasse son escu et voyant le cheval de Mafron sans maistre, le peux prendre pour s'en servir...". Comme on le voit déjà dans ces deux exemples, Du Souhait se sert du style du roman de chevalerie et utilise également l'esprit et les règles de la chevalerie du Moyen Age. A toutes les pages du roman, les attitudes valeureuses des chevaliers sont exaltées, ainsi voit-on Emmanuel d'Ecosse défendre par trois cent fois les couleurs de sa dame mais, lorsqu'il est défait par Agrimante, "il fit serment de ne porter jamais ny lance ny espée et sur ceste résolution laisse le portrait de sa maistresse avec ceux qu'il avait conquis à Agrimante, et monte à cheval, le laissant aller où la fortune le conduirait, ce fut au bord de la mer en une belle prairie, où il résolut de vivre en solitude"⁵. On notera toutefois que le style galant n'a pas disparu de l'écriture de Du Souhait, on le retrouve par exemple dans la description des personnages

¹ Ibid, p.254.

² Ibid, p.549.

³ Du Souhait, *Anacrine*, p.166.

⁴ Ibid, pp.424-425.

⁵ Ibid, p.321.

(ainsi Luciane, amoureuse d'Emmanuel d'Ecosse "en devint passionnée en sorte qu'elle en perdait le repos et le repas"¹)et dans certaines scènes amoureuses comme celle-ci entre Agrimante et Isidore: "il baisa cent fois les mains de sa maistresse qui mesme luy permit de luy baiser aucunes fois la bouche"².

b) Le romant de Gloriande ou suite du roman d'Anacrine

Gloriande, suite d'*Anacrine* paraît en 1613. Dans les feuillets liminaires du roman³, Du Souhait précise nettement ses intentions: "Les inventions sont miennes (...) je n'ay pris autre subject que mes caprices"⁴. Notre auteur revendique donc la même modernité d'inspiration que dans *Anacrine*. De même, il maintient son désir de dissimuler une réalité contemporaine sous le voile romanesque car "il faut parler en Romant, et non pas en historien"⁵. Il donne même à la page 380 une sorte d'interprétation "en clair" d'une vision merveilleuse: "il semblait que ce fust la figure de ce brave régiment des gardes de Henry le grand, Roy de France, qui par sa valeur donnera un jour la paix à ses subjects. Et cette vertueuse royne sa femme Marie de Médicis la fera continuer par sa prudence soubs le regne de Louys treisiesme son fils: Prince qui donnera tant d'espoir en son enfance de sa future recommandation que ses prédictions donneront de l'assurance à ses vassaux et de la terreur à ses ennemis, si un prince bien né en peut avoir"⁶.

A la page deux du *Roman de Gloriande*, Du Souhait opère un bref retour au passé pour assurer la continuité entre ce roman et *Anacrine*: "Je vous ay dit que Richard d'Angleterre avait espousé la fille du roy de Numidie, après qu'il eust délivré le roy des mains du Can de Tartarie. Vous avez veu comment il fut au tournoy de Moravie et comme il en partit après que la belle Isidore eust retiré du temple d'Iris Filidor de Saxe et Anacrine sa femme. Il print donc la route d'Angleterre, mais ce ne peut estre sans advantage"⁷.

Les "aventures" des héros de *Gloriande* ont, cette fois encore, besoin d'une scène romanesque dilatée aux dimensions du monde imaginaire de l'auteur. Du Souhait fait voyager ses personnages d'Angleterre en Turquie et affectionne de plus en plus les endroits merveilleux comme la forêt des Ombres ou l'Ile Fortunée. Sur cette scène immense se déroulent deux cheminements principaux et deux cheminements annexes. Les deux cheminements principaux sont ceux de Richard d'Angleterre et d'Isidore. Le prince d'Angleterre se trouve égaré loin de sa femme et des gens de sa suite car son bateau s'est détaché . Il retrouve Merlin dans la forêt des fantômes, Emmanuel d'Ecosse, sa femme puis Flavie, devenue "chevalier du cygne"⁸. Tous sont victimes d'un enchantement de Merlin qui les statufie. Alors Merlin, "avec un cousteau ouvrit le costé de la princesse de Galles et en

¹ Ibid, p.432.

² Ibid, p.342.

³ Ces feuillets liminaires ne figurent pas dans l'édition de 1613, ils ont été arrachés.

⁴ Feuillets liminaires figurant dans l'édition de 1630 du *Roman de Gloriande*.

⁵ Idem.

⁶ Du Souhait, *Gloriande*, p.380.

⁷ Ibid, p.2. L'auteur mentionne dans la page titre de 1613 "plusieurs autres nouvelles et forces belles aventures".

⁸ Ibid, p.55.

tira une petite fille"¹: c'est Gloriande qu'il confie à une nourrice dans un endroit enchanté. Le second cheminement est celui d'Isidore, celle-ci quitte Constantinople au secours de Flavie mais elle apprend de Merlin qu'elle ne sera pas celle qui délivrera du maléfice la famille d'Angleterre, "cela est destiné à un autre qui fera des merveilles pour l'amour de l'unique héritière de ce royaume"². Munie d'une lance magique, Isidore rencontre dans la forêt des fantômes les chevaliers de la Table Ronde, la reine Guenievre et Lancelot du Lac, puis arrive en l'Ile Fortunée dans un temple dont les colonnes sont en fait les personnes victimes des maléfices de l'enchanteur Merlin. Outre ces deux cheminements, les itinéraires des Esclavons et celui du fils du duc de Moravie ont retenu notre attention. Des Esclavons parcourent le monde entier, l'auteur parle plus spécialement de Lintamar, de Mélidor et d'Amédée qu s'est, dit-on "consolé d'Anacrine"³. Quant au fils du duc de Moravie, Filistion, il part à Constantinople puis en Espagne et fait en quelque sorte son apprentissage du rôle de chevalier en parcourant le monde. Comme *Le roman d'Anacrine*, *Gloriande* est rempli d'aventures annexes, narrées par des personnages rencontrés par les principaux protagonistes dans leurs périples respectifs. Citons, par exemple, l'histoire de Corisande l'infortunée, rencontrée par Flavie. Sortes de récits dans le récit, ces histoires annexes relèvent souvent du genre sentimental et comportent en inclusions des bouts rimés ("Absent de vous, sœur d'alliance / Je désiroy l'art d'oubliance"⁴) ou des sonnets -déjà maintes fois lus dans d'autres ouvrages de Du Souhait- comme: "Bel astre, amy du ciel et le ciel des amants"⁵. Pas plus que dans *Anacrine*, l'auteur ne se préoccupe des transitions logiques. Il intervient directement dans son récit pour aider le lecteur à ne pas être dérouté lorsqu'on passe trop brutalement d'un lieu ou d'un personnage à un autre. Par exemple, lorsque deux cavaliers défient Amédée, Du Souhait ne prend pas la peine de terminer le récit du combat entrepris, pour ce qui est de l'issue, "nous le dirons après quand nous aurons remis à cheval nos combatans qui se séparèrent avec intention diverse"⁶, écrit-il.

Dans le *Roman de Gloriande*, le merveilleux et le chevaleresque envahissent tout le roman. Le merveilleux est constamment présent: lieux, personnages (Merlin), objets enchantés fleurissent au gré de la fertile imagination de l'auteur, ainsi cette lance magique, confiée à Isidore en ces termes: "Portez ceste espée flamboyante qui les < ses ennemis > empeschera de vous approcher, redoutant les flammes desquelles elle leur semblera estre environnée..."⁷. Les exploits chevaleresques foisonnent dans le récit. Sans cesse les héros donnent dans des prouesses fantastiques comme Flavie aux prises avec deux géants⁸: "l'un receut un coup d'estoc au défaut de la cuirace qui luy crevast le cueur", l'autre eut "l'espaule abattuë d'un revers". Les codes de la chevalerie sont partout honorés, tout combattant doit obéir aux lois de l'honneur, ne jamais se montrer lâche et garder toujours en mémoire le vrai rôle de la force: "les armes doivent estre employées pour le secours des affligez et non pas de gayeté de cœur"⁹.

¹ Ibid, p.371.

² Ibid, p.374.

³ Du Souhait, *Gloriande*, p.165.

⁴ Ibid, p.133, inclus dans l'histoire de Palemir et Clairamonde.

⁵ Ibid, p.244, inclus dans les aventures d'Hermine.

⁶ Ibid, p.172.

⁷ Ibid, pp. 377-378.

⁸ Ibid, p.149.

⁹ Ibid, p.66.

La fin du roman n'achève pas la fresque entreprise par Du Souhait. Gloriande doit être délivrée mais elle ne pourra l'être que "par un austrasien septentrional qui, des bords du Rhin fera voir ces conquêtes en ces isles"¹. François du Souhait laisse ses lecteurs brutalement sur ce message apporté par un géant chargé d'annoncer la suite qui verra: "le vaillant australien <sic> délivrer la belle Gloriande, réveiller le Roy, la Royne d'Angleterre, le Prince Richard et sa femme, ensemble les deux chevaliers du Cygne desquels vous sçaurez les noms et le subject de leur combat. Voila qui empesche les Chevaliers du Roy de Navarre d'espreuver ceste aventure voyant qu'elle estoit réservée à un autre. Nous les laisserons pour la conclusion de nostre oeuvre, où vous verrez le siège de Metz par Charles cinquiesme, le plus grand Empereur, et un des plus grands capitaines qui ait jamais esté au monde depuis Charles le Grand, Empereur et Roy de France, soustenu par François de Lorraine, duc de Guise, assisté des Princes de Condé, de la Roche sur Yon, d'Angien, de Nemours et d'Elbeuf et de force Noblesse française, desquels vous verrez les actions généreuses au vray, ou je mesleray au romant une infinité de combats et d'histoires amoureuses, comme à ceux-cy, sous noms empruntez"². Comme on peut le constater dans ces lignes sur lesquelles s'achève le roman, Du Souhait en 1613 ne manquait pas de projets littéraires. Le côté quelque peu "batteleur" du ton de cette véritable harangue publicitaire montre combien notre auteur était attaché à ces vastes projets. L'avenir ne lui permit pas de les mettre à exécution. Cette conclusion du *Roman de Gloriande*, d'autre part, montre clairement que pour notre auteur toutes les aventures chevaleresques contées dans les romans du cycle d'Anacrine n'ont pas leur fin en elles-mêmes. Elles se veulent des aventures à clé, tout comme celles des *Chastes destinées de Cloris*.

La recherche des clés possibles de lecture des romans du cycle d'Anacrine, pour être parfois quelque peu périlleuse, ne laisse pas de présenter un intérêt certain. Sans oser des explications trop précises qui courraient, de ce fait, le risque d'être inexactes, on peut tenter, néanmoins, quelques interprétations des aventures rapportées dans ces deux romans. Du Souhait est d'ailleurs fort clair, il a l'intention, tout comme dans *Cloris*, de broser un vaste tableau des diverses péripéties de la lutte entre la France et la Maison d'Autriche dans laquelle la Maison de Lorraine joua un rôle important. Charles Quint ne serait-il pas, dès lors, l'enchanteur Merlin dont la griffe s'étend sur l'Europe? François 1er, vaincu à Pavie en 1525, retenu prisonnier ne serait-il pas Flavie, alliée à Isidore et à Aladin de Constantinople, comme François 1er le fut à Soliman le Magnifique, alliée également aux princes de Moravie comme François 1er le fut aux princes protestants? Tous ces preux chevaliers rencontrés au fil du récit pourraient bien représenter les grands de la Maison de Lorraine que Du Souhait continue à servir. On sait que François de Guise (1519-1563) s'illustra au siège de Metz qui signa la retraite des impériaux et fut le prélude à la paix de Cateau Cambresis de 1559. Gloriande, l'enfant prisonnière n'est-elle pas la paix elle-même, l'intégrité du territoire français, âprement défendue, tant par François 1er que par Henri II, soutenu par la Maison de Lorraine "des bords du Rhin", pays d'où l'on attend le sauveur de Gloriande, ne l'oublions pas.

Ainsi peut-on dire qu'avec des intrigues différentes et des styles d'écriture voisins, le cycle d'Anacrine se propose le même Du Souhait veut peindre une vaste et brillante fresque

¹ Du Souhait, *Gloriande*, p.391.

² Ibid, pp.470-471.

où seront exaltés les hauts faits des Lorrains collaborant à l'histoire de la France. Le cycle d'Anacrine n'est pas la suite à proprement parler des *Chastes destinées de Cloris*, mais une reprise du thème avec amplification des effets stylistiques: accentuation du style chevaleresque et merveilleux, élargissement du théâtre des opérations, du nombre des intervenants, agrandissement de l'auréole héroïque des protagonistes et des exploits cités.

3. Les caractéristiques des romans de chevalerie de Du Souhait

Les romans de chevalerie de Du Souhait présentent tout d'abord un certain nombre de caractéristiques communes d'écriture romanesque. Les intrigues sont complexes: l'auteur s'intéresse successivement et parfois conjointement au sort de plusieurs personnages, passant sans réelle logique d'une péripétie à une autre. D'autre part, Du Souhait introduit une multitude de récits dans le récit principal. Ils ne sont pas toujours de première nécessité dans le roman mais se présentent comme des sortes de greffons nés de rencontres faites par les principaux protagonistes du ou des récit(s) centraux. Les romans se terminent par des conclusions brutales qui ne satisfont pas le lecteur et appellent une suite. Ces ouvrages mettent en scène un fourmillement de personnages, au milieu desquels le héros principal (en particulier celui qui donne son nom au titre du roman) domine mal. Dans ces romans, le merveilleux et l'imaginaire font partie intégrante des décors, des personnages et des situations. Enfin, dans les romans de chevalerie, Du Souhait utilise des registres stylistiques très diversifiés. Il fait appel au style narratif indirect le plus souvent, mais insère également des dialogues, des poésies, des contes et ajoute ses commentaires personnels.

Dans l'œuvre romanesque globale de Du Souhait, les romans de chevalerie occupent assurément une place à part. Ils constituent certes une veine particulière de l'écriture romanesque de notre auteur mais ils ne sont pas en rupture avec l'autre veine, la veine sentimentale, et ce, grâce au rôle charnière joué par *Les chastes destinées de Cloris*, grâce également aux inclusions dans les romans de chevalerie de récits tirés des romans sentimentaux.

Les romans de chevalerie de Du Souhait plaisent à une époque friande de lecture et de jeux intellectuels car ils multiplient les aventures, cultivent le suspens et entretiennent le goût des énigmes. L'auteur n'y fait pas œuvre d'historien mais les hauts faits des modèles de ses héros assurent le prestige des protagonistes des romans. D'un coup notre auteur réussit trois fois: dans le roman de chevalerie il écrit un roman d'aventures amoureuses, il romance des faits historiques, il travestit l'histoire en faisant de son roman une énigme à clés. Le romancier rejoint ici le serviteur de la Maison de Lorraine: il flatte ses mécènes en les intégrant dans un roman de chevalerie où il leur donne une flatteuse auréole de bravoure et de noblesse de comportement et, par un effet de ricochet, les héros de ses romans bénéficient du prestige et de la notoriété de leurs modèles.

Au fond, les romans de chevalerie permettent à Du Souhait de concevoir des œuvres où il fait la synthèse de son talent et de son savoir-faire. Dans les romans de chevalerie, Du Souhait n'abandonne pas la veine sentimentale, il ne laisse pas non plus de côté ses dispositions pour la critique et la satire ni son goût pour l'édification morale et politique de la haute société. Ses idées politiques s'expriment à mots, à personnages et à situations couverts.

Son souci d'honorer les personnages qu'il sert trouve dans ce type de roman manière à s'exprimer. Son savoir-faire poétique est utilisé, son talent de conteur également.

Dans cette fresque romanesque, Du Souhait tente une synthèse, mais il semble s'y être essoufflé. A vouloir trop étreindre, ces romans manquent parfois de verve narrative. Retenons toutefois le gain acquis par cette écriture romanesque: les héros des romans sentimentaux sortent grandis de leur identification aux héros chevaleresques; inversement, le roman de chevalerie s'enrichit de la propension manifestée par les personnages à s'introspecter, comme le faisaient les héros des romans sentimentaux. Les récits de chevalerie gagnent en intérêt grâce aux intentions édifiantes et satiriques de Du Souhait. Enfin, le récit de circonstance, subordonné au schéma romanesque dans les romans de chevalerie, y devient de ce fait nettement plus intéressant pour le lecteur. Le propos édifiant et les idées politiques, intimement mêlés à l'intrigue romanesque sont beaucoup mieux acceptés par un lecteur qui se plaît à se laisser porter par les aventures des romans de chevalerie et se pique au jeu du décryptage des énigmes¹.

Ainsi, en tâtant d'un genre romanesque de nouveau en vogue, le roman de chevalerie, Du Souhait sert-il ses intérêts personnels tout en demeurant fidèle à ses idées et à ses thèmes.

E. CONCLUSIONS SUR L'ETUDE INTERNE DE L'OEUVRE ROMANESQUE DE FRANÇOIS DU SOUHAIT

Si, apparemment, on peut distinguer plusieurs genres romanesques dans l'œuvre de François du Souhait, l'étude interne des romans prouve combien ces divers genres se rejoignent, au-delà de leurs différences. La manière d'écrire est semblable: romans qui demandent une suite, fins trop hâtivement menées, interventions personnelles directes de l'auteur, reprises d'épisodes souvent pillés dans des œuvres antérieures. Les thèmes eux-mêmes sont voisins, ils sont centrés autour de l'amour et de l'honneur.

Les différences entre les diverses écritures romanesques résident essentiellement dans le dosage opéré par Du Souhait des styles utilisés: davantage de style galant, d'analyses psychologiques dans le premier type de romans, davantage d'aventures et de merveilleux dans les romans de chevalerie. Mais, il y a déjà de l'aventure dans le roman sentimental² et il reste beaucoup de galanterie dans le roman d'aventures chevaleresques³. Quant au roman

¹ Il arrive à Du Souhait de se plaindre d'avoir été mal interprété par ses lecteurs comme dans ce passage extrait des feuillets liminaires de *Gloriande*: "Je seroy assez content si vous ne vous émancipez plus de me calomnier".

² On peut lire par exemple ce récit de bataille au recto du feuillet 62 de *Palémon* de Du Souhait: "comme les capitaines particulièrement incitaient les leurs et que les seigneurs majeurs par le commandement des maîtres de camp rondoyaient leur ennemi, les canons commencèrent à tirer et les gens de pied à se joindre. La cavalerie légère estait aux aisles pour secourir ceux qui semblaient les plus faibles".

³ On peut lire cet exemple dans *Anacrine*, p.501: "les vrais amants doivent estre semblables au feu qui tant plus est soufflé des vents et tant plus s'allume, tant plus ils seront battus des infortunes et tant plus doivent-ils s'enflammer, car aux chastes âmes les orages doivent servir d'exercices et les afflictions de

comique, s'il semble fort différent des autres formes romanesques, il leur reste proche en fait, centré qu'il est sur le thème de l'amour. J. Serroy montre que les diverses veines romanesques sont parallèles: ainsi, "changeant de registre et passant du galant au comique, le romancier ne change-t'il pas de style. Simplement, là où la politesse des mœurs et la pureté des sentiments réclamaient des métaphores raffinées et des pointes ingénieuses, la rudesse et la grossièreté amènent désormais d'autres métaphores et d'autres pointes. Le langage reste fleuri, le style imagé, la syntaxe compliquée, mais ce qui fait l'essentiel de la forme, à savoir l'ingéniosité, s'applique ici à une autre matière"¹.

Ici conjugué sur le mode poli, là sur le mode grivois et ailleurs sur le mode héroïque, c'est le même verbe que l'on retrouve utilisé dans les romans de Du Souhait: aimer et conquérir l'être aimé. C'est la même ambition qui conduit les héros des romans sentimentaux et les preux chevaliers: obtenir par une conduite digne l'honneur de mériter leurs dames.

Mais, si au fond un même projet sous-tend les divers ouvrages, ce sont aussi les mêmes faiblesses qu'on peut y déceler, en particulier une certaine difficulté à maîtriser un schéma romanesque complexe, des personnages et des situations dépourvus d'étoffe pittoresque, des facilités d'écriture, pratiquées pour suppléer aux manques de logique des récits.

Du Souhait semble tenir à quelques idées et à quelques thèmes, il les habille de styles différents, jouant ainsi de divers registres pour attirer plusieurs catégories de public. En conclusion, il existe, au delà des différences constatées, une unité dans la création romanesque de François Du Souhait.

En conclusion de l'étude analytique interne de l'œuvre de François du Souhait, on peut retenir l'abondance de la production littéraire et la grande diversité des genres abordés par notre auteur. On sent également se profiler, au-delà de cette forme d'expression littéraire protéiforme, d'une part un talent d'écriture, d'autre part une pensée d'homme.

¹ patience."
J. Serroy, *Roman et Réalité*, p.57.

TROISIEME PARTIE

DES FIGURES POUR UN STYLE, ETUDE STYLISTIQUE DE SYNTHESE DE L'OEUVRE DE FRANÇOIS DU SOUHAI

- I. L'unité dans la diversité des genres
- II. Un auteur toujours présent
- III. L'humour de François du Souhait
- IV. Le mélange de modernité et de tradition
- V. Poésie et réalisme ou l'art du portrait chez François du Souhait
- VI. L'image dans l'œuvre de François du Souhait
- VII. La construction antithétique de la phrase et l'image complexe

Quelques remarques préliminaires

L'étude de synthèse qui suit ne saurait, hélas, se prétendre exhaustive. On pourra regretter en particulier l'absence d'études de fréquence d'utilisation de certains mots-clés comme : amour, honneur, beauté ou chasteté; on regrettera aussi que seul le procédé syntaxique de l'antithèse ait été étudié, on trouvera néanmoins ici les caractéristiques essentielles du style de notre "gentilhomme champenois".

I. L'UNITE DANS LA DIVERSITE DES GENRES

A. LE MELANGE DES GENRES : UN TRAIT DE STYLE DES OEUVRES DE DU SOUHAIT

François du Souhait a touché à des genres très divers, du poème galant à l'épopée, du théâtre au roman, pourtant, à y regarder de plus près, on s'aperçoit très rapidement que cette classification ne saurait être que grossière.

Certaines œuvres, en effet, ont une structure très hétérogène : ainsi *Les neuf muses* sont-elles classées dans l'œuvre poétique mais pourraient être considérées à juste titre comme une petite pièce de théâtre jouée par les muses et les grandes dames. Lorsqu'il écrit un roman comme *Poliphile et Mellonimphe*, l'auteur campe situations et personnages à la manière d'un dramaturge : ils s'opposent et se correspondent avec une symétrie parfaite. Mellonimphe, par exemple, se confie à Silvie de la même manière que Poliphile le fait à Saint Amour. Si l'auteur sait être théâtral dans le roman, il peut également insérer du romanesque dans son théâtre : Radegonde, à cet égard, ferait une excellente héroïne de roman sentimental, elle qui a l'âme toute secouée par les tempêtes de la passion amoureuse. Les romans, eux-mêmes, ne sont pas tous ni toujours narratifs, ils incluent poèmes et chants, quatrains et stances. De même, un ouvrage en vers comme *Les neuf muses* inclut-il un récit narratif, l'histoire de mademoiselle de Charamont qui arrive à Paris¹. Un roman comme *Les chastes destinées de Cloris* contient, quant à lui, une véritable piécette : "le balet de la captivité d'Amour"². Quant à l'œuvre de traduction de *L'Iliade*, nous avons vu qu'elle faisait la part belle aux éléments romanesques (d'ailleurs, dans sa dédicace, Du Souhait place L'Iliade et son roman comique sur un plan d'égalité³). Un dernier exemple ne manque pas d'intérêt, il s'agit du *Pacifique*, pamphlet qui commence son argumentation par un débat littéraire très poétique "au consistoire des Dieux" entre la guerre et la paix, Jupiter tranchant le duel au profit de Minerve⁴.

Ainsi, romancier, François du Souhait reste poète et dramaturge ; traducteur, il n'oublie pas d'être conteur ou même moraliste -n'écrit-il pas au comte de Brienne dans *L'Iliade* : "vous vous servirez des fautes de l'Antiquité pour n'y broncher et prendrez ce que vous en jugerez utile à votre contentement"⁵. Le mélange des genres est donc l'une des caractéristiques de l'écriture littéraire de Du Souhait, il contribue à unifier une œuvre d'apparence fort diversifiée.

¹ Du Souhait, *Les neuf muses...*, 7r^o.

² Du Souhait, *Cloris*, 29v^o-33r^o.

³ "autrefois vous ay-je offert quelque discours facétieux (il s'agit des *Histoires comiques*) mais à présent (...) je vous présente *La suite de l'Iliade d'Homère*.

⁴ Edition nancéienne du *Pacifique*, pp.4-5.

⁵ Du Souhait, *L'Iliade*, p.56.

Une autre tendance d'écriture de Du Souhait aide à l'unification de son œuvre, il s'agit de son procédé d'autopillage permanent.

B. L'AUTO-PILLAGE OU COMMENT CREER EN SE RECOPIANT

Les différentes œuvres de Du Souhait semblent s'enfanter les unes les autres. Comme nous l'avons vu, l'auteur paraît adopter pour principe d'exploiter ses succès en les prolongeant par des suites (*Palémon* suit *Poliphile*, *Gloriande* suit *Anacrine*, etc.). En second lieu, l'auteur n'hésite pas à tirer de ses œuvres la matière de nouveaux ouvrages : un poème comme "Je suis semblable à l'aigle..." apparaît dans cinq recueils différents, *L'épithalame*, *Le plaidoyer*, *Le bonheur de la France*, *Les marqueteries*, *Le discours sur l'attentat*. Une même poésie peut se retrouver dans un recueil poétique et dans la bouche d'un personnage de roman (c'est le cas par exemple de : "Allez jaloux ce n'est point vous"¹). Copies et réutilisation d'un épisode ou d'un plus long récit sont foison -n'a-t-on pas vu l'auteur reprendre intégralement *Glorian et Ismène* dans *Anacrine* ?-. Ce procédé, que j'appellerais volontiers de l'auto-pillage, crée chez le lecteur une impression familière de "déjà rencontré" qui gomme quelque peu l'apparente diversité des œuvres.

Du Souhait utilise ce procédé de deux manières, par inclusions et par bourgeonnement. D'une part, il inclut ses reprises sous forme d'illustrations, d'exemples complémentaires, de récits dans le récit. D'autre part il peut faire naître une œuvre d'une autre : *L'épithalame* remporte-t'il quelque audience ? il lui adjoint quelques pièces et appelle son "nouvel" ouvrage *Le plaidoyer et jugement des trois grâces françaises*. Les poèmes du *Bonheur de la France* ont-ils plu? il leur en ajoute d'autres et obtient *Les marqueteries*.

Cette manie qu'à Du Souhait de piller sa propre œuvre pour "créer" d'autres ouvrages peut paraître malhabile. D'aucuns y verront à juste titre un manque de créativité et une exploitation lucrative des succès établis. Cependant, ce procédé me semble, tout d'abord, une réponse astucieuse à une nécessité : Du Souhait appartient à la catégorie des écrivains à la solde des grands qui le font vivre. Quand il a l'heur de plaire, d'être soutenu et donc de pouvoir publier, il lui faut rapidement fournir des œuvres. S'auto-piller lui permet de répondre à cette nécessité en donnant des œuvres qu'il sait devoir plaire à coup sûr à ses mécènes. L'exemple le plus probant est sans doute celui de *La vraie noblesse* qui devient *Le parfait gentilhomme* lorsque Du Souhait change le destinataire de cette œuvre morale. Ce procédé, d'autre part, présente à mes yeux l'avantage d'unifier globalement l'œuvre de notre prolifique auteur. Il rapproche par exemple deux ouvrages aussi différents que *Les histoires comiques* et *La prudence de l'époux advieilly* car ils ont en commun le même épisode de la veuve qui coupe les oreilles et le nez d'un homme².

Une autre caractéristique de l'écriture de Du Souhait contribue à unifier son œuvre et à définir son style, il s'agit de la présence directe permanente de l'auteur dans ses œuvres.

¹ Du Souhait, *Divers souhaits...*, 10r^ov^o et *Poliphile et Mellonimpe*, 64r^o.

² Du Souhait dans la première des *Histoires comiques*, et dans *La prudence...*, pp.43-44.

II. UN AUTEUR TOUJOURS PRESENT

Du Souhait se plaît à intervenir directement dans le cours de l'expression. Ces interventions servent diverses intentions. D'une part il use de ce procédé pour construire son récit et juger la fiction qu'il crée, d'autre part, Du Souhait procède ainsi pour affirmer avec force ses convictions personnelles.

A. LES INTERVENTIONS DE DU SOUHAIT POUR CONSTRUIRE ET JUGER SON RECIT

Du Souhait intervient tout d'abord dans le schéma romanesque pour passer d'un personnage à un autre ("retournons à Lintamar"¹, "venons voir Agrimante"²), ou d'un récit à un autre. Il intervient également pour présenter ou introduire une nouvelle histoire, c'est le cas par exemple dans *L'académie des vertueux* : "voicy une autre <histoire > qui vous fera cognoistre la beauté de la vertu par la laideur du vice"³. Il peut également par ce procédé clôturer rapidement un chapitre ("C'est assez pour ce coup, on m'appelle ailleurs"⁴) ou terminer rapidement un ouvrage (rappelons par exemple la fin de *Poliphile* : "Nous la (la princesse de Pologne) laisserons retourner à elle afin qu'elle ait loisir d'évaporer sa tristesse et boire de l'eau de joye (...) oublier Poliphile (...) ce que nous dirons au second volume de nostre histoire"⁵).

Certaines interventions de l'auteur servent même à pallier, en quelque sorte, une erreur de conception du schéma romanesque. Ainsi, dans *Anacrine* de très longues pages sont-elles consacrées à mettre en place le rapprochement d'Aladin et de Flavie, puis, alors que le mariage se décide enfin, Du Souhait l'annule en deux lignes sans aucune justification logique réelle : "Aladin devint si passionné de sa cousine Flavie qu'il la fit demander en mariage. Cela fut longtemps en terme, mais à la fin ce mariage fut rompu pour des causes à eux particulières⁶.

Un autre type extrêmement fréquent d'interventions directes de Du Souhait consiste en jugements portés par l'auteur sur ses héros et sur les aventures qu'il a conçues pour eux. Il lui arrive de conseiller ses héros et il suggère par exemple au prince de Pologne une conduite à tenir à l'égard de Mellonimpe : "Ce n'est pas le moyen de se faire aimer d'elle de ne

¹ Du Souhait, *Gloriande*, p.263.

² Ibid, p.334.

³ Du Souhait, *L'académie...*, 33r^o

⁴ Du Souhait, *Gloriande*, p.398.

⁵ Du Souhait, *Poliphile*, 84v^o.

⁶ Du Souhait, *Anacrine*, p.472.

vouloir du mal à celui qu'elle veut tant de bien"¹. Il se permet aussi de commenter une situation pour l'un de ses personnages, il dit par exemple au père de Glorian : "Pauvre père (...) voilà comme la fortune se rit de nos jours"². Le chœur de *Radegonde* prête sa voix à l'auteur pour commenter l'attitude de Floran :

"Jamais un homme vertueux
Ne peut estre voluptueux
Jamais d'une impudique flamme
Il ne peut maculer son âme"³.

L'auteur arrête le cours de son propos pour juger lui-même une situation que sa plume vient de faire naître. Ainsi, de Glorian et Ismène il dit : "ils croient que les épineux commencements produisent des roses à la fin"⁴ ou "ils sont esgalement amoureux l'un de l'autre (...). Ils s'aveuglent en sorte qu'ils ne peuvent prévoir les attentats à leur amour et les embusches qu'on y dresse"⁵. On relèvera, dans d'autres passages, le contentement admiratif de l'auteur devant la tournure que prennent les événements qu'il a inventés : ainsi, dans *L'académie des vertueux* s'écrie-t'il, comme soulagé, "Ils sont enfin mariez et vivent heureux pour avoir esté sages"⁶. Dans le même ouvrage on notera également cet exemple de l'enthousiasme de l'auteur devant une famille harmonieuse : "Bienheureuse famille qui ne résolvez rien que par la résolution de vos supérieurs et qui n'entreprenez rien qui ne soit communiqué à vos pères"⁷.

A côté de ces jugements, plus ou moins émotionnels, de Du Souhait à l'égard de la fiction qu'il crée, on peut également souligner les nombreuses interventions directes qu'il pratique pour affirmer haut et fort ses convictions personnelles.

B. LES INTERVENTIONS DE DU SOUHAI POUR AFFIRMER SES CONVICTIIONS

Il semble que Du Souhait ne puisse s'empêcher d'intervenir dans ses récits pour y donner en clair son avis personnel. Ses interventions sont très fréquentes mais revêtent des formes diverses.

Du Souhait fait un usage fréquent du "je" dans l'œuvre poétique. C'est lui, cet amoureux dont le cœur souffre des rigueurs de l'aimée : "Je ne regrette pas que tien tu ne m'advoçe / J'ai regret seulement de ne le mériter"⁸ ou "Bruslé d'un feu divin, j'aime divinement"⁹. L'utilisation du "je" n'est pas le seul procédé utilisé par Du Souhait pour

¹ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 48r°.

² Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 25v°.

³ Du Souhait, *Radegonde*, 15r°v°.

⁴ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 12v°.

⁵ Du Souhait, *L'académie...*, 86v°.

⁶ Du Souhait, *L'académie...*, 86v°.

⁷ Ibid, 19v°.

⁸ Du Souhait, *Divers souhaits...*, 3v°.

⁹ Ibid, 7r°.

exprimer ses idées, on retrouve sa présence même dans des œuvres qu'on attendrait impersonnelles, comme la traduction de *L'Iliade*. Il ne sait pas s'effacer derrière le texte qu'il traduit. Il éprouve le besoin par exemple de placer des résumés en marge du texte, sème l'ouvrage de dictons moraux, échos de ses propres convictions comme : "souvent la haine a plus de pouvoir en nous que l'affliction" ou "on a plus de gloire de pardonner que de se venger"¹. Du Souhait affectionne tout particulièrement ces adages qui fleurissent abondamment sous sa plume : "souvent pour trop se haster on se repent aussi, pour trop tarder on perd"² ou "aux ames patientes rien n'est impossible"³. Il ponctue ses récits de commentaires moraux, s'agissant par exemple des infortunes qui adviennent aux curieux, il précise : "Voilà comme les recherches surnaturelles donnent des fins inusitées"⁴ ou "voilà comme le diable paye ses ministres"⁵ et encore "ce n'est pas ainsi qu'on doit devenir docte"⁶. Du Souhait intervient même parfois pour donner une sorte de définition des termes qu'il utilise. Dans un récit romanesque centré sur le thème de l'amour, l'auteur profite en quelque sorte de la circonstance pour donner sa définition des "vrais amants" : "Les vrais amants doivent estre semblables au feu qui tant est soufflé des vents et tant plus s'allume, tant plus ils seront battus des infortunes et tant plus ils s'enflamment"⁷. Il lui arrive même de saisir l'opportunité d'une situation romanesque pour laisser chanter son cœur : "Amour, amour, tu es ceste cigüe qui ravit le sens aux hommes et qui les rend sans cognoissance, tu lies nos cœurs de cent nœuds d'amitié, puis une seule opinion les fait rompre"⁸.

Dès lors, on ne s'étonnera pas de la fougue mise par l'auteur à formuler ses jugements personnels lorsque la forme littéraire l'y invite nettement. Ainsi, dans une œuvre de circonstance comme *Le discours sur l'attentat à la personne du Roi*, l'indifférence n'est pas de mise pour Du Souhait. Il laisse véritablement éclater son indignation et prend véhémentement à partie l'auteur de l'attentat : "Où estoit ta foy française qui te faisait monopolier contre ton roy", demande-t-il⁹. C'est avec la même fougue qu'il interpelle Pierre de l'Hostal, auteur du *Soldat français* dans son *Pacifique*, l'accusant même de chercher à troubler l'ordre et l'harmonie au sein du couple royal en poussant le roi à la guerre : "Quoy donc, veux-tu séparer des bras de la royne, celuy que Dieu y vient tant heureusement arrester?"¹⁰, et encore "Je t'accuse d'indiscrétion, de nous vouloir précipiter en une guerre plus volontaire qu'équitable, plus passionnée que raisonnable et plus dangereuse que profitable"¹¹. Jamais l'auteur n'hésite à s'engager personnellement. S'agissant de promouvoir la paix, "meilleure chose que l'homme puisse cognoistre"¹², il livre aux lecteurs son credo en la matière : "Je croy que c'est une espèce de témérité de vouloir entreprendre une chose où l'assurance du danger est plus grande que l'espérance de l'exécution"¹³. S'agissant de conseiller le Roi, il le fait avec lucidité

¹ Du Souhait, *L'Iliade* de 1614, p.229.

² Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 35v°.

³ Ibid, 42r°.

⁴ Du Souhait, *Le malheur des curieux*, pp.47-48.

⁵ Ibid, p.31.

⁶ Ibid, p.36.

⁷ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 4r°v°.

⁸ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 47v°.

⁹ Du Souhait, *Discours...*, p.12.

¹⁰ Du Souhait, *Le pacifique*, p.9.

¹¹ Ibid, pp.148-149.

¹² Du Souhait, *Le pacifique*, p.164.

¹³ Ibid, p.63.

et fermeté : "Espargnez le sang de vos subjects espanché par tant de guerres intestines"¹. S'agissant enfin d'épingler une situation piquante ou de critiquer un abus de société, il le fait ouvertement, n'hésitant pas, pour ce faire, à ouvrir une sorte de parenthèse dans le fil du récit : "Je diray donc, avec Aristote, qu'ez cours des roys il n'y a point d'amis et que l'amitié des courtisans est plus vaine que véritable"² peut-on lire dans *Le pacifique*, "Les rois ont tant de mauvais conseils qu'ils sont contraints quelquefois de les exécuter"³ affirme-t'il dans *Palémon*.

On a parfois l'impression que ce souci d'affirmer clairement sa pensée devient pour notre auteur une sorte de nécessité, de devoir sacré auquel il ne peut en aucun cas se soustraire : "J'ay pris la plume pour satisfaire au devoir de ma foy"⁴ écrit-il. Ce qui rend ce souci sympathique est le "nous" qui ponctue les conseils ou les remarques que Du Souhait prodigue. Il parle pour les autres, certes, mais engage également sa personne, que ce soit dans sa poésie où l'on relèvera son admiration loyaliste pour "notre grand Roy"⁵, dans les oeuvres de circonstance où l'on notera son zèle patriotique ("Nous ne serions pas Français si nous n'espousions vostre défence"⁶) ou dans une œuvre morale comme *Le parfait gentilhomme* où il se remet lui-même en cause en ces termes : "Corrigeons-nous les premiers (...) la bonne voie des prédicateurs donne plus de poix à leur parole que la persuasion de leur parole"⁷.

Comme on peut le constater, Du Souhait est constamment et directement présent dans son oeuvre, et ce, de diverses façons. Peut-être cette manière d'écrire sert-elle parfois à pallier quelque insuffisance, à mieux maîtriser un schéma littéraire -en particulier dans les romans-. Cependant, cette présence de l'auteur me semble être essentiellement le fait d'un homme qui refuse délibérément de s'effacer derrière le phénomène littéraire. Ses convictions, sa fougue, en un mot sa personnalité, le conduisent à faire de la fiction littéraire non pas un bel ouvrage en soi, mais une œuvre destinée à exprimer quelque chose qui lui tient à cœur. Pour François du Souhait, l'art d'écrire n'a pas sa finalité en lui-même. Il se permettra même parfois d'interrompre le déroulement logique du récit si la voix de sa conscience lui impose la nécessité de s'exprimer directement. Du Souhait est partout présent dans son œuvre parce qu'il y a en lui une conviction, un homme, une âme qui veut parler. Du Souhait n'est cependant par un prédicateur. La seconde caractéristique du style de Du Souhait est d'ailleurs l'un des éléments qui contribue le plus à rendre ses "messages" très humains et lui permet de les faire mieux entendre : il s'agit de l'humour qu'il emploie de façon presque permanente. En effet, notre auteur sait sourire, rire et même parfois grimacer.

¹ Idem.

² Ibid, pp.148-149.

³ Du Souhait, *Palémon*, 57r^o.

⁴ Du Souhait, *La vérité de l'Eglise*, 32v^o.

⁵ Du Souhait, *Les neuf muses*, 2r^o.

⁶ Du Souhait, *Discours sur l'attentat...*, pp13-14.

⁷ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 36r^ov^o.

III. L'HUMOUR DE FRANÇOIS DU SOUHAIT

Jouer avec le mot, la phrase et la pensée constitue une règle essentielle d'écriture pour notre gentilhomme champenois. D'une manière générale il ne manque pas d'esprit. Le sourire ou le rire, divertissant ou grinçant, est chez lui une attitude familière. De ce fait, d'une part le comique a une part non négligeable dans son œuvre, d'autre part l'humour se glisse dans de nombreuses pages, alors même que le contexte d'écriture est sérieux.

A. LA PLACE DU COMIQUE DANS L'OEUVRE DE DU SOUHAIT

Il convient d'étudier en premier lieu la place exacte et le rôle de la veine comique dans son œuvre. Certes, Du Souhait ne nous a laissé qu'une seule œuvre comique proprement dite, *Les histoires comiques*, mais son sens de l'humour ne saurait se limiter au seul contenu plaisant de ces *Entretiens facétieux*.

Ce roman comique montre tout d'abord que notre auteur connaît et sait utiliser les recettes habituelles du genre : personnages typiques des farces, situations cocasses, plaisanteries sur la femme, dérision du sexe, saupoudrage régulier de plaisanteries grivoises etc.. Ceci nous prouve que Du Souhait avait l'étoffe d'assurer une production littéraire comique traditionnelle. L'importance du comique ne saurait toutefois se limiter à la seule valeur quantitative de ce roman.

En effet, le seul fait que Du Souhait n'hésite pas à associer cette œuvre plutôt légère à des ouvrages aussi sérieux que *L'Iliade* prouve un esprit non dépourvu d'humour. La dédicace de *L'Iliade*¹ au comte de Brionne associe sans aucune restriction cette œuvre d'érudition avec les *Histoires comiques* : "Autrefois vous ay-je offert quelque discours facétieux (...) mais à présent que vostre aage et vostre jugement désire quelque chose sérieuse et où vous puissiez apprendre, je vous présente la suite de l'Iliade d'Homère". Donner dans le genre comique lui semble parfaitement compatible avec la pratique de la littérature sérieuse, d'ailleurs il donne la même année ses *Entretiens facétieux* et *Le roman d'Anacrine*.

La veine comique n'est certainement pas pour Du Souhait un simple divertissement d'auteur. Elle est l'occasion, pour le moraliste que cherche à être Du Souhait, de peindre le côté noir de l'âme humaine, le côté blanc trouvant plus naturellement sa place dans le roman édifiant ou dans l'œuvre morale. Il écrit d'ailleurs à ce sujet dans l'avis aux lecteurs de *Gloriande*² : "Ce que j'escrie est pour loçer la vertu, afin que ceux de nostre aage la suivent et

¹ Du Souhait, *L'Iliade* p.756.

² Du Souhait, *Gloriande* feuillets liminaires de 1630.

pour blâmer le vice pour le faire éviter". Le comique a donc tout à fait sa place dans l'œuvre de Du Souhait qui d'ailleurs, même s'il ne signe pas son roman comique, ne le désavouera jamais et assumera pleinement sa paternité. Il écrit en effet dans l'avis aux lecteurs : "mes amis ont jugé que cecy <Les histoires comiques> pourrait passer à l'adveu de mes autres enfans, qui ont tous reçu vie et baptême. Aussi esperay-je que cestuy-ci aura la même faveur"¹.

Comme on peut s'en rendre compte aisément, le comique tient une place supérieure au seul rôle quantitatif du roman proprement comique écrit par notre auteur. Il traduit une véritable tournure d'esprit de Du Souhait, les divers usages qu'il fait de l'humour dans l'ensemble de son œuvre vont venir confirmer cette première déduction.

B. L'HUMOUR, ARME D'AUTO-DEFENSE DE DU SOUHAIT

Non seulement notre auteur sait montrer de la drôlerie explicitement mais il utilise son esprit malicieux à titre d'arme d'auto-défense lorsque le besoin s'en fait sentir.

En effet, c'est avec une pirouette et un clin d'œil que Du Souhait parvient à se défendre des critiques qu'on lui porte. Craint-il ses censeurs ? D'eux, il se moque le premier en ces termes : "Je sçay quelque caqueteur dira qu'on voit tousjours quelque bouffonnerie (...) m'habilleray possible à vostre mode imitant de si près vos actions que vous me jugerez tout vostre"² et il trouve des qualificatifs facétieux pour les désigner, "des faquins, que les disgrâces d'amour ont rendu sourds, et qui vont escumant les marmites et les bourses des libraires à leurs nécessitez. Qui vendent le travail de leur plume en son enfance, et qui ne luy sont pères que de nom, et non pas de naissance (...) ne vous amusez à ouyr ces buses qui se couvrent du manteau des muses"³. Lui reproche-t-on de manquer de sérieux en publiant ses *Histoires comiques* ? Il déjoue la critique en écrivant : "Il y en aura qui diront que je suis inconstant en mes escrits, pourquoy ne le seroy-je point puisque je suis fils de femme et que les femmes voudroient au moins changer de mary aussi souvent que de roles"⁴. Doit-il faire entendre sa voix dans la polémique du *Soldat français* qu'alimente la publication de son *Pacifique* ? Il répond avec humour à Pierre de l'Hostal : "Je sçay bien que l'auteur du *Soldat français* (...) dira que j'apprends de luy et qu'il ne sçaurait rien apprendre de moy. Je luy responds avec Caton que les fols ne peuvent rien apprendre des sages pour ne pouvoir juger de leurs perfections, mais que les sages apprennent bien d'un fol pour en sçavoir marquer les fautes"⁵. Cherche-t'il à s'excuser d'avoir fait des omissions dans sa galerie de portraits édifiants des *Chastes dames* ? Il rédige avec malice la dédicace humoristique suivante "aux dames"⁶ : "Mesdames j'ay jetté ce coup d'essay en l'air ; mais je crains que comme un plomb il ne tombe que sur ma teste". Veut-il se défendre des critiques qui lui reprochent la présomption avec laquelle il veut faire des ouvrages édifiants comme *Le glorieux contentement*

¹ Du Souhait, *Histoires comiques* 2r^o.

² Du Souhait, *Divers souhaits d'amour* a4r^ov^o.

³ Du Souhait, avis aux lecteurs du *Roman d'Anacrine*, pp.5-10.

⁴ Du Souhait, avis aux lecteurs des *Histoires comiques*, 2r^o.

⁵ Du Souhait dans les onze pages de l'avertissement aux lecteurs du *Pacifique*.

⁶ Du Souhait, seconde dédicace plaisante qui fait suite à une première dédicace tout à fait sérieuse à mademoiselle de Clapisson dans l'édition lyonnaise de 1600 des *Portraits des chastes dames*, a3r^ov^o.

des ames ou *Le parfait gentilhomme* ? par avance, il réplique avec bonhomie à ses détracteurs : "Vous direz que je suis de ces pères mal sains qui ne font naistre que des enfans sans force, et je diray que vous estes de ces impuissans qui n'en font point naistre du tout"¹. Cherche-t'il à promouvoir son œuvre poétique ? Il compose cet amusant quatrain :

"Les ignorans de l'univers
pour leur hommage ne vous prendront que pour chenilles
Mais les doctes et plus habilles
Vous prendront tousjours pour des vers"².

Mais, l'humour pour Du Souhait est plus qu'un moyen d'esquiver habilement et plaisamment une polémique qui risquerait d'être trop sérieuse, c'est aussi une tendance profonde de son écriture.

C. L'HUMOUR, ARME D'ATTAQUE DE DU SOUHAIT

L'humour permet à Du Souhait de mettre le lecteur de son côté lorsqu'il a des critiques à formuler sur des points quelque peu épineux. Il fait une sorte de clin d'œil au lecteur pour critiquer "la longueur des études où bien souvent on devient plutôt vieil que savant"³. Il use de la plaisanterie pour s'interroger sur les capacités des nobles, ses contemporains : "Pourquoi est-ce que les grands sont plus propres à manier un cheval que toute autre science, sinon que le cheval ne les flatte point et les fera aussi tost tomber que le plus petit du monde"⁴. C'est encore à l'humour qu'il recourt lorsqu'il amorce la défense de telle dame que les mauvaises langues égratignent : "Ne sçavez vous pas qu'il vaut mieux estre nu que de prendre des habits qui nous blessent"⁵. S'il veut glisser quelques doutes insidieux sur les motivations réelles de la trop sage conduite d'une dame, il fera encore appel à l'humour : "J'étais dès la fleur de mon aage addonnée à la chasteté ; Mais mon aage estant augmenté m'y addonne encor' davantage"⁶.

Parler avec humour permet donc à Du Souhait de parler très librement à ses contemporains et lui évite d'être sentencieux.

D. L'humour, jeu rhétorique

L'humour est enfin une manière ludique d'utiliser les mots, c'est un véritable jeu littéraire d'écriture. Du Souhait, en effet, sait jouer avec le vocabulaire et avec la rhétorique. Il s'amuse par exemple à composer des anagrammes : "Par accords en fin ung Dieu lioit leurs

¹ Du Souhait, 3v° du *Parfait aage*, 4r°v° du *Glorieux contentement* et 3v° du *Parfait gentilhomme* avec cette variante : "impuissans qui n'en pouvez faire naistre".

² Du Souhait, *Marqueteries*, 60r°.

³ Du Souhait, *Le bonheur des sages*, p.74.

⁴ Ibid, p.23.

⁵ Du Souhait, *Les portraits...*, Lyon, p.145.

⁶ Idem.

ames", anagramme de François Clapisson et Marguerite d'Ulin¹. Il paraît prendre plaisir à lutiner les homonymes : "Des roses, du jasmin et de l'oeillet aussi / En procède une fleur de pareille nature / Mais de la marguerite en provient le soucy"². Il s'entend fort bien à bâtir des contrepèteries : "faisons-nous imiter et rendons nous respectueux aux lettres pour rendre les lettres respectées"³.

Outre ce florilège de jeux de mots, notre auteur a fourni à une société mondaine attirée par les plaisirs des jeux de société, des galeries de portraits, des romans à clés tout à fait propices à divertir cette catégorie de public mondain. Il précise par exemple à la fin d'un "portrait" de "chaste dame" : "Le nom n'est pas en ce pourtraict. Ses mérites vous l'apprendront mieux que ma plume"⁴. Il compose par ailleurs des petites joutes oratoires plaisantes entre grandes dames et "grâces" de la mythologie, s'ingénie à multiplier dans ses récits les situations de surprise engendrées par l'utilisation de déguisements : c'est Filiris habillé en fille, telle soubrette en vêtements masculins, un juge en costume d'"écolier", un sergent en habits féminins⁵. C'est aussi Flavie et Isidore travesties en armures de chevaliers⁶. Les situations nées de l'utilisation fréquente des déguisements sont toujours plaisantes, souvent franchement comiques : "C'estoit un beau change de voir Aladin entretenir sa soeur (Isidore) pour Agrimante et Agrimante la sienne (Flavie) pour Aladin"⁷.

Ainsi, Du Souhait sait-il jouer avec la rhétorique comme avec les situations et les personnages. Ce fonds d'humour, finalement inattendu chez un écrivain si empressé d'intervenir dans son récit pour moraliser, permet, il me semble, à son discours d'être mieux entendu, à ses critiques d'être mieux acceptées, à ses élans d'être mieux suivis. Ce ton de léger mais constant badinage lui permet également de plaire à un public plus spontanément porté à se divertir qu'à corriger ses mœurs.

¹ Ce vers revient en refrain en fin des stances qui clotent l'avis aux lecteurs des *Pourtraits...*

² Du Souhait, *Marqueteries*, 36r°.

³ Du Souhait, deuxième des *Histoires comiques*.

⁴ Du Souhait, *Pourtraits...*, p.38.

⁵ Situations recueillies dans la seconde et la troisième des *Histoires comiques*.

⁶ Du Souhait, *Anacrine*, p.493, par exemple.

⁷ Du Souhait, *Anacrine*, p.497.

IV. LE MELANGE DE MODERNITE ET DE TRADITION

Outre l'humour, la "modernité" voulue et affirmée à maintes reprises par Du souhait me semble un des traits caractéristiques de son écriture. Cette modernité ne signifie toutefois nullement que Du Souhait soit un ignorant des choses du passé.

A. L'HERITAGE CULTUREL DE DU SOUHAIT

Sans même parler de *L'Iliade* où la culture de Du souhait ne fait aucun doute, nous noterons que l'écriture de notre auteur fourmille de réminiscences de sa culture, voire de son érudition : Ajax et Hector¹ lui sont aussi familiers qu'Ulysse et Pénélope². Moïse et Daniel³ côtoient Romulus et Rémus, Alexandre et Scipion l'Africain⁴. Il cite l'exemple de Pygmalion⁵ et de la Vierge Marie⁶, fait dialoguer ensemble Mars et Jupiter⁷, Clion et Terpsichore⁸. Il utilise l'exemple de César⁹ aussi bien que celui de Salomon¹⁰ ou de Samson¹¹. Ces exemples prouvent la culture de notre auteur d'une part et en même temps les limites de cette culture. Il a surtout retenu de ses lectures classiques les grands noms, ceux qui font partie du patrimoine culturel le plus traditionnel. Du Souhait montre également dans ses ouvrages qu'il pratique et apprécie les lectures de ses contemporains. Il a très certainement lu en effet les *Amadis*, connaît les récits médiévaux de la tradition française (comme la Châtelaine de Vergy). Il a fréquenté très certainement les romans de chevalerie du Moyen Age français et donne par exemple une place de choix dans son œuvre romanesque à Richard d'Angleterre, la reine Guenievre, les chevaliers de la Table Ronde, et Merlin l'Enchanteur¹². Dans une même caverne peuvent ainsi voisiner l'épée de Roland, les armes de Lancelot, la lance d'Abigail, l'écu d'Achille. On sait également que notre auteur lisait les ouvrages des écrivains français de

¹ Du Souhait, *Pourtrait des chastes dames...*, p.124 : "Sa chasteté est le bouclier d'Ajax... ses mérites sont les armes d'Hector".

² Du Souhait, *Marqueteries*, 29v° : "Après un long séjour, ainsi que fit Ulysse / Cher espoux, tu reviens ta Pénélope voir".

³ Du Souhait, *Le bon ange du Roy*, pp.3 et 4.

⁴ Idem.

⁵ Du Souhait, *Divers souhaits...*, 13r° : "Toy qui vas façonnant d'une sçavante plume / les riches raretez de ton petit volume / Pour luy donner la vie aime le tout premier / lorsqu'il sera vivant on t'en donnera gloire".

⁶ Du Souhait, *Marqueteries*, 4v° : "Ainsi que le soleil laisse la vistre entière / Bien qu'il face au travers pénétrer sa lumière / Elle demeure entière en sa virginité".

⁷ Du Souhait, *Plaidoyer...*, 17r°.

⁸ Du Souhait, *Les neuf muses...*, 8v°-10r°v°.

⁹ Du Souhait, *Le vray prince*, 29r°.

¹⁰ Ibid, 37v°.

¹¹ Du Souhait, *La vraye Noblesse*, 28r°.

¹² En particulier dans le cycle d'Anacrine.

son époque, qu'il connaissait très certainement *L'Heptaméron* de Marguerite de Navarre pour ne citer que lui.

De ce rapide tour d'horizon on peut conclure que Du Souhait possède un réel bagage culturel qu'il utilise chaque fois que cet héritage sert de support à ses idées, lui fournit une caution de son sérieux ou élargit la palette de son expression¹. Jamais l'érudition de notre auteur n'est une fin en elle-même, jamais il ne sacralise l'héritage du passé. Il se plaît d'ailleurs à dire : "Pour les subjects antiques que je traite à la moderne et où je mesle quelque invention de l'antiquité, c'est selon mon humeur"². "L'humeur" de Du souhait le pousse à s'affirmer "moderne" pour plusieurs raisons. Il se veut "moderne" d'une part, par un souci permanent d'être intégré à son siècle, d'autre part, par une fierté non feinte à préférer la création originale au pillage des richesses littéraires des Anciens.

B. LA MODERNITE DE FRANÇOIS DU SOUHAIT

Du Souhait donne à l'actualité de son époque une place de choix dans son écriture. Certes, la vie de ses contemporains lui fournit directement la matière des œuvres de circonstance, le prétexte des pamphlets, le sujet de poésies³, les modèles de nombreux portraits, mais elle lui permet également de situer ses œuvres dans un temps réel. Ainsi, *Poliphile et Mellonimpe* se déroule "durant que notre France sacrifioit à Mars, la Suède offroit ses victimes à Vénus"⁴. Alors même qu'il nous transporte dans un monde de fiction, l'auteur garde au cœur de son inspiration l'histoire de son temps. C'est bien l'auteur pamphlétaire qui fait parler en ces termes telle "ombre" rencontrée par Clion dans *Le plaidoyer* : "Quand je vis de sang la machine mouillée / Qu'au sang du fils le père avait sa main souillée / Et que déjà la France en ruine penchait"⁵. C'est le même auteur pamphlétaire qui fait le rapprochement entre un épisode de l'histoire de la France et tel combat d'un roman de chevalerie : "il semblait que ce fust la figure de ce brave régiment des gardes de Henry le Grand, Roy de France, qui par sa valeur donnera un jour la paix à ses subjects"⁶. Qui d'autre qu'Henri IV se cache derrière ces vers de Radegonde : "Ce grand Roy dont la dextre imperière / réfrène des Français l'arrogance guerrière"⁷ ? C'est encore l'histoire de France qui constitue, comme nous l'avons vu, la trame de la fresque des romans de chevalerie. Rappelons simplement le sous-titre de *Cloris* : "roman des histoires de ce temps" et la déclaration d'intentions de l'auteur : "Maintenant que la paix vient oster les armes de nos mains pour nous donner loisir d'offrir nos cœurs à l'amour, je veux escrire une histoire autant véritable que recogneue de nostre siècle"⁸, déclaration voisine de celle de l'avant-propos d'*Anacrine*⁹. De même, *Le plaidoyer*, œuvre où pourtant le rêve est roi, se veut une "histoire notable".

¹ Il aime les images suggestives et appelle par exemple le duc de Montpensier un "Mars" dans *Les divers souhaits...*, 7r^o.

² Du Souhait, avis aux lecteurs d'*Anacrine*, 5r^o.

³ Comme "Le Roi comme père à ses subjects" maintes fois repris, en particulier dans les *Marqueteries*, 7v^o.

⁴ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 2r^o.

⁵ Du Souhait, *Le plaidoyer*, 20r^o.

⁶ Du Souhait, *Gloriande*, p.36.

⁷ Du Souhait, *Radegonde*, p.16.

⁸ Du Souhait, *Cloris*, 12r^ov^o.

⁹ Du Souhait, *Anacrine*, pages liminaires.

Comme on le voit Du Souhait fait largement appel à l'actualité de son temps dans ses œuvres, c'est sa première manière de se montrer "moderne", mais notre auteur affirme sa modernité différemment.

Du Souhait, en effet affiche nettement préférer les sources d'inspiration qu'il trouve dans son époque, à l'héritage du passé. C'en est fini de l'admiration sacrée pour les auteurs anciens. Pour Du Souhait, l'imitation des Anciens est à proscrire et non à recommander. Il écrit à ce sujet : "Je me plains de nos escrivains qui laissent fanir les fleurs de leur temps pour faire fleurir les fucilles des siècles passez. C'est haïr ce qu'ils sçavent et aymer ce qu'ils n'ont pu sçavoir"¹ et encore : "Je ne veux emprunter ni mendier mon histoire ni des Grecs ni des Latins ni des François mesmes, je n'iray aux cerises qu'à mon jardin et ne prendray mes fleurs que chez moi"², que l'on peut rapprocher de cette autre exclamation de l'auteur : "Qu'est-il donc besoin de mendier chez les Anciens les tesmoignages des effets de l'amour puisque notre siècle les fait renaistre"³. Dans cet esprit, on ne saurait plus être choqué des libertés prises par l'auteur dans sa traduction romancée de *L'Iliade* ou dans son adaptation de *La châtelaine de Vergy*. A la société qui l'emploie, Du Souhait ne veut pas donner d'œuvre vraiment érudite, serait-elle d'ailleurs prête à en lire? Il préfère intéresser son public en donnant la première place à l'histoire de son temps, en utilisant les souvenirs du passé (et il s'en tient à l'héritage culturel le plus traditionnel) très librement, comme une sorte de répertoire pour illustrer ses propos et leur donner le cas échéant plus de crédibilité.

En conclusion, Du Souhait nous apparaît comme un homme cultivé et un écrivain soucieux de s'intégrer à la société lettrée de ses contemporains. Il allie la modernité à la tradition sans faire table rase de l'héritage culturel du passé, il se fait le défenseur de la grandeur de toute création originale.

¹ Du Souhait dans le portrait de madame de Revel, *Pourtraits...*, p.93.

² Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 3r^o.

³ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 1v^o.

V. POESIE ET REALISME OU L'ART DU PORTRAIT CHEZ FRANÇOIS DU SOUHAIT

Pour étudier avec plus de précision cet autre trait qui me semble caractériser l'écriture de Du Souhait, à savoir le mélange très intime et permanent de la poésie et du réalisme, je me suis penchée sur l'étude de l'art du portrait dans l'ensemble de l'œuvre de notre auteur.

A. L'ABSENCE DE PITTORESQUE DANS LE STYLE

Une première remarque s'impose : réalisme et pittoresque semblent la plupart du temps être évacués des descriptions. On ne connaît quasiment aucun détail pittoresque qui puisse véritablement caractériser les princes suédois, polonais ou danois de *Poliphile et Mellonimphe* ou de *Palémon*, pas plus que l'Angleterre, l'Italie, la France ou la Pologne¹, Mayence, Paris², ou l'île fortunée³ traversée par les chevaliers de *Gloriande*. Le pittoresque est absent dans les maigres descriptions du cadre dans lequel évoluent les personnages, il l'est également dans la manière dont Du Souhait présente ses héros. L'aspect physique des personnages reste très flou, ainsi Cloris et ses sœurs sont-elles "des miracle<s> de leur sexe"⁴, l'héroïne elle-même est "telle qu'on ne savait presque si elle estoit à la cour ou si la cour estoit à elle". Pour faire un portrait de ces personnages ou du moins pour essayer de se les représenter, c'est donner bien peu d'éléments! Même les fêtes qui sont relativement nombreuses (bals, mariages, tournois) ne sont, dans la plupart des cas, qu'évoquées et non décrites : "le Roy fit faire maints festins, dances, courses de bagues où Poliphile fit des merveilles"⁵. De toute évidence, Du Souhait ne cherche pas à introduire d'éléments pittoresques dans son style. Doit-on affirmer pour autant que le style de Du Souhait ne sait pas être descriptif?

B. LE POUVOIR EVOCATEUR DU STYLE DE DU SOUHAIT

Malgré la quasi absence de pittoresque, le style de Du Souhait nous a semblé pourtant être capable d'évoquer et de suggérer. Si l'on considère la manière dont il "peint" la ville de Liège, on remarque qu'il note : "la principauté de Liège, assez recommandée pour

¹ Pays traversés par Poliphile pour y achever sa formation dans *Poliphile et Mellonimphe*.

² Villes où les étudiants du *Bonheur des sages* font leurs classes chez les jésuites.

³ Du Souhait, *Gloriande*, p.399.

⁴ Du Souhait, *Cloris*, 2r^o.

⁵ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimphe*, 45r^o.

l'excellence de la bière"¹. Du marché d'Abbeville en Picardie, il précise qu'il s'agit d'un lieu "d'où viennent les bons yvrongnes et les mauvais musiciens"². De la tiédeur de l'air printanier il nous donne ce touchant tableau : "en ce beau mois d'Avril les chaudes colombelles / qui bec à bec se font des caresses nouvelles"³. En d'autres termes, si l'auteur n'est pas réaliste, il sait être évocateur. Il convient donc de se demander comment Du Souhait sait décrire sans réalisme.

La puissance suggestive d'évocation n'est pas tant due au choix des détails pittoresques qu'à la judicieuse association des mots et de leurs connotations émotionnelles. Cette association permet de se représenter intellectuellement et affectivement des personnages, des lieux, des scènes que l'absence de détails physiques empêchait de se figurer picturalement. Ainsi, d'un gentilhomme français, l'auteur notera-t'il : "sa qualité et son mérite lui procuraient des amis qu'il visitait par compliment, s'y comportant avec tant de respect qu'il semble avoir changé sa courtoisie française en une gravité allemande"⁴. Si la beauté physique de la jeune Cloris n'est que pâlement décrite, sa personnalité, toute symbolique de la jeune fille vertueuse, apparaît très nettement dans cette remarque : elle "servoit de miroir à toutes les dames qui faisaient profession d'être vertueuses"⁵. Du Souhait sait donc faire des portraits suggestifs qui font ressortir, non pas le réalisme d'un tableau, mais la capacité à évoquer ce qui lui semble être l'essentiel d'un être ou d'une situation. Veut-il peindre la générosité d'une de ses chastes dames, qu'il sait trouver le détail suggestif : "ses mains plus fréquentes à donner aux pauvres qu'exiger des riches, à payer à ses créanciers qu'à prendre de ses débiteurs"⁶. Cherche-t'il à louer la chasteté d'une autre dame, qu'il donne ce tableau : "Les ironnelles prennent plaisir à cimenter leur logette avant que faire esclorre leurs petits et ont souvent des soliveaux, quelques fois des chevrons pour fondement de leur édifice. Madame de Migène a fortifié ses vertus avant que nous en montrer les effets, sa chasteté est la poultre qui soustient ses actions et son bel esprit, le ciment qui embellit ses entreprises"⁷. Ce dernier exemple prouve bien que Du Souhait est fort capable de descriptions physiques originales, donc, s'il s'en abstient d'une manière générale lorsqu'il veut présenter un personnage, un lieu ou une situation c'est, il me semble, parce qu'il préfère, par le jeu des associations de mots et d'idées, nous faire ressentir intuitivement l'objet qu'il cherche à évoquer. Même ses descriptions réalistes demandent à être approfondies. Ainsi en va-t-il de ce portrait particulièrement parlant d'un laboureur, longuement décrit dans *Les neuf Muses...* et dont je ne citerai qu'un court extrait :

"Il boit tantost du vin, le plus souvent de l'eau
Et met sur son trenchoir a chacun son morceau
Il n'a si tost mangé pour dessert une pomme
Qu'on le voit sur un banc tout abattu du somme (...)"⁸

¹ Du Souhait, seconde des *Histoires comiques*.

² Du Souhait, cinquième des *Histoires comiques*.

³ Du Souhait, *Beauté et amour*, 20r^o.

⁴ Du Souhait, troisième des *Histoires comiques*.

⁵ Du Souhait, *Cloris*, 3v^o.

⁶ Du Souhait, *Les pourtraits*, a3v^o.

⁷ Ibid, p.155.

⁸ Du Souhait, *Les neuf muses*, 10v^o-11r^o.

On pourrait en effet taxer le style de l'auteur dans ce passage de réaliste, si ce portrait n'était mis dans la bouche de la déesse Euterpe d'une part et s'il ne figurait dans l'ouvrage qu'en contrepoint symbolique d'un débat savant et presque philosophique entre Terpsichore et madame de Marmoutier¹. Autrement dit, l'auteur ne se fixe pas pour intention de peindre un tableau champêtre réaliste, mais se propose avant tout d'évoquer une existence paisible, en harmonie avec les rythmes naturels. Dans un même esprit, quoique dans un genre bien différent, on reconsidérera l'apparent réalisme qui préside à cette description de la tenue d'Isidore : elle "se fait apporter des habits de femme, avec le hausse col et les demy brassars de parades tout couverts de pierreries, ses cheveux frisez, enrichis de brillants, et d'autre parade à l'usage de leur sexe. Des boutons de diamants sur les manches de sa robe (...) Deux grandes escarboucles au devant et au derrière de sa robe. Un miroir d'or, esmaillé de gris violent, une monstre d'or, couverte de diamants. Bref, parée de tout ce qui donne lustre à la beauté des dames"². Ces derniers mots nous donnent la clé pour comprendre le choix d'écriture de Du Souhait. Au fond, peu lui importe le sens précis des détails qu'il a choisi de nous donner. Du Souhait s'offre le luxe d'une abondance de détails, non pour peindre fidèlement la parure d'Isidore, mais pour souligner la féminité et la richesse de sa toilette par opposition à la rudesse virile de l'armure de chevalier qu'elle portait jusque là. De même faut-il comprendre au delà du réalisme des détails, ce charmant portrait d'une vieille courtisane brossé par Du Souhait dans ses *Histoires comiques* : "Elle lavait ses dents d'eau de naffe pour corriger leur puanteur, elle empruntait des cheveux blonds d'une perruquière (...) elle polissait son frond avec un linge chault, trempé dans une lessive faite de cendres d'orties et de guimauves. Elle nettoyait sa face avec de l'urine de petites filles et de l'eau de fleurs de fèves et de rosmarin. Elle agençait le blanc sur son sein et souvent cachait sa maigreur sous une gorge de cire"³. Cette fois encore l'auteur ne donne pas gratuitement dans le pittoresque du détail. Il accentue la précision du portrait pour provoquer l'effet comique nécessaire au ton général de l'ouvrage. L'abondance de détails est là pour mieux ridiculiser le personnage et faire rire le lecteur à ses dépens.

On peut conclure de cette étude que l'absence quasi générale de réalisme dans l'écriture de Du Souhait ne vient pas d'une sorte d'inaptitude de l'auteur à décrire avec précision un objet ou un personnage. Le but de l'auteur n'est pas de peindre une réalité mais d'évoquer une vérité. Il ne cherche nullement à brosser un tableau physiquement ressemblant, mais à suggérer intuitivement une vérité profonde. N'est-ce pas là, au fond, le but de tout artiste authentique ? En ce sens, rêve et réalité se confondent et on ne s'étonnera pas de trouver le qualificatif de "véritable" pour une histoire qui laisse tant de place au merveilleux comme le fait *Les chastes destinées de Cloris*. Pour notre auteur, déesses et chevaliers de légendes, grottes enchantées et îles imaginaires ont autant de consistance littéraire que les personnages traditionnels des romans, tel grand homme de son époque ou le Roi et que les lieux et les décors fournis par la réalité que nous connaissons. Réalisme et poésie se mêlent pour évoquer une même vérité, celle de l'auteur, sa vision d'artiste et d'homme qu'il porte sur le monde et les êtres.

¹ Le dialogue porte sur la place et le rôle du soleil dans *Les neuf muses*, 10r^ov^o.

² Du Souhait, *Anacrine*, pp.487-488.

³ Du Souhait, quatrième des *Histoires comiques*.

On ne s'étonnera donc pas non plus si l'écriture de Du Souhait privilégie un autre procédé stylistique où le pouvoir d'expression est l'effet recherché en priorité : l'image.

VI. L'IMAGE DANS L'OEUVRE DE DU SOUHAIT

La fréquence des images dans l'ensemble des œuvres de Du Souhait permet de dire que cette figure de rhétorique est une constante stylistique de notre auteur.

A. L'IMAGE : UNE CONSTANTE DU STYLE

L'image nous est apparue comme une véritable habitude stylistique de Du Souhait. On la rencontre constamment dans la prose romanesque où les regards, par exemple, sont "ambassadeurs"¹ des désirs des personnages, dans les œuvres de circonstance où l'on prie le Roi d'édifier la paix comme on bâtirait "une arche"², dans les œuvres morales où la vertu est un "rocher qui ne submerge en la tourmente et le vice un plomb qui ne se peut garentir de naufrage"³, où la Trinité est suggérée dans ce tableau : "aux cieux, on remarque trois propriétés en un seul soleil, la rondeur, la lumière et les rayons, en l'Eglise on croit trois personnes en un seul Dieu (...) le Père comprend le Fils et le Saint Esprit, comme la rondeur contient la lumière et les rayons"⁴, où le Prince devient un "paon" qui "abrite de ses aisles les petits de sa compagnie, il les appelle à la victaille et les déffend des ongles du milan"⁵. De la même manière, l'image jalonne l'œuvre dramatique : on y voit Radegonde parler du "fleuve"⁶ de ses larmes et Constance expliquer comment pour elle "le jour est un ciel et la nuict un jour"⁷. Comme on peut s'y attendre, l'œuvre poétique en est émaillée, le sein de l'aimée devient un "nid d'amour"⁸, le vice "une boçe où volupté se veautre"⁹ et le monde "un esgout de sensualité"¹⁰.

B. LES LOIS DE COMPOSITION DE L'IMAGE DE DU SOUHAIT

Omniprésente, l'image me semble obéir à des lois précises de composition. Le hasard ne préside pas au choix des termes des comparaisons. L'essentiel du vocabulaire utilisé par

¹ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 4v° et *Cloris*, 9v°.

² Du Souhait, *Le bon ange du Roy*, p.10.

³ Du Souhait, *Les pourtraicts...*, a2r°v°.

⁴ Du Souhait, *La vérité...*, 6r°.

⁵ Du Souhait, *Le vray Prince*, 7v°.

⁶ Du Souhait, *Radegonde*, 7v°.

⁷ Ibid, 24r°v°.

⁸ Du Souhait, *Marqueteries*, 21r°.

⁹ Ibid, 12v°.

¹⁰ Idem.

notre auteur pour constituer son recueil d'images appartient à la nature : la campagne, ses bois, ses champs, ses fleurs, ses rivières, les astres et les saisons, et à certaines activités comme la chasse et la guerre.

Sans avoir la prétention d'analyser de manière exhaustive ce vocabulaire, on étudiera plus précisément les éléments qui, par la fréquence de leur utilisation, caractérisent assez bien l'image de Du Souhait.

- le vocabulaire de la chaleur et de la lumière
- le vocabulaire du froid et de la nuit
- le vocabulaire de la chasse et de la guerre
- le vocabulaire de l'eau
- le vocabulaire du lien, concret et abstrait
- le vocabulaire des saisons et du cycle de la nature.

1. Le vocabulaire de la chaleur et de la lumière.

L'amour est constamment désigné par des termes évoquant la chaleur : "chaste feu"¹ de Radegonde, il est "la flamme" qui embrase le cœur de tous les amants : "leurs discours furent les allumettes de leur amour (...), leur honneste contention les boutefeux de leur passion"². "Bruslé d'un feu divin, j'aime divinement"³ dit l'amoureux qui avoue n'avoir "jamais senti les doux feux de tes flammes"⁴ et déclare "il faudra que comme un papillon je me brusle à son flambeau"⁵. Les yeux sont les "feux divins"⁶ ou autres "divins flambeaux"⁷ responsables de ces incendies émotionnels ("yeux, qui bruslez des rois les puissans diadèmes"⁸). Ce thème peut également être utilisé dans des images grivoises comme c'est le cas dans les *Histoires comiques*, en vers ("un borgne cherchait un brandon / Pour faire enflamer une dame"⁹) comme en prose ("Ils ne purent pas si longtemps joçer des soufflets que la mesche ne print feu"¹⁰ ou encore il "esteignit la chandelle pour bailler la sienne à sa cousine"¹¹).

Au thème de la chaleur, et à titre de complément, s'ajoute celui de la lumière. Les yeux sont les éléments sur lesquels se focalise cette comparaison. Ils sont des "nouveaux soleils"¹², précieux guides de l'amoureux qui déclare : "Beaux yeux (...) lumière de ma vie / Qui ne voulez pourtant esclairer que ma mort"¹³, ou encore, comme Ilis à Lucinie : "Bergère, dont les yeux, lumière de mes yeux / aveuglent le soleil, la lumière des cieux"¹⁴. D'autres fois,

¹ Du Souhait, *Radegonde*, 26v°.

² Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 4v°.

³ Du Souhait, *Les divers souhaits...*, 11v° et *Poliphile*, 59v°.

⁴ Du Souhait, *Beauté et amour*, 8r°.

⁵ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 9v°.

⁶ Du Souhait, *Divers souhaits*, 4v°.

⁷ Ibid, 18v°.

⁸ Ibid, 11v° et *Poliphile et Mellonimpe*, 59v°.

⁹ Du Souhait, troisième des *Histoires comiques*.

¹⁰ Du Souhait, sixième des *Histoires comiques*.

¹¹ Idem.

¹² Du Souhait, *Marqueteries*, 51v°.

¹³ Du Souhait, *Divers souhaits*, 18v°.

¹⁴ Du Souhait, *Beauté et amour*, 9r°.

c'est la femme qui est tout entière identifiée à un corps céleste lumineux : "Vous brillez sur la terre ainsi que le soleil"¹, lit-on, ou encore : "Estoille de ma vie, astre de mon amour / Qui fais briller par terre une clarté si sainte"². La vertu peut, elle aussi, être une "lumière qui eslaire vos entendemens"³. Comme Jésus Christ lui-même, "Les cieus ont leur soleil et leur lune, l'Eglise a Jésus Christ pour soleil et pour lune"⁴.

2. Le vocabulaire du froid et de la nuit

A l'opposé du thème précédent, l'auteur utilise pour peindre le non-amour ou la mort, tout naturellement le thème du froid et son complément celui de l'obscurité et de la nuit. S'il cherche à se préserver de l'amour, le jeune homme fait montre d'une "froide patience"⁵, s'il parvient à lui résister, il est qualifié de "froidureux"⁶. S'il doute de la réciprocité de ses sentiments, il a "la glace en la bouche"⁷, s'il éprouve du chagrin, on parlera des "ténèbres de ses afflictions"⁸. La mort s'identifie à la nuit. On lit par exemple ces quelques vers destinés à consoler une mère qui a perdu son enfant : "Qui pourrait soulager les ennuis de la mère / qui de son plus beau jour en voit naistre la nuit"⁹.

3. Le vocabulaire de l'eau

Le thème de l'eau apparaît très fréquemment sous la plume de Du Souhait. L'eau sert à évoquer les chagrins éprouvés par les amants. Son débit varie, en quelque sorte, proportionnellement à l'intensité de la peine éprouvée. L'eau est simple humidité lorsque l'amoureux doute des sentiments du partenaire : "Voslez donc mes souspirs dans le sein de ma belle / Humectant de vos airs la blancheur de son sein"¹⁰. Si la peine de l'amant croît, l'intensité de l'humidité augmente conjointement : "mon lit (...) est la nuit humecté / Du fleuve de mes larmes" dit Radegonde¹¹. Ce fleuve peut devenir un véritable "torrent"¹² dans certains cas douloureux dont il est difficile de consoler un amant éconduit. Lorsque la suivante Sylvie tente par exemple de consoler Mellonimpe, Du Souhait a cette expression : "elle essora les premières plaintes de ses amours"¹³. L'héroïne sera, à la fin du roman occupée à "évaporer sa tristesse"¹⁴.

¹ Du Souhait, *Divers souhaits*, 8v°.

² Ibid, 21v°.

³ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, p.68.

⁴ Du Souhait, *La vérité de l'Eglise*, p.5.

⁵ Du Souhait, *Les proprietez*, 5v°.

⁶ Du Souhait, *Les divers Souhaits...*, 2r°.

⁷ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 15r°.

⁸ Du Souhait, *Pourtraits des chastes dames*, p.54.

⁹ Du Souhait, *La prudence...*, 15v°.

¹⁰ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 10r°v°.

¹¹ Du Souhait, *Radegonde*, 6v°-7r°.

¹² Du Souhait, *Marqueteries*, 31r°.

¹³ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 19v°.

¹⁴ Ibid, 84v°.

Mais, "les orages"¹ qui menacent les amants "soufflez des vents"²; ou "battus des infortunes"³ les anéantissent parfois totalement : "tous mes contentemens sont noyez de mes larmes"⁴ pleure celui qui a perdu l'être aimé.

Dans ce contexte, l'aventure amoureuse est souvent comparée à un périlleux voyage en mer que peint à merveille ce poème :

"Je flotte encore sur l'amoureuse mer
(...) Belle voicy Leantre amoureux
Qui va flottant sur les flots amoureux
Esclairez luy qu'il ne face naufrage
Il entrevoit les flambeaux de la tour
Mais il ne peut passer l'onde d'amour
Si tu ne veux l'esclairer d'avantage"⁵.

Le thème de l'eau, du voyage dangereux sur une mer hostile sert également à l'auteur pour évoquer une existence humaine qui s'efforce au bien. A celui qui s'applique au bien, Du Souhait prodigue ces conseils : "Vous devez avant que vous amarer en la tourmente de la vertu prendre mes enseignemens pour ancre et mes advertissemens pour voile, à fin que vostre nef puisse treuver un port, ou du moins quelque assurance parmy l'orage des vents et les ondes de ce monde"⁶. Au roi qui s'efforce de faire régner la paix dans le royaume de France, il dit : "Vous pouvez calmer cet orage qui nous menace d'une telle subversion et bâtir une arche qui nous garantira de ce déluge"⁷. Il reprend ce même thème dans *Le Pacifique* : "Considérons les escueils, les dangereuses noçes d'eaux que nous avons passé par tout le cours de ceste guerre, à fin qu'impudemment nous ne retournions en ceste tempeste : car les seconds naufrages sont plus malheureux et s'esvitent moins que les premiers"⁸.

4. Le thème de la chasse et de la guerre

La beauté de la femme, ses yeux en particulier, sont autant de flèches qui atteignent celui qui l'aime : "Ce ne sont pas des yeux mais des flesches des cieux qui tousjours s'aiguisans, sont prestes de m'occire"⁹. Le personnage mythologique de l'amour est maintes fois évoqué. Muni de son arc, il se montre très habile à décocher ses flèches dans le coeur des amants. Du Souhait parle de ses "flèches d'or"¹⁰ qui, "de traicts divers" peuvent darder "double flamme"¹¹. Aimer, cest chercher à "captiver les coeurs"¹², poursuivre l'être aimé comme on traquerait un animal, "comme un berger capture une biche sauvage"¹³. Celui

¹ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 48r°.

² Idem.

³ Idem.

⁴ Du Souhait, *Marqueteries*, 30r°.

⁵ Du Souhait, *Les divers souhaits*, 19v°.

⁶ Du Souhait, *L'académie...*, 2r°.

⁷ Du Souhait, *Le bon ange*, p.10.

⁸ Du Souhait, *Le pacifique*, p.168.

⁹ Du Souhait, *Divers souhaits*, 4v°.

¹⁰ Du Souhait, *Beauté et amour*, 20v°.

¹¹ Ibid, 4v°.

¹² Ibid, 5r°.

¹³ Ibid, 8v°.

qu'atteint l'amour est comparé à une bête piégée, comme Glorian, "tombé à l'amour comme au piège que je pensais éviter le plus"¹. La "chanson de la chasse"² développe tout particulièrement ce thème :

"Esprits quittez l'amour
Venez suyvre la chasse
Car au lieu qu'on vous chasse
Vous pourchassez tousjours"

Cette partie réserve bien des pièges et des épreuves, surtout si l'être aimé est convoité par d'autres "chasseurs". Ainsi en va-t'il de Polimante, amoureux de Filine l'inconstante ; il éprouve une réelle angoisse lorsqu'il constate l'existence des preuves de l'inconduite de celle qu'il aime : "Ceste nouvelle preuve le fit entrer en opinion qu'il allait sur les terres d'autruy et que, mauvais chasseur, il courait celle qui se laissait prendre par un autre "³.

La guerre sert de thème complémentaire à celui de la chasse. Tout cœur doit être conquis. "Faire une conquête", "combattre" sont des expressions qui reviennent sans cesse⁴ sous la plume de Du Souhait. Lorsque Rivolan, éconduit par Cloris s'efforce malgré tout de se faire aimer, il "veut par d'autres preuves la combattre comme si celle qui parlemente était preste de se rendre"⁵. Entre ceux qui s'aiment tout se passe comme s'il s'agissait d'une joute comme l'illustre cet échange en forme de passe d'armes entre Glorian et Ismène⁶ : <Ismène> "Vous me voulez vaincre et de courtoisie et de mérite, si est-ce que le trophée ne sera point trop glorieux, que de triompher d'une ame qui ne peut résister à vos forces et qui se fut rendue avant que de combattre", <Glorian> "Ce ne sont pas les vaincus qui triomphent des vainqueurs. La gloire retourne tousjours aux glorieux, c'est pour exalter le vostre que vous faictes cas de la mienne. Il est vray c'est comme ces grands chefs qui louent leurs ennemis vaincus, pour ainsi se louer eux-mesmes(...)". L'acte amoureux lui-même est comparé à une "escarmouche" : "Hymen sonne l'alarme, appelle à l'escarmouche / Ces deux nouveaux guerriers jusques au point du jour / Qu'ils commencent l'assaut par les armes de bouche / Et l'achèvent après par les armes d'amour (...)/ C'est là que le vaincu a le plus d'avantage / C'est là que le vainqueur assouvit ses désirs (...)"⁷.

Pour en terminer avec le thème de la guerre utilisé dans la constitution des images par Du Souhait, on notera avec intérêt que, s'agissant de décrire la guerre elle-même, Du Souhait utilise comme comparaison l'histoire amoureuse d'un homme et d'une femme ! "Voilà pourquoi -écrit-il dans *Le pacifique*- le Roy ayant espousé la Paix, femme légitime de son repos, ne la doit répudier pour recevoir la guerre qui, concubine indigne de la société d'un si grand Prince, le priveroit des bénédictions d'un mariage si tranquille".

¹ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 31v°-32r°.

² Du Souhait, *Divers souhaits...*, 21r°, et *Labyrinthe...*, p.106.

³ Du Souhait, *Les propriétés...*, 57r°.

⁴ Par exemple à la page 104 du *Labyrinthe...*

⁵ Du Souhait, *Cloris*, 127v°.

⁶ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 31v°-32r°.

⁷ Du Souhait, *Epithalame*, a4r°.

⁸ Du Souhait, *Le Pacifique*, p.107.

5. Le thème du lien

Le lien est utilisé dans la construction des images par Du Souhait à la fois avec le sens propre de lien qui retient ensemble deux objets et avec le sens figuré de relation d'interdépendance entre deux personnes.

Ce sont les cheveux qui sont le plus souvent désignés en termes de liens. On rapprochera : "Beaux cheveux qui servez de chaisnons aux amours / Qui pouvez dans vos retz captiver l'amour mesmes (...) / Cheveux (...) vous retenez les amans dans vos chaisnes"¹, de "ces annelets cheveux dont la tresse se noçe / En autant de chaisnons qui enchainent de coeurs / Non cheveux, mais prisons où un Prince se joue / En sa captivité de ces douces rigueurs"² et de cette mise en garde contre les femmes à propos des "chaisnes de leurs crespelleures que vous nommez les deux chaisnons de vos ames"³. Parfois, c'est l'ensemble des attributs féminins que les "lacs" représentent : "Va perfide, tendre tes lacs ailleurs"⁴; Du Souhait parle aussi des "filets de prévoyance"⁵, des "noeuds"⁶ de l'amitié, des "chaisnes"⁷ du destin et, bien sûr, des chaînes du mariage comme on peut le lire dans ce passage de Glorian et Ismène⁸ : "Nos parents ont préparé les chaisnes de nostre alliance, et nous ont donné des liens (...), ils n'y veulent mettre autre serrure que la remise (...)".

Une autre série d'images utilise le vocabulaire des liens abstraits qui unissent deux groupes humains interdépendants. Ainsi, l'amoureux supplie la femme qu'il aime en ces termes : (je voudrais) "m'offrir à vostre service" ou "estre retenu pour vostre chevalier"⁹, ou "vostre serviteur" ou même "vostre esclave"¹⁰. Lorsqu'il sent l'emprise de l'amour sur lui, le héros amoureux s'interroge ainsi : "Combien souvent avoy-je résolu de m'affranchir et de femme et d'amour et toutesfois je me soumetts à l'amour et à la femme"¹¹.

Comme on le voit, les liens matériels comme les liens qui président aux relations sociales servent à Du Souhait à exprimer les sentiments qui se tissent entre les êtres.

6. Le thème des saisons et du cycle de la nature

Du Souhait utilise volontiers le rythme des saisons pour évoquer les différents âges de la vie. Parle-t-il de la jeunesse ? elle devient sous sa plume "l'âge verdissant"¹², le "printemps

¹ Du Souhait, *Divers souhaits*, 11r^ov^o et *Poliphile*, 11r^o.

² Du Souhait, *Epithalame*, p.11.

³ Du Souhait, *La vérité de l'Eglise*, 133v^o.

⁴ Du Souhait, *Poliphile*, 62r^o.

⁵ Ibid, 24r^o.

⁶ Ibid, 44r^o.

⁷ Ibid, 9v^o.

⁸ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 44r^o.

⁹ Du Souhait, *Gloriande*, p.279.

¹⁰ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, pp.9-10.

¹¹ Ibid, 36r^o.

¹² Du Souhait, *Divers souhaits*, 9r^o.

de mon age"¹, "ton tendre printemps"², ou "l'avril de mon age"³, ou encore l'"avril de sa jeunesse"⁴. A l'opposé, la vieillesse est évoquée par "l'hyver blanchissant"⁵.

Le fruit sert à Du Souhait pour imager le résultat d'un travail ou d'une évolution. Ainsi notre auteur utilise-t'il par exemple le thème du fruit pour parler de l'œuvre littéraire née du travail de l'imagination d'un écrivain : "Je n'iray aux cerises qu'à mon jardin et ne prendray mes fleurs que chez moy" affirme-t'il dans le préambule de *Glorian et Ismène*. Il désigne l'œuvre moderne par l'expression "fleurs de leur temps"⁷, par opposition aux ouvrages anciens désignés par l'image des "feuilles des siècles passez"⁸. Les divers fruits du rosier symbolisent pour notre auteur les diverses phases de l'aventure amoureuse : "Les espineux commencements produisent des roses à la fin"⁹, "le froment" et "l'yvraie" représentent les vertus et les défauts¹⁰ qui coexistent dans les cœurs. L'enfant né du mariage¹¹, ou plus simplement l'hymen lui-même ou la consommation de l'acte sexuel, peuvent être désignés également par l'image du fruit. Palémon, par exemple, s'exprime en ces termes : "Voicy le temps que je pensois moissonner le fruit de nos amours"¹², tout comme Constance qui parle de "cueillir la moisson d'un céleste hyménée"¹³ et refuse qu'on lui ravisse "cest honneur qui demeure en feuillage / Jusqu'aux saintes saisons d'un parfaict mariage"¹⁴. L'époque des "moissons" sert maintes fois à Du Souhait pour désigner l'acte sexuel en particulier dans *Les Histoires comiques*. On ne citera pour mémoire que ce passage¹⁵ : "Voulant ensemer le champ de son voisin, il emmanche son fléau pour escoure ceste gerbe, en sorte qu'il fit fructifier ces champs jusques à la sixiesme moisson".

La métaphore apparaît donc clairement dans cette brève étude comme une constante de l'écriture de Du Souhait qui s'applique à la filer le plus longuement possible. Nous ne donnerons ici que deux exemples particulièrement probants de ces très longues métaphores dont l'auteur émaille ses récits. Le premier exemple est un poème qui s'applique à peindre le Roi "comme père à ses subjects"¹⁶. Du Souhait choisit de comparer le monarque à un aigle attentif à sa couvée. Dans ce sonnet, le mot "aigle" revient huit fois :

"Je suis semblable à l'aigle et à l'aigle contraire
Je cherche comme l'aigle aux miens la seureté (...)
L'aigle comme je fais veut aux petits complaire (...)
Je suis semblable à l'aigle en assurant les miens,

¹ Ibid, 9v°.

² Du Souhait, *Le bonheur de la France*, p.11.

³ Du Souhait, *Epithalame*, p.14.

⁴ Du Souhait, *Divers souhaits*, 9r°v°.

⁵ Du Souhait, *Divers souhaits*, 9r°v°.

⁶ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 3r°.

⁷ Du Souhait, *Pourtraits des chastes dames*, p.93.

⁸ Idem.

⁹ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 10v°.

¹⁰ Du Souhait, *Pourtraits des chastes dames*, p.61.

¹¹ Du Souhait, , 15r°.

¹² Du Souhait, *Les amours de Palémon*, 20v°.

¹³ Du Souhait, *Radegonde*, 25r°.

¹⁴ Idem.

¹⁵ Du Souhait, première des *Histoires comiques*.

¹⁶ Du Souhait, *Discours sur l'attentat...*, 15r°.

Je suis contraire à l'aigle en détruisant les siens".

Le second exemple de très longue métaphore est une longue comparaison qu'établit notre auteur entre l'esprit humain et la vigne : " L'esprit de l'homme est semblable à la vigne qui embrasse et serre le premier arbre qu'elle rencontre près de soy, il doit embrasser la science la plus voisine de son inclination. Afin qu'il la treuve durable et parfaicte. Si la vigne s'embrasse à plus d'un arbre, elle ne les estreint pas, aussi si l'esprit s'adonne à plus d'un art, il n'en retiendra que la superficie, qui comme la cime de l'arbre est subjecte au moindre vent qui l'esbranle"¹.

L'image apparaît donc comme une des principales caractéristiques du style de Du Souhait, elle ne naît pas vraiment du hasard semble-t-il, elle est bâtie à l'aide d'un choix précis de vocabulaire qui appartient à des thèmes particuliers. Elle est visiblement le fruit d'un travail stylistique complexe et paraît en outre obéir à des règles de conception strictes. La construction syntaxique que Du Souhait privilégie, tant dans l'élaboration de sa phrase que dans l'édification de ses images, est l'antithèse.

¹ Du Souhait, *L'académie des vertueux*, p.17.

VII. LA CONSTRUCTION ANTITHETIQUE DE LA PHRASE ET L'IMAGE COMPLEXE DANS L'OEUVRE DE FRANÇOIS DU SOUHAIT

A. LE REGNE DE L'ANTITHÈSE DANS LA PHRASE DE DU SOUHAIT

La construction des phrases de notre auteur mérite toute notre attention. En effet, elle semble avoir fait l'objet d'une intention stylistique particulière. Ainsi l'antithèse est-elle l'une des pratiques d'écriture les plus facilement remarquables de Du Souhait. Il se plaît en effet visiblement à rapprocher deux termes de sens contraire. Il peut par exemple réunir deux noms de sens opposé et trouver que les yeux d'une belle cachent "de la douceur aussi bien que de l'ire"¹. Il peut aussi rapprocher deux verbes apparemment éloignés l'un de l'autre : "Les colères se passent et souvent aimons-nous avec violence ce que nous avons haï mortellement"², ou "J'aime trop pour hayr et hayr trop peu pour n'aimer plus"³, ou encore "tant plus elle s'approchait de luy, plus il s'eslongnait d'elle"⁴. L'auteur peut également réunir deux adjectifs très différents (Monsieur de la Ferté est "craint des hommes, chéry des dames"⁵) ou deux compléments antinomiques ("sa bouche avait été ministre de leur dissension, elle fut ministre de leur accord"⁶ ou elle "le reçoit d'un œil favorable et le void d'un œil de despit"). Du Souhait peut aussi juxtaposer deux propositions comme le prouvent ces deux exemples : " Tu n'as point de seconde en beauté / Je n'ay point de second en ma persévérance"⁸, ou "toutes il les mesprisa, tu les mesprise tous"⁹.

B. L'IMAGE COMPLEXE

Lorsque Du Souhait conjugue l'antithèse et l'image, il donne alors des images complexes où les rapprochements de thèmes opposés enrichissent les métaphores comme le prouvent ces quelques vers :

"Je charme les esprits et les plus froides dames
Trouvent en mes glaçons des amoureuses flames
Sous l'ardeur de mes feux les esprits enflammez

¹ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 50v^o.

² Ibid, 70v^o.

³ Du Souhait, *Palémon*, 4v^o.

⁴ Du Souhait, *Les propriétés...*, 25r^o.

⁵ Du Souhait, *Marqueteries*, 59v^o.

⁶ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 74v^o.

⁷ Ibid, 54v^o.

⁸ Du Souhait, *Divers souhaits...*, 4r^o.

⁹ Ibid, 3r^o.

Trouvent le plus souvent des glaçons r'enfermez"¹.

L'auteur peut se plaire à compliquer les règles de ce jeu stylistique et, par exemple, faire suivre un passage où il combine les deux thèmes contraires de la chaleur et du froid par une autre association de deux thèmes opposés ceux de la capture et de la liberté puis par le rapprochement de la lumière et de la nuit. On aboutit ainsi à des métaphores en cascades comme celles-ci² :

(c'est l'amour qui parle)

"(...) Les enflammez je glace et les glacez j'enflamme (...)

J'affranchy les captifs, les libres je captive

Aux uns ma flesche est lente, aux autres elle est hastive

J'aveugle les voyans, l'aveugle je fay voir (...)"

On voit par ce seul exemple à quels entassements et enchevêtrements de métaphores Du Souhait peut parvenir lorsqu'il se plaît à combiner les divers effets stylistiques évoqués dans cette étude.

De cette étude stylistique de synthèse de l'œuvre de François du Souhait, on peut retenir la personnalité omniprésente d'un écrivain qui jamais ne s'efface derrière sa création, qui semble particulièrement conscient de la grandeur de sa tâche d'écrivain, sans toutefois se prendre trop au sérieux et sombrer dans le dogmatisme ennuyeux. En lui semblent cohabiter des tendances extrêmes et contraires que la structure même de la phrase et la composition interne des images reflètent. Rien ne lui est étranger, il joue de tous les genres, sait se montrer comique ou grave, moralisateur ou humoriste, érudit et moderne, onirique et réaliste. Du Souhait semble vouloir se refuser à décrire un personnage, une situation, un sentiment, il préfère le cerner. Pour décrire ce qui est, il stigmatise ce qui n'est pas, et choisit l'auréole évocatrice de l'image de préférence à la froideur et à la sécheresse d'un exposé descriptif.

L'écriture de Du Souhait me paraît ressembler à un parcours "sinueux mais cohérent", pour reprendre une expression de J. Rousset, "les points extrêmes de l'itinéraire se répondent de loin, vivent et vibrent l'un par l'autre"³. En un mot, je définirais l'écriture de François du Souhait comme un jeu permanent d'entrechats entre deux abîmes.

¹ Du Souhait, *Beauté et amour*, 3v^o-4r^o.

² Ibid, 4r^o.

³ J. Rousset, *Anthologie...*, p.6.

QUATRIEME PARTIE

A LA DECOUVERTE D'UNE PENSEE, ETUDE THEMATIQUE DE SYNTHESE DE L'ŒUVRE DE FRANÇOIS DU SOUHAI

- I. Étude des principaux thèmes de l'œuvre de François du Souhait
 - A. L'écrivain : une condition supportable
 - B. Le grand personnage : vers l'aristocratie des honnêtes gens
 - C. L'amour et la vie affective : toute une vie pour un baiser
 - D. La femme, reine des cours et des cœurs

- II. Existe t'il une éthique de François du Souhait ?
 - A. La vie, la mort, l'homme et Dieu
 - B. L'ordre : une question de foi
 - C. Le pacifisme

L'étude des thèmes les plus fréquemment abordés par François du Souhait dans l'ensemble de ses œuvres permet une approche de la pensée de notre "gentilhomme champenois".

I. ETUDE DES PRINCIPAUX THEMES DE L'ŒUVRE DE FRANÇOIS DU SOUHAIT

A. L'ÉCRIVAIN : UNE CONDITION SUPPORTABLE

Dans ses ouvrages, Du Souhait aborde volontiers la question du rôle et de la place de l'écrivain dans la société. La condition de l'homme de lettres au service d'un grand qui lui donne sa protection est un état que Du Souhait connaît bien, lui-même n'a pu écrire et subsister que grâce au mécénat pratiqué en particulier par la Maison de Lorraine.

Le mécénat procure à l'écrivain qui en bénéficie plus qu'une simple garantie alimentaire. Il donne à l'auteur par une sorte d'effet de "contagion" la possibilité de profiter de la bienveillance et de la notoriété dont le protecteur jouit dans la société mondaine. Du Souhait s'en explique dans *Le pacifique*¹ : "Si les plus charitables regardent ceste ouvrage de pitié, j'estimeray tenir ceste faveur des charmes de vostre bel esprit, qui peut attirer tous les autres à son jugement, ou du moins que je suis devenu capable par la contagion de ceste qualité dont vous avez honoré vostre Mercure"². Aux yeux de Du Souhait, le mécène sert de rempart protecteur à l'ensemble de la vie de l'écrivain : "Sire, (écrit-il à Henri IV) ceux qui sont en la protection d'un bon génie comme vous ne peuvent estre traversez en leurs prospéritez"³.

En échange de cette protection, Du Souhait accepte et assume loyalement les servitudes attachées à la condition d'écrivain à gages. Il consent à consacrer tel poème à la maladie du Cardinal de Lorraine⁴, il prête sa plume à tel grand qui ne sait pas par lui-même exprimer son chagrin à la mort d'un être qui lui était cher ("Je vous escoute et ma main appreste veut escrire ce que vostre filiale piété vous fera dire"⁵). Il accepte de publier maintes œuvres de circonstance parce qu'à ses yeux, ces productions littéraires sont la légitime contrepartie à l'appui matériel et moral qu'il reçoit de ses protecteurs. Il dédicace dans cet esprit *La vérité de l'Eglise* au prélat Louis de Lorraine en ces termes : "Il me semble que je sois obligé de donner ceste *Vérité de l'Eglise* à la vérité de vostre mérite et de vostre piété et à

¹ Il n'est pas inutile de remarquer que ces confidences ont tout particulièrement leur place en tête d'un pamphlet dont la publication ne devait pas manquer de susciter des remous dangereux pour son auteur.

² Du Souhait, *Le pacifique* pp.1-2.

³ Du Souhait, *Le bon ange...*, a3r^o.

⁴ Du Souhait, *Marqueteries*, 28v^o-29r^o.

⁵ Du Souhait, *Le sacrifice...*, 11v^o.

l'origine de votre illustre Maison, qui a toujours eu le cœur à ses autels et porté ses bras à sa juste défense..."¹.

Cependant, si Du Souhait accepte d'être soumis à sa fonction, de servir les intérêts de la Maison qui le protège, il refuse la servilité. Il conserve un regard lucide et un esprit critique à l'égard de ceux qui lui apportent leur aide, -du moins, l'affirme-t'il-. On peut lire par exemple dans *Le parfait gentilhomme*² : "Nos poètes louent plus par récompense que par vérité (...), ils suivent plutôt leur passion que le mérite" et dans *Anacrine*³ : "de flatter ceux que j'aime ce n'est pas mon métier" (mais la suite de la phrase : "...puisque leur vertu les peut mieux recommander que ma plume" ne constitue-t'elle pas une flatterie ?). Il reprend l'exemple dans *Gloriande*⁴ où il méprise "ceux qui ont plus envie de se faire courtiser" que d'exercer sobrement leur talent.

Au regard de Du Souhait le mécénat apparaît comme une institution vitale pour l'écrivain dont la condition immanquablement servile est parfaitement supportable dès lors qu'elle lui procure le bonheur d'être publié. Notre auteur n'hésite pas à dire bien nettement la joie qu'il éprouve à être édité, comme le prouve par exemple cet Adieu au livre⁵ :

"Vous estes mes souhaits, vous vivez dans les cieux
Vous n'estes mes souhaits, vous restez au nuage
Estant, vous aspirez de vivre glorieux
N'estant, vous soupirez une mort en servage".

Quoi de pire pour un écrivain que de rester méconnu ? Pour un modeste "gentilhomme champenois", il y a fort à parier que c'était là le sort qui lui aurait été dévolu s'il n'avait pas accepté de jouer loyalement le rôle d'écrivain de service dans la Maison de Lorraine. "Estant", il peut servir de guide, voire de directeur des consciences, et prodiguer ses recommandations aux grands qu'il sert, c'est un fait, mais qui seront aussi ses premiers lecteurs.

B. LE GRAND PERSONNAGE : VERS L'ARISTOCRATIE DES HONNETES GENS

1. Le Grand : un parfait gentilhomme

Ecrivain au service des grands de son époque, observateur privilégié de leurs mœurs et de leurs fonctions, flatteur sans servilité, François du Souhait possède du grand personnage une idée très haute, née sans doute de la conjugaison de sa Foi chrétienne, de son aspiration à un redressement économique et moral de la France, de son amour pour son pays, de son attachement à la paix et d'une réflexion critique sur la société encore mal

¹ Du Souhait, *La vérité...*, a2r^o.

² Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 33r^ov^o.

³ Du Souhait, *Anacrine*, 5r^o.

⁴ Du Souhait, *Gloriande*, feuillets liminaires de 1630.

⁵ Du Souhait, *Les divers souhaits...*, feuillets liminaires.

dégrossie qui l'entourait, alimentée par la connaissance de Castiglione et de Guazzo. Le thème du grand personnage revient constamment dans l'ensemble de l'œuvre de notre auteur. Ses héros de romans ne sont-ils pas tous de haut lignage ? L'œuvre de traduction n'est-elle pas conçue en fonction de cette "morale aristocratique" dont parle N. Hepp¹ ? N'est-il pas la cible du *Vray Prince*, de *La vraie noblesse* et, à bien des égards du *Pacifique* ? Il convient donc d'analyser plus précisément les divers aspects de ce thème tels qu'ils apparaissent dans l'ensemble de l'œuvre de notre gentilhomme champenois.

a) Etre grand, c'est être placé de naissance au sommet de la hiérarchie sociale.

L'auteur a une vision très structurée et critique de l'ordre social. Il considère que la société de son temps doit être clairement hiérarchisée. Chacun a sa place et, de ce fait, un rôle lui est dévolu par la suite des hasards de sa naissance ("Je n'ordonne rien aux grands, c'est leur grandeur qui leur ordonne. Je ne les astringe pas à des loix, leur origine porte leur loy"²). On ne trouve jamais sous la plume de notre auteur une contestation du fait que certains occupent le bas, et d'autres le haut, de l'échelle sociale. Par contre, il croit fermement que, quelle que soit la place où l'individu se trouve dans cette hiérarchie, il se doit d'y rester et d'assumer au mieux la tâche qui y correspond. Le paysan devra donc "pouvoir gouverner sa maison sagement (...), prévoir de longue main à sa nécessité (...), estre bon ménager"³.

Entre les gens du peuple et les gens bien nés existe, selon l'auteur, une différence de nature qui doit inspirer une différence de comportement radicale : "les gentilshommes combattent pour l'honneur et le peuple pour la solde"⁴. L'homme de haute naissance, le grand personnage donc, placé par cette qualité même en position de chef responsable, doit adopter un comportement personnel en harmonie avec cette charge : "Sa qualité le fait respecter, il faut donc qu'il respecte sa qualité"⁵ et "nous entrons les premiers et tenons le dessus aux lieux publics, rendons-nous dignes d'avoir la prééminence ès lieux privez et de conseil"⁶.

Or Du Souhait constate que ce rôle n'est pas vraiment tenu par les grands de son temps. Il sait que leur conduite mérite quelque critique et n'hésite pas à affirmer : "les grands ne veulent pas tousjours entendre leurs véritez"⁷ ou "leur trop grand orgueil les fait hayr"⁸. Faut-il pour autant qualifier de pessimiste le jugement de Du Souhait sur la société de son temps. Il y aurait là, me semble-t-il, quelque chose de tout à fait excessif pour plusieurs raisons. D'une part on peut se demander pourquoi l'auteur prodiguerait avec tant d'acharnement et de conviction, des conseils à des hommes qu'il désespérerait de pouvoir

¹ N. Hepp, *Homère en France...*, p.190. L'auteur souligne dans sa thèse que Du Souhait est "avant tout soucieux d'une morale aristocratique, des droits et des devoirs du gentilhomme".

² Du Souhait, *Le vray Prince*, 1r^o.

³ Du Souhait, *Beauté et amour*, 9r^ov^o.

⁴ Du Souhait, chant II de *L'Iliade*, p.185, cité par N. Hepp dans *Homère en France...*, p.197.

⁵ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 65v^o.

⁶ Ibid, 66r^o.

⁷ Du Souhait, chant I de *L'Iliade*, p.155, cité par N. Hepp dans *Homère en France...*, p.197.

⁸ Idem.

améliorer. D'autre part, Du Souhait rend bien souvent un hommage appuyé à des grands pour qui il éprouve une visible admiration.

Il dédie par exemple son *Parfait gentilhomme* à "très illustre et valetueux seigneur messire Anthoine de Brichanteau" en ces termes : "Vous avez toutes les qualitez que je luy désire (à un parfait gentilhomme) et ne luy peut-on rien désirer que vous n'ayez"¹. Il donne pour "vertueux" "monseigneur Philippes des Portes, abbé de Tiron" pour s'être "signalé et par ses vertus et par ses mérites"², il qualifie de "guide", d'"Apollon" et de "Mars", "Monseigneur le Comte de Brienne" qu'il institue juge arbitre des *Neuf muses françaises*³. Il n'hésite pas non plus à conseiller ouvertement à Henri IV de s'appuyer sur ceux qu'il considère comme l'élite de la noblesse française : "un Nemours", "un Du Mayenne", "un Rosny" ou un "La Guesle"⁴.

Au total, Du Souhait témoigne d'un regard critique sur la société des grands qui l'entourent. Il voit leurs défauts, leurs manques et leurs insuffisances, mais éprouve une admiration sincère pour certains d'entre eux, en même temps qu'une conscience aiguë de l'importance de leur rôle social. C'est dans cet esprit qu'il prodigue maints conseils destinés à aider cette noblesse à mieux tenir le rang qui est le sien. Loin d'être un pessimiste qui critique sans proposer d'autre voie, Du Souhait s'efforce au contraire d'exhorter ceux à qui il accorde sa confiance, à avoir une conscience toujours plus claire de la fonction qu'ils ont à remplir dans une société hiérarchisée qu'il connaît et ne conteste nullement.

Ainsi, placé par sa naissance au sommet de la hiérarchie sociale, le grand a une fonction spécifique à assumer : il doit commander. Pour assumer ce rôle le grand doit avoir pleinement conscience de sa place et être fier de s'y trouver. En aucun cas il ne doit déroger, toute sa vie doit se distinguer de celle du vulgaire, quoi qu'il lui en coûte de sacrifier ses penchants personnels : "l'usage de la privauté nous fait souvent familiariser avec nos supérieurs, toutesfois nostre devoir nous porte au respect et à l'obéissance"⁵. Certains commandent, d'autres obéissent, mais "on ne doit point s'esgaler à ceux que Dieu nous a donné pour prince ou pour supérieur"⁶ et "c'est violer les droits de la guerre de parler avec irrévérence de ceux qui commandent"⁷. N. Hepp écrit fort justement à propos de Du Souhait : "la hiérarchisation sociale est son plus universel souci"⁸.

Le grand est également investi d'un devoir envers sa race. C'est elle qui l'a placé en position de responsable dans la société, il doit lui être fidèle et respecter l'éthique de comportement qui lui incombe. C'est au nom de sa race que Floran tente de ramener à la raison et à la modération l'impétueuse Radegonde, oublieuse de ses devoirs : "Madame, où est l'honneur de vostre antique race ? (...) Madame, voulez-vous servir de fable à tous / Pour

¹ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 2r^ov^o.

² Du Souhait, *L'académie des vertueux* 1r^o.

³ Du Souhait, *les neuf muses* 1r^o.

⁴ Du Souhait, *Le pacifique*, pp.15-19.

⁵ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme* 6^o.

⁶ Du Souhait, chant I de *L'Iliade* p.162, cité par N. Hepp, *Homère en France...*, p.197.

⁷ Du Souhait, chant I de *L'Iliade*, p.157, cité par N. Hepp, *Homère en France...*, p.197.

⁸ N. Hepp, *Homère en France...*, p.196.

un peu de plaisir qui n'est rien que fumée / Perdrez-vous votre honneur et votre renommée ?"¹.

A titre de suite logique à son rôle de responsable dans la société, le grand est investi d'un devoir envers sa patrie. L'auteur utilise le terme très imagé de "tuteurs"² du pays pour désigner cette tâche. Le vicomte d'Hasbourg, protagoniste du *Bonheur des sages* accepte les honneurs qui lui sont accordés "plus pour l'utilité de sa patrie que pour son utilité"³. Du Souhait précise dans *Le pacifique* que les nobles doivent être de bon conseil pour leur monarque afin d'être de bons défenseurs du pouvoir royal et de leur patrie.

Enfin, son rôle de responsable contraint le grand personnage à un devoir impérieux envers tous ceux qui appartiennent aux échelons hiérarchiques inférieurs : "les grands princes (...) servent de leçons et publiques et privées et leurs paroles sont les lois et les ordonnances réservées à nos actions"⁴ et encore : "De mesme nostre Prince pour impérieux qu'il soit, ne fait pas le borgne aux petits, pour donner toute la faveur aux grands : mais, comme cavalier pitoyable, jette encor ses yeux de pitié sur ceux mesme qui l'oeillade de colère"⁵. Le grand ne peut donc pas se permettre de choisir, il a une place, celle-ci lui confère une fonction de commandement, il doit l'assumer non en vertu de ses inclinations personnelles, mais envers tous ceux que le destin lui confie. Il se doit à sa race, à sa patrie, à tous, autant qu'à lui-même.

Ce devoir ainsi défini est si important aux yeux de Du Souhait que l'intérêt personnel du grand personnage passe toujours en second. L'auteur insiste beaucoup sur cet effacement de soi qui doit caractériser la conduite du grand dans ses choix : "il n'est à soy, mais aux affaires de sa patrie, (...),il) doit gérer les affaires, plus au profit des siens que de soy"⁶ et préférer "le bien du public" à son "utilité particulière"⁷. Même s'il vient à être personnellement éprouvé, le grand ne doit pas en oublier son devoir pour autant : "Comme Pompée reste aux affaires de la patrie après la mort de sa femme", ainsi Du Souhait rend-il hommage au veuf qui agit de même : "après les funestes et derniers honneurs rendus à votre épouse vous estes retourné à la guerre et au service du Roy, où votre valeur et votre prudence estoit nécessaire"⁸.

b) Etre grand, c'est consentir à se former pour devenir vraiment ce que l'on est de naissance : noble.

Etre grand et être actif sont pour Du Souhait quasiment deux expressions synonymes. On ne saurait accomplir son rôle de responsable en se contentant de paraître, il

¹ Du Souhait, *Radegonde*, 14r^ov^o.

² Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 14v^o.

³ Du Souhait, *Le bonheur des sages*, p.90.

⁴ Du Souhait, *Le sacrifice...*, 5v^o-6r^o.

⁵ Du Souhait, *Le vray Prince*, 2r^o.

⁶ Du Souhait, *Le glorieux contentement...*, 15v^o-16r^ov^o.

⁷ Du Souhait, avis aux lecteurs du *Pacifique*.

⁸ Du Souhait, *La prudence...*, 11r^ov^o.

s'agit d'œuvrer efficacement. Il utilise d'ailleurs un vocabulaire particulièrement musclé pour décrire aux nobles leur tâche : "Les vertueux princes (...) ne sont jamais si contents que lors qu'ils font des choses dignes de mémoire"¹, "travaillez de vous en rendre capables"², "exercez-vous donc, nobles"³. Du Souhait illustre ce comportement actif, caractéristique des personnages de haut lignage, en concevant des chevaliers de romans comme des êtres particulièrement vaillants et courageux, à l'image de Richard d'Angleterre⁴; même les héros des romans sentimentaux comme Poliphile ne sont pas seulement de pâles figures de cours, ils guerroyent et témoignent au combat de beaucoup d'ardeur.

Dans son action et au cœur de tous ses choix et de tous ses gestes, le grand place Dieu. Il agit avec la Foi chrétienne chevillée au corps. Dieu est l'inspirateur de sa conduite : que "la crainte de Dieu (...) nous serve d'estoille, et que son amour soit le soleil qui esclaire et nos désirs et nos actions"⁵. C'est à Dieu que toute réussite est due, le mérite personnel n'est que très secondaire à cet égard : "Si nous parvenons à quelque dignité, recevons la de la main de Dieu, non pas de celle de notre vanité"⁶. Dieu est en quelque sorte le garant de l'ordre hiérarchique terrestre qui conditionne le rôle du grand : "Puisque les grands veulent qu'on les honore comme supérieurs, ils doivent adorer Dieu comme souverain"⁷.

Puisque Dieu est à l'origine et au centre de sa fonction de responsable, le grand personnage de Du Souhait n'a pas l'orgueil de se croire exceptionnel. Il sait tirer profit de l'exemple d'autres personnages dont la vie aura été édifiante et source d'enseignements. Du Souhait aime citer en modèles quelques uns de ses contemporains (les "messieurs d'Urfé"⁸ par exemple) et fait l'éloge de ceux à qui il offre des dédicaces ou des poèmes ("ce grand prince est un Mars, un Mercure, ce semble", dit-il de Montpensier⁹; Charles Emmanuel de Savoie, le prince Auguste de Lünebourg sont de "vrais princes"¹⁰). Homère -dont la vie est jugée par l'auteur suffisamment édifiante pour figurer en tête de la traduction de *L'Iliade*- sert de "caution" pour reprendre le terme de N. Hepp¹¹, à l'auteur pour guider les grands du dix-septième siècle, aussi n'hésitera-t'il pas à gauchir sa traduction dès que l'enseignement qui découle d'un texte traduit librement peut être utile aux nobles qui lisent *L'Iliade*.

Investi d'une si haute tâche, le grand doit apprendre à assumer sa fonction. Conscient de son rôle, pétri de Foi, instruit d'exemples, il lui faut encore reconnaître qu'il n'est pas né capable et consentir à un apprentissage. Il lui faut accepter très humblement de se soumettre à une véritable formation du corps, de l'esprit et de l'âme. Du Souhait fait d'ailleurs à plusieurs reprises le procès de la facilité. "Malheur aux curieux" qui, refusant tout effort

¹ Du Souhait, *Gloriande*, p.2.

² Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 14r°.

³ Ibid, 36r°v°.

⁴ Dans *Anacrine et Gloriande*.

⁵ Du Souhait, *Le bonheur des sages*, p.70.

⁶ Du Souhait, *Le glorieux contentement...*, 18v°.

⁷ Du Souhait, *Le vray Prince*, 8r°.

⁸ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 35r°.

⁹ Du Souhait, *Divers souhaits*, sonnet au duc de Montpensier, 6r°.

¹⁰ Du Souhait, dédicaces respectives des éditions de 1599 et 1601 du *Vray Prince*.

¹¹ N. Hepp, *Homère en France*,

veulent "emboire des sciences supernaturelles"¹ et bienheureux les "sages" qui acceptent d'apprendre ce qu'ils ne savent pas comme les sept héros de *L'académie des vertueux* qui, refusant d'user de la renommée de leur Maison pour se faire accepter, s'efforcent, par leur seule conduite exemplaire de mériter la réputation attachée à leur nom. De Mayence à Paris, ils voyagent pour acquérir une formation intellectuelle et humaine. De même, Du Souhait contraint son Poliphile à un véritable voyage initiatique qui le mène en Italie, en France et en Pologne. Il s'agit pour les nobles de se livrer à un apprentissage rigoureux, de lutter contre la paresse, la facilité ou même la force de l'habitude et de l'usage ("une forte colonne à remuer"²), afin d'acquérir une formation personnelle.

La formation d'un grand comporte un programme d'acquisitions intellectuelles et une initiation à la maîtrise de ses futures responsabilités sociales, par l'apprentissage de la pratique des armes et d'un certain nombre de techniques comme l'art oratoire ou la stratégie.

Dans ce programme de formation, la culture intellectuelle a une place de choix. Du Souhait insiste vigoureusement sur la nécessité absolue de cette culture. Un parfait gentilhomme doit exceller aussi bien dans les exercices de l'esprit que dans ceux du corps. Il doit se montrer aussi expert dans la manipulation et la tactique des armes que dans l'art d'user de la parole, ressembler en quelque sorte à ce Rosalin dont il nous donne le portrait suivant : "Cavalier d'estime et de mérite, vaillant, bien disant, adroit, bon gen d'arme, qui enchantoit les oreilles des plus belles par les plus doux accords de sa voix et de son luth"³, à Poliphile, poète et vaillant guerrier, à tous ces héros que Du Souhait met en scène dans ses romans, à tous les grands qu'il cite en exemple comme le comte de Brienne : "Apollon de France, non content de revivre par la lueur de ses armes (il) a voulu revivre par la splendeur de ses vers"⁴, il "eut dès le berceau l'éloquence des cieux"⁵ et, conjointement, sa "valeur est à Mars"⁶. Les armes et ce que Du Souhait appelle "les lettres" ne sauraient être dissociées. "Les armes sans l'industrie des lettres n'enfanteraient que des peines et des fatigues où les lettres sans l'assistance de la force des armes donnent non seulement du repos mais encore des félicités"⁷ et "Je ne veux pas que les lettres nous estrangent des armes, je veux qu'elles s'y marient pour enfanter la vraye Noblesse"⁸ ou encore "les mains donnent les coups et les cervelles les triomphes"⁹.

La pratique des armes permet au grand de mettre efficacement son bras au service de son pays et de son roi, à l'image de Poliphile qui, lorsqu'il quitte Mellonimpe pour servir les intérêts de son tuteur, le Roi de Suède, déclare : "Je m'en vay où l'obéissance et la raison m'appelle (...) pour estre fidèle à mon devoir et pour ne desmentir mon naturel"¹⁰.

¹ Du Souhait, *Cloris*, 104r°v°.

² Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 56v°.

³ Du Souhait, *Gloriande*, pp.102-103.

⁴ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 35r°.

⁵ Du Souhait, *Le plaidoyer*, 17r°.

⁶ Idem.

⁷ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 9r°.

⁸ Ibid, 64v°.

⁹ Ibid, 30r°.

¹⁰ Du Souhait, *Palémon*, 17v°.

La maîtrise des humanités, des "lettres", c'est-à-dire essentiellement la connaissance et la pratique de la littérature orale et écrite, du langage (encore appelé "éloquence") permet au grand d'utiliser efficacement l'art de la parole dans le rôle de chef qui lui est, par essence, dévolu. "Les discours vous sont requis"¹, explique-t-il, et encore : "Vous qui devez estre un jour un des piliers de l'Empire, l'éloquence vous en facilitera les moyens et vous en rendra autant digne que vostre qualité"². Grâce aux "lettres", le grand saura trouver dans les livres les connaissances et les guides dont il a besoin pour bien remplir sa tâche. Ainsi, la théologie "avoisine de Dieu et nous tire des esgouts du monde"³, la connaissance des lois permet "d'estre instruit de soy-mesme pour s'instruire de son origine"⁴, un certain entendement en matière médicale permet de juger ce qui est bon pour son corps⁵. L'amour et la pratique de la poésie "annoblit non seulement les hommes mais encor les faict vivre après la mort"⁶. La connaissance des sciences ajoute au noble ce que Du Souhait appelle avec précision une noblesse "acquise"⁷, indispensable à celui qui a, par sa naissance, un statut de responsable.

La lutte contre l'ignorance des grands est l'un des points sur lesquels Du Souhait insiste avec le plus de vigueur comme en témoigne cette expression particulièrement musclée : "joustons contre l'ignorance"⁸, comme si la paresse intellectuelle était la plus grande des tentations des nobles de son temps : "l'usage a donné je ne sçay quelle vogue à la barbarie du commun"⁹ dit-il, ou : "vous estes sans loy en vostre langue française"¹⁰. Du Souhait garde confiance dans les capacités des grands à s'améliorer et à retrouver le goût de la culture car "ceux qui laschent la bride à un cheval luy peuvent aussi retirer"¹¹.

Du Souhait ne se contente pas de décrire le contenu de la nécessaire formation intellectuelle et humaine du grand, il indique également la manière dont cette formation doit être envisagée. Tout d'abord, il fait remarquer que l'apprentissage de sa fonction par le grand n'a rien de facultatif. Il s'agit d'une condition essentielle à remplir par celui qui veut être "vraiment grand". De plus, cette formation n'est pas gratuite, elle est directement liée à la fonction du grand, déterminée par elle. Le choix des matières à apprendre et les conditions d'apprentissage sont étroitement dépendants du rôle social du noble. Du Souhait ne cesse de parler en termes d'efficacité. Ainsi, celui qui apprend doit "savourer" ce qu'il apprend au lieu d'"en faire comme une médecine, (l') avaler sans en sçavoir le goust"¹²-expression très rabelaisienne s'il en est!- Pour cela, il faut du temps, du courage, la volonté de recommencer et de se remettre en cause : "Lisez un livre à la dernière période, pour avoir plustost faict il vous rend confus, resbauchez le par le front, vous y treuvez de quoy repaistre vostre esprit. Ce n'est pas ainsi qu'on doit devenir docte, il faut que l'esprit s'allie au travail et que le travail

¹ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 13v°.

² Du Souhait, *Le bonheur des sages*, p.19.

³ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 17r°v°.

⁴ Ibid, 21r°.

⁵ Ibid, 27v°.

⁶ Ibid, 32r°.

⁷ Ibid, 36r°v°.

⁸ Ibid, 66v°.

⁹ Ibid, 45v°-46r°.

¹⁰ Ibid, 45v°.

¹¹ Ibid, 53v°-54r°.

¹² Du Souhait, *Le bonheur des sages*, p.15.

viennne du temps"¹. Un tel sérieux dans l'étude pour que la tête soit davantage bien faite que bien pleine, fait que l'on ne doit pas laisser l'esprit "muguetter"², autrement dit, toucher à tout. Il faut savoir opérer des choix, sélectionner ce qui est le plus utile à sa fonction de grand et se tenir à ce choix. Ainsi, la philosophie est-elle considérée comme "aucunement nécessaire" au jeune prince de *L'académie des vertueux* à qui l'auteur conseille par contre vivement "les humanitez" et "l'éloquence"³. En outre, quoi qu'il apprenne, le grand doit faire preuve de modération. Il n'a pas à devenir un spécialiste en matière de théologie ou de droit. Il doit avoir de ces matières, comme de la littérature ou de la médecine d'ailleurs, une connaissance suffisante pour y puiser de l'aide dans la tâche qui lui incombe. Ainsi, s'agissant de poésie, Du Souhait précise-t'il : "Vous vous aiderez de la poésie non comme des Homères pour en gagner vostre vie, mais comme un Auguste pour vostre contentement"⁴. Etre cultivé ne signifie donc pas être érudit mais posséder modérément quelques lumières sur tout ce qui peut se révéler utile pour l'exercice de la fonction du grand. Il en va ainsi de l'éloquence, il ne s'agit pas d'un "catalogue de paroles où la longueur des périodes donne de la confusion, ny mesme une affecterie, dont la délicate noblesse en oste l'esprit le plus viril : mais bien une moyenne recherche de sentences et de mots qui pèsent et dont la briefveté donne l'intelligence"⁵.

Du Souhait désire donc très vivement que le grand adopte dans sa conduite cet idéal très humaniste de l'homme de valeur, accompli dans les exercices du corps et de l'esprit, tête bien faite et homme habile. La pratique de la "vertu" vient parfaire l'apprentissage du grand et "luy donne de l'estime"⁶. La "vertu", pour notre auteur, est un terme qui englobe un certain nombre de comportements hérités du sage antique. Le grand personnage doit tout d'abord pratiquer la maîtrise de soi : "les plus heureuses victoires sont celles que l'on obtient sur ses propres passions"⁷. Ce comportement lui permet de résister à l'adversité du destin : "les belles âmes ont cela de généreux et de différent de la populace qu'elles ne sont heureuses que parmy les afflictions comme si la vertu désiroit un ennemy"⁸. Le Grand doit également savoir pardonner car "on a plus de gloire de pardonner que de se venger"⁹. Le pardon doit s'étendre jusqu'au pardon aux ennemis : "Nous (c'est l'auteur qui parle) désirons que sa modestie aye la continence pour complice, et qu'elle luy face telle escorte, qu'il pardonne à ses ennemis"¹⁰. Magnanime, le grand doit être également un homme prudent car "il est plus nécessaire que le chef soit advisé qu'audacieux, judicieux que présomptif et tempéré que brusque dans ses entreprises"¹¹.

¹ Du Souhait, *Anacrine*, p.57.

² Du Souhait, *L'académie des vertueux*, p.5.

³ Ibid, 6r°.

⁴ Du Souhait, *Le parfaict gentilhomme*, 13r°v°.

⁵ Ibid, 39v°.

⁶ Du Souhait, *Gloriande*, p.3.

⁷ Du Souhait, *Le pacifique*, p.64.

⁸ Du Souhait, *Le glorieux contentement*, 16v°.

⁹ Du Souhait, *L'Iliade*, p.285.

¹⁰ Du Souhait, *Le vray Prince*, 27r°.

¹¹ Du Souhait, *Le pacifique*, p.95.

Celui qui veut être grand doit également savoir se montrer patient ("il faut prendre le temps et conduire par la raison"¹) et pratiquer le discernement ("écoute toutes les plaintes et non pas toutes les flateries"²). Quelles que soient les circonstances, il doit rester maître de ses sentiments et demeurer courtois et poli : "Plus les grands ont de puissance et plus, ils doivent avoir de courtoisie"³. Enfin, qui veut se former sérieusement à son rôle de responsable doit être courageux et poursuivre avec ténacité ses efforts, sans changer de choix de conduite : "Le Prince qui change de résolution est méprisé, en temps principalement qu'il commande ce qu'il avait défendu, ou défend ce qu'il avait commandé"⁴.

Du Souhait résume cet ensemble harmonieux de conditions nécessaires à celui qui désire assumer authentiquement son rôle de grand dans la société dans ce passage du *Vray Prince* : "Il (le grand) aura donc la colère pour la défense de la justice. La révérence de la religion pour rendre les subjects religieux. Il sera dévot pour l'exercer à sa patrie, à ses parents et à ses frères. La valeur luy servira de phare, pour le conduire à la perfection. Il se cognoistra pour cognoistre sa grandeur, et pour ne mescognoistre son pouvoir. Il sera imbu des lettres puis que les premières impressions nous laissent tousjours quelque chose de reste. La justice luy doit estre et mère et nourrice : mère pour en retenir l'essence, et nourrice, pour en goûter le lait (...). La clémence doit suivre le régiment de ses vertus à fin qu'elle pardonne aux vaincus et que jointe à la valeur, elle abbate les audacieux pour le rendre aussi doux au pardon que rude au combat"⁵. L'homme naît avec un titre mais c'est l'apprentissage conjoint des armes et des "lettres" et la culture de la "vertu" qui lui confère la vraie noblesse : "Si vous la (la noblesse) prenez simplement par les armes, vous serez simplement nobles. Si vous la cherchez à la richesse, vous chercherez des trésors et non pas une noblesse. Vous la rangerez à la vertu et moy aussi, moyennant que ceste vertu soit fille des lettres"⁶. Le parfait gentilhomme aura donc pris conscience de sa condition, réfléchi à l'exercice de cette "noblesse", consenti à former son jugement, appris à se rendre habile, et se sera exercé à pratiquer la vertu. L'homme bien né qui aura réussi à se couler dans ce moule de parfait gentilhomme pourra alors assumer avec efficacité le rôle qui lui est dévolu : celui de chef.

c) Etre grand, c'est être un chef, investi d'une mission humaine.

La mission du grand est triple. En tant que chef, il doit défendre la Foi chrétienne et la promouvoir, il doit faire régner autour de lui les vertus que lui-même pratique, et doit assurer le bien être de ses subordonnés.

Le grand se montre le garant de la Foi chrétienne, on n'ose pas dire de la Foi catholique car jamais l'auteur ne fait allusion à la structure ecclésiastique ou à Rome, évitant sans doute par là de rallumer des conflits douloureux. Il peut ressembler à ces princes du *Bonheur des sages* qui, dès lors qu'ils se voient confier le rôle de responsables d'un pays, s'attellent à propager la Foi chrétienne. L'un accepte le titre de roi "des Russiens", "moyennant qu'ils

¹ Ibid, p.110.

² Ibid, p.20.

³ Du Souhait, *L'Iliade*, p.1.

⁴ Du Souhait, *Le pacifique*, p.35.

⁵ Du Souhait, *Le vray Prince*, 41r^ov^o.

⁶ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 3r^ov^o.

deviendraient chrétiens"¹, l'autre celui de roi des Arméniens, tous deux "sont rois et ont planté la foy parmi le paganisme"², précise notre auteur. Le chef ne souffrira pas les "impiétés"³, et proposera à tous : "Vous me servirez assez et me serez assez obéissant, d'éviter votre damnation, et suivre votre salut. Vous obéirez à mes commandemens, n'estant point désobéissant aux commandemens de Dieu"⁴.

Défenseur de la Foi, il sera aussi l'homme qui propagera les valeurs que lui-même pratique. Il sera ainsi le défenseur des lettres : "faisons-nous imiter et rendons nous respectueux aux lettres (sic), pour rendre les lettres respectées"⁵. Par sa vie et sa conduite, il incitera les autres à pratiquer la vertu qui "est comme l'âme, elle se communique à tous et ceulx mesme qui ne la suyvent, la cognoissent"⁶.

Il s'efforcera enfin de procurer à ceux dont il a la charge, une vie agréable et sûre. Il donnera donc "de l'assurance à ses vasseaux et de la terreur à ses ennemis"⁷ et devra garantir la paix ("la tranquillité du peuple"⁸, "une paix salutaire"⁹), bien précieux entre tous pour Du Souhait qui osera d'ailleurs faire de ses convictions pacifistes un pamphlet : *Le pacifique* qui eut le retentissement que l'on sait dans la querelle du Soldat français.

Pour promouvoir la vertu, la Foi, la paix et la culture, le grand ne doit utiliser ni la contrainte ni la violence mais montrer une force tranquille et efficace, celle que procure l'exemplarité d'une conduite. S'il veut encourager son entourage à se montrer plus vertueux, il doit lui-même être irréprochable : "Corrigeons-nous les premiers, la bonne vie des prédicateurs donne plus de poix à leur parole"¹⁰ écrit Du Souhait, ou "ne disons pas pas je puis faire cecy, mais monstons sans le dire que nous sçavons faire cela"¹¹. Si le chef doit livrer un combat, il se portera à la tête de son armée afin d'encourager ses soldats à la vaillance : "les chefs d'armée s'offrent à la pointe d'une escarmouche pour servir de rondace à leurs soldats, et les soldats les suivent autant pour en avoir du secours, que pour leur rendre du service"¹².

A propos du thème du grand personnage, thème tout particulièrement développé dans l'ensemble de l'œuvre de François du Souhait, on retiendra la place élevée qui lui est dévolue dans la hiérarchie sociale, l'importance et la noblesse du rôle qui lui est assigné, le rôle d'un chef, d'un meneur d'hommes. Ce rôle lui impose une formation, des devoirs personnels, une éthique de vie qui guide l'ensemble de son comportement. Tout entier au

¹ Du Souhait, *Le bonheur des sages*, p.86

² Ibid, p.87.

³ Du Souhait, *Anacrine*, p.73.

⁴ Ibid, pp.74-75.

⁵ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 63r^ov^o.

⁶ Ibid, 68r^o.

⁷ Du Souhait, *Gloriande*, p.38 de l'édition de 1613.

⁸ Du Souhait, *Le pacifique*, feuillets liminaires.

⁹ Du Souhait, *Le discours...*, p.15.

¹⁰ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 60r^o; cette idée peut être illustrée par cet exemple lu en page 47: "Si le chef n'a pas le courage de porter ses armes et laisse ce soin à ses soldats, les cadres de l'armée l'imiteront et le respect dû au chef en sera entamé

¹¹ Du Souhait, *Le vray Prince*, 16r^o.

¹² Ibid, 7v^o.

service d'autrui, le grand est déjà un "honnête homme" instruit, capable et vertueux, dont l'exemple pourra être contagieux.

2. Le roi : le plus parfait des gentilshommes

Le monarque, premier grand de l'Etat, est tout naturellement considéré par François du Souhait comme le plus parfait des gentilshommes.

a) Le roi, premier des Français, de droit divin.

Pour notre auteur, être Français et être fidèle à son roi sont deux concepts absolument synonymes. Jamais il ne conteste l'autorité royale : "Nous ne serions pas Français si nous n'espousions votre défense"¹ dit-il à Henri IV. Celui qui porte atteinte au pouvoir royal est jugé et ce, impitoyablement. Dans son *Discours sur l'attentat à la personne du Roy par Nicole Mignon*, Du Souhait fustige la criminelle en ces termes : "Ce sont des opinions hérétiques qui la desvoient de son devoir et qui l'essorent de son obeysance, si elle s'estoit figurée la dignité royale, elle ne serait si prompte à l'esteindre"². Toucher au Roi, c'est se montrer parjure à son pays, parjure à Dieu puisque c'est de Lui que le Roi détient son autorité : "Les Rois sont personnes sacrées et comme demy-dieux en terre, qui doivent estre aussi tost révérez que regardez"³. On peut quasiment qualifier de dévotion la nature des sentiments que l'auteur porte au souverain, "Dieu tutellaire de ses sujets"⁴. Le Prince est une sorte d'envoyé de Dieu auprès des hommes. En retour, il doit se montrer lui-même un fervent défenseur de la religion chrétienne : "Nostre Prince doit estre respectueux de la religion, aimer Dieu et le craindre (...) il doit contraindre les siens à ce respect"⁵.

b) Le roi, exemple pour tout un peuple.

C'est par l'exemple, et non par une autorité despotique, que le "premier d'un estat"⁶ doit asseoir son pouvoir. Il peut et doit, par toute sa vie, servir de point de repère au peuple qu'il est chargé de conduire. "Il sert tous les jours à son peuple d'exemple" dit l'auteur de *La vérité de l'Eglise*⁷. Il est le premier à pratiquer ce qu'il recommande aux autres, "de mesme que le premier d'un estat est affermi par les lettres, les autres s'asseurent à leur charge et n'y prennent aultre franchise que l'estude des lettres. Mais soudain que le premier se donne quelque liberté, les autres l'imitent"⁸. L'exemple de la conduite vertueuse du roi dissuadera les récalcitrants de se rebeller, "si quelqu'un se veut contre moy souslever, qu'en admirant ma gloire, il perde son audace"⁹, c'est ainsi que Du Souhait fait parler un monarque.

¹ Du Souhait, *Discours sur l'attentat...*, pp.13 et 14.

² Ibid, pages 7 (sic pour 9) et 10.

³ Ibid, p.12.

⁴ Ibid, p.10.

⁵ Du Souhait, *Le vray Prince*, 3r°.

⁶ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 48r°.

⁷ Du Souhait, *La vérité...*, 18r°.

⁸ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 48r°v°.

⁹ Du Souhait, *Les trois grâces*, 8r°.

c) Le roi, père pour son peuple.

Si l'exemplarité de sa conduite est l'assiette de l'autorité royale, le roi peut attendre de ses sujets des relations confiantes, sinon affectueuses. Loin d'être un despote qui impose, il sera le père qui aime, à l'image du Dieu "maître de famille (qui) récompense les plus méritants"¹. Ce père sert d'image de référence pour ses enfants, il est le guide des tous les sujets qui lui sont confiés. "Il semble" dit l'auteur du *Pacifique* "que les roys doivent vivre avec leurs subjects comme les pères avec leurs enfans"², et il exhorte les monarques en ces termes : "Prenez plustost et en tiltre et en effect ce beau nom de Pasteur de vos peuples et père des subjects qui font hommage à vos couronnes"³. Le poème : "le roy parlant comme père à ses subjects"⁴ apparaît dans quatre œuvres de Du Souhait⁵. Dans ce poème, l'auteur fait parler le roi d'une manière très paternelle : "Asseurez-vous mes enfans que je vous conserveray comme mère, et laschant la bride à mon autorité, je marcheray de pair avec vous, lorsque vous ne vous desvoyerez de vostre devoir"⁶. Du Souhait se plaît également à comparer le roi à un aigle attentif à sa nichée : "L'aigle comme je fais veut aux petits complaire / Ayant un coeur royal et plein d'humanité"⁷.

d) Le roi pacifique.

Le monarque veut le bien de ses sujets. Le bien le plus précieux est aux yeux de Du Souhait la paix, la sécurité pour tous : sécurité des biens et des personnes, tranquillité des consciences. Pour procurer à tous cette paix, le monarque doit favoriser un climat de liberté où l'oppression aura disparu : "Je veux affranchir un chacun de dommage"⁸. Le roi maintient "le droict des âmes offensées"⁹ et "mettra fin à (tous les) pleurs"¹⁰ et défend farouchement la paix intérieure du pays : "L'aigle à ses subjects n'a jamais souhaité, comme je fais aux miens une paix salutaire"¹¹. A l'image du duc Ferdinand de *Radegonde*, le roi est celui "dont la dextre emperière réfrène des Français l'arrogance guerrière"¹². Le roi pacifique doit donc faire constamment preuve de discernement pour défendre la paix et l'intégrité du territoire contre d'éventuels agresseurs, et maintenir intact le prestige de son pays, sans pour autant se montrer belliqueux à l'égard des autres nations : "la raison doit tousjours estre le précepteur du Prince pour luy faire prendre les armes pour la protection de ses sujets et les mettre bas

¹ Du Souhait, *Le vray Prince*, 7r°.

² Du Souhait, *Le pacifique*, exemplaire de Nancy, p.135.

³ Du Souhait, p.76.

⁴ Du Souhait, *Le plaidoyer*, 8r°.

⁵ Dans *L'Épithalame*, *Le plaidoyer*, *Le bonheur de la France*, et dans *Les marqueteries*.

⁶ Du Souhait, *Le plaidoyer*, 8r°.

⁷ Du Souhait, *Le bonheur de la France*, p.10.

⁸ Du Souhait, *Marqueteries*, 9v°.

⁹ Du Souhait, *Les neuf muses*, 2r°.

¹⁰ Idem.

¹¹ Du Souhait, *Le bonheur...*, p.11.

¹² Du Souhait, *Radegonde*, 16v°.

pour ne donner ombrage à ses voisins"¹. C'est dans le but d'aider Henri IV à acquérir ce discernement et à préférer la paix que Du Souhait écrit *Le pacifique* et lui propose de s'appuyer sur quelques grands, parfaits gentilshommes, qui pourront l'entourer de leur sagesse, bonne conseillère. On notera la générosité et la confiance humaniste qui émanent de cette conception du monarque à la fois tout puissant et paternel, à l'image du Dieu auquel croit notre auteur. L'accent de la conviction qui pointe dans un pamphlet comme *Le pacifique* témoigne, d'une part, de l'urgence perçue par Du Souhait à exhorter le roi à l'acquisition de cette sagesse et de cet idéal pacifiste, et, d'autre part, de la confiance très loyale qu'il place dans l'autorité royale : il veut conseiller et non contester. Du Souhait fait preuve d'un esprit critique constructif, il propose de nouvelles voies mais ne fronde pas.

e) Le Roi et les grands.

On aura remarqué qu'il n'existe pas de différence de nature entre le roi et les grands de la haute société. La place du roi en tant que chef suprême n'est certes pas contestée, mais Du Souhait tempère cette conception, d'une part grâce à la vision très paternelle du pouvoir royal, d'autre part grâce au développement du concept de pouvoir, sinon partagé avec, du moins appuyé sur les grands de son temps. Le grand personnage doit être un conseiller pour son souverain. Cette idée est illustrée à l'envers par le comte d'Aite, mauvais ange du roi du *Malheur des curieux*, à l'endroit par les "bons génies" du *Pacifique*, ou par Poliphile, sage conseiller de son prince et autre "bon ange" du roi. Du Souhait semble rêver à une monarchie proche de l'ancienne "monarchie féodale" où "le roi gouverne avec le conseil de ses comtes et de ses ducs"².

Du Souhait a dans l'ensemble de son œuvre privilégié la réflexion sur le rôle du grand et du monarque dans la société de son temps. Ses conceptions sont conservatrices dans la mesure où l'ordre social, sa hiérarchie, les privilèges dus à la naissance, ne sont aucunement remis en question. Elle sont cependant généreuses à bien des égards, en particulier en ce qu'elles prêchent la paix, en ce qu'elles préconisent un certain idéal "éclairé" du monarque entouré de grands, ses bons conseillers, ce que j'appellerais volontiers l'aristocratie des honnêtes gens. A cette haute société, désarmée -au sens propre comme au sens figuré- après la période d'intenses guerres intérieures et extérieures, Du Souhait propose un idéal de paix, une éthique des nobles sentiments, la recherche d'une conduite digne de la mission à laquelle elle est destinée. A quoi, dorénavant, occuper cette société ? Essentiellement à l'apprentissage de la vie mondaine.

3. L'apprentissage de la vie mondaine

Aux rois, comme aux grands, Du Souhait propose de concrétiser l'idéal du parfait gentilhomme, tel qu'il vient d'être défini, dans le cadre pacifique de la société mondaine.

¹ Du Souhait, *Le pacifique*, pp.120-121.

² R. Mandrou, *La France aux XVIIème et XVIIIème siècles*, p.149.

Parfaits gentilshommes et chastes dames apprennent à vivre ensemble et à édifier une société où les relations seront faites d'urbanité et d'amabilité. Nous pourrions définir cette future "honnêteté" mondaine sous trois aspects, un art d'être, un art de vivre, un art d'aimer.

a) Etre civil, c'est tout d'abord pratiquer un art d'être soi-même.

Il s'agit, comme nous l'avons vu, de savoir qui l'on est, d'en être fier et de s'efforcer d'en devenir de plus en plus digne. L'auteur a remis en valeur la notion d'apprentissage, de formation et d'effort. Il faut perdre la "licence de nous mesmes et (l') habitude soldatesque"¹, lutter "contre la coutume"², combattre la tentation de l'ignorance facile et les mauvaises habitudes dans tous les domaines, en faisant par exemple l'effort de ne plus écorcher la langue française³.

b) Etre civil, c'est ensuite cultiver un art de vivre.

Violence et rudesse ne sont plus de mise. Elles doivent céder la place à l'amabilité et à la recherche de la beauté. Les héros de Du Souhait usent d'ailleurs tous d'une langue aimable, combinent les métaphores et donnent parfois même l'impression de s'exprimer quasi spontanément en stances, sonnets et autres poèmes galants. C'est en jouant du luth, en chantant, en faisant danser les dames qu'ils se font reconnaître de la bonne société⁴. On remarquera d'ailleurs combien sont privilégiés l'art de la parole et la pratique des "lettres" dans la formation que Du Souhait conseille au grand. "Les humanitez vous sont requises", précise notre gentilhomme champenois, "l'éloquence propre et la philosophie aucunement nécessaire"⁵. Pour faire la guerre, quelques connaissances en matière de logistique seraient sans doute plus utiles, mais si le salon d'une dame est le nouveau champ d'activité du parfait gentilhomme, alors, c'est effectivement la maîtrise du verbe qui sera l'atout majeur à acquérir!

c) Etre civil, c'est enfin pratiquer un art d'aimer.

L'art d'aimer est la véritable occupation fondamentale de la société mondaine et constitue à ce titre le thème de base de l'œuvre littéraire de François du Souhait.

C. L'AMOUR ET LA VIE AFFECTIVE : TOUTE UNE VIE POUR UN BAISER

¹ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme* 55r^o.

² Ibid, 58v^o.

³ Ibid, 45v^o.

⁴ Comme Poliphile dans *Les amours de Poliphile* 34r^ov^o.

⁵ Du Souhait, *Le bonheur des sages* pp.18-19.

Nous avons opéré une distinction entre les relations amoureuses qui attirent et rapprochent deux êtres et les relations affectives en général, telles qu'elles existent au sein de la vie familiale. Cette distinction est à l'origine des deux volets d'étude du thème de l'amour : l'étude de la passion amoureuse proprement dite dans l'œuvre de Du Souhait d'une part, et l'étude de la vie affective présentée dans cette œuvre d'autre part.

1. La passion amoureuse dans l'œuvre de Du souhait

a) Le cursus amoureux.

Le thème de l'amour est présent dans l'ensemble de l'œuvre de notre auteur. On parle d'amour en vers aussi bien qu'en prose. Il envahit l'espace littéraire de Du Souhait comme il remplit l'univers mental des personnages. L'auteur semble considérer l'aventure amoureuse comme la grande expérience humaine, le jeu de l'amour comme l'activité privilégiée des hommes et des femmes.

"Beau ciel qui as créé de nouveaux élémens
Mon coeur ardent pour feu, pour terre mon courage
Et mes larmes pour eau et pour air le nuage
Qui trouble mon esprit de divers pensemens
Pour feu c'est mon Amour qui n'aura point de terme
Pour terre, ce courage où mon amour tient ferme
Pour l'eau, l'eau dont je veux mes amours arroser
Et pour airs, les pensers dont mon amour abonde
Puisqu'il faut d'élémens un monde composer
Ton ciel et mon amour feront un nouveau monde".

Restent à analyser les principales caractéristiques de ce "nouveau monde", univers privilégié dans lequel les héros de Du Souhait se meuvent.

L'essence de l'amour est un sentiment extrêmement fort, il s'agit d'une véritable passion. Le sentiment amoureux n'exclut pas la tendresse, comme le prouvent ces douces plaintes de Mellonimpe, peinée de voir partir Poliphile : "Voicy le temps que je pensais moissonner le fruit de mes amours, et je n'en ay que des ennuis et des desplaisirs. Comme un Laboureur qui voulant recueillir sa moisson la treuve ruinée de la tempeste et pensant se resjouir avec ses amis du butin de sa cueillette, il a le loisir de se plaindre et regretter ce qui avait eslevé ses espérances"². La tendresse existe dans les relations amoureuses certes, mais l'amour reste essentiellement un sentiment passionné que définit fort bien l'une de ses victimes, Poliphile : "Amour, amour tu es ceste cigçe qui ravit le sens aux hommes et qui les rend sans cognoissance"³. La passion amoureuse est souvent apparentée à un sentiment d'ordre religieux, comme le prouve cette sorte d'oblation de lui-même que fait Poliphile à Mellonimpe : "Aussi le (mon amour) sacrè-je au pied de vostre autel, je seray le sacrificateur

¹ Du Souhait, *Le bonheur de la France*, p.14.

² Du Souhait, *Palémon*, 21r^o.

³ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe* 47v^o.

et la victime"¹. Le côté excessif des termes mis dans la bouche des protagonistes témoigne de la force de ce sentiment. La passion amoureuse, en effet, n'est pas une tiède émotion mais une "violente flamme"², laquelle peut d'ailleurs se transformer en farouche haine ou vice versa. Saint Amour tente d'expliquer ce phénomène à Poliphile et à Mellonimpe en ces termes : "Les colères se passent, et souvent aimons nous avec violence ce que nous avons haï mortellement"³. Radegonde illustre la force noire de la haine. Elle est atteinte d'une véritable folie destructrice quand son amour est éconduit : "Verray-je cest ingrat qui fuyait mon amour / Faire icy devant moy à ma niepce la cour / Je mourray briefvement de rage forcenée / Ou leur tombe sera leur premier hyménée"⁴. Après s'être mué en haine féroce, le sentiment passionné de Radegonde provoque le bain de sang final de la pièce : "Sa cruelle rage / avant que trespasser a causé ce carnage"⁵, commente le bon sens du chœur.

La passion n'est pas un sentiment qui croît progressivement ou se cultive patiemment dans le cœur des êtres. Il n'est pas non plus un lien qu'on pourrait, artificiellement, faire naître dans les cœurs (ainsi, les personnages qui usent de magie ou de sortilèges pour se faire aimer, s'en trouvent tous punis⁶). Tout au contraire, l'amour naît d'un coup de foudre aussi brutal qu'inattendu. Il s'abat avec violence sur des êtres qu'il saisit à leur insu : "Je suis tombé à l'amour comme au piège que je pensais éviter le plus"⁷, confie l'un, "l'amour la prit sur ce point"⁸, dit-on d'une autre. Le vocabulaire de la chasse, de la capture, de la poursuite acharnée souligne, d'une part la soudaineté du surgissement du sentiment dans le cœur de l'homme, d'autre part la violence de son emprise et le côté définitif du lien qui s'établit en un éclair entre les partenaires. L'agent responsable de cet incendie soudain et violent qui s'empare d'un cœur se réduit souvent à bien peu de choses. La beauté ou plutôt le halo qui entoure une jeune femme frappe parfois brutalement le futur amoureux : "Ou les beautez du corps ou les beautez de l'âme / Engendrent le désir, et le désir la flamme"⁹. Le physique sert en quelque sorte de courroie de transmission au mental : "Pour tenir, donner loy, brusler et rendre heureux / Belle, il faut tes cheveux, ton front, tes yeux, ta bouche"¹⁰. Parfois un simple échange de regards, quelques "oeillades"¹¹, quelques paroles, suffisent à provoquer l'irruption brutale de la passion dans un cœur. Anacrine tombe ainsi amoureuse d'Emmanuel d'Ecosse sans l'avoir jamais vu, à la simple écoute de ses exploits : "oyant les loçanges qu'on luy donnait et ce qu'il avait fait pour elle en devint passionnée"¹². C'est un coup de foudre de cette nature qui saisit Isolín lorsqu'il regarde Cloris¹³ : "Amour qui les espioit, se servit d'eux contre eux-mesme. Leurs discours furent les alumettes de leurs passions, leurs regards ambassadeurs de leurs désirs, et leur honneste différent médiateur de leur intelligence".

¹ Ibid, 4r^ov^o.

² Du Souhait, *Divers souhaits...*, 11r^o.

³ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 70v^o.

⁴ Du Souhait, *Radegonde*, 30v^o.

⁵ Ibid, 33v^o.

⁶ Notamment dans *L'heureuse alliance*, 19r^o.

⁷ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 2v^o.

⁸ Du Souhait, *Anacrine*, p.183.

⁹ Du Souhait, *Beauté et amour*, 18r^o.

¹⁰ Du Souhait, *Divers souhaits...*, 11v^o.

¹¹ Du Souhait, *Anacrine*, p.163.

¹² Du Souhait, *Anacrine*, p.432.

¹³ Du Souhait, *Cloris*, 9v^o, repris 78v^o pour décrire les sentiments de Filidor et de Cloris.

La part de la sexualité est bien faible dans la passion amoureuse. La pulsion n'est pas exclue mais elle reste généralement inassouvie. Quand un mariage est consommé, le sujet est fort rapidement expédié par l'auteur, ainsi "Sylvie qui ne prévoyait leur naufrage qu'à travers l'ombre de leurs désirs le (le mariage entre Poliphile et Mellonimpe) signe comme tesson et leur conseille d'en venir aux cérémonies d'un prestre, puis à la consommation. Ce conseil approuvé des parties, l'aumônier de Poliphile exécuta le premier point, et luy le dernier : bref, les voilà épousez et hors de soupçon mais non pas d'affliction"¹. Ce "bref" illustre bien le fait que la satisfaction sexuelle de l'amour intéresse au fond bien peu notre auteur. Du Souhait semble s'efforcer avant tout de peindre la manière dont les protagonistes maintiennent et freinent la pulsion qu'ils sentent vibrer en eux. Mellonimpe "souhaitait estre sans amour, mais elle en aimait les flames"². Filidor dit à Cloris : "Pensez-vous que je ne sçache aussi bien user de modestie à posséder que de violence à désirer ?"³. Celui que saisit la passion amoureuse sent jaillir en lui toutes sortes de désirs, de sentiments violents et désordonnés. Il use son temps et son énergie à juguler ce flot passionnel, à tenter de le canaliser en quelque sorte dans un cheminement amoureux qui n'est absolument pas laissé au hasard. Ce cheminement est parfaitement codifié comme l'indique Glorian, seigneur voisin d'Ismène, qui déclare à la jeune fille dont il vient brutalement de se sentir éperdument amoureux : "Mademoiselle, ce n'est plus vous parler comme voisin mais comme esclave, ni vous voir comme amy mais comme amant"⁴. Ce cheminement suivi par maints amants nous est apparu comme extrêmement précis et balisé mais son issue est le plus souvent malheureuse.

Subir un coup de foudre, c'est pénétrer immanquablement dans un cursus amoureux dont l'issue est bien incertaine. Pourtant, les héros semblent le plus souvent pressentir parfaitement le malheur qui les attend, cela ne les empêche jamais de se lancer dans l'aventure amoureuse. Poliphile, par exemple, exprime sa certitude d'être voué à un triste destin en ces termes : "puisque les destinées ont prédit nostre malheur, et que je ne puis éviter ma cheute, je veux tomber des cieus et combatre le triomphant, pour avoir de l'honneur en ma mort et quelques gloires en mes périls"⁵. Dans la dédicace de *Glorian et Ismène*, l'auteur prévient les lecteurs : "Vous y remarquerez les accidents de la fortune et les infortunes des amans"⁶. Ainsi, souffrir semble une nécessité à Isolin dès lors qu'il se sent frappé par la passion amoureuse. Tout se passe comme si le malheur était indissociable de la passion : "Heureux si nous avions semblables fortunes, que perdant l'usage de nous pleindre, nous perdissions la nécessité de souffrir"⁷. Les amants ont si peu d'illusion au sujet de l'issue de leur cheminement amoureux que tel amoureux écrit à sa belle : "le ciel contre nous conjure / Au milieu de nostre heur nostre perte conspire"⁸. De fait, la passion qui naît entre deux êtres connaît la plupart du temps une fin malheureuse. Poliphile se suicide et

¹ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 75r^o.

² Ibid, 4v^o.

³ Du Souhait, *Cloris*, 77v^o.

⁴ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 8r^o.

⁵ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 8r^o.

⁶ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, a2r^ov^o.

⁷ Du Souhait, *Cloris*, 23r^o.

⁸ Du Souhait, *Divers souhaits...*, 5v^o.

Mellonimpe veut suivre dans la mort celui qu'elle aime afin que "si le sort les a peu séparer en la vie, il ne les puisse au moins séparer en la mort"¹. Polimante part seul, Filine se fait religieuse² dans *les propriétés d'amour*. Dans le cycle d'Anacrine, les héros amoureux sont le plus souvent éconduits, Glorian est au désespoir à la fin du roman dont il est le héros, Constance et Floran se donnent la mort, le duc Ferdinand tue Radegonde. Comme on le voit, la passion amoureuse est vraiment montrée sous un jour tragique. Pourtant, ses victimes rentrent lucidement dans son jeu, dans sa logique, acceptent toutes les règles qui président à son itinéraire codifié.

En effet, l'amour suit dans les cœurs des amants une sorte de parcours codé, véritable jeu avec ses lois, ses gagnants et ses perdants. Le côté ludique corrige quelque peu le côté "fatal" et noir de la passion. Nous pouvons d'ailleurs, à juste titre, nous interroger sur l'authenticité d'un tel sentiment amoureux. Ne serait-il pas avant tout un prétexte littéraire à analyse psychologique des cœurs des héros amoureux, un jeu de société, une aimable distraction destinée à occuper une société oisive de parfaits gentilshommes et de chastes dames ? Du Souhait d'ailleurs nomme ce jeu de l'amour le "dédal d'amour" ("entrez en ce dédal d'amour"³), soulignant dans cette expression imagée l'existence d'étapes précises jalonnant l'itinéraire amoureux. J'en ai dénombré quatre principales que j'étudierai successivement : le jeu de la froideur, le jeu des preuves et des épreuves, le système des récompenses, le système des obstacles.

Le sentiment amoureux une fois ressenti, accepté de plus ou moins bonne grâce, provoque tout d'abord le jeu de la froideur. La femme aimée fait un effort violent pour masquer la violence du sentiment qu'elle éprouve. Il s'agit pour elle d'une sorte de devoir impérieux qu'elle s'impose parce qu'elle le croit indissolublement lié à son honneur de femme et à sa renommée : "cela eust bresché sa renommée d'estre impatiente en son amour, aussi estoit-elle (Ismène) trop bien née pour tomber en telle erreur"⁴. Les héroïnes amoureuses jouent toutes très activement ce jeu de la froideur, comme le souligne Palémon : "Il est vray que les belles ont cela d'impérieux, que pour estre courtisées, elles n'aiment pas, et souvent payent leurs Amans de remises"⁵. Elles s'efforcent d'affecter l'apparence de personnages froids et distants, alors même que leur cœur bat la chamade comme Mellonimpe qui "receut ses lettres d'un coeur d'amie, et d'une main desdaigneuse"⁶ ou "voilant discrettement sa passion, luy parlait de la bouche, le souhaitait de pensée"⁷. Face à cette froideur, le soupirant persiste à se déclarer amoureux et remet son destin entre les mains toutes puissantes de l'aimée. "Ma vie et ma mort est entre vostre main" dit Poliphile⁸. "Je vous offre et mon coeur et ma vie, traictez les à vostre discrétion"⁹, implore pour sa part

¹ Du Souhait, *Palémon*, 69r°.

² Du Souhait, *Les propriétés...*, 73v°.

³ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 24r°.

⁴ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 43v°.

⁵ Du Souhait, *Palémon*, 12v°.

⁶ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 23r°.

⁷ Ibid, 12v°.

⁸ Ibid, 23r°.

⁹ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 9r°.

Glorian qui se dit "esclave"¹ d'Ismène. Même accueillis avec une froideur composée par les dames de leur cœur, les amoureux acceptent donc d'entrer dans le jeu de l'amour et d'en suivre toutes les règles. Ils doivent alors affronter le jeu des preuves et des épreuves.

Pour être reconnu dans sa fonction de soupirant attitré et pour obtenir de sa dame un gage de réciprocité, l'amoureux doit se soumettre à de multiples épreuves destinées à fournir d'innombrables preuves et de la sincérité de ses sentiments et de la fidélité de son comportement. Il s'agit en quelque sorte, par ce jeu des preuves et des épreuves, de mériter celle que l'on aime. C'est ce que la princesse de Pologne tente d'expliquer à son frère, amoureux malheureux de Mellonimpe : "C'est votre peu de mérite qui vous rend si désagréable (aux yeux de sa dame) et le peu de service que vous lui avez fait, disgrâcié. Le cœur des princesses vertueuses comme elle, ne se gagne que par patience, et non pas d'abord les supplications (...). Il faut donner preuve (...). Il faut faire mille desseins (...). Il faut s'exposer à mille hazards (...). Bref, la vaincre par attente et se rendre importun pour être jugé suppliant"². On ne s'étonnera pas dès lors de voir les chevaliers des romans de Du Souhait courir mille dangers pour défendre les couleurs de leurs dames. Emmanuel d'Ecosse, par exemple, "alla en plusieurs cours de roys et de princes, prouver que son Infante estoit la plus belle du monde"³ et s'en fut "à Prague défier tous les chevaliers pour la beauté de sa maïtresse"⁴. Poliphile, de son côté, participe également à des tournois pour se faire apprécier : "ses trophées le firent triompher du cœur de Mellonimpe"⁵. La nature des preuves exigées de l'amant peut être très diverse. Mellonimpe demande ainsi à Poliphile qu'il adopte une attitude qui "ressente son esprit de prince"⁶ l'on voit le jeune homme prendre son luth, chanter, donner à Mellonimpe un sonnet, faire danser les dames et offrir à leur compagnie des boîtes de dragées⁷. En d'autres circonstances, l'amoureux fera preuve de sa bravoure, de sa vaillance, il deviendra un chef militaire, toujours volontaire là où un combat exige sa présence, comme Poliphile acceptant de quitter celle qu'il aime en ces termes : "Je m'en vay où l'obéissance et la raison m'appelle"⁸.

¹ Idem.

² Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 23v^o.

³ Du Souhait, *Anacrine*, p.255.

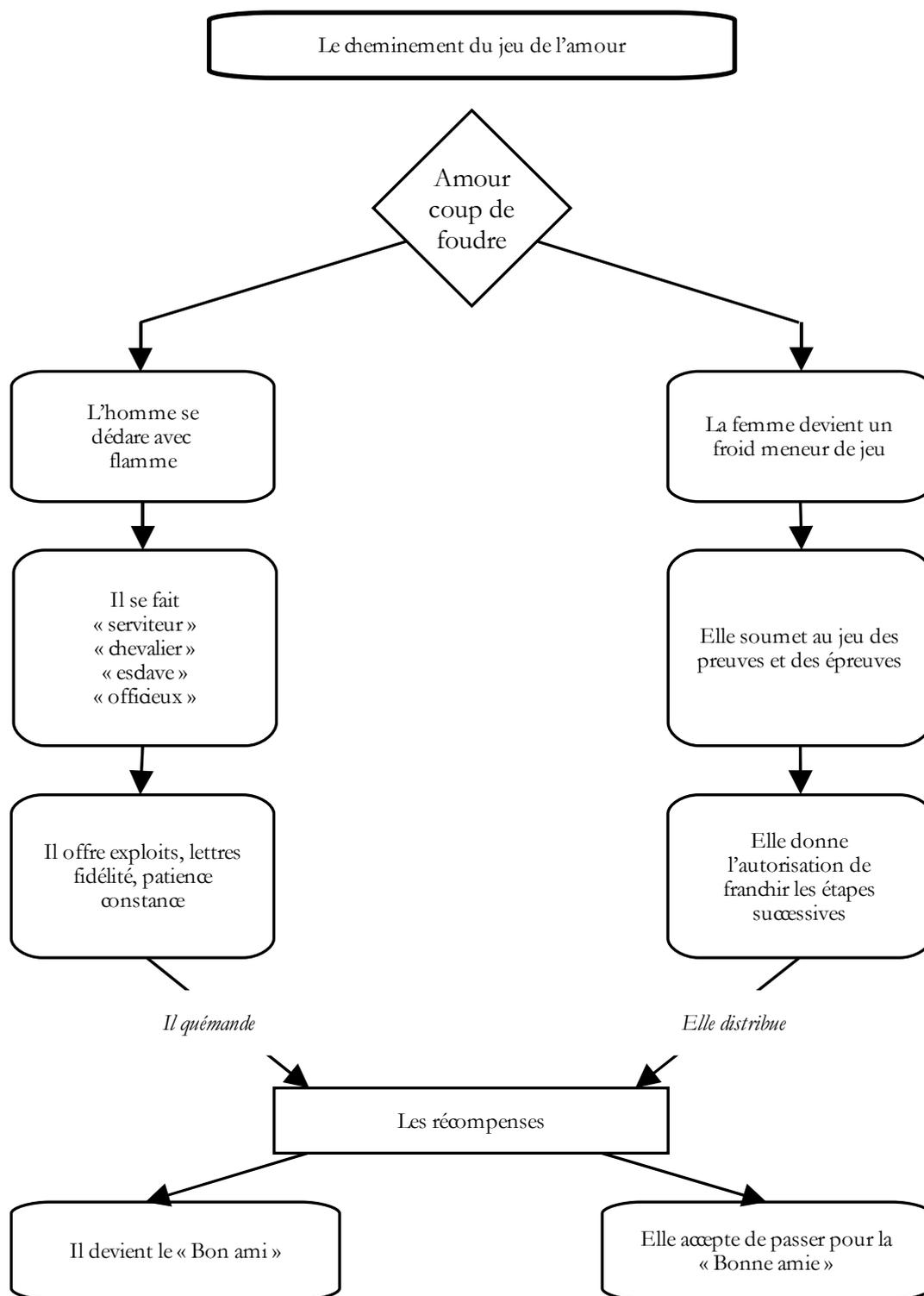
⁴ Ibid, p.310.

⁵ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 3v^o.

⁶ Ibid, 30r^o.

⁷ Idem.

⁸ Du Souhait, *Palémon*, 17v^o.



Le héros amoureux doit accepter l'épreuve de l'absence et de l'éloignement, temps pendant lequel, tout en réalisant des actions valorisantes, il peut donner d'autres preuves de son attachement : les lettres. Les amoureux sont en effet d'interminables épistoliers, même s'ils ne reçoivent que des réponses décourageantes de l'être aimé : "il faut espérer où les apparences ne sont du tout mortes, et où l'impossible ne fait encore la loi"¹. Dans ces

¹ Ibid, 16v°-17r°.

lettres, les amoureux se font poètes, composant maints stances et sonnets¹. Devenir poète est d'ailleurs une bonne preuve d'amour qu'un jeune homme peut donner à une jeune fille. Ainsi, Glorian se fait-il apprécier d'Ismène lorsqu'il "commence à devenir poète"².

Les lettres sont, en quelque sorte, des gages que se donnent les amants, preuves d'amour si importantes qu'une héroïne comme Mellonimpe s'interroge en ces termes : "Si elle luy (Poliphile) escrit, elle luy baille prise sur elle, si elle ne luy escrit, elle ne peut avoir barre sur luy"³. Si les regards amoureux semblent autorisés, les gestes amoureux, eux, doivent être retenus. Paroles et déclarations d'amour sont moins des preuves d'attachement qu'une récompense accordée en son temps par la dame à son soupirant, comme l'explique Poliphile : "il s'efforce de luy (à Mellonimpe) faire cognoistre ses désirs, et par ses gestes et par ses regards, puis en vient après à la parole, comme l'ancre la plus certaine"⁴. Quant à Polimante, "des pensées, il estoit venu aux parolles, et du discours il vient à baiser les mains de Filine"⁵.

Si ce jeu de preuves et d'épreuves est bien parcouru, alors, l'amant reçoit en effet une récompense, laquelle n'est pas toujours en proportion avec les efforts qu'il a déployés : "l'accortise des plus braves (hommes) n'a autre avantage sur leur (celle des dames) volonté qu'une bienveillance et les services continuels n'ont d'autre droit qu'une amitié"⁶. La récompense suprême peut, certes, être le mariage, comme pour Poliphile et Mellonimpe, mais elle est rarement un don charnel de l'héroïne sauf si la ruse intervient⁷ ou si le contexte de l'histoire est comique⁸. On peut même dire que Polimante a bien de la chance d'obtenir de "baiser les mains de Filine"⁹. Le cheminement amoureux reste le plus souvent chaste, Constance ne dit-elle pas à Floran : "Pourquoy demandez vous d'un coeur déterminé de cueillir la moisson d'un céleste hyménée"¹⁰. La récompense est même rarement un aveu de réciprocité, il ne se trouve guère que Constance pour dire à celui qu'elle aime et qui l'aime : "Ignorez vous Floran que je vous aime"¹¹. La récompense consiste le plus souvent en un simple encouragement de la dame à persévérer dans le cursus amoureux entrepris par son soupirant. Mellonimpe répond par exemple à une lettre désespérée de Poliphile par une lettre encourageante où elle s'engage à devenir sa "bonne amie"¹². L'amant doit se contenter d'une simple autorisation à continuer à mener sa cour, à poursuivre son cheminement vers sa belle, à franchir une étape supplémentaire du cursus amoureux, comme Glorian qui "de voisin se rend dameret, de dameret, officieux et d'officieux, esclave"¹³. A la fin du roman, il

¹ Les poèmes des héros de romans sont des reprises des recueils poétiques de notre auteur.

² Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 27r°.

³ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 76v°.

⁴ Ibid, 3r°.

⁵ Du Souhait, *Les propriétés...*, 13v°.

⁶ Du Souhait, *Palémon*, 12v°.

⁷ Comme dans *Les propriétés...*, où Filine, abusée, "permet le dernier point" à son soupirant, 69r°.

⁸ Ainsi dans la première des *Histoires comiques*, un archer tente de consoler une veuve, il "la poursuit avec tant de persuasion qu'ils se touchèrent en la main et puis se couchèrent ensemble".

⁹ Du Souhait, *Les propriétés...*, 13v°.

¹⁰ Du Souhait, *Radegonde*, 25r°.

¹¹ Ibid, 24r°.

¹² Du Souhait, *Palémon*, 34r°.

¹³ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 10v°, repris dans *Anacrine*, p.516, dans l'histoire de Polistene et Alistée.

obtient "de changer ce nom de serviteur que la fortune me destine, en amy que vostre courtoisie me peut concéder"¹. Richard d'Angleterre quant à lui, revendique le titre de "chevalier" de sa dame, "fortifié de ma fidélité, je vous veux supplier de me permettre la qualité de vostre chevalier"². La dame distille à son gré les récompenses qu'elle juge opportunes, ainsi Eliante décide-t-elle d'encourager son ami, "elle luy faict bon visage, jusques à luy permettre toute sorte d'honneste familiarité, comme de luy parler et de luy escrire"³. On peut, sans trop d'exagération qualifier de véritable parcours du combattant ce cursus amoureux tracé d'avance par les dames, régi par des règles strictes, gagné dans une chronologie rigoureuse, dans lequel se lance avec une lucidité tranquille celui qui tombe amoureux. Ce difficile parcours est accepté par celui que le seul espoir d'obtenir de sa belle une récompense suffit à faire vivre envers et contre tout, tant il est persuadé que "le bien inespéré a plus de suc que le bien attendu"⁴. Ce parcours pourrait ne pas avoir de fin, si n'intervenaient les obstacles qui provoquent les amants à donner un cours différent à ce cheminement dont on trouvera à la page suivante une illustration graphique.

Le système des obstacles vient compléter le périple accompli par les amants. Lorsqu'ils sont confrontés à un obstacle, les gens qui s'aiment donnent l'impression de sortir de ce jeu de l'amour et de vouloir laisser parler leur cœur. C'est au moment où elle ne peut reculer devant d'inévitables fiançailles avec un vieillard qu'elle n'aime aucunement, qu'Ismène concède à Glorian "J'auray agréable vostre amitié"⁵. C'est lorsqu'on lui annonce faussement le suicide de Poliphile que Mellonimpe, "ayant leu (...) s'escrie, Misérable Mellonimpe, dois tu vivre coupable ayant faict mourir un innocent"⁶ et "comme sa bouche avait été ministre de leur dissension, elle fut ministre de leur accord"⁷, et la promesse de mariage se trouve alors signée. De même, c'est le danger de la mort qui pousse Lidiene, après qu'elle ait longtemps découragé Aladin, et fait de lui un chevalier errant, à recquérir "le secours de celui qu'elle a offensé, sçachant bien qu'il y a plus d'amour pour la servir que de souvenir pour se venger de sa malice"⁸. Les obstacles sont de diverses natures; ils peuvent venir de la mort ou de la maladie ou jaillir d'une décision politique. C'est le cas de Poliphile contraint, pour seconder son tuteur à la guerre, de laisser Mellonimpe⁹. Les obstacles peuvent également surgir de l'entourage familial des amoureux. La mère de Lucine, amoureuse de Celidon dans *Anacrine*¹⁰, s'oppose à l'union des jeunes gens, Félicior dans *Cloris* doit obéir à son père qui l'envoie à la guerre, il doit pour cela se séparer de Cloris¹¹. Ils peuvent même naître des règles sociales : "Je ne puis aymer qu'un souverain" dit Félicie, au risque de désespérer Polimante¹². Les obstacles font prendre au cheminement amoureux un nouveau cours. On voit les héros s'interroger devant une situation inattendue parce que celle-ci les contraint à sortir des étapes

¹ Ibid, 88r°.

² Du Souhait, *Anacrine*, p.189.

³ Du Souhait, *Gloriande*, p.429.

⁴ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 37v°.

⁵ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 90v°.

⁶ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 73v°.

⁷ Ibid, 74v°.

⁸ Du Souhait, *Anacrine*, p.208.

⁹ Du Souhait, *Palémon*, 17v°.

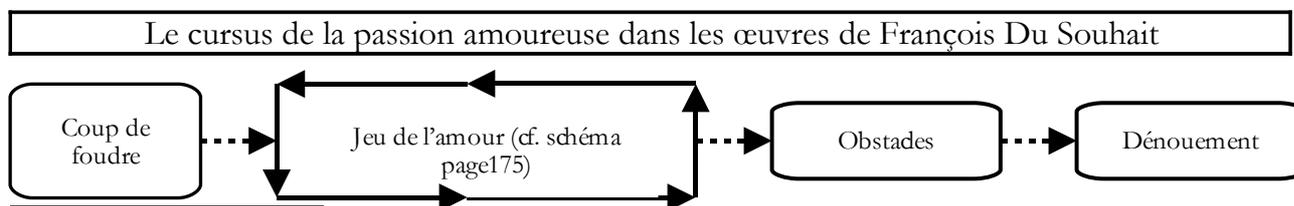
¹⁰ Du Souhait, *Anacrine*, p.440.

¹¹ Du Souhait, *Cloris*, 89r°.

¹² Du Souhait, *Anacrine*, p.416.

codifiées et à adopter une attitude nouvelle, à l'exemple de Mellonimphe que seul l'obstacle fait sortir de son habituel comportement très distant à l'égard de Poliphile. Après avoir été très sûre d'elle-même, elle devient hésitante et fait part de ses doutes en ces termes : "...mesme que je n'oseray m'advoçer sienne, et bien qu'il soit vainqueur je ne pourray me ressentir de son bonheur. J'auray part à ses afflictions et non à sa félicité"¹. On peut donc dire que, paradoxalement, les obstacles sont bienfaisants en ce qu'ils sortent les amoureux de l'interminable jeu dans lequel ils s'étaient plongés. D'ailleurs, lorsque les événements semblent contraires, les amoureux affichent une confiance tout à fait sereine et surprenante : "Belle, bien que le Ciel contre nous conjure (...)/ Patientons un peu! car ayant enduré / On parvient bien souvent à ce que l'on aspire /(...) / Le temps se lassera de nous estre contraire / Et soudain qu'il fera naistre un empèchement / Nostre amour le pourra soudainement desfaire"². Quand vient l'adversité, les amoureux ne sont nullement abattus. Loin d'être affaiblis dans leur passion, ils sont au contraire raffermis dans leur attachement, persuadés qu'il sont que ces obstacles qui naissent sur leur route vont servir la cause de leur amour. "Aussi sont-ce les plus belles amours qui sont les plus agitées"³ commente volontiers Du Souhait, ou "aux chastes âmes les orages doivent servir d'exercices et les afflictions de patience"⁴. Les obstacles peuvent être à ce point bienfaisants que la dame, alors qu'elle est encore seule meneuse du jeu de l'amour qu'elle dirige, n'hésite pas à en inventer pour son soupirant lorsqu'elle juge que le destin n'apporte pas suffisamment de problèmes⁵. "Ce qu'on a facilement, on le mesprise"⁶ dit Hourlion dont l'ardeur amoureuse est attisée par les difficultés qu'il rencontre, il veut "tesmoigner que plus on ferait d'obstacles et plus (il rechercherait) d'inventions de parvenir (à son but)"⁷. Jamais il ne se décourage devant l'adversité, "tout cela ne sert de rien qu'à nous opiniâtrer d'avantage à nostre affection"⁸. Les obstacles jouent donc un rôle moteur, fondamentalement positif dans le cursus de la passion amoureuse. Ils poussent les êtres engagés dans le jeu de l'amour à se démasquer. Devenus partenaires face à la difficulté, ils combattent ensemble l'infortune pour progresser vers le destin de leur commune passion.

Le schéma qui suit illustre l'ensemble du cursus amoureux : les héros sont saisis par le coup de foudre de la passion, entrent dans le jeu de l'amour et y demeurent jusqu'à ce que des obstacles les acheminent vers le dénouement -le plus souvent malheureux- de leur destin.



¹ Du Souhait, *Palémon*, 27r^o.

² Du Souhait, *Divers souhaits...*, a5v^o.

³ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 4r^o et *Cloris*, 8r^ov^o.

⁴ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 4r^ov^o et *Anacrine*, p.501.

⁵ Comme le fait Ismène dans *Glorian et Ismène*.

⁶ Du Souhait, *Gloriande*, p.347, récit des amours de Hourlion et Clarimède.

⁷ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, p.303.

⁸ Ibid, p.304.

b) Les héros amoureux ou les victimes de l'amour passion.

Le terme de victimes me semble particulièrement s'imposer pour désigner les partenaires du jeu de l'amour tel que nous venons de le décrire. D'une part, en effet les héros subissent le coup de foudre de la passion, alors même qu'ils ne la recherchaient pas, d'autre part ce jeu de l'amour et son dénouement constituent le plus souvent un destin difficile et précaire à assumer.

Il convient dans un premier temps de s'interroger sur l'identité des héros amoureux. On aura remarqué, dans le cours des citations présentées précédemment que la passion amoureuse n'est pas le fait du vulgaire. S'agissant de personnes de condition modeste, gens du peuple ou bourgeois, l'aventure amoureuse prend un tour beaucoup plus simple. L'amour est dans ce cas souvent montré comme une simple attirance physique qui se satisfait d'une relation sexuelle vite consommée, comme c'est le cas pour les diverses anecdotes rapportées dans les *Histoires comiques*, ou bien un tendre sentiment cultivé au fil des jours dans le cadre d'une vie conjugale que seule la mort vient interrompre. Cette jeune femme en plein désarroi au chevet de son mari mourant illustre bien ce type de personnages : "Ne partez sans moi, faisons un mesme voyage à la mort comme nous avons esgallement voyagé au monde, afin que nos ames soient aussi bien alliées au ciel comme elles estaient liées en terre"¹. Point de joutes amoureuses entre ces protagonistes, ni de jeu d'amour aux règles complexes, mais une maturation, un lent rapprochement, une permanente recherche d'harmonie conjugale, comme le laisse entendre le titre de *L'heureuse alliance*. Les héros, victimes de la passion amoureuse telle qu'elle vient d'être étudiée, sont tous gens de bonne naissance : nobles, princes, tous plus ou moins calqués sur le modèle de Lelio : "J'ay ce bon-heur d'estre né de parens assez relevez en fortune et en qualité, qui ont eu le soin de me faire nourrir aux Académies, pour y aprendre les exercices convenables à la noblesse, et pour estre un jour util (sic) à sa patrie, et pour avoir plus de recommandation que le commun"². En d'autres termes, le parfait amant est aussi parfait gentilhomme.

Les héros amoureux sont d'une manière générale peu décrits physiquement, tout au plus apprend-on qu'ils sont de véritables "merveilles de la nature"³, ou des "miracle(s) de leur sexe"⁴. La qualité morale la plus souvent décrite chez la jeune fille est sa vertu, terme qui couvre à la fois, nous semble-t-il, les attributs féminins de beauté, grâce, douceur, etc... et la maîtrise de ces charmes par l'héroïne. Elle est donc, toujours au nom de la vertu, patiente, discrète, pudique et chaste. Les amoureux doivent aussi se montrer vertueux et, "jamais un homme vertueux ne peut estre voluptueux, jamais d'une impudique flamme, il ne peut maculer son âme"⁵. L'union de deux êtres ne sera pas fondée sur la beauté physique ou sur la richesse mais aura "la vertu pour colonne"⁶. Au total, on voit que Du Souhait accorde une

¹ Du Souhait, *L'exercice...*, 6r°.

² Lelio est un des héros de *Cloris*, on trouve son portrait dans ce roman de Du Souhait, 23r°.

³ Telles sont décrites les filles du roi de Suède dans *Poliphile et Mellonimphe*, 2r°.

⁴ Cloris dans Du souhait, *Cloris*, 2r°.

⁵ Du Souhait, *Radegonde*, 15r°v°.

⁶ Du Souhait, *L'heureuse alliance*, 9r°.

importance très modeste à la peinture physique et morale de ses protagonistes. L'analyse psychologique de leurs états d'âme et de leur comportement comptera bien davantage.

Du Souhait s'applique à suivre l'évolution des paysages intérieurs des amoureux à mesure que ceux-ci progressent dans le cursus amoureux qui a été dessiné. Notre auteur s'applique tout d'abord à bien montrer les réticences des protagonistes à accepter la passion amoureuse qui s'empare d'eux. Il insiste sur la tempête intérieure qui fait rage dans le cœur des victimes lorsqu'elles sont saisies par la passion. Quand survient le coup de foudre, les héros semblent mal accepter ce nouvel état d'âme car ils pressentent immédiatement quelque funeste présage (les passions ne sont-elles pas, de fait, presque toutes malheureuses ?) et la venue inévitable de maints tracas (le schéma du cursus amoureux à parcourir préexiste dans les esprits). Nous pouvons voir Filidor se reprocher de tomber amoureux d'une princesse de rang inférieur au sien et interpeler le destin en ces termes : "Pourquoy me fis-tu naistre son prince, pour me rendre après son esclave"¹. De même, le vieillard amoureux d'Ismène se lamente de tomber dans le piège de l'amour : "Combien souvent avoy-je résolu de m'affranchir et de femme et d'amour et toutesfois je me soumets à l'amour et à la femme"². Comme on peut le voir dans ces courts extraits, le héros amoureux change, dès lors que la passion s'est emparée de lui.

Une véritable métamorphose des esprits s'opère dans la personne des héros touchés par l'amour. Poliphile s'explique ainsi : "Ce n'est donc pas métamorphose ni d'humeur ni de nature : je n'ay rien de ma primitive franchise et n'ay rien perdu de mon estre. C'est un changement de volonté seulement, je bannissais l'amour de mes esprits et maintenant je luy sers d'Asile et de retraicte"³. Ismène constate de son côté : "Au temps que j'espérais le triomphe, je mets bas les armes"⁴.

Victimes d'une passion qui transforme totalement leur personnalité, les amoureux sont à la fois lucides et aveugles. Ne voit-on pas Glorian se paralyser physiquement à la vue d'Ismène, "comme la veçe d'un juge criminel sa (celle d'Ismène) seule veçe le rend muet⁵ ? Ils sont remplis de contradictions parce que leur âme est le siège d'un conflit permanent de sentiments opposés : "Je ne sçay quel feu, qui roulant dedans moy / me donne en un instant de l'aise et de l'esmoy"⁶ dit Illis, amoureux de Lucinie. Cloris "souhaitait estre sans amour, mais elle en aimait les flammes" (...) elle voulait fuir Filidor et ses yeux sont affamez de le voir"⁷. Ce conflit interne est réglé par les héros avec plus ou moins de bonheur, la logique de leurs actes nous échappe parfois. Ainsi, lorsqu'Ismène, sur le conseil de sa mère, finit par consentir à sortir du jeu de la froideur à l'égard de Glorian, sa première décision est d'imposer à son soupirant de nouvelles et cruelles épreuves : "S'il veut trouver, il faut qu'il cherche et s'il veut avoir, c'est bien raison qu'il demande"⁸. De même, Mellonimpe "oeilladoit

¹ Du Souhait, *Cloris*, 4v°-5r°.

² Du Souhait, *Glorian et Ismène*, p.40.

³ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 7v°.

⁴ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 5r°.

⁵ Ibid, 7r°.

⁶ Du Souhait, *Beauté et amour*, 12r°.

⁷ Du Souhait, *Cloris*, 78v° et *Poliphile et Mellonimpe*, 4r°.

⁸ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 25r°.

(Poliphile) d'un oeil de modestie et le désiroit avec violence¹ ou "reçoit ses lettres d'un cœur d'amie et d'une main desdaigneuse"². Le conflit interne peut se situer entre amour et raison, l'un commandant au cœur de parler librement, l'autre imposant à l'être une attitude conforme aux normes imposées par les règles du jeu de l'amour. Ainsi Marsion s'interroge en ces termes après avoir accompli un exploit qui aurait dû logiquement lui valoir de sa dame une gratification : "Mon amour me preésentait (sic) l'occasion pour demander à mon amante le payement de mes services et ma raison me deffendoit d'accroistre l'affliction d'une femme ravie et d'obscurcir la gloire de mon triomphe d'une requête illégitime"³. Les contradictions internes des victimes de l'amour traduisent les pulsions contraires qui les agitent, les unes les poussent à laisser le naturel de leur attachement s'exprimer, les autres les contraignent à s'intégrer dans le cheminement amoureux.

Les conflits et les contradictions qui viennent d'être évoqués font des héros amoureux des personnages éclatés. Il existe en eux un décalage permanent entre l'être et le paraître, décalage qui entraîne plusieurs conséquences. D'une part, il provoque chez les héros amoureux une attitude perpétuellement hésitante, comme celle de Cloris qui "balançoit (...) entre l'esprit et la crainte, tantost Amour entretenoit son attente de bon auspice, tantost la meffiance tastant le pouls à son ambition, ne luy offrait que des malheurs"⁴. D'autre part, ce décalage fait surgir dans le cœur des personnages bien des doutes et bien des angoisses. L'amoureux a conscience d'une rupture entre son attitude et l'état réel de son cœur, il craint toujours que l'être aimé ne vive le même conflit, aussi doute-t-il de la sincérité de tout regard aimant et n'ose-t-il, au contraire, espérer que la froideur qu'il lit dans les yeux de sa dame, ne masque un élan amoureux retenu. De ce fait, aucune preuve d'amour ne saurait être jugée suffisante et les épreuves doivent être multipliées. En outre, les amoureux passent de l'espoir au désespoir en quelques instants, tant leurs certitudes sont frêles et leur confiance précaire : "Ainsi que ces médecins qui meslent du sucre en la rhubarbe et font une composition avec la d'aloès et de mauve, afin que le patient treuve quelque douceur en ceste amertume. Tu mesle ainsi l'espérance crainte"⁵. N'est-ce pas le désir d'éviter ces conflits et ces angoisses qui inspire aux héros de vouloir lutter contre l'invasion, qu'ils sentent inéluctable, du sentiment amoureux dans leur âme, lorsque survient le coup de foudre initial ?

On trouvera en page 177 un schéma destiné à représenter l'évolution psychologique du héros amoureux telle qu'elle vient d'être étudiée dans son ensemble.

2. La vie affective dans l'œuvre de Du Souhait

La vie affective ne se limite pas au cheminement de l'amour dans les cœurs, elle comporte également une vie relationnelle, une conception du mariage, de l'enfant et de la famille, sujets que Du Souhait aborde dans ses ouvrages et qu'il convient donc d'étudier, à présent, de manière spécifique.

¹ Du Souhait, *Poliphile et Mellonimpe*, 4v°.

² Ibid, 23r°.

³ Du Souhait, *Cloris*, 54r°.

⁴ Du Souhait, *Cloris*, 80r°.

⁵ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 50v°-51r°.

a) Le couple.

François du Souhait porte sur le couple un regard très traditionnel, empreint de l'influence de la religion catholique. Il se range derrière Saint Paul pour recommander aux femmes "de se rendre agréables à leurs maris"¹. Au sein du couple, la femme "doit plaire à son mari et s'estudier de luy estre agréable"², et ce, sans pruderie excessive : "la femme est importune et fascheuse qui desdaigne les caresses de son mary"³. Quant au mari, il devra "se comporter autrement avec sa femme qu'avec une courtisane et (...) estre autant retenu et modeste avec celle-là que licencieux avec celle-cy"⁴.

Du Souhait conçoit la vie conjugale comme un compagnonnage ("O bienheureux hymen, amitié bienheureuse"⁵ et "Ceste belle amitié est entretenue, et semble plus violente au milieu qu'au commencement de leur mariage"⁶) au sein duquel il faut apprendre à cultiver l'harmonie au moyen d'accommodements divers, ainsi, "si le parfum plait au mary et qu'il nuise à la femme, il serait bien d'un naturel revesche s'il ne s'en abstenait et que, pour son particulier contentement il voulut mescontenter sa femme"⁷.

Ce compagnonnage doit être vécu dans la fidélité. François du Souhait, qui connaît sans doute le tempérament d'Henri IV, recommande ainsi à sa nouvelle épouse Marie de Médicis de juguler la "nature vullage du Roi"⁸, ce "prince indompté"⁹ et lui conseille : "Que vous seul, soleil, animiez son courage / Et les autres domptant, il soit de vous dompté"¹⁰. Ce compagnonnage écarte le vice -"une boue où la volupté se veautre"¹¹- mais n'exclut pas la sexualité que l'auteur lie à la fécondité du couple.

La venue de l'enfant est associée dans son esprit au plaisir de l'acte charnel. Dans *L'épithalame*, l'auteur se réjouit du mariage du prince Henri II de Lorraine et de la sœur du Roi de France en ces termes : "Vis heureux maintenant, âme heureusement née / Et nous produis un fils de ce saint hyménée"¹² et il compose un long poème qui chante les plaisirs conjugaux : "...qu'on couche l'Espousée, et qu'un lieu on assure / De faire par Amour leur amour commencer (...) / Amour esveille toy, excite ces deux ames / A savourer le miel de leurs chastes douceurs (...). On s'y baise les yeux, on s'y baise la bouche (...). On prend un peu de mal pour beaucoup de plaisirs"¹³.

¹ Du Souhait, *L'heureuse alliance*, 64r°.

² Ibid, 55r°.

³ Ibid, 57v°.

⁴ Ibid, 25r°.

⁵ Du Souhait, *Marqueteries*, 26r°.

⁶ Du Souhait, *L'heureuse alliance*, 35r°.

⁷ Ibid, 37r°.

⁸ Extraits du poème de Du Souhait, "A la Royne" figurant pages 15 et 16 du *Bonheur de la France*.

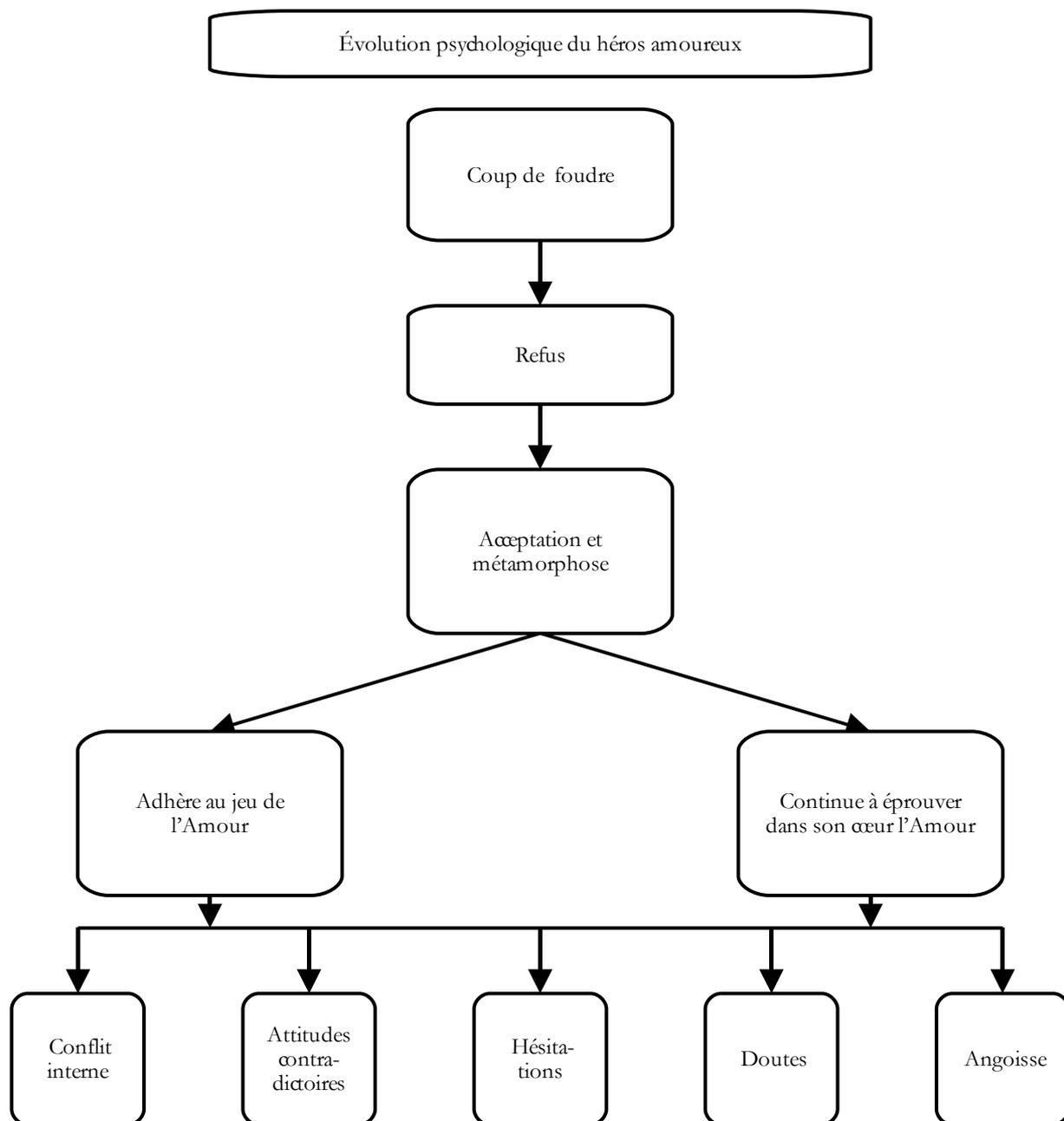
⁹ Ibid.

¹⁰ Ibid.

¹¹ Du Souhait, *Divers souhaits*, 12v°.

¹² Du Souhait, *Epithalame*, p.11, et dans *Plaidoyer*, 12r°.

¹³ Du Souhait, *Epithalame*, p.4, et dans *Plaidoyer*, 11r°.



b) L'enfant.

Le jeune enfant apparaît peu dans l'œuvre de Du Souhait mais la manière dont il est envisagé ne manque pas d'intérêt. L'enfant pour notre auteur est le fruit naturel des relations

conjugales. Lorsque l'enfant paraît, "ceste enfantine fleur"¹ fait la joie de ses parents. Ainsi, lorsque le roi de Pologne a une petite fille, Du Souhait nous dit que "le roy la regardait comme faict l'aigle son fruict légitime, avec un oeil plus plein de passion que de modestie"². Si ce bébé, très aimé, vient à mourir, la peine des parents est immense : "Qui pourrait alléger la souffrance d'un père / De se trouver ainsi frustré du premier fruict / Qui pourroit soulager les ennuis de la mère / Qui de son plus beau jour en voit naistre la nuit"³. Lorsque le roi de Pologne voit mourir sa petite fille, Du Souhait décrit en ces termes sa peine : "Le ciel m'avait gratifié (non) d'une fille, mais d'un miracle. Et comme jaloux que je fusse plus riche que luy il me l'a ravie aussi tost que donnée. Aussi estoit elle comme l'Ephéméris venue à sa perfection le jour de sa naissance, ce n'estoit pas pour en espérer un plus long âge, puis que la perfection est la borne de nostre vie"⁴. Le jeune enfant est, aux yeux de notre auteur, une véritable bénédiction et la tendresse paternelle se lit au travers de ces quelques courts extraits.

c) Les relations à l'intérieur de la famille.

Du Souhait aborde la question des relations dans la famille en envisageant d'une part les rapports entre les parents et, d'autre part, les rapports entre les enfants et leurs parents, à deux occasions précises de la vie d'un enfant : le choix de l'éducation à lui donner et le choix de l'époux (ou de l'épouse) qui lui convient. Du Souhait voit dans la famille un lieu où règne une sorte de connivence entre les personnes. Les pères demandent "l'opinion de leurs femmes"⁵ et les enfants se fient à l'avis des parents. Le dialogue est roi, ainsi qu'en témoigne cet extrait : "La demoiselle sent renouveler les alarmes d'amour, et ne voulant comme obéissante s'engager qu'avec la permission de sa tante, luy découvre les amours du Baron et d'elle et confesse généuement de luy vouloir du bien. La tante qui visait au but de leur union, en parle à son mary, qui content de ceste alliance, les rendirent contents"⁶. Le père est proche de ses enfants, mais la mère, par sa douceur, est leur confidente privilégiée : "les pères sont impérieux et rudes à leurs enfants, les mères, leur sont douces. Les pères commandent et les mères prient"⁷. Les décisions importantes se prennent dans un climat de confiance mutuelle et de respect de l'autre. Ces relations existent dans toutes les couches de la société. Le grand personnage par exemple doit avoir des égards pour ses parents de qui il tient la vie : "Il sera pieux à ses parents aussi puis qu'ils luy ont esté prodigues de la vie, il ne leur en doit pas estre chiche"⁸.

Les parents se montrent particulièrement attentifs à l'éducation des enfants. Lorsque le jeune prince du *Bonheur des sages* demande à son père un conseil de sagesse, celui-ci l'envoie "savourer" les humanités à l'Université de Mayence⁹.and, ensuite, le prince et ses

¹ Du Souhait, *La prudence*, 14v°.

² Du Souhait, *Palémon*, 37r°.

³ Du Souhait, *La prudence*, 11v°.

⁴ Du Souhait, *Palémon*, 43v°.

⁵ Du Souhait, *Le bonheur des sages*, p.50.

⁶ Ibid, p.85.

⁷ Du Souhait, *Le glorieux contentement*, 17v°.

⁸ Du Souhait, *Le vray Prince*, 10r°.

⁹ Du Souhait, *Le bonheur des sages*, pp.15-18.

compagnons veulent étudier à Paris, ils demandent l'avis des pères, lesquels, aussitôt, consultent leurs épouses. Celles-ci hésitent car "elles les veulent voir éloquens, et les avoir près d'elles"¹. Lorsque, finalement, elles les laissent aller, "tirants à part chascune son fils, (elles) leur donnent quelques enseignemens de mère"². Notre auteur reprend souvent le thème des études et du voyage initiatique lorsqu'il doit camper des personnages de jeunes gens. Dans *Cloris* par exemple, la mère d'Isolin s'essaie à consoler son fils, amoureux malheureux de Cloris et "pour divertir son fils (elle) résolut de l'envoyer en Italie, en France et en Allemagne"³.

Le mariage des enfants est évidemment une occasion où l'entente familiale se révèle particulièrement opportune. D'une manière générale, l'auteur présente des enfants au comportement docile et soumis. Le jeune amoureux dit par exemple à celle qu'il aime : "Lucinie, dis moy ce qu'il faut que j'espère / s'il faut d'oresnavant que j'en parle à ton père / Mon père en est contant, maintenant c'est à toi / Si ton père le veut, me promettre la foy"⁴. Cette docilité de comportement filial n'est pas, dans la plupart des cas présentés par Du Souhait, exploitée par les parents pour imposer à leurs enfants une décision qui les contrarierait. Le père de Félicie, infante de Suède, respecte les désirs de sa fille, "sçachant qu'elle estait si bien née qu'elle ne ferait que son commandement, ne luy veut user d'autre contrainte"⁵. De même, le père de l'infante de Numidie veut consulter sa fille avant d'accorder sa main à Richard et répond en ces termes à la demande du jeune homme⁶ : "Vous me faictes trop d'honneur de désirer mon alliance, il en faudra parler à ma fille et selon que je la treuveray disposée, je vous respondray; il est vray qu'elle ne fera jamais autre élection de mary que celuy que je luy donneray. Toutesfois, quand il y a de l'amour entre les parties, le tout en réussit plus heureusement"⁷. De même, les parents de Glorian soutiennent, chacun à sa manière, leur fils : "vostre père sera vostre second et vous ne combattrez pas sans appuy et moy je seray la guide de vostre entreprise"⁸ lui dit sa mère. Cette attitude provoque une intervention admirative de notre auteur : "Voilà une mère officieuse à son fils de luy vouloir servir d'ambassade à ses amours et se peiner pour sa félicité. Vous, mères, imitez celle-cy!"⁹. Pourtant, l'attrait de l'argent, le miroir aux alouettes de la réussite sociale conduisent parfois les parents à imposer à leurs enfants un choix autre que celui qu'élisait leur cœur. Le père d'Ismène, par exemple, la donne au gouverneur alors que l'attachement de la jeune fille la liait à Glorian. Du Souhait semble ne pas approuver cette attitude paternelle despotique : "N'esclavez pas la jeunesse de vos enfans"¹⁰, s'exclame-t'il dans le récit, et encore : "Ne contraignez vos enfans qu'à des amours qui leurs sembleront belles"¹¹. Du Souhait consacre d'ailleurs tout un petit ouvrage à ce sujet, il s'agit de *L'heureuse alliance* dans lequel il note tous les conseils qu'un père peut prodiguer à son fils avant de le marier.

¹ Ibid, p.61.

² Ibid, p.63.

³ Du Souhait, *Cloris*, 10r°.

⁴ Du Souhait, *Beauté et amour*, 9v°-10r°.

⁵ Du Souhait, *Anacrine*, p.413.

⁶ Ibid, p.192.

⁷ Ibid, p.192.

⁸ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 17v°-18r°.

⁹ Ibid, 19r°v°.

¹⁰ Ibid, 19v°.

¹¹ Ibid, 20r°.

Au total, les relations au sein de la famille présentées par notre auteur sont empreintes de beaucoup de confiance et d'affection. Les familles montrées dans les œuvres de Du Souhait sont plutôt chaleureuses et harmonieuses. Il me semble que l'on peut distinguer dans cette manière de peindre le couple, l'enfant et la famille, la volonté d'illustrer la morale catholique traditionnelle à propos de la cellule familiale. On ne s'étonnera pas de cette attitude venant d'un secrétaire de la très catholique Maison de Lorraine. Ces relations familiales d'autre part sont génératrices de paix et d'affabilité. Elles concordent donc parfaitement avec le goût prononcé de notre auteur pour la paix d'une manière générale, et avec la peinture de l'aimable sociabilité qui règne dans le monde des parfaits gentilshommes et des chastes dames.

D. LA FEMME, REINE DES COURS ET DES CŒURS

Toute puissante dans la société mondaine qu'elle contribue à mener sur les chemins de la politesse, maîtresse des cœurs dans le périple amoureux dont elle détient les ficelles stratégiques, la femme a, tout naturellement, une place de choix -la première- dans l'ensemble des œuvres de François du Souhait.

1. La dame

a) Le physique féminin et son premier atout : le naturel.

Comme nous l'avons déjà vu, la description de l'aspect physique des personnages apparaît peu dans l'écriture de Du Souhait. Nous ignorons de ce fait les canons de l'idéal de la beauté physique de la femme pour notre auteur. Un point toutefois est souligné avec insistance par notre écrivain : l'atout majeur que constitue le naturel chez la femme.

Une belle dame ne doit pas user d'artifice, "ses cheveux ne sont pas crespez que des mains de la nature, et son visage n'a d'autre fard que sa beauté. Sa coiffure et sa vie sont formulaires de religieuse"¹. Au contraire, celle qui a recours aux perruques et au fard est moquée par l'auteur². Les femmes idéales telles que les décrit à son fils le père de *L'heureuse alliance* ne sont-elles pas "assez belles, médiocrement riches et extrêmement sages"³? Pour Du Souhait, les qualités morales importent plus que les atouts physiques. La beauté d'une femme vient essentiellement de son rayonnement intérieur. Son visage et son maintien ne sont que le reflet de sa qualité de vie intime. C'est en ce sens qu'il faut s'expliquer la pauvreté des descriptions physiques précises de la beauté féminine dans les œuvres de François du Souhait.

¹ Du Souhait, *Les portraits...*, 3r^o.

² Ainsi en va-t'il de la courtisane de la quatrième des *Histoires comiques*. Nous avons cité le portrait qu'en fait l'auteur.

³ Du Souhait, *L'heureuse alliance*, 34v^o.

b) Les qualités morales de la dame.

Du Souhait connaît visiblement bien le caractère des femmes. Il se plaît à épinglez quelques uns de leurs défauts et quelques traits caractéristiques de leur sensibilité. Il sait également mettre en valeur les qualités qu'une femme peut cultiver pour le plus grand bonheur de son entourage et de la société en général.

L'auteur n'hésite pas à faire état de quelques défauts féminins qu'il semble considérer comme un trait de nature. Il fait par exemple état du penchant féminin pour le bavardage et les "coups de langue"¹. "Celuy la que voudra qu'on le juge discret / Ne doit pas à sa femme éventer son secret / Nous apprenons cela du proverbe vulgaire / Qu'on ne dise à sa femme un secret pour le taire"². Cette idée est reprise en ces termes dans *L'Iliade* : "L'homme prudent ne dira son secret à sa femme"³. Un autre défaut raillé chez la femme est sa propension à changer d'avis. "La plus imparfaite des créatures humaines"⁴ aime le changement, toutefois, est-ce vraiment un défaut, si l'on considère que ce trait de caractère de la femme la fait -aux yeux admiratifs de l'auteur- ressembler au soleil "qui se plaît de changer de pôle"⁵?

L'auteur ne saurait se contenter de se moquer gentiment des dames, il connaît bien les atouts féminins et les souligne avec insistance. Il vante par exemple la ruse féminine. Lorsque dans la première des *Histoires comiques* une femme de bourgeois trompe son mari en simulant une crise de somnambulisme, on ne la condamne nullement. C'est le mari dont on se moque. Pour la femme, "ce qu'elle avait commencé par mesgarde, elle le continua par volonté"⁶! C'est le mari dupé et cocu dont on rit, mais l'entremetteuse habile est louée. Quant à la femme qui prend plaisir "de tromper son mary sans soupçon"⁷, on la considère presque comme une héroïne. Rouée et rusée, la femme sait se sortir de situations embarrassantes; lorsqu'elle se trouve elle-même trompée par un mari volage, elle doit user des "charmes de sa prudence" et "sembler plustost concéder que contester"⁸.

Mais Du Souhait s'attache surtout à souligner les qualités acquises par la femme. Il n'hésite pas à faire état de son admiration pour les dames chez qui il trouve ce qu'il appelle "la vertu". Deux termes semblent aller de pair : vertu et honneur. L'auteur désigne par ces substantifs la qualité de la femme capable de maîtriser les atouts de sa féminité : attirance, douceur, charme. Cette force de caractère fait sa beauté et attire les louanges, comme on peut le lire dans ce portrait très flatteur : "Parlons seulement de mademoiselle de Dion qui a espeuré tous ceux qui l'eussent osé désirer, et dont la veçe leur a fait avorter leur désir et dont la chasteté leur a tant donné de frayeur que leur feu s'est converty en glace (...) c'est d'elle qu'il faut faire des histoires, de conserver son honneur en vivant, et non pas de l'autre

¹ Du Souhait, *Les portraits*, 3r^o.

² Du Souhait, *Radégonde*, 39r^o.

³ Du Souhait, *L'Iliade*, p.174, cité par N. Hepp dans *Homère...*, p.197.

⁴ Du Souhait, troisième des *Histoires comiques*.

⁵ Idem.

⁶ Du Souhait, première des *Histoires comiques*.

⁷ Du Souhait, troisième des *Histoires comiques*.

⁸ Du Souhait, *L'heureuse alliance*, 58r^ov^o.

qui meurt en perdant son honneur"¹. Beauté et vertu vont ensemble dans les poèmes dédiés à la femme, comme ce sonnet destiné à madame la duchesse de Montpensier : "la beauté ne pouvait cet ouvrage parfaire / Et la vertu aussi n'eust peu seule tout faire / Elles ont fait enfin ensemble cet accord"² ou dans ce portrait que Du Souhait fait d'elle : "Vertu fut ma nourrice / Beauté fut mon berceau / J'eu l'honneur pour complice dès mon aage nouveau"³. la vertu commande à la jeune fille la chasteté, jusqu'aux "saintes saisons d'un parfait mariage"⁴. On ne badine pas avec la virginité. Celle qui a violé les lois de la chasteté doit -au moins dans le monde romanesque du *Roman d'Anacrine*- être immolée au temple de Minerve⁵. Cette même idée est sous-jacente dans le quatrain : "Si j'estois encore pucelle / Je treuverais quelque espoux / Mais hélas! n'estant plus telle / Je suis la femme de tous"⁶. C'est d'ailleurs le mot "chasteté" qui est à l'honneur dans l'ouvrage que Du Souhait dédie plus spécifiquement aux dames : *Les portraits des chastes dames*, car "la chasteté leur sert de guide et l'honneur de lumière"⁷.

c) L'intelligence féminine.

Du Souhait rend un vibrant hommage à l'intelligence féminine, à la curiosité intellectuelle et aux connaissances des dames en matière de culture générale. Dans les *Neuf muses*, il met en scène des grandes dames dont la culture à de quoi étonner et remplir d'admiration. On les voit s'intéresser à l'astronomie, disputer de "qui se meut, la terre ou le ciel?"⁸, chercher à parfaire leur instruction car "un bel entendement ne se lasse d'apprendre"⁹, s'entraîner à l'éloquence et à savoir "bien disputer"¹⁰. Parmi ces nobles dames, Du Souhait souligne l'intelligence de madame de Marmoutier capable d'expliquer à Terpsichore : "Les habitants des zones tempérées ont des nuicts courtes à cause de l'interposition de la terre"¹¹. Pour notre auteur, la culture rend une femme aussi digne d'admiration que la beauté : "vostre esprit vous esgale à Pallas la féconde / Et vostre entendement n'a que luy de pareil"¹², écrit-il de mademoiselle de Nevers. On ne s'étonnera pas de rencontrer sous la plume de notre gentilhomme champenois tant d'admiration pour le bel esprit de ses contemporaines. Nous avons rapidement tenté dans notre introduction de faire revivre quelques uns de ces salons mondains où tout ce qu'il y a de beau, d'instruit, de cultivé, "d'honnête", en un mot, gravite autour de ces femmes de goût et d'intelligence que furent Marguerite de Valois, la duchesse de Rohan ou Catherine de Clèves, pour ne citer qu'elles.

¹ Du Souhait, *Les portraits*, p.73.

² Du Souhait, *Divers souhaits*, 7v°.

³ Du Souhait, *Les portraits...*, a6r°.

⁴ Du Souhait, *Radegonde*, 25r°.

⁵ Du Souhait, *Anacrine*, p.401.

⁶ Du Souhait, *Divers souhaits*, 22v°.

⁷ Du Souhait, *Les portraits*, a2r°.

⁸ Du Souhait, *Les neuf Muses*, 9r°v°.

⁹ Ibid, 3v°.

¹⁰ Ibid, 12v°.

¹¹ Du Souhait, *Les neuf muses*, 10v°.

¹² Du Souhait, *Divers souhaits*, 20v°.

2. La femme-reine

La femme, avec ses qualités innées et acquises, apparaît dans l'œuvre de Du Souhait comme un personnage essentiel. La dame domine et règne aussi bien dans le couple et la famille que dans la société.

Dans le jeu de l'amour, la femme, on l'a vu, joue un rôle décisif. Elle domine le soupirant à qui elle impose une conduite. L'amant se comporte en être soumis, il est tout dépendant des volontés et des caprices de celle dont, par amour, il accepte la loi. Cet extrait d'une lettre de Glorian à Ismène illustre parfaitement le rôle prépondérant joué par la femme, reine du cœur de son amant : (à Ismène) "Me donnerez-vous toujours des craintes au temps de mes espérances. Et lorsque je dois vivre content, me rendrez-vous malheureux? Aurai-je et vos parents et les miens pour advocats, sans pouvoir addoucir la sentence de mon juge (i.e. sa dame) (...) Voicy donc le criminel qui n'attend que le pardon ou la peine, s'il vous a offensé en vous aimant, pardonnez luy en acceptant son amitié"¹.

La femme a également le premier rôle dans la vie familiale. La mère est celle par qui toute décision transite. Elle conseille mari et enfants. Le chef de famille ne saurait négliger de prendre son avis avant toute décision de quelque importance, comme nous l'avons vu dans l'étude du thème des relations régnant dans les familles. Même si elle est infidèle, la femme n'est pas moquée, c'est le mari dont on s'amuse et, en ce sens les *Histoires comiques* sont, à leur manière, un hommage rendu aux dames.

La femme n'est pas encore présentée comme la clé de voûte de la vie mondaine, mais il est déjà dit à son propos qu'elle en est le plus bel "ornement", comme Félicie, infante de Suède dont Du Souhait écrit : "elle est l'ornement de <la> cour, et le subject de maintes courses de bagues, de combats à la banière, de carouzelle, de balets et d'autres récréations"².

Pour Du Souhait, la femme est donc une véritable reine. Ses possibilités et ses actes le remplissent d'une admiration qu'il ne saurait dissimuler, ne va-t'il pas jusqu'à voir en elle "la nature des Dieux"³, ne privilégie-t'il pas pour la décrire l'image du soleil et de la lumière? Du Souhait nous donne même dans le cycle d'*Anacrine*, deux personnages fort curieux de femmes combattantes, deux véritables amazones : Flavie et Isidore (celle-ci, sous l'armure du "chevalier des alérions", "culbuta plus de deux cents (cavaliers), tous vaillans, sans changer de cheval"⁴. Du Souhait hérite certainement de toute une tradition courtoise et platonicienne mais il exploite également les exemples des grandes dames qu'il peut côtoyer dans la société cultivée de son temps. Il donne d'autant plus volontiers une place de choix à la dame ainsi magnifiée, que cette conception très flatteuse de la femme entre parfaitement dans sa logique de pensée. Il souhaite que les grands soient aussi lettrés qu'habiles, qu'il deviennent aussi délicats dans leurs sentiments et dans leur expression que braves dans leurs gestes. Ces grandes dames sont pour les gentilshommes l'occasion de châtier leurs mœurs, de

¹ Du Souhait, *Glorian et Ismène*, 28v°-29r°.

² Du Souhait, *Anacrine*, p.413.

³ Du Souhait, *Divers souhaits...*, 18r°.

⁴ Ibid, 21v° : "estaille de ma vie, astre de mon amour".

⁵ Du Souhait, *Anacrine*, p.485.

parfaire leur culture, de vivre le jeu de l'amour. La chaste dame est la compagne éclairée, indispensable au parfait gentilhomme.

II. EXISTE T'IL UNE ETHIQUE DE FRANÇOIS DU SOUHAIT ?

L'étude des quatre principaux thèmes abordés par notre auteur dans son œuvre a montré une conception très précise de chacun d'eux : vision très flatteuse de l'écrivain, sorte de bon génie des hommes à qui il sert de guide, vision très exigeante et idéaliste du grand personnage, exemple pour ceux dont il est le chef, "honnête homme" accompli et vertueux, vision très noble de l'amour qui gouverne tout un style de vie et de relations humaines, vision très admirative de la femme, compagne et guide des parfaits gentilshommes. On s'essaiera à présent à définir plus globalement l'éthique de Du Souhait telle qu'elle nous est apparue dans la lecture de son œuvre et dans l'étude de ces quatre thèmes privilégiés. Trois points nous ont paru essentiels et seront étudiés successivement : la conception chrétienne de la vie, la foi dans l'ordre et la passion de la paix.

A. LA VIE, LA MORT, L'HOMME ET DIEU : UNE CONCEPTION CHRETIENNE DE L'EXISTENCE

François du Souhait nous est apparu comme un homme pétri de religion chrétienne. Il connaît la Bible, l'Ancien comme le Nouveau Testament, peut paraphraser Saint Paul ("Si nous souffrons avec Luy, nous serons en la gloire avec Luy. Croyons en Luy, nous aurons vie éternelle"¹) ou les Evangiles ("Tout ce que nous voulons que Dieu nous fasse, faisons-le aux hommes et ce que nous souhaitions d'eux-mêmes, permettons qu'ils le trouvent en nous"²). Il peut composer lui-même des hymnes religieux, à l'image de cet hymne à l'Enfant Jésus inséré dans les *Marqueteries*³. "Celuy qui pouvait naistre en quelque riche temple / Voulut seulement naistre en un pauvre berceau". Il sait aussi inventer des prières, en vers comme en prose, comme ces stances : "A Dieu pour la tempeste", "Ce peuple languissant vers ta bonté s'adresse / affin qu'en t'appaisant, tu soulages ses maux"⁴, ou cette supplique finale du *Glorieux contentement*, : "Seigneur escoutez nos prières, de fragiles rendez-nous constans, de téméraires, obéissans et de timides et craintifs, asseurez et certains. Desliez nos cœurs des vanitez du monde et les liez à la gloire de vostre nom"⁵. Mais l'esprit religieux de Du Souhait va beaucoup plus loin que ces témoignages de culture chrétienne somme toute assez banale. Son œuvre révèle une authentique foi en Dieu. Il n'hésite d'ailleurs pas à consacrer plusieurs ouvrages à l'éducation de la foi de ses contemporains : "J'ay pris la plume pour satisfaire au devoir de ma foy", écrit-il en tête de *La vérité de l'Eglise*. Cet ouvrage tout comme *Le paradis des solitaires* reçut l'approbation des docteurs en théologie de la Faculté de

¹ Du Souhait, *Glorieux contentement*, 41v°-42r°.

² Idem.

³ Du Souhait, *Marqueteries*, 6r°.

⁴ Du Souhait, *Divers souhaits...*, 17r°.

⁵ Du Souhait, *Le glorieux contentement*, 47v°-48r°.

Paris qui certifient n'y avoir "rien trouvé de contraire à la foy catholique, apostolique et romaine"¹.

Qui est Dieu pour François du Souhait? Il est l'alpha et l'oméga, le modèle de référence absolu. L'amour humain le plus noble est l'image de l'amour de Dieu, la beauté la plus parfaite est le reflet de la beauté divine. Dieu est maître du destin, il connaît les secrets de la vie et de la mort des hommes : "Le ciel qui nous avait ravie un peu auparavant ceste autre Princesse, merveille de la terre, Louyse de Lorraine, douairière de France, voulut que Madame la Princesse vostre mère la suyvit en sa prospérité éternelle"². Il est le garant de la hiérarchie et de l'ordre social, celui qui contrevient à cet ordre est donc condamnable, non seulement aux yeux des hommes mais également au regard de Dieu. "Dieu ne laisse pas impuni le crime de celui qui se prend à son supérieur"³ écrit notre auteur.

Du Souhait, homme de religion, voit la vie comme un don qui lui est fait : "nous devons respecter la vie qui nous est donnée à ferme et en rendre compte alors qu'on nous la demandera"⁴. Simple gestionnaire d'une existence dont il n'est pas propriétaire, notre auteur a de la mort l'idée d'un fait inéluctable, idée à laquelle il est préférable de "s'appriivoiser", comme Montaigne le préconisait dans ses *Essais*, si l'on ne veut pas être désagréablement surpris par sa venue : "L'homme qui veut ou espère une heureuse fin de son voyage, il se met devant les yeux les traverses qu'il doit souffrir, afin qu'en les considérant il les prévoye et les prévoyant, il les endure"⁵, ou encore : "Ceux qui ne se proposent point de mourir, la mort leur est indigestive, mais ceux qui l'attendent comme courageux de pied ferme, ils n'y trouvent point de poison"⁶. Du Souhait préconise de faire de cette vie qui nous est donnée "à ferme" quelque chose de grand et d'utile pour autrui. Il se fait le chantre de la charité et du don de sa personne et de ses talents au service d'autrui : "Nostre devoir nous recommande le bien de nos proches et des estrangers comme le nostre mesme"⁷. Plus un homme est placé haut dans la hiérarchie sociale, plus grand et exigeant est son devoir envers ceux qui l'entourent.

Notre connaissance trop fragmentaire de la biographie de François du Souhait ne nous permet pas de savoir comment s'est échafaudée la Foi chrétienne dont il fait preuve dans ses écrits; par contre nous pouvons très facilement affirmer qu'elle trouvait un écho favorable et beaucoup de bienveillance dans le climat de la Maison de Lorraine "qui a toujours eu le cœur à ses autels" selon l'expression de Du Souhait⁸.

On peut être tenté de se demander si Du souhait était lui-même catholique. Certes son agrément par la Maison de Lorraine permet de dire qu'il est difficile d'envisager que Du

¹ Du Souhait, *Le paradis des solitaires*, p.146.

² Du Souhait, *Le sacrifice...*, 9v°.

³ Du Souhait, *Le bon ange*, p.6.

⁴ Du Souhait, *Le sacrifice...*, 21v°.

⁵ Du Souhait, *Le glorieux contentement*, 28v°.

⁶ Ibid, 29v°, que l'on peut rapprocher de cette comparaison du chrétien avisé avec les fourmis qui ne "laissent escouler une seule minute de temps qu'au préparatif de leur salut afin qu'un trop soudain hyver ne les surprenne", comparaison lue dans *Le sacrifice...*, 20r°.

⁷ Du Souhait, *Le glorieux contentement*, 24r°.

⁸ Du Souhait, *Le plaidoyer*, 14v°.

Souhait ne le fût point. Pourtant quelques faits méritent qu'on y réfléchisse plus avant. Nous avons déjà remarqué que notre auteur s'affirme très nettement chrétien mais que jamais il ne préconise clairement, ni l'appartenance à une Eglise, ni l'observance de rites ou d'obligations semblables à ceux que l'on peut trouver dans le catholicisme. Il prône l'esprit de tolérance, la mansuétude, la pratique de la charité, le culte de la paix, mais toutes ces vertus sont plus chrétiennes que catholiques. Le Dieu de Du Souhait nous paraît ne pas vraiment appartenir à une chapelle particulière. Quelques lignes du *Vray Prince* pourraient même nous faire penser que son cœur penchait vers les Réformés. Il cite en effet en exemple un prince payen Nume Pompile pour qu'il "enseigne à nostre Prince de pardonner aux ministres de nostre loy, aux assistances, à nos saintes et sacrées cérémonies : comme il respectait les ministres de leur Loy et les assistans à leurs prophanes et impies sacrifices"¹. Dans le même ouvrage, il fait l'éloge de François de la Noue en ces termes : "Je m'en remets à ce grand et docte capitaine La Noue, qui voyant devant Senlis l'ordre ou plustost la vanité des assiégeans, dit (...). Se fiait-il à ses bras, pour défaire tant de bras, ou bien à sa teste pour combatre ces homes sans teste"². Or, ce François de La Noue (1531-1591) fut un protestant notoire, il fut "l'un des plus valeureux capitaines du temps et des plus réputés, non seulement pour sa compétence mais aussi pour son intégrité et son humanité"³. Il avait écrit en 1587 des *Discours politiques et militaires* où il s'était révélé pacifiste, fustigeant par exemple les guerres "boucheries de Français"⁴. On comprend que ce personnage ait plu à notre auteur, son courage, son sens du devoir, le fait qu'il ait eu souci de chercher à éduquer ses contemporains par le biais d'un ouvrage de morale, tout cela ne pouvait que séduire Du Souhait. Reste que son appartenance à la religion réformée était bien connue... On peut également signaler ici que Du Souhait a dédié son *Vray Prince* de 1601 au prince Auguste de Lunebourg, lui-même fervent adepte de Luther. Il est vrai que, dans cet exemplaire, le nom de Du Souhait ne figure pas et que cette édition est signée A.D. Maucouvent...

Je me bornerai de conclure de cet ensemble de remarques concernant les conceptions religieuses de François du Souhait que notre auteur était très certainement et sincèrement chrétien mais que, par contre, son appartenance à la religion catholique, si elle est probable, n'est nullement prouvée ni certaine.

B. L'ORDRE : UNE QUESTION DE FOI

Homme pieux, François du Souhait nous est également apparu comme un partisan de l'ordre social et moral, un ennemi de tout excès, un défenseur du juste équilibre et de la mesure en toutes choses.

¹ Du Souhait, *Le vray Prince*, 9r°.

² Ibid, 15v°.

³ R. Bady, *L'homme et son institution*, p.51.

⁴ F. de La Noue, cité par R. Bady, *L'homme...*, p.51.

1. Du Souhait, homme de la fidélité

Du Souhait est fidèle au roi de France comme il est loyal envers la Maison de Lorraine, souhaite sa prospérité, se réjouit de tout mariage, espère pour elle des héritiers, garants de sa pérennité ("Que du sang de Lorraine un grand Prince s'engendre, qui en servant son Roy, preuve sa loyauté"¹). S'agissant d'amour, on a vu combien la fidélité était considérée comme une des vertus maîtresses des parfaits amants.

2. Du Souhait, homme de l'ordre

L'étude thématique de synthèse qui a été faite de l'œuvre de Du Souhait montre que jamais notre auteur ne met en doute le bien-fondé de la hiérarchie sociale. Il ne conteste pas davantage la nécessité de se plier aux rites du jeu de l'amour que commande les dames. Il ne se plaint pas non plus de sa qualité d'écrivain au service de grandes maisons. Du Souhait n'est pas un esprit frondeur, il respecte et défend l'ordre en toutes choses.

3. Du Souhait, homme de la mesure

Malgré la fougue de son tempérament et la ferveur de ses convictions personnelles, Du Souhait nous est apparu comme un homme de mesure. Qui se montre excessif se trouve toujours condamné. On peut lire par exemple, à propos du comte d'Aite du *Malheur des curieux* : "Tu n'as pu éviter ta chute et n'as pu prévoir ton naufrage en ton salut. Les grands esprits ne devroyent ainsi abuser des dons de Dieu, ils devroyent borner leur envie au possible sans galopper après l'impossible"². Veut-on acquérir une culture qu'il ne faut pas viser l'érudition mais s'appliquer à "une moyenne recherche de sentences et de mots qui pèsent et dont la brièveté donne l'intelligence"³. Radegonde, dont la passion refuse toute mesure, est de toute évidence condamnée par Du Souhait. En outre, la violence du sentiment amoureux ne se trouve-t-elle pas toujours canalisée et extérieurement considérablement tempérée par son passage obligatoire par le canal du cursus amoureux, accepté et assumé par tous? Enfin on notera que même la bravoure acquise par les armes est dévalorisée au profit de la sagesse obtenue à faire œuvre de paix.

Il est intéressant de remarquer combien, dès ces premières années du siècle "classique", le sens de la mesure domine dans une œuvre comme celle de notre auteur.

C. LE PACIFISME : UNE PASSION DE DU SOUHAIT

Du Souhait nous est apparu dans l'ensemble de son œuvre comme un homme de paix. Le pacifisme qu'il défend va d'ailleurs bien au-delà de ses seuls choix politiques en faveur d'une politique de paix. La "paix salutaire"⁴ à la France est placée pour Du Souhait au

¹ Du Souhait, *Le malheur des curieux*, p.22.

² Ibid.

³ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 39v°.

⁴ Du Souhait, *Discours...*, p.15.

cœur de tous les conseils qu'il prodigue à son souverain et aux grands, au cœur du *Pacifique*, au cœur des œuvres de circonstance : Lorsqu'elle arrive en France, Marie de Médicis n'est-elle pas accueillie par ces vers : "Que tous les miens en signe d'allégresse / Viennent chanter une hymne au nom de la princesse / Qui doit en temps de guerre une paix apporter"¹. Sans doute très marqué par les désordres des guerres civiles qui ont ravagé le pays, Du Souhait se souvient de "l'aigreur des choses passées"². Parce qu'il est ennemi du désordre et soucieux de "la tranquillité du peuple"³, parce qu'il goûte en l'appréciant la "douceur du bien qui se présente"⁴, à savoir la période de paix relative qui règne dans les premières années du dix-septième siècle, Du Souhait veut à tout prix que cette paix se consolide et se maintienne, telle "une arche qui nous garentira de ce déluge"⁵.

Le pacifisme de Du Souhait, tel qu'il est longuement exposé dans *Le pacifique* repose sur quatre axiomes principaux.

1. Dieu est le seul maître du destin des guerres : "Les succès (des guerres) sont en la main de Dieu"⁶. Cet axiome est lié à la conception chrétienne de la vie : Dieu dirige le monde. Même le monarque, dont l'autorité repose comme nous l'avons vu sur l'autorité et la paternité divines, ne saurait passer outre cette règle qui doit freiner ses ambitions conquérantes.

2. Le roi doit se montrer fidèle. Là encore, l'argument est fort car la parole du roi pèse d'un poids considérable dans la vie d'un Etat. Si cette parole veut être respectée, elle doit être respectable. Pour cela, elle doit être fiable et donc ne pas varier. Henri IV a signé la paix de Vervins, engagé sa parole de souverain. Honorer cette paix, c'est donc assurer la crédibilité de l'autorité royale.

3. Le roi se doit à sa compagne. Le couple royal est tenu de se comporter de manière exemplaire. L'enfant royal assure la lignée, la maintenance de l'ordre; le roi, en parfait gentilhomme, se doit à son rôle de chef du pays et de garant du trône, avant qu'à lui-même. Il doit donc demeurer à son foyer et y être fécond.

4. Le roi se doit à son image de roi-père. Le souverain n'est pas un tyran, il ne saurait donc se comporter comme tel et utiliser les armes et la force à des fins belliqueuses. S'il veut agir en authentique monarque, père de ses sujets, il ne devra prendre "les armes que pour la manutention de la paix"⁷. Même un prince investi de pouvoirs tout puissants doit donc agir avec la douceur et non par force, "le cheval maltraité devient rétif (...) aussi que jugerait-on du Prince qui punirait les siens et qui assurerait son estat par le glaive?"⁸. Le prince doit se montrer tolérant en toute occasion, pardonner même s'il le faut. Cette grande mansuétude lui

¹ Du Souhait, *Le bonheur de la France*, p.13.

² Du Souhait, *Le pacifique*, p.138.

³ Du Souhait, avis aux lecteurs du *Pacifique*.

⁴ Du Souhait, *Le pacifique*, pp.138-139.

⁵ Du Souhait, *Le bon ange...*, p.14. Le "déluge" représente, bien entendu, les calamités engendrées par la guerre.

⁶ Du Souhait, *Le pacifique*.

⁷ Ibid, p.3.

⁸ Du Souhait, *Le vray Prince*, 39v^o.

assurera la confiance de ses subordonnés et, par voie de conséquence, leur fidélité. Du Souhait ne nie nullement le lien de quasi vassalité qui unit le chef responsable à son entourage, mais il n'assied pas ce lien sur la force. Cette relation est acceptée et respectée dès lors qu'elle se fonde sur la confiance que les personnes éprouvent les unes envers les autres. "Haïr un homme et s'en servir, c'est malice, et l'aimer et ne s'y fier, c'est sottise. La haine du maistre rend le subject meschant et sans service; où la bienveillance le rend serviable"¹.

Du Souhait illustre ses convictions pacifistes dans les personnages qu'il crée. Ses héros portent tous la paix dans leur cœur. Poliphile use des armes de la diplomatie pour tenter de rétablir la paix entre le roi de Pologne et le roi de Suède²; Palindre, père de Filidor, essaie d'apaiser les querelles entre Charles Quint et le roi de France : "deux si grands monarques, la terreur des meschans, et l'espoir des gens de bien (...) ayant bien consulté, il se résolut de ne courre ny la fortune des armes, ny le hasart du blasme en moyennant la paix entre ces deux Princes"³. Les chevaliers des romans de Du Souhait sont tous braves au combat, mais l'auteur précise toujours qu'ils mettent leurs armes au service des nobles causes, défendent les dames sans protection, les opprimés, les malheureux. Ainsi peut-on voir Glorian abandonner sa propre quête pour délivrer un vieillard assailli par deux serpents⁴. Lorsque Poliphile vient à tuer Palémon, l'auteur tient à préciser minutieusement que son geste a été accompli en parfait état de légitime défense.

Aux yeux de Du Souhait, la paix est le premier de tous les biens que peut souhaiter l'homme. Elle permet à la vie amoureuse de s'épanouir librement, à l'écrivain de s'adonner à la littérature et de trouver un public, aux dames d'étendre leur influence dans les brillants salons mondains, aux grands de se former l'esprit et le cœur au lieu de ne s'exercer qu'au maniement des armes. La paix permet au roi d'asseoir son autorité et son prestige sur d'autres bases que ses glorieux faits d'armes, de gouverner avec la sagesse et les vertus que Du Souhait ambitionne pour lui.

Le pacifisme de Du Souhait déborde donc très largement le cadre des préoccupations politiques de notre auteur, de son loyalisme ou même de ses convictions religieuses. Le pacifisme est pour lui la condition indispensable de l'avènement du règne d'un roi-père de ses sujets, entouré des parfaits gentilshommes et des chastes dames qui peuplent l'œuvre de notre auteur.

L'étude de synthèse de l'œuvre de François du Souhait a fait apparaître quelques thèmes privilégiés : l'écrivain-guide pour ses contemporains, le grand personnage de l'Etat, la femme-reine dans la société mondaine, l'amour art de vivre. Ces thèmes révèlent l'existence d'une pensée cohérente chez notre écrivain qui se montre à nous comme un homme de cœur et de fidélité, un chrétien, un Français dans l'âme. A une société structurée par un ordre voulu par Dieu, dans un climat de paix si salutaire dont on redoute la précarité, notre gentilhomme champenois propose un idéal de vie où seuls ont droit de cité les plus nobles sentiments de générosité, de pacifisme, de vertu, d'amour total, où seuls sont vantés les comportements les plus contenus, les caractères les mieux maîtrisés. Amants et amantes obéissent aux règles du jeu de l'amour qui ne laisse rien au hasard. Les grands personnages se dévouent

¹ Du Souhait, *Le vray Prince*, 2v^o.

² Du Souhait, *Palémon*, pp.23-24-25.

³ Du Souhait, *Cloris*, 88v^o-89r^o.

⁴ Ibid.

totalément à leur devoir de chefs et de responsables de la paix et du maintien de l'ordre pour leurs subordonnés. Les nobles s'instruisent et s'appliquent à apprendre les codes et les lois d'une vie mondaine policée et organisée.

La pensée de François du Soubait pourrait se résumer en une éthique extrêmement généreuse et humaniste qui a besoin, pour s'incarner et s'exprimer, d'un code rigide de comportements pratiques.

L'insertion de l'œuvre et de la pensée de notre écrivain dans le dix-septième siècle littéraire, politique et social français permettra d'évaluer le rôle et la place spécifique de Du Soubait dans son temps, et de saisir plus globalement l'originalité de ces premières années de notre grand siècle.

CINQUIÈME PARTIE

LA PENSÉE ET L'OEUVRE DE FRANÇOIS DU SOUHAI DANS LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE LITTÉRAIRE POLITIQUE ET SOCIAL FRANÇAIS

- I. Les romans de François du Souhait et l'aventure romanesque du début du dix-septième siècle
- II. L'image de François du Souhait et l'utilisation de cette figure de rhétorique au début du dix-septième siècle
- III. Le grand personnage : François du Souhait et les manuels de civilité du début du dix-septième siècle.

Situer François du Souhait avec exactitude et précision dans le contexte littéraire, politique et social de son temps est une tâche d'autant plus difficile que la palette de ses ouvrages est étendue et diversifiée. Ne pas le faire desservirait pourtant la connaissance de notre auteur dont la production littéraire est trop en symbiose avec son époque pour en être étudiée indépendamment. Nous avons donc choisi de tenter d'insérer la pensée et l'oeuvre de notre auteur dans son époque en nous limitant à trois investigations. Nous chercherons tout d'abord à situer les formes romanesques qu'il exploite dans l'évolution du genre romanesque tel qu'il peut être perçu dans les oeuvres de ce début du XVIIème siècle. Nous essaierons ensuite de comparer la conception stylistique de l'image par Du Souhait avec le traitement de cette figure de style à son époque. Nous nous efforcerons enfin de dégager le propre de la pensée de du Souhait dans la conception d'un thème favori de ce premier tiers du siècle : celui du grand personnage dans les autres manuels de civilité de cette époque.

I. LES ROMANS DE FRANÇOIS DU SOUHAI ET L'AVENTURE ROMANESQUE DU DÉBUT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE FRANÇAIS

Trois écritures romanesques coexistent, on l'a vu, dans l'oeuvre de François du Souhait : le roman réaliste comique, le roman sentimental, le roman de chevalerie. Ces trois veines orchestrent différemment une même partition thématique. Il nous faut à présent tenter une insertion de ces romans dans l'évolution du genre au début du dix-septième siècle.

A. DIVERSES ÉCRITURES ROMANESQUES COEXISTENT DANS LA LITTÉRATURE DU DÉBUT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Les années situées aux confins du XVIème et du XVIIème siècle "ont présidé à la naissance du roman français" écrit R. Morçay¹. Divers courants parcourent conjointement la veine romanesque.

1. Le genre sentimental est florissant

G. Reynier a étudié savamment *Le Roman sentimental avant l'Astrée*. Il montre comment confluent des héritages culturels fort différents. Aux influences traditionnelles du *Roman de la Rose* se joignent les influences italiennes et espagnoles : "l'Espagne rendant ces histoires du cœur plus acceptables au goût contemporain par le cadre chevaleresque ou merveilleux qu'elle leur conserve (...) la païenne Italie disant la beauté de la grande passion, en faisant le but de la vie"² et le souvenir de *L'Heptaméron* ou des contes de madame Jeanne Flore. La vie de société renaissante s'abreuve à ces diverses sources pour exprimer l'amour, sujet favori de ses conversations de salons. C'est elle qui engendra la vogue du roman sentimental.

¹ R. Morçay, *La renaissance...*, p.225.

² G. Reynier, *Le roman...*, p.99.

Un simple regard sur les titres des romans qui fleurissent à cette époque montre que les affaires de cœur sont bien le dénominateur commun de ces ouvrages : *Les légitimes amours et fortunes guerrières de Doris*¹, *Les constantes et infortunées amours de Lintason avec l'infidèle Pallinoé*, *Les amours de Philocaste*², *Les amours d'Olimpe et de Birène*³, *Les chastes et heureuses amours de Clarimond et Antonidè*⁴, *Les généreuses amours de Philopiste et Mizophille*⁵, etc... On n'en finirait pas d'égrainer le mot "amour(s)" en énumérant les titres de la production romanesque de cette époque.

Tous ces romans sentimentaux reproduisent, à peu de choses près, un même "catéchisme amoureux"⁷ fort proche du jeu de l'amour tel qu'il a été défini dans l'œuvre de François du Souhait. Nous n'en exposerons que les aspects principaux.

Dans tous les romans de cette veine, l'amour est essentiellement un sentiment d'ordre passionnel qui fond brutalement sur les personnages et les engage dans une voie toujours difficile, celle du parcours d'un cursus amoureux, comme l'exprime cette prédiction faite à Lydiam qui vient de tomber amoureux de Floriande : "Tu n'en es pas où tu penses et premier que tu viennes là (c'est-à-dire au bonheur de vivre auprès de celle qu'il aime), il te coustera de ton sang et de tes larmes, par un mélange si désagréable que tu souhaitteras mille fois le tombeau, pour remède à ton desplaisir"⁸.

La passion transforme les héros amoureux en esclaves soumis, ainsi le baron de l'Espine, amoureux de Lucrece "s'en retourne chez son père, possesseur de la liberté de sa Dame et esclave de la sienne"⁹. Clidion, épris d'Armirie, "commance (...) à ne parler plus en victorieux guerrier ains à trembler en craintif prisonnier"¹⁰. Pirame déclare quant à lui, à Philocaste : "J'ay demeuré longtemps avant que d'estre pris, ainsi c'est pour longtemps que je me rends esclave"¹¹. Kevorkian parle de véritable "aliénation progressive de la personnalité du héros"¹² lorsqu'il étudie le *Polexandre* de Gomberville, citant à l'appui de cette remarque cette phrase du héros : "Despouillons nous donc de toute sorte de volonté et demeurant dans une indifférence générale pour nous-mesmes, allons apprendre de la bouche de nostre juge s'il faut ou vivre ou mourir"¹³. Devenu librement esclave, le héros amoureux plonge dans la perplexité et l'indécision comme Pirame : "il souloit combatre les braves Cavaliers, maintenant il est combatu de ses propres passions"¹⁴, ou comme le baron de l'Espine : "S'il

¹ Par F.F.D.R., 1603, cf Bibliographie.

² De la Regnerye, cf. Bibliographie.

³ J. Corbin, cf. Bibliographie.

⁴ Nervèze, cf. Bibliographie.

⁵ Des Escuteaux, cf. Bibliographie.

⁶ De Vitelli, cf. Bibliographie.

⁷ A. Le Breton, *Le roman...*, évoque page 23 en douze points le "catéchisme amoureux" de *L'Astrée*.

⁸ Des Escuteaux, *Lydiam et Floriande*, 43r^o.

⁹ Nervèze, *Le baron de l'Espine*, 31v^o.

¹⁰ Des Escuteaux, *Clidion et Armirie*.

¹¹ J. Corbin, *Philocaste*, pp.39-40.

¹² Kevorkian, *Le thème de l'amour*, p.163.

¹³ Cité par Kevorkian, *ibid*, p.167.

¹⁴ J. Corbin, *Philocaste*, 12r^o.

obéit à son père, il est rebelle à sa maîtresse et l'esloigne d'elle, s'il suit le fil de ses passions, il la contente et se contente luy mesmes"¹.

Il participe au jeu des preuves et des épreuves dont il accepte tacitement les règles comme Lintason quémendant de Pallinoé un gage d'amour avant de consentir à s'éloigner d'elle : "ça ma chère âme, commence à me garnir de baisers pour mon voyage, il m'en faut faire magasin pour mon exil"², comme Clidion, rendu fort dans les combats par la force de l'amour d'Armirie : "C'est rayson, madame, que je baise ces merveilles du ciel qui m'ont ce jour d'huy tellement rehaussé le courage que je me suis rendu capable de vostre salut et de ma délivrance dont le triomphe est deu à vous seule, qui m'avez peu faire exécuter ce que les plus valeureux eussent redouté"³ ou comme Philocaste imposant à Pirame ce programme fort précis : "Je me tiendray fort honorée que vous soyez mon chevalier et que doresavant vous produisiez merveilles dessous ce tiltre. Pour le témoignage duquel, et pour l'amour de moy, vous porterez s'il vous plaist, ce bracelet incarnat"⁴.

Les héros amoureux des romans sentimentaux ont les mêmes obstacles indispensables à franchir, chemins semés d'embûches réelles ou de tracasseries qu'ils se causent à eux-mêmes. Corbin note, à propos de Philocaste et de Pirame : "La Fortune, non contente d'un vain essai qu'elle avait fait contre leur bonheur (...) leur jette un croc en jambe pour les faire broncher au milieu de leur course"⁵. Ces obstacles peuvent être les "traversez hasards" de Clidion et Armirie⁶, succession de tempêtes et de naufrages, de guerres périlleuses et de voyages hasardeux, ou l'attitude de la mère d'Antonide⁷ qui essaie, par la calomnie, de détourner sa fille de l'amour de Clarimond afin de la jeter dans les bras du prince d'Ascrie, ou la décision du père d'Olimpe qui profite de ce que son soupirant Birène guerroye au loin, pour contraindre sa fille à épouser Arbant, fils du roi de Frise⁸. Kevorkian résume avec beaucoup de justesse les obstacles en chaîne qui encombrèrent le parcours des amoureux : "Les amants ne peuvent de toute évidence connaître de l'amour qu'une longue souffrance (...), les doutes et les soupçons sans fondement, les malentendus de toute sorte leur fournissent quotidiennement l'occasion de se créer des soucis inutiles. De surcroît, outre que les soucis légitimes ne manquent guère, il semble que les amoureux, pour peu qu'ils jouissent d'une passagère tranquillité d'esprit, prennent un curieux plaisir à agrémenter leurs relations de menus jeux sentimentaux qu'ils sont malheureusement incapables de considérer comme tels et qui, inévitablement, débouchent sur de nouveaux malentendus"⁹.

Les amoureux des romans reçoivent les mêmes récompenses, les mêmes gages d'amour. Pour Clarimond, la récompense est une "écharpe de zinzoline qu'elle (i.e. Antonide) portait, où ces doigts mignons avaient pourfilé une broderie inestimable"¹⁰; pour

¹ Nervèze, Le baron de l'Espine, 41r°v°.

² De La Regnerye, Lintason et Pallinoé, 130r°.

³ Des Escuteaux, Clidion et Armirie, 149r°.

⁴ Corbin, Philocaste, 25r°v°.

⁵ Ibid, 87v°.

⁶ Titre du roman de Des Escuteaux..

⁷ Des Escuteaux, Clarimond et Antonide, p.130.

⁸ Nervèze, Olimpe et Birène, p.40.

⁹ Kevorkian, Le thème de l'amour, pp.100-101..

¹⁰ Corbin, Philocaste 25r°v°.

Pirame, de la part de Philocaste, c'est un "bracelet incarnat"¹, pour telle autre une boîte de dragées. Le mariage est la récompense suprême, mais peu y accèdent. Le roman de Des Escuteaux, *Clidion et Armirie*, s'achève sur ces remarques : "Il espousa sa chère Armirie de laquelle entre les incomparables ravissements de mille et mille agréables délices, il reçut la récompense glorieuse de ses amoureuses passions et le salaire bien fortuné de ses constantes affections"².

Ce jeu de l'amour est réservé au même type de personnages. Plus consistants en esprit qu'en chair, les amoureux sont tous de noble naissance, comme Isolia³, "fille du roy d'Arménie, princesse beaucoup plus grande en perfections qu'en qualité : encore qu'elle fust fille d'un des plus riches rois de l'Asie", ou Antonide⁴, "miracle parfait de nature", ou Mirtille⁵, "son père estait grand seigneur", ou Philocaste⁶, "conçue au chef de l'honneur et enfantée au sein de l'Amour".

Dans ce cursus amoureux, la femme a un rôle prépondérant. Les amoureux se trouvent métamorphosés en véritables adorateurs : "ils adorent si religieusement leur maîtresse que sa fugitive froideur, son plus léger mécontentement, les abattent comme un coup de tonnerre" écrit M. Magendie⁷. On peut voir ainsi Birène signer en ces termes une lettre à Olimpe : "Vostre obligé prisonnier et fidèle serviteur"⁸, Clidion se soumettre à Armirie : "permettez madame que je baise ces belles mains (...) qui si doucement retiennent ma liberté"⁹, Lisandre déclarer à Pégase : "Pégase, chère Nymphé, l'honneur de ce monde et monde d'honneurs, sois moy douce, sois moy cruelle, sois moy tout ce que tu voudras, j'adoreray tousjours tes perfections et ton mérite. Si tu m'es douce, je vivray bien heureux sous le bonheur de tes douceurs, si tu m'es cruelle, j'estimeray ma mort bien-heureuse de venir d'un si beau subject"¹⁰. Comme on s'en apercevra aisément, le cursus amoureux que Du Souhait conçoit pour les héros de ses romans sentimentaux est proche du parcours que franchissent les protagonistes des romanciers de son temps.

Ce "catéchisme amoureux" sert de trame aux auteurs des romans sentimentaux. Toutes les intrigues reposent essentiellement sur les étapes de ce parcours semé d'obstacles dus aux vicissitudes de l'existence et aux héros eux-mêmes. Comme Du Souhait, les romanciers de cette époque multiplient naufrages et tempêtes, séparations et guerres et se plaisent à l'introspection psychologique de personnages qui ne cessent de s'analyser.

Tous ces romans se ressemblent par les thèmes qu'ils abordent, par les intrigues qu'ils bâtissent, mais aussi par le but qu'ils poursuivent. Les romans sentimentaux sont conçus par leurs auteurs pour l'édification morale des lecteurs. Corbin écrit : "Les belles actions méritent

¹ Ibid, 37v°.

² Fin des *Traversez hasards...* de Des Escuteaux..

³ Des Escuteaux, *Filiris et Isolia*, p.9.

⁴ Des Escuteaux, *Clarimond et Antonide*, p.10.

⁵ N. de Montreux, *Lydamas et Myrtille*, 3r°v°.

⁶ Corbin, *Philocaste*, 2r°.

⁷ Magendie, *La politesse...*, p.209.

⁸ Nervèze, *Olimpe et Birène*, 68v°.

⁹ Des Escuteaux, *Clidion et Armirie*, p.27.

¹⁰ Corbin, *Pégase et Lisandre*, 13r°.

d'estre relevées de la poussière de l'oubly pour en faire don à la mémoire (...). Les exemples esmeuvent les ardeurs et les poussent au point de leur désir. Elles sont les archétypes ou modèles sur qui se forment les ames de la noblesse"¹ ou "vous apprendrez icy² que la fermeté de l'amour et des amants, quelque traverse de la fortune qui s'oppose, demeure inviolable et assurée et que quiconque suit l'honneur n'a qu'une fin honorable"³. N. de Montreux exprime en ces termes son but : "Le subject de mon discours est de vous représenter les variables effects de l'Amour"⁴, Nervèze dit : "on peut remarquer en ceste histoire⁵ les effects du malheur, le danger de l'infidélité, la force du désespoir, les excès de la douleur et l'inconstance de la fortune". De la Regnerye partage cette intention édifiante : "voilà comme les plaisirs avant coureurs de ce misérable monde, après nous avoir quelque temps monstre bon visage se retirent et nous laissent au pillage des cruels escadrons de leur suite, douleurs, afflictions et misères"⁶. On peut lire également sous la plume de I. B. Du Pont⁷ : "Voicy les fruicts de l'avarice d'un père, de la désobéissance d'un enfant et d'un amour illicite", remarque que l'on peut rapprocher enfin de celle de F.F.D.R.⁸ : "Doris nous (...) offre icy en ses pénibles mais glorieuses adventures un exemple signalé (...) qui parmy les agréables variétéz qu'on remarque au muable cours de sa vie, nous apprend et nous donne un tressain et utile advertissement, que quelque misère qui nous survienne, nous ne devons perdre cœur (...)".

Les romans sentimentaux de cette époque appartiennent, comme on le voit, à une même famille. Leurs ressemblances en matière de style et d'écriture romanesque contribuent également à les rendre frères. Comme Du Souhait, les auteurs de romans sentimentaux se plaisent à intervenir dans leurs récits. Des Escuteaux, par exemple, juge défavorablement la mère d'Antonide, son héroïne, en ces termes : "Cette vieille sur le bord de la fosse se laisse tellement emporter aux impressions ambitieuses, qu'elle oublie ses engagements"⁹. Nervèze, lui aussi, intervient dans son récit pour juger les personnages du *Baron de l'Espine* : "Il eust mieux valu qu'ils eussent tous jouy d'un mesme avantage et qu'ils eussent prins l'occasion quand elle s'offrait, ils n'eussent point veu des funérailles au lieu de nopces, comme vous entendrez sur la fin de ceste histoire"¹⁰. Corbin n'agit pas autrement lorsqu'il ajoute ces commentaires personnels : "Suivons donc le fil de nostre discours qui nous conduira pas à pas au bout du chemin"¹¹. De même, Des Escuteaux qui facilite ainsi la transition entre deux épisodes de son récit : "La furie de ses gens portez au meurtre, au sang et au carnage nous a osté le souvenir des Dames durant ce sanglant tumulte"¹². Ici propos édificateurs, là ficelles pour nouer un récit, ces interventions directes des romanciers sont donc procédés tout à fait courants. Ces romans se ressemblent également par leur écriture. Ils n'hésitent pas à

¹ Corbin, *Philocaste*, 1r^ov^o.

² C'est la fin de *Philocaste*, 135v^o.

³ Ibid.

⁴ N. de Montreux, *Lydamas et Myrtille*, 1r^o.

⁵ Nervèze, *Olympe et Birène*, 126r^ov^o.

⁶ De la Regnerye, *Lintason et Pallinoé*, 202r^ov^o.

⁷ I.B. du Pont, *L'enfer d'amour*, 35v^o.

⁸ F.F.D.R., *Doris*, 1v^o.

⁹ Des Escuteaux, *Clarimond et Antonide*, p.154.

¹⁰ Nervèze, *Le Baron de l'Espine*, 49r^o.

¹¹ Corbin, *Philocaste*, 21v^o.

¹² Des Escuteaux, *Clidion et Armirie*, 68r^o.

pratiquer, comme les ouvrages de Du Souhait, le mélange des genres : prose et poésie. Corbin inclut dans son récit prosé des stances comme "le jour que vostre nom s'en vint bruire en mon âme / Amour perça mon cœur du plus fier de ses traits"¹, ailleurs il donne ce poème -dissimulé dans une boîte de dragées-² : "Les flames de l'amour ne m'avaient onc esprits / Mais vostre alme beauté à ceste fois me brave / J'ay demeuré longtemps avant que d'estre pris / Ainsi c'est pour longtemps que je me rends esclave". Nous avons remarqué la présence de sonnets dans les romans de Nervèze (comme : "esprits que le destin rend citoyen des cieux"³), de chansons chez De La Regnerye comme : "la chanson en forme de dialogue d'un amant et de son cœur"⁴ ainsi que des sonnets et des stances (comme : "Beaux yeux, astres brillants qui éclairez ma vie / Doux flambeaux que j'avoçe, aujourd'huy pour vainqueurs"⁵). D'autre part, et on le voit déjà dans les courts extraits cités, les romans sentimentaux de cette époque consacrent comme reine des figures de rhétorique, l'image. Nous l'étudierons de manière détaillée au chapitre suivant de cette thèse. Enfin, l'écriture des romans sentimentaux du début du dix-septième siècle cherche à faire passer ces ouvrages pour "véritables" et contemporains. Le souci de se montrer modernes est une préoccupation commune des romanciers et contribue à les rapprocher de notre gentilhomme champenois. "Qu'est-il besoing recourir aux mesures de l'Antiquité, remember les siècles passés, escheler les cieux comme nouveaux Prométhées, pour y desrober quelque science d'Amour"⁶. N. de Montreux, pour sa part, affirme vouloir peindre dans *Les amours du brave Lydamas et de la belle Myrtille*, des "Amours françoys et non estrangers"⁷ et il se place "en ce siècle où le vice a tant de règne, où toutes bonnes règles sont perverties"⁸. De la Regnerye, quant à lui, situe son roman dans l'histoire de France "au commencement de ces derniers troubles qui ont tant agité tous les coings de notre pauvre France"⁹. Des Escuteaux choisit pour cadre de *Lydiam et Floriande* la France de Charles VII, pour *Clidion et Armirie*, l'époque des rois fainéants. Nervèze, lui aussi, prétend être vrai et affirme reproduire dans *Les Amours d'Olimpe et de Birène* les authentiques confidences d'Olimpe¹⁰.

De ce rapide regard sur quelques uns des multiples romans sentimentaux qui fleurissent au début du dix-septième siècle en France se dégage une parfaite concordance d'écriture et de thèmes entre François du Souhait et ses contemporains.

2. La nouvelle vogue du roman de chevalerie et du roman d'aventures héroïques

On définira assez succinctement ces romans comme ceux qui "racontent de grandes actions et décrivent de grands sentiments"¹¹. Ils se placent dans la lignée des romans du

¹ Corbin, *Philocaste*, 21v°.

² Ibid, 39v°-40r°.

³ Nervèze, *Baron de l'Espine*, 114r°.

⁴ De la Regnerye, *Lintason et Pallinoé*, 35r°.

⁵ Ibid, 36r°.

⁶ Cité par G. Reynier, *Le roman...*, p.271.

⁷ N. de Montreux, *Lydamas et Myrtille*, 1r°.

⁸ Ibid, 3r°v°.

⁹ De la Regnerye, *Lintason et Pallinoé*, 4v°.

¹⁰ Nervèze, *Olimpe et Birène*, 3r°.

¹¹ H. Coulet, *Le roman...*, p.160.

Moyen Age et du formidable succès remporté par les traductions des *Amadis*¹ dont on dit qu'elles furent "la bible" du roi Henri IV², véritable "bréviaire où l'on apprend à penser, à sentir et à exprimer ses sentiments en beau langage"³. Il convient toutefois de remarquer que le plus célèbre de cette catégorie de romans, à savoir le *Polexandre* de Gomberville, date de 1629, que *La Calprenède* et mademoiselle de Scudéry suivront quelques années plus tard, alors que Du Souhait donne des romans de chevalerie et d'aventures dès 1609. On peut donc dire qu'en ce domaine notre auteur se montre à l'écoute des influences nouvelles en littérature et même précurseur de nouvelles écritures romanesques. Il cherche à étoffer, voire à renouveler les manières de traiter le thème de l'amour dans la forme romanesque.

3. Le roman pastoral et *L'Astrée*

La veine pastorale est quasi inexistante chez François du Souhait. Pourtant, si le cadre champêtre diffère, la psychologie des personnages de *L'Astrée* de 1607, leur souci de s'introspecter, leur haute conception de l'amour, de ses rites, de son langage, leur manière de s'exprimer dans une langue où fleurit la métaphore les apparentent aux protagonistes des romans de François du Souhait.

4. La veine réaliste des romans comiques

Cette veine romanesque tire son origine des fabliaux et des farces et s'alimente également dans les contes italiens et dans les romans picaresques espagnols. Jean Serroy dans sa thèse⁴ voit dans ce type d'ouvrages "un laboratoire où s'expriment les formules les plus originales", capable d'attirer "tous les francs tireurs de la littérature, tous les esprits indépendants du siècle que la contrainte irrite, et qui cherchent, pour exprimer librement ce qu'ils ont envie de dire, une forme elle-même libre". Dans cette veine romanesque également, le *Francion* de Sorel, écrit "à l'envy de Du Souhait"⁵, date de 1623. Notre écrivain champenois peut, cette fois encore, être considéré comme un précurseur en ce domaine.

5. Les romans des histoires tragiques

Ces romans sombres, engendrés par "le souvenir des horreurs que la France avait connues pendant les guerres civiles" et "la menace de troubles qui suivit la mort d'Henri IV"⁶, paraissent postérieurement à la période littéraire créatrice de François du Souhait, puisque les *Histoires tragiques de notre temps*, de Rosset parurent en 1614 et que l'évêque de Belley, Jean Pierre Camus, ne donne sa trentaine de romans et sa vingtaine de recueils de nouvelles qu'entre 1620 et 1644. Pourtant, sans qu'on puisse, à proprement parler, dire que l'on trouve une veine "noire" dans l'écriture romanesque de notre auteur, on notera malgré tout que Du Souhait offre dans sa production littéraire des œuvres d'inspiration tout à fait sérieuse et dévote, à savoir ses œuvres de morale parmi lesquelles *Le malheur des curieux*

¹ Herberay des Essarts traduit en français les huit premiers livres des *Amadis* entre 1540 et 1548.

² H.J. Martin, *Livre, pouvoir et société*, p.292.

³ P. Villey, *Les sources d'idées...*, p.204.

⁴ J. Serroy, *Roman et réalité...*, p.17.

⁵ Sorel, *Francion*, p.376.

⁶ H. Coulet, *Le Roman...*, p.154.

montre une complaisance morbide à ne pas épargner son lecteur en matière de descriptions horribles¹.

De ce panorama trop bref et non exhaustif des genres romanesques au début du XVII^e siècle se dégage plus nettement la place de François du Souhait. On peut constater qu'il existe dans ses romans un écho de la plupart des diverses tendances d'écriture romanesque qui se manifestent alors. L'originalité de notre auteur est sans doute d'avoir justement touché à toutes ces veines de romans. Certes, tel roman sentimental de Des Escuteaux comme *Les traversez basards de Clidion et Armirie* multiplie en cascades les aventures des héros et, donc, touche lui aussi au genre héroïque, il n'en reste pas moins vrai que Du Souhait me semble avoir, seul, eu le mérite de s'être essayé à tous les registres. Romancier curieux, toujours à la recherche de nouvelles possibilités d'expression pour enrichir sa palette d'écrivain, notre gentilhomme champenois nous apparaît d'autant plus intéressant dans ses divers romans qu'il s'y révèle comme un précurseur dans deux domaines au moins : le regain de faveur du roman de chevalerie et la mise en valeur du roman réaliste comique.

Du Souhait a su, au travers de ces différentes écritures romanesques, mettre en scène, comme ses contemporains, l'amour, thème essentiel en ces premières années du dix-septième siècle. Il a fait de ses personnages tantôt des reflets grimaçants des hommes -dans la veine comique-, tantôt des reflets flatteurs -dans la veine sentimentale-, tantôt des reflets admirables -dans la veine chevaleresque-. En résumé, Du Souhait s'insère parfaitement dans l'évolution du genre romanesque tout en faisant office d'initiateur de voies nouvelles. Il convient à présent de s'interroger sur les raisons d'être, à cette époque, d'une pluralité d'écritures romanesques. Une première explication nous semble à chercher dans la nature même du public auquel les écrivains de cette époque destinent les romans.

B. ANALYSER ET AGIR : DEUX MOTS D'ORDRE A DONNER A UNE SOCIÉTÉ QUI SE REMET EN CAUSE

Il convient de ne jamais oublier que "la littérature du XVII^e siècle est utilitaire (...). Plaire ne suffit pas, il faut aussi instruire"²;1;. Dans cette optique, donner dans le genre sentimental c'est, me semble-t-il, promouvoir un modèle d'analyse psychologique du moi, donner à l'art de dire et à l'art de penser des modèles, des recettes, inciter toute un société à accorder à l'art d'aimer la première place. Autrement dit, les romans sentimentaux fournissent des archétypes à une société qui se donne comme principales occupations l'amour d'une part, l'affabilité des relations sociales d'autre part.

D'un autre côté, donner dans le genre de la chevalerie, c'est raviver chez ces nobles en passe d'être domestiqués dans la vie de cour, le goût de l'action et de l'aventure concrète, c'est hisser au rang d'aventure héroïque ce qui n'est en fait qu'un aimable parcours galant, c'est donner du souffle et une dimension épique à une activité qui pourrait paraître étioiante

¹ En particulier la découverte macabre du fœtus du comte d'Aite, déterré par son maître d'hôtel: "effigie de forme humaine de la grandeur d'un pied..." , p.76 du *Malheur des Curieux* de François du Souhait.

² M. Magendie, *Le roman français...*, p.13.

à d'anciens soldats! Les romans de chevalerie permettent également de mettre à l'unisson les anciennes traditions culturelles courtoises de la noblesse et les nouvelles aspirations de la société mondaine renaissante. Ils redorent le blason des héros amoureux à l'apparence un peu pâle des romans sentimentaux et mettent la bravoure inemployée d'une classe sociale de seigneurs "au service exclusif de l'amour galant"¹, sans qu'elle ait conscience de déchoir à ses origines. En un mot, les romans de chevalerie répondent à une "fièvre de mouvement qui ne peut évidemment pas se satisfaire dans des histoires d'amour et de galanterie"².

Enfin, le genre romanesque réaliste et le roman de mœurs, quant à eux, assurent un certain équilibre entre les deux précédentes veines d'écriture romanesque. En effet, si les romans sentimentaux et chevaleresques offrent l'image d'une société idéale et mythique, les romans de mœurs réalistes proposent au contraire, comme en contrepoint, à leur époque "une image, qu'ils disent fidèle, de l'existence qu'elle vit"³. Mais cette gamme de romans -nécessaire- ne rencontre finalement au début du siècle qu'un accueil somme toute modeste parce que le public n'a pas suivi. G. Reynier explique ce phénomène en ces termes⁴ : "il a à faire l'apprentissage de la vie mondaine, c'est dans les belles histoires (...) qu'il va chercher des leçons de galanterie et de politesse". En outre, les arbitres du bon goût des salons mondains sont, on l'a vu, les femmes; or elles sont trop souvent décriées dans cette veine romanesque pour favoriser son développement.

Ainsi la coexistence de divers courants romanesques au début du dix-septième siècle se justifie parfaitement pour peu que l'on réfléchisse à la nature même de la société dans laquelle ils éclosent, pour laquelle ils s'écrivent et par laquelle ils sont lus et promus. Elle peut également se comprendre si l'on examine les courants de pensée qui agitent les premières années de ce siècle.

C. LE PRISME DES FORMES ROMANESQUES : UNE MANIÈRE D'EXPRIMER LA COMPLEXITÉ D'UNE ÉPOQUE

Face à une crise des valeurs, le rêve n'a-t'il pas droit de cité aux côtés de la réalité?

A des gens qui doutent des valeurs qui, jusque là, les avaient fait vivre, (les guerres de religion ne sont-elles pas la preuve de la précarité et de la vulnérabilité de ces valeurs?), le roman propose, dans la diversité de ses formes d'écriture, un véritable prisme au travers duquel ils peuvent projeter les tendances diverses, voire opposées, qui les habitent. On trouve "d'un côté un courant languissant, épris de pureté complexe qui multiplie les volutes sentimentales, les masques pudiques, les secrets savamment trahis autour d'un amour qu'on s'interdit de réaliser comme d'abandonner, un langage qui cultive les caresses périphrastiques autour des mots..."⁵, ce courant trouve son expression dans le genre sentimental et dans le roman de chevalerie. "De l'autre côté et par réaction (...) un autre courant, celui de la frénésie

¹ G. Mathieu, *Les thèmes amoureux*, p.28.

² G. Reynier, *Le roman sentimental...*, p.351.

³ G. Reynier, *Le roman réaliste...*, p.338.

⁴ Ibid, p.350.

⁵ C.G. Dubois, *Le baroque*, p.81.

charnelle et de la fureur virile"¹, ce courant s'exprime, lui, dans la veine réaliste des romans. Ces deux courants contraires cohabitent logiquement dans l'homme du début du dix-septième qui cherche dans cette diversité à exprimer son désarroi.

François du Souhait, tout comme ses contemporains, refuse d'opérer un choix. Il traduit ses pulsions contraires, ses recherches, parfois tâtonnantes, d'une nouvelle foi en la vie et en l'homme, dans cette pluralité d'écritures romanesques. Un seul mode d'expression ne saurait suffire donc. Pourquoi se contenter de peindre une réalité bien décevante ou se borner à rêver une société idéale? Il est plus satisfaisant de créer un univers romanesque où idéalisme et réalisme cohabitent. Ainsi, au-delà des différences d'écriture, est-ce toujours la même réalité humaine contemporaine qui est brossée. En cela s'explique sans doute le fait que même les plus échevelées, les plus invraisemblables des histoires romanesques sont données pour "histoires véritables" et consciencieusement situées dans une réalité historique tangible.

¹ Idem.

II. L'IMAGE DE DU SOUHAIT ET L'UTILISATION DE CETTE FIGURE DE RHÉTORIQUE AU DÉBUT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

L'image est, comme on l'a vu, omniprésente dans l'œuvre de François du Souhait. Longuement développée, bâtie en faisant un fréquent appel à l'antithèse, elle se plaît à enchevêtrer des thèmes que je rappellerai ici brièvement : chaleur et lumière, froid et nuit, guerre et chasse, eau, liens, cycle des saisons. Cette image sert d'agent de transmission au regard porté par l'auteur sur l'amour et la passion amoureuse. En cela, Du Souhait n'est nullement original. En effet, la métaphore est, au début du dix-septième siècle, la "reine des figures", pour reprendre une expression particulièrement parlante de J. Rousset¹, "elle ne va jamais seule, elle est multiple, ce sont des chaînes, des entassements, des pyramides ou des avalanches de métaphores, obéissant à une volonté de profusion, de gonflement, de dynamisme expressif"². Un rapide regard de synthèse sur quelques unes des œuvres d'écrivains contemporains de Du Souhait permet de vérifier la grande justesse de cette remarque.

A. LA MÉTAPHORE "REINE DES FIGURES" DANS LA LITTÉRATURE DU DÉBUT DU XVIIÈME SIÈCLE

Les mêmes thèmes que ceux que Du Souhait privilégie dans la conception de ses images apparaissent de manière récurrente dans les métaphores entrelacées à loisir par les contemporains de notre auteur.

Nous retrouvons dans la littérature de ces premières années du dix-septième siècle le thème de la lumière comme dans ces deux exemples : "Beaux yeux, astres brillants qui esclairez ma vie / Doux flambeaux que j'avoçe, aujourd'huy pour vainqueurs" (De la Régnerye³) ou "Vostre chasteté (...) paraît comme un soleil d'Esté au plus chaut de son midy"(Corbin⁴), et le thème de la chaleur, ainsi, Antonide, héroïne de Des Escuteaux, sent "de petites flamesches voleter autour de son cœur, qui promettent par un air enflammé un proche embrasement en l'ame de ceste belle. Luy (i.e. Clarimond) d'autre costé, tout en feux à la veçe du sujet de ses flammes...⁵). De même rencontre-t'on fréquemment le thème de la nuit : "Durant que le sommeil se glisse dans mon oeil / je ne voudrais jamais que le brillant soleil / Vint bannir le repos de la nuit embrunie"⁶. On trouve aussi volontiers le thème de la chasse ("l'amour l'attend au passage comme le chasseur fait le lièvre" de Corbin⁷), celui de l'eau ("voicy un pauvre amant battu de la tempeste d'amour" de De la Regnerye⁸), celui des

¹ J. Rousset, *La littérature...*, p.187.

² Ibid, p.23.

³ De la Regnerye, *Amours de Lintason*, 36r^o.

⁴ Corbin, *Pégase*, 2r^o.

⁵ Des Escuteaux, Clarimond et Antonide, p.85.

⁶ Pierre de Deimier, cité par G. Mathieu, *Les thèmes...*, p.420.

⁷ Corbin, *Philocaste*, 5r^o.

⁸ De la Regnerye, *Amours de Lintason*, 7v^o.

liens : "l'arrangement confusément mignon de ces beaux cheveux survenant à l'improviste, enlaçait tellement son cœur en ces entretiens chaisnons que son ame voulait faire une demeure éternelle dans l'ordre joly de ces cendrement dorez frisons"¹.

Ce bref échantillonnage d'exemples prouve à quel point Du Souhait comme ses contemporains bâtissent leurs images à partir d'un même répertoire thématique. Une étude comparative de la structure interne de ces images en chaînes, où l'utilisation de l'antithèse est privilégiée, aboutirait également à rapprocher Du Souhait des auteurs de son époque. On peut citer par exemple cette strophe de Timothée de Chillac, extraite d'un poème "Sur les amours de Poliphile et Mellonimpe"², strophe tout entière bâtie sur des images qui s'engendrent elles-mêmes, en jouant sur les oppositions thématiques : "Estant vaincus de vous, nous serons vos victoires / Et vous, en nous blessant, vous serez nos vainqueurs/ Mais vous n'aurez pas tant de nous vaincre de gloire / Que d'estre vos vaincus nous recevrons d'honneurs ".

On peut, à profit, s'interroger sur les raisons qui incitèrent ces écrivains à sacrer reine la métaphore, à puiser dans le répertoire thématique qui a été dressé et à privilégier l'antithèse et l'enchevêtrement des images successives.

B. LA MÉTAPHORE : PLUS QU'UNE FIGURE DE RHÉTORIQUE, LE SIGNE D'UNE ÉPOQUE.

Nous nous risquerons à une explication rapide, et partant, non exhaustive, en quatre points : la métaphore hérite d'une tradition et d'une culture littéraire commune, la métaphore transmet une même conception de la passion amoureuse, la métaphore reflète une même réalité sociale, la métaphore exprime une même vision de l'existence.

1. La métaphore, héritière d'un même patrimoine culturel

François du Souhait est cohéritier d'une longue tradition littéraire. Il se place tout d'abord, comme les écrivains de son époque, dans la mouvance des théories et des thèmes platoniciens. Dans ce contexte, l'amour devient "envol de l'âme vers la région du Beau"³, il est hissé au niveau d'un véritable idéal d'existence. Force organisatrice du monde, l'amour, pour se peindre, demande l'utilisation des quatre éléments constitutifs du monde : l'eau, le feu, l'air (et la lumière) et la terre (donc la nature). L'âme est prisonnière du corps mais attirée par le beau; elle se trouve donc piégée entre les élans qui la portent vers le haut et les liens qui la retiennent. Donc l'âme humaine souffre et exprime tout naturellement son chant de plainte en privilégiant les antiphrases et en puisant dans le vocabulaire des liens et de la capture.

¹ Des Escuteaux, *Clarimond et Antonide*, p.26.

² Timothée de Chillac, *Les oeuvres de...*, 28r^ov^o.

³ L'expression est de G. Mathieu, *Thèmes...*, p.100.

A cette première tradition littéraire dont héritent les écrivains de cette époque, se greffe le pétrarquisme qui fige les gens qui s'aiment dans des relations où l'amant devient l'esclave de l'aimée, elle-même rendue inaccessible dans sa beauté glacée : les thèmes de la chasse, de la guerre amoureuse, du mal d'amour, du servage amoureux, de la passion possessive, du cœur pris dans d'inextricables contradictions, du martyr de l'amant viennent tout droit de cette tradition pétrarquiste comme le démontre d'ailleurs fort clairement G. Mathieu dans son étude sur *Les thèmes amoureux dans la poésie française de 1570 à 1600*.

L'héritage de la tradition médiévale vient s'ajouter à ces divers courants littéraires. Le Moyen Age et les traditions courtoises, régénéré par la vogue créée par le succès de la traduction des *Amadis* espagnols, valorise l'éthique de l'honneur, de la vaillance et s'exprime avec le code linguistique du chevalier qui combat au service de sa dame. Il affectionne donc tout particulièrement le vocabulaire de la chasse et de la guerre.

On ajoutera à ces diverses traditions la mythologie qui "embellit le texte"¹, l'influence chrétienne qui "nourrit l'imagination créatrice"² et valorise des thèmes comme celui de la fidélité et de la constance amoureuse³ et l'on comprendra alors beaucoup mieux dans quel creuset littéraire s'est élaborée la rhétorique de Du Souhait et de ses contemporains.

En résumé, la métaphore du début du dix-septième siècle n'est jamais le fruit du hasard, ni de la richesse et du génie de l'imagination personnelle des auteurs. Elle puise ses thèmes et sa conception dans les sources littéraires communes aux créateurs de cette époque. La métaphore, telle qu'elle nous est apparue, s'explique également par l'idée que les écrivains se font de l'amour.

2. La métaphore, expression d'une même "casuistique amoureuse"⁴

Comme on l'a déjà vu, la passion amoureuse est conçue par tous les écrivains de ce début du dix-septième siècle comme un cheminement codifié dans lequel s'engage l'amant, soumis volontairement à celle dont le destin l'a rendu éperdument amoureux. Comment s'étonner donc si, pour traduire cette vision identique de l'amour, les auteurs privilégient la métaphore et les diverses relations d'opposition dans la phrase? Quelle meilleure construction stylistique que l'antithèse et les jeux de rapprochements de termes contraires, pourrait exprimer la perplexité des amants en butte aux obstacles qu'ils rencontrent, écartelés entre le sentiment qui les habite et le code du strict devoir amoureux qu'ils consentent à observer? Pourquoi être surpris, si les images des éléments déchaînés sont utilisées pour broser l'état d'âme des héros tourmentés par leur passion, ballottés sur un chemin hérissé d'obstacles vers un port dont ils ne sont même pas sûrs? Quels meilleurs thèmes que la chaleur et la lumière pourraient exprimer l'absolu de l'amour qui les guide et le bonheur idéal dont la promesse réchauffe leur cœur meurtri? Le froid et la nuit ne sont-ils pas tout particulièrement appropriés pour dire les souffrances de l'amant rempli de doute, pour décrire l'attitude hautaine de la dame? Quant aux thèmes de la chasse, de la capture, de la

¹ Ibid, p.77.

² A. Baiche, *La naissance du baroque...*, p.113.

³ Ibid, p.110.

⁴ Expression de G. Reynier, *Le roman sentimental*, p.247.

guerre, de la prison et des liens, ne sont-ils pas à même de dire un amour qui est une conquête permanente, et toujours précaire, d'un cœur qui se défend d'aimer ?

La métaphore des écrivains du début du dix-septième siècle nous semble donc le moyen d'expression le plus adéquat pour transmettre la philosophie amoureuse qui est la leur. Si la métaphore nous semble excessive, lourde, parfois abusivement développée, il faut en chercher la raison dans le fait qu'elle exprime un sentiment qui n'appartient pas au quotidien et qui n'est pas le fait du vulgaire. Elle traduit une vision particulièrement élevée, presque élitiste, des choses de l'amour, "éthique du sublime", selon l'expression de H. Coulet¹. On peut également comprendre la conception de la métaphore dans le style de Du Souhait et des écrivains de son temps en réfléchissant au contexte social et humain dans lequel baignent tous ces auteurs.

3. La métaphore, moyen d'expression d'une société qui naît à la politesse

La métaphore répond aux nouvelles exigences des lecteurs et des commanditaires.

On pouvait encore lire en 1587 dans les *Discours politiques et militaires* du sieur de la Noue : "L'homme de guerre ne doit sçavoir, sinon escrire, son nom"². Sur les rayons des bibliothèques de la fin du seizième-siècle, on ne trouve guère que la Bible, les *Amadis*, quelques romans de chevalerie ou les *Centuries* de Nostradamus³. Mais, au début du dix-septième siècle, les goûts de la société aristocratique sont en train de changer. La paix est revenue, donnant à tous du temps pour le loisir et permettant de ce fait à la vie de société de s'organiser. "Blasés de littérature populaire, les gens de la bonne société, qui avaient jadis connu la cour galante des Valois, aspirèrent à fréquenter des œuvres d'inspiration plus haute"⁴. Dans ce contexte favorable, le mécénat se pratique et la vie littéraire fleurit, mais les écrivains restent radicalement liés dans le choix de leurs sujets, de leur écriture et de leurs formes d'expression à leur situation de dépendance⁵. Il leur faut plaire. De ce fait, ils doivent être attractifs par leurs thèmes et accessibles dans leurs techniques d'expression. On ne peut pas transformer spontanément des hommes de guerre aux mœurs frustes en fins lettrés -surtout s'ils sont les pourvoyeurs de la subsistance des écrivains- sans tenir compte de leurs goûts, de leurs aspirations, de leurs capacités! R. Lebègue me semble parfaitement résumer cette situation lorsqu'il écrit : "A l'époque des guerres civiles (...), si le poète n'a pas (...) une fortune suffisante, il lui faut vivre, s'adapter aux goûts de la société de son temps. S'il veut subsister aux frais du gouvernement ou des puissants, il faut fuir toute apparence de pédantisme, n'employer qu'un vocabulaire, une syntaxe et des figures mythologiques accessibles à tous les courtisans..."⁶.

La métaphore, d'autre part, nous apparaît comme le meilleur outil d'expression pour s'adresser à cette nouvelle société.

¹ H. Coulet, *Le roman...*, p.141.

² Cité par P. de Vaissière dans *Gentils hommes campagnards*, p.119 .

³ Idem.

⁴ G. Mongrédien, *La vie de société*, p.23.

⁵ R. Lebègue écrit dans *La poésie française...*, p.204: "au lieu d'un épanchement spontané et irrésistible, la poésie est devenue la servante des puissants."

⁶ Ibid, p.126.

Dans les conditions qui viennent d'être décrites, le choix de la métaphore parmi les autres figures de rhétorique me semble se justifier à plus d'un titre.

Parler en métaphores me paraît tout d'abord un excellent outil pédagogique. Quoi de mieux, en effet, pour transmettre une idée que de l'habiller d'une image appropriée? Cette figure de rhétorique permet à l'écrivain de se faire comprendre d'une société qui a perdu l'habitude des subtilités d'expression et la pratique des lettres. Lorsque cette société se montre disposée à s'ouvrir à la politesse, au beau langage, aux nobles idées, elle apprécie le fait de lire dans les ouvrages qui lui sont destinés un style qui fait un large usage des images.

D'autre part, si la vulgarité n'est plus de mise, si, pour tenir son rang, il faut marquer sa différence d'avec le commun des mortels, parler par métaphores semble une excellente méthode pour s'exprimer différemment du vulgaire, pour "sortir du banal" écrit M. Magendie¹. La métaphore permet "l'expression entortillée des pensées"², elle exprime "la subtilité ingénieuse et rare de l'esprit"³. Elle sera donc cultivée avec soin dans la littérature qui fournira des exemples éventuellement réutilisables en société. Tous ceux qui sont à la recherche de modèles d'expression pour bien tenir leur rang dans la société mondaine liront avec le plus grand intérêt les images que leur offre la littérature dont ils sont friands. Charles Sorel écrit en 1667 : "les livres qui enseignent à bien parler sont nécessaires à la société humaine"⁴.

En outre, l'image, en ce qu'elle travestit une réalité, peut être considérée comme une sorte de "déguisement rhétorique"⁵, pour reprendre une expression de J. Rousset qui ajoute : "de semblables métaphores (...) le (i.e. l'objet) cachent, elles l'enveloppent d'allusions, le couvrent de concepts, jeu cérébral qui, au lieu de dire veut masquer". On pourrait voir dans l'utilisation privilégiée de l'image par les écrivains, une adaptation rhétorique de ces jeux de salons tant prisés par les premiers mondains. On aime à se déguiser, à jouer aux portraits, à résoudre des énigmes; lire et pratiquer la métaphore peut, de ce fait, être un jeu littéraire qui s'harmonise avec cet aspect ludique de la vie mondaine. G. Reynier écrit en ce sens que les lecteurs "transportent dans les conversations mondaines ce langage figuré qu'on appelle alors l'éloquence et auquel les dames ne résistent pas"⁶.

En outre, la conception de l'amour exprimée dans les métaphores est celle qui règne dans les salons. L'expression littéraire de l'amour trouve sa raison d'être dans les occupations des mondains. L'amour est à la fois une grande affaire -il doit monopoliser l'intérêt de la nouvelle société des nobles oisifs- et un jeu qui peut divertir. De fait, l'amour conçu comme un parcours d'étapes peut passionner des gens inoccupés, entraînés à la vie rude des épreuves guerrières. Dans ces conditions, si le sentiment amoureux passe après l'activité ludique représentée par la progression dans le cursus amoureux, pratiquer le code du bien savoir aimer et du bien savoir dire les choses de l'amour devient une nécessité. De ce fait, on

¹ M. Magendie, *La politesse...*, p.457.

² M. Magendie, *La politesse...*, p.457.

³ Idem.

⁴ Ch. Sorel, *Bibliothèque...*, p.43.

⁵ J. Rousset, *La littérature de l'âge baroque*, p.186.

⁶ G. Reynier, *Le roman sentimental*, p.327.

aimera trouver dans les livres à la fois un écho de ce jeu d'amour qui animait la vie de bien des salons, et des recettes pour mieux y briller. "Aimer était plus que jamais la grande affaire, mais il fallait savoir aimer, c'est-à-dire connaître les attitudes et les formules de bon ton, pour toutes les circonstances et pour tous les moments d'une cour suivie"¹. Un épisode du *Francion* est fort révélateur de ce rôle joué par les livres à cette époque. On y voit un laquais arracher des pages de romans de Nervèze et de Des Escuteaux appartenant à son maître, "il les apprenait par cœur, pour les dire à sa maîtresse et les portait toujours dans sa poche pour y étudier, de peur de les mettre en oubli"².

Enfin, dans cette société où la femme brille, la métaphore ne pouvait que séduire. La femme, comme on l'a vu à maintes reprises, prend dans le développement de la vie mondaine "une sorte de supériorité"³ or, la sensibilité féminine aime exprimer les choses de l'amour et la délicatesse des tourments de son cœur avec les subtilités et les nuances intuitives que permet la rhétorique de l'image. D'autre part, les métaphores des écrivains de ce début du dix-septième siècle valorisent grandement, dans leur expression, la femme, ses attributs, son rôle. Mettre en scène dans les images l'être féminin comme une sorte d'astre autour duquel gravitent les hommes avait tout l'heur de plaire à la société mondaine dominée par les femmes de cette époque.

De l'ensemble de ces remarques concernant les rapports du choix stylistique de la métaphore et des caractéristiques de la société mondaine de cette époque, nous pouvons conclure, avec ces lignes de M. Magendie⁴ : "Ainsi (...) toutes les œuvres sérieuses nourrissaient l'esprit, exerçaient le jugement, la critique, l'analyse, la mémoire, donnaient des modèles (...), leur lecture était la préparation la plus agréable et, en somme, la plus efficace à la conversation". L'utilisation privilégiée de l'image telle qu'elle a été définie pour les écrivains du début du dix-septième siècle (et, parmi eux, Du Souhait) me semble parfaitement justifiée dans cette société qui s'apprend la vie de salon. Elle est le moyen rhétorique le plus adéquat pour faire de la littérature à la fois un reflet des mœurs, des occupations, des aspirations d'une société, et un modèle, un guide pratique, pour permettre à ces nobles de raffiner davantage leurs manières et leurs sentiments et de mieux briller et réussir dans ce monde d'"honnêtes gens". On peut enfin tenter de justifier le recours à l'image par l'évolution des modes de pensée du début du siècle.

4. La métaphore, moyen d'expression d'une société qui doute d'elle-même

On a maintes fois noté le profond bouleversement des esprits engendré par les guerres de religion en France. Cassées, l'espérance et la foi des élans de la Renaissance! L'homme qui rêvait d'abbayes de Thélème n'a-t'il pas été capable de se montrer le pire loup pour lui-même? Le combat fratricide d'une part, la contestation des fondements des valeurs jusque là les plus mobilisantes, à savoir celles que fournissait la religion, chevillée au corps des hommes des siècles passés, ont ébranlé les raisons d'être et de vivre de plus d'un. Il fallait reconstruire plus que des maisons en ruines ou des églises anéanties par les flammes, il fallait rebâtir plus que des doctrines soumises au feu de la contestation, il fallait remodeler

¹ Ibid, p.313.

² Ch. Sorel cité par G. Reynier à la note 3, p.261 du *Roman sentimental...*

³ Ch. Livet, *Précieux et précieuses*, p.6.

⁴ M. Magendie, *La politesse...*, p.265.

l'espérance de l'homme. On comprendra dès lors pourquoi la métaphore pouvait être l'expression privilégiée de ces écrivains du plein cœur des années du doute. L'antithèse sur laquelle repose sa construction n'était-elle pas une "confrontation de l'être avec son antonyme"¹, vraie "méthode d'analyse"² par elle-même? Cette figure de style ne permettait-elle pas de réunir, de réconcilier des extrêmes qui, n'auraient pas pu coexister sans elle ?

La métaphore n'est-elle pas la tentative lucide de l'écrivain qui veut faire exister des êtres et des idées dont il met en doute la pureté de l'essence? Parler par images, c'est ne pas nommer la chose que l'on cherche à évoquer³. Est-ce par simple désir esthétique d'habiller d'images une idée ou par profonde impossibilité de saisir la cohérence propre de cette idée? G. Mathieu⁴ voit dans l'esthétique de l'image une "contestation radicale du réel", "un refus ontologique du fond", une dénonciation de "l'imposture de tout réalisme". Cette interprétation me paraît séduisante, tant est profonde la crise qui assiege les consciences au lendemain des guerres de religion. Tout se passe comme si, plein de doute à l'égard des valeurs qui l'ont jusque là fait vivre, l'homme cherchait dans l'apparence, dans le reflet du réel qu'est l'image, dans la rigidité d'un code du bien parler, à fuir son incapacité à être, à aimer, à vivre. Le langage imagé de la "politesse mondaine" serait-il l'expression de ceux qui ne savent plus ni ce qu'ils sont, ni ce qu'ils aiment, ni ce qu'ils souhaitent ?

François du Souhait et ses contemporains ont privilégié dans leur style l'image, qu'ils élaborent à l'aide des mêmes thèmes et des mêmes structures syntaxiques. Il n'y a pas là effet du hasard mais résultat d'une convergence de nécessités. Il fallait parler dans un mode qui soit fidèle au patrimoine culturel, il fallait exprimer une vision de l'amour qui soit conforme à celle de l'époque, il fallait répondre aux aspirations et aux manières d'agir d'une société mondaine naissante, il fallait faire surgir à l'existence de l'expression littéraire ce qui était ressenti surtout comme quelque chose d'essentiellement indicible. On peut de ce fait considérer l'image comme le meilleur emblème stylistique des écrivains du début du XVIIème siècle, un véritable signe de son temps.

¹ C.G. Dubois, *Le baroque*, p.130.

² Idem.

³ "La métaphore est la reine des figures (...), la perfection du bien dire et de ne pas nommer les choses par leurs noms" écrit J. Rousset, dans *La littérature...*, p.187.

⁴ G. Mathieu, *Les thèmes amoureux...*, p.404.

III. LE GRAND PERSONNAGE : DU SOUHAIT ET LES MANUELS DE CIVILITÉ DU DÉBUT DU XVII^{ème} SIÈCLE

On ne peut pas vraiment dire que François du Souhait fasse preuve d'originalité en publiant son *Vray Prince*, sa *Vraye noblesse* (ou le *Parfait gentilhomme*). En effet, les manuels de civilité fleurissent dans ces premières années du siècle. Afin de discerner l'originalité de l'éclairage porté par notre écrivain sur le thème du grand personnage, nous avons tenté une étude comparative de quelques uns des plus célèbres de ces petits traités¹.

A. REGARD SUR QUELQUES TRAITÉS DE CIVILITÉ AU DÉBUT DU XVII^{ème} SIÈCLE

On constate tout d'abord que François du Souhait est parmi les premiers à faire paraître de ces petits manuels destinés à l'éducation de la noblesse².

Quelques années après Du Souhait, Nervèze donne un recueil intitulé : *Les œuvres morales du sieur de Nervèze* où est inclus *La (sic) guide des courtisans*, sans date, avec un privilège de mars 1605 chez Antoine du Brueil et Toussaints du Bray. Ce "vaste sermon"³ décrit dans ses quatre premiers chapitres les divers combats que le grand doit mener pour être digne de la mission qui lui échoit : combat contre la vanité, contre "la faintise", contre la médisance, contre l'impiété⁴, puis propose un règlement "pour vivre à la cour"⁵, quelques considérations pour le bien de l'âme⁶, un "advertissement aux dames"⁷, et quelques réflexions à propos de la vertu et de la mort⁸.

En 1612, Antoine de Laval donne ses *Desseins de professions nobles et publiques*. Il propose à son fils, et aux jeunes gens en général, une méthode pour vivre à la hauteur de leur rôle et servir Dieu et les autres. En six grandes leçons, il dresse le tableau des obligations que doivent remplir les jeunes nobles : craindre Dieu, connaître les professions dignes "d'un homme né, élevé et instruit noblement"⁹, apprendre la logique, les mathématiques, l'art

¹ On s'étonnera à juste titre de l'absence, dans cette étude, de référence au *Gentilhomme* de N. Pasquier. Hélas, ce livre était indisponible lorsque nous fûmes le consulter à la Bibliothèque Nationale, nous avons dû nous contenter, pour cet auteur, de son *Exhortation au peuple sur la concorde générale de la France*, parue en 1611.

² J'ai relevé dans le *Répertoire* de R. Arbour un ouvrage de 1598 intitulé : *Les fleurs du bien dire, recueillies ès cabinets des plus rares esprits de ce temps pour exprimer les passions amoureuses*.

³ Expression de M. Magendie, *La politesse*, p.342.

⁴ Nervèze, *La guide...*, respectivement 1r^o, 10r^o, 14v^o, 18v^o.

⁵ Ibid, 26r^o.

⁶ Ibid, 38v^o.

⁷ Ibid, 63v^o.

⁸ Ibid, respectivement 72v^o et 80r^o.

⁹ A. de Laval, *Desseins...*, 11r^o.

militaire, avoir des mœurs élevées, pratiquer vertu et amitié. Il clôt ensuite ces leçons par des propos plus généraux sur l'histoire, la raison d'état et les illusions engendrées par la magie.

En 1616, sans nom d'auteur, De Refuge donne un *Traicté de la court ou instruction des courtisans*. Il y témoigne d'une vision sans illusion de la cour, lieu où il faut réussir à s'intégrer si l'on veut pouvoir s'y épanouir. Cette réussite n'est pas immédiate, elle est due en partie à la chance, en partie au savoir faire du courtisan. De Refuge se propose d'aider qui le désire à se diriger à la cour et à y briller. Il offre donc une "conduite, soit pour s'avancer en crédit, soit pour s'y maintenir, soit pour prévoir sa chute, afin de la rendre plus douce et moins honteuse. Les parties plus nécessaires à l'homme de court sont la civilité, et la promptitude de faire plaisir à un chacun, pour luy donner entrée, l'accortise et dextérité pour le conduire partout : et pour se maintenir, la Patience, l'Humilité, la Hardiesse, la Suffisance ou Capacité"¹. Il s'agit là d'un véritable manuel de réussite sociale où l'auteur n'hésite pas à décrire conjointement les divers tempéraments possibles de princes et les attitudes que, parallèlement, doit adopter le courtisan désireux d'"estre bien venu près d'eux"².

La conception du *Brevière des courtisans* du Sieur de la Serre est tout à fait originale. Il s'agit d'une sorte de longue méditation du chemin de croix du Christ. L'auteur y propose aux courtisans des méditations pour chacun des offices du jour : Prime, Tierce, Sexte, None, Vespres, Complies³. Chacune d'elles est conçue en deux temps : description édifiante de l'agonie du Christ, d'une part, exhortation aux courtisans pour leur faire regretter leur comportement dévoyé et les inciter à changer de vie et de mœurs, d'autre part.

Quant à Faret, il donne d'abord en 1623, sans nom d'auteur un traité intitulé : *Des vertus nécessaires à un Prince pour bien gouverner ses sujets*. Il y témoigne d'un regard lucide sur la société qu'il connaît et brosse un tableau des vertus que devraient pratiquer les princes, tableau qu'il conclut en ces termes : "Le vray contement ne naist que de la vertu, et il n'y a que le Juste, le Clément, le Libéral ou le Tempérant qui ayent un véritable sujet de s'estimer heureux"⁴. Ces idées sont reprises avec quelques nuances dans *L'honneste homme ou l'art de plaire à la court*, paru en 1630. L'auteur y décrit la cour peuplée d'hommes ardents à réussir socialement. L'ambition y règne, elle "enfle"⁵ les princes. De là l'intention vient à l'auteur de "représenter icy comme dans un petit tableau les qualitez les plus nécessaires soit de l'esprit, soit du corps, que doit posséder celuy qui se veut rendre agréable dans la cour"⁶. Ces "qualitez" résident en une noble naissance et une formation solide : pratique des armes, du cheval, de la chasse. A cet apprentissage il convient d'ajouter qu'il est indispensable que le grand "sçache joçer du luth et de la guitare (...), quil soit adroit à la danse, à la paulme, à la lutte, à sauter, à nager, à tirer juste et à tous ces autres passe-temps qui ne sont pas si simplement honnestes qu'ils ne deviennent bien souvent utiles"⁷. A cela s'ajouteront encore des connaissances intellectuelles, une maîtrise de l'écriture "soit de matières sérieuses, soit de compliments, soit d'amour ou de tant d'autres sujets dont les occasions naissent tous les

¹ De Refuge, *Traicté...*, p.3.

² De Refuge, *Traicté...*, p.103.

³ De la Serre, respectivement chapîtres 2 à 7 du *Brevière...*

⁴ N. Faret, *Des vertus...*, p.107.

⁵ L'expression est de N. Faret.

⁶ N. Faret, *L'honneste homme*, p.6.

⁷ Ibid, p.27.

jours dans la Cour"¹, la pratique des vertus chrétiennes, l'art de la conversation et du commerce des hommes, le souci de se soumettre à l'influence bienfaisante de la compagnie des femmes. Faret sait parfaitement qu'il propose dans son livre un modèle à imiter, "aussi est-ce plustost ici une idée de ce qui est possible, qu'un exemple qui se voye communément"².

B. DES RACINES COMMUNES POUR CES DIVERS TRAITÉS DE CIVILITÉ

Comme François du Souhait, les auteurs des traités de civilité que l'on vient de voir puisent aux mêmes sources.

Ils se placent dans la mouvance des courants de pensée des théoriciens antiques : Cicéron, Sénèque, Platon et Aristote, mais ils sont également imprégnés de la pensée de Montaigne qui, par sa vie et son oeuvre³, avait laissé l'exemple d'un gentilhomme courtois, lettré, en prise directe sur la vie publique. Enfin, on ne saurait oublier la notoriété de deux livres italiens, *Le Courtisan* de B. Castiglione et *La conversation civile* de Guazzo. "Ces deux livres", écrit M. Magendie⁴, "ont été très lus en France au XVIème siècle, les idées qu'ils exprimaient s'y sont rapidement implantées, répandues, transmises, ils ont fixé dès cette époque quelques uns des traits essentiels de l'homme du monde". Ce *Courtisan* proposait, au détour de conversations mondaines et de jeux de portraits⁵, l'image d'un courtisan idéal, "homme accompli au point de vue de la culture intellectuelle aussi bien que de la culture physique..."⁶. Il pratique "la courtoisie, les bonnes manières, le bon goût et la simplicité"⁷ et "sa conversation sera agréable à tous"⁸, enfin, "la juste mesure doit être sa préoccupation constante"⁹. Issus des mêmes racines culturelles, les divers traités de civilité de cette époque convergent sur de nombreux points.

C. UNE VISION CONVERGENTE DU GRAND PERSONNAGE DANS LES TRAITÉS DE CIVILITÉ

Du Souhait comme ses contemporains donne de la société l'image d'un ordre hiérarchique figé et place le grand au sommet de cette pyramide sociale.

¹ Ibid, p.63.

² Ibid, p.263.

³ Mademoiselle de Gournay réédite *Les essais* en 1595.

⁴ M. Magendie, *La politesse...*, p.329.

⁵ D'après P. Villey, *Les sources d'idées...*, p.159.

⁶ Ibid, p.138.

⁷ Idem.

⁸ Ibid, p.149.

⁹ Idem.

1. La hiérarchie sociale, établie par Dieu est incontestée

Aucun des auteurs ne conteste la hiérarchie sociale dont ils se bornent à constater l'existence. Le roi se situe au sommet de la pyramide. Tous doivent l'aimer et le servir, "plus pour sa puissance légitime que pour l'espoir de ses bienfaits"¹. Viennent ensuite les nobles, suivis des roturiers. Ceux-ci sont considérés par Faret avec une nuance de mépris. L'écrivain n'hésite pas d'ailleurs à écrire : "il faut avouer que ceux qui sont de bon lieu ont ordinairement de bonnes inclinations, que les autres (les roturiers) n'ont que rarement, et semble qu'elles arrivent à ceux-cy naturellement et ne se rencontrent aux autres que par hazard"².

2. La formation du grand personnage

Si on est "nay gentilhomme et d'une maison qui ait quelque bonne marque"³, encore faut-il devenir, grâce à une formation qui est à acquérir, digne de la tâche qui incombe à toute personne située au sommet de la pyramide hiérarchique. C'est dans cette perspective d'un apprentissage nécessaire de la fonction du grand personnage que les auteurs des manuels de civilité se rejoignent le mieux. C'est pour cette idée qu'ils militent dans leurs ouvrages : être grand nécessite d'être instruit, on ne peut se contenter d'être grand par la naissance, il faut encore le devenir par la formation. A. de Laval écrit à ce sujet : "Il y a de la honte de voir un grand guerrier, un chef d'armée, ignorer l'élévation du Pôle, la situation des Provinces, des climats, la durée des jours et des nuits selon les parallèles, les méridiens..."⁴. Acquérir une culture n'est pas un luxe gratuit, ni même simplement un moyen de briller en société, c'est la condition nécessaire à l'homme qui, placé par sa naissance en situation de responsable, veut se donner les moyens d'accomplir sa mission d'homme. La culture est donc absolument indispensable, "très utile à ceux qui sont nays à de grandes fortunes, qui sont occupés (...) à gouverner des peuples, à conduire des armées (...) à faire des traités"⁵.

"Les lettres" doivent être pratiquées conjointement aux exercices du corps et au maniement des armes. Nervèze blâme vigoureusement les nobles ignorants qui se comportent "comme si les livres estoient incompatibles avec l'espée et la qualité de Docte avec celle de Cavalier"⁶. Il affirme avec la même force : "les bons livres (...) sont les compagnies mortes qui nous apprennent à bien vivre"⁷. Ainsi, connaître la politique, "enseigne à manier plusieurs hommes ensemble"⁸, l'éloquence permet de "servir utilement le Prince"⁹.

Au cas où la noblesse refuserait de se soumettre à cette formation, elle ne serait pas en mesure d'assumer le rôle que lui assigne sa naissance. De ce fait, les charges qu'elle aurait dû normalement remplir "tombent le plus souvent ès mains des autres hommes (...) si bien

¹ Nervèze, *La guide...*, 27v°.

² Faret, *L'honneste homme*, pp.8-9.

³ Ibid, p.8.

⁴ A. de Laval, *Desseins...*, 9r°.

⁵ Faret, *L'honneste homme*, p.46.

⁶ Nervèze, *La guide...*, 33r°.

⁷ Ibid, 32r°.

⁸ A. de Laval, *Desseins...*, 3r°.

⁹ Nervèze, *La guide...*, 35r°.

que, par le défaut de celle-là, il arrive que la Noblesse ne sert son Roy que de l'Espée. Hé! à qui appartient-il mieux qu'à elle de le servir aux charges et offices publiques? Qui peut et doit mieux qu'elle, embrasser légitimement et courageusement le bien du Prince? et luy, peut-il mieux choisir les ministres de son estat que parmy la Noblesse, de qui ceste qualité héréditaire comme par un titre d'obligation particulière les oblige à son service"¹.

Le grand personnage se doit donc d'être un homme accompli, instruit, capable, à l'image du héros de Nervèze, le baron de l'Espine, "on eust dit qu'il voulait allier les loix de la justice d'une main pour les défendre de l'autre, joignant l'honneur de son sçavoir à la réputation de son courage"². Cette formation fait du grand personnage, non pas un érudit ou un spécialiste, mais quelqu'un qui a de l'entendement dans toutes les disciplines que la vie sociale qu'il mène lui donne de pratiquer : "Pourvu qu'il ait des mathématiques ce qui sert à un capitaine, comme de fortifier régulièrement et de tirer des plans, d'asjouter, soustraire, multiplier et diviser pour se rendre facile l'exercice de former des bataillons, qu'il ait appris la sphère supérieure et inférieure, et rendu son oreille capable de juger de la délicatesse des tons de musique, il est fort peu important qu'il ait pénétré dans les secrets de la géométrie et dans les subtilitez de l'Algèbre, ny qu'il se soit laissé ravir dans les merveilles de l'Astrologie et de la Cromatique"³. Ainsi instruit de tout, le grand devient par voie de conséquence un homme de bonne compagnie apprécié dans la société mondaine.

3. Un homme de bonne compagnie

Pour les auteurs des traités de civilité, le grand personnage ne saurait se commettre avec n'importe qui. Il convient de ne fréquenter que les gens de son rang car les bonnes mœurs "contagieusement se corrompent par la conversation des mauvaises"⁴. Il faut donc rester dans son milieu et vivre avec des gens qui partagent les mœurs et les habitudes de sa propre classe sociale. Ainsi, la fréquentation des dames des cercles mondains est-elle vivement recommandée à titre d'entraînement salutaire à la conversation raffinée et d'initiation à la politesse, "ayant l'esprit plus prompt (elles) s'aperçoivent aussi plus tost de ces petits manquements et sont plus promptes à les relever"⁵. Ainsi, comme on l'avait déjà constaté dans l'oeuvre de du Souhait, les chastes dames sont les compagnes idéales pour les parfaits gentilshommes qui devraient tous être des hommes d'exception.

4. Un homme exemplaire

L'idée de l'exemplarité du grand personnage, chère à Du Souhait est fortement soulignée dans tous les traités de civilité de ses contemporains. On peut lire par exemple chez Nervèze⁶ : "Si les Monarques et les Princes qui doivent estre les lumières des autres hommes, vouloient paroistre grands par la piété, comme ils le sont par la puissance, que le ciel béniroient leurs grandeurs! (...) Leur vie serviroit d'exemple à tout le monde comme leur volonté sert de loy à leurs sujets". La même idée se retrouve chez Faret : "Comme Dieu a

¹ Ibid, 33v°.

² Nervèze, Le baron de l'Espine, 11v°.

³ Faret, L'honneste homme, pp.50-51.

⁴ Nervèze, La guide..., 28v°.

⁵ Faret, L'honneste homme, p.221.

⁶ Nervèze, La guide..., 44r°v°.

mis le soleil et la lune dans le ciel comme des images de sa gloire, de même il a établi les Princes dans les Républiques pour représenter sa puissance"¹. Cette exemplarité nécessaire est directement liée à la fonction de responsable que les auteurs s'entendent à attribuer au grand personnage; or, "le mérite est reconnu par l'exemple", écrit A. de Laval² et, "ceux qui obéissent sont enclins aux moeurs de ceux qui commandent"³.

5. Le grand, un homme utile

Dans tous les manuels de civilité le grand est peint comme un homme de responsabilités. Il est "nay pour agir et pour agir utilement"⁴; il "doit tascher d'estre utile à sa Patrie"⁵. Le plus grand bien que les grands peuvent apporter à ceux dont ils sont responsables est la paix. Ils doivent être des hommes pacifiques, garantir la paix et la concorde autour d'eux afin que "ceux qui sont sous leur domination vivent bien et heureusement"⁶. La paix est, chez tous ces hommes marqués par le souvenir des guerres civiles, le souverain bien. Nervèze qui goûte avec bonheur "les douceurs d'un siècle pacifique"⁷, se souvient avec tristesse de l'état de la France déchirée par les guerres, "Le désordre et la confusion d'un estat déplorable". La France était devenue "un théâtre sur lequel les Français de l'un et l'autre party joçaient devant les estrangers la tragédie de nos misères"⁸. A. de Laval, pour sa part, rend un vibrant hommage à Henri IV, restaurateur de la paix, dans les feuillets liminaires de son manuel. Quant à Faret, il s'écrie clairement : "Que peut-on trouver de plus abominable que la guerre!"⁹. Homme de paix, le grand personnage des traités de civilité de cette époque est également homme de modération.

6. Le grand, homme du juste milieu

On l'a vu, l'éthique de François du Souhait souligne l'importance de la modération en toutes choses. En matière de connaissances, en particulier, notre écrivain insiste beaucoup sur la nécessité de conserver le sens de la mesure. Cette idée se retrouve dans les divers ouvrages de civilité que nous avons consultés. Les modèles que les auteurs citent en exemples sont toujours des hommes de modération.

S'agit-il d'établir le portrait physique d'un homme exemplaire ? On préfère la moyenne : "de belle taille, plustost médiocre que trop grand, plustost gresle que trop gros, de membres bien formez, forts, souples, desnouëz et faciles à s'accomoder à toutes sortes d'exercices de guerre et de plaisir", tel est l'homme idéal de N. Faret¹⁰. Veut-on évoquer une mise digne d'être admirée ? On insiste sur le soin et la discrétion à apporter au choix de la tenue. "Estre propre non superflu, et selon les façons qui convient sans trop affecter les

¹ Faret, *Des vertus nécessaires...*, p.30.

² A. de Laval, *Desseins...*, 27r°.

³ N. Faret, *Des vertus nécessaires...*, p.7.

⁴ A. de Laval, *Desseins...*, 5v°.

⁵ N. Faret, *L'honneste homme*, p.87.

⁶ N. Faret, *Des vertus nécessaires...*, pp.5-6.

⁷ Nervèze, *La guide...*, 28r°.

⁸ Nervèze, *Histoire de la vie et trespas...*, pp.42-43.

⁹ N. Faret, *Des vertus nécessaires...*, p.79.

¹⁰ N. Faret, *L'honneste homme*, p.25.

nouvelles, ny s'opiniâstrer aux vieilles"¹. S'agit-il de culture? On demande une connaissance générale et non un savoir encyclopédique, "c'est assez qu'il ait une médiocre teinture des plus agréables questions qui s'agissent quelquefois dans les honnêtes compagnies. Je l'aime mieux passablement imbu de plusieurs sciences que solidement profond en une seule. Car, qui ne peut parler que d'une chose est obligé de se taire trop souvent"². Quand, enfin, les écrivains souhaitent décrire la manière de vivre exemplaire, là encore, ils suggèrent la modération. Il s'agit de trouver un mode de vie équilibré, ni austère à l'excès, ni superficiel par laxisme. "Je désire seulement qu'on treuve un milieu en ces licences et qu'on n'impute, comme on fait à galanterie et bien séance, des libertez de parler qui inclinent au vice"³, dit Nervèze. Un grand doit pouvoir prendre du plaisir, mais, précise Faret, "sans en avoir la raison troublée"⁴. Il devra vivre avec modération et retenue ses passions humaines en suivant par exemple les conseils de De Refuge dans son chapitre II du *Traicté de la court* dont le titre stipule : "Usage de la cognoissance des passions, de les modérer en nous et en autrui, avantage de la modération des passions en nous pour vivre en la court"⁵.

Pour nous résumer, le grand personnage doit pour être de bonne compagnie dans la bonne société où il a sa place et son rôle, conserver en toutes occasions, la maîtrise de lui-même, de sa tenue, de son comportement, de ses humeurs et de ses sentiments. "Soyons donc maistres de nous-mesmes et sçachons commander à nos propres affections si nous désirons gagner celles d'autrui"⁶, encourage N. Faret.

On aura remarqué la grande concordance des regards portés par les auteurs des traités de civilité sur la conception du grand personnage. Pourtant, ces ouvrages divergent considérablement sur deux questions essentielles : La bonne société française de cette époque est-elle réellement peuplée de gentilshommes de cette trempe?, d'une part, et les grands veulent-ils devenir plus "honnestes" par pur idéal ou par intérêt?, d'autre part.

D. LE GENTILHOMME DES TRAITÉS DE CIVILITÉ EST-IL UN IDÉALISTE OU UN ARRIVISTE?

Une première remarque s'impose, il existe une différence importante entre la noblesse du début du dix-septième siècle et le gentilhomme parfait décrit dans les manuels de civilité de cette époque. Les divers écrivains n'ont pas nié l'existence de cette différence mais ils l'ont diversement exprimée et évaluée.

1. Le regard critique des auteurs de traités de civilité sur la société mondaine qu'ils connaissent

¹ De Refuge, *Traicté de la court*, p.4.

² Faret, *L'honneste homme*, p.49.

³ Nervèze, *La guide...*, 31v°.

⁴ Faret, *Des vertus nécessaires...*, p.107.

⁵ De Refuge, *Le traicté...*, p.55.

⁶ Faret, *L'honneste homme*, p.165.

On a vu comment François du Souhait reconnaissait et disait les défauts des grands qui l'entouraient. Nervèze agit de même, il ne ferme pas les yeux sur la vanité de ceux qui sont "pleins de ceste fumée de vaine gloire"¹, il dénonce lucidement les raisons peu nobles qui font agir les courtisans : "quels sont les plus forts liens qui attachent les hommes à la cour ? c'est le désir de l'honneur et l'espérance des grandeurs"². Le regard de De Refuge est, sur ce point, beaucoup plus sévère. Il peint sans aucune complaisance la versatilité des princes ("rien de si suspect au changement que la volonté des Princes et des Grands qui est en perpétuel flux et reflux"³) et l'orgueil méprisant des grands : "Les nobles sont plus ambitieux et désireux d'honneur que les autres, estant le naturel ordinaire des hommes qui possèdent quelque bien de s'efforcer de l'accroître : et l'orgueil accompagnant ordinairement ceux de cette condition, ils mesprisent non seulement les autres hommes de basse condition mais aussi ceux qui ne sont pas si anciennement nobles"⁴. Puget de la Serre jette le même regard dépourvu d'indulgence sur les courtisans qui l'entourent. Il leur reproche leur futilité, leur goût du luxe, leurs moeurs dissolues, leur manque de piété : "Vous faistes vostre demeure dans des superbes palais et mon Jésus n'a pour retraicte qu'un cloaque"⁵, ou "vous irez vous assassiner sur un pré tandis que ce mesme Rédempteur arrose un visage de ses dernières larmes"⁶, ou encore "vous vous enivrez, tandis qu'Il meurt de soif"⁷ et "vous continuez la course ordinaire de vos débauches, chantant tousjours avec les Démons (...) O effroyable chant! mille fois plus funeste que le croassement des corbeaux"⁸. Comme on peut s'en apercevoir, le tableau de Puget de la Serre est noir et sans complaisance aucune. Quant à Nicolas Faret, même si son oeuvre dit encore que la vraie vertu peut servir dans la vie de cour, c'est malgré tout le pessimisme qui domine lorsqu'il brosse le tableau de la société qui l'entoure : "partout l'ambition règne, chacun voit que la corruption y (i.e. la cour) est presque générale (...) la servitude y est nécessaire"⁹.

On constate donc qu'avec les années, le pessimisme des jugements des écrivains s'accroît. Faut-il ne voir là que la marque de tempéraments plus ou moins portés à l'indulgence à l'égard de leurs contemporains? Doit-on classer simplement Du Souhait comme Nervèze parmi les écrivains relativement optimistes, et ranger De Refuge, Puget de la Serre et Faret parmi les désillusionnés? Ne pourrait-on pas plutôt s'interroger avec fruit sur l'existence d'une dégradation des moeurs et des modes de vie des grands à mesure que s'écoule le dix-septième siècle? Cette question s'impose d'autant plus que le grand personnage décrit par les traités de civilité de cette époque semble, avec les années, considérablement évoluer.

2. Comment l'idéal du parfait gentilhomme devient peu à peu le portrait du courtisan arriviste

¹ Nervèze, *La guide...*, 8v°.

² Nervèze, *La guide...*, 44v°.

³ De Refuge, *Traicté...*, p.96.

⁴ Ibid, pp.78-79.

⁵ De la Serre, *Le brevière*, p.65.

⁶ Ibid, p.68.

⁷ Ibid, p.237.

⁸ Ibid, p.28.

⁹ Faret, *L'honneste homme*, p.71.

Chez François du Souhait comme chez Nervèze, la société des grands est peinte lucidement mais avec un fonds d'optimisme : l'un comme l'autre semblent convaincus que, s'ils ne sont pas encore parfaits, les gentilshommes sont à même de le devenir, décidés qu'ils sont à œuvrer en ce sens. Il n'est guère question dans leurs ouvrages de la cour. Du Souhait comme Nervèze étudient les relations de leurs parfaits gentilshommes avec Dieu, le prince et l'état. Ils rêvent pour eux et imaginent que ces anciens nobles chevaliers vont mobiliser leur générosité et leurs capacités et devenir de grands serviteurs de leur patrie et de la morale chrétienne, de précieux bras droits, véritables "bons anges" pour le monarque.

Mais, avec les années, les tableaux s'assombrissent. Les écrivains ne proposent plus aux grands la perfection, mais des moyens pratiques, des conseils pour devenir d'honnêtes gens de cour. Le but du courtisan n'est plus vraiment d'être authentiquement grand (comme les parfaits gentilshommes de Du Souhait s'efforçaient de le devenir), son but consiste à essayer de paraître ostensiblement bien. Il doit s'atteler, non plus à agir conformément à son devoir d'état et à sa conscience morale, mais conformément à son intérêt personnel. L'homme de cour de De Refuge, par exemple, tel un caméléon, s'ingénie à maquiller habilement ses paroles et à donner à son comportement les couleurs les plus susceptibles de plaire à plus grand que lui : "le but commun auquel tous les courtisans visent est de gagner la faveur du Prince. En ce point gist tout leur travail. Or toute faveur du Prince présuppose deux choses, la cognoissance de la personne qui recherche d'estre favorisée et un agrément de ses actions et déportements ou autres parties recommandables"¹. L'honnête homme de Faret m'est également apparu plus comme un flatteur du prince que comme un serviteur de son pays, car "quiconque sçait complaire peut hardiment espérer de plaire. Et véritablement l'une des plus infaillibles marques d'une âme bien née c'est d'estre aussi universelle et susceptible de plusieurs formes"².

Ainsi, en quelques années, on constate l'évolution très sensible du point de vue des écrivains des traités de civilité. Dans les premières années du siècle, les auteurs encouragent et conseillent les grands à accomplir un noble dessein au service d'autrui, trente ans plus tard à peine, ils se bornent à leur suggérer des moyens et des conseils pour arriver à briller à la cour. Un regard plus approfondi sur les changements survenus au sein de la haute société pendant ces quelques années nous aidera sans doute à mieux comprendre cette évolution, qu'une simple différence de personnalité des écrivains ne suffit pas à justifier de manière satisfaisante.

E. LES TRAITÉS DE CIVILITÉ ET L'ÉVOLUTION DE LA HAUTE SOCIÉTÉ NOBILIAIRE AU DÉBUT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

1. Etat de la société des grands à qui s'adressent les premiers traités de civilité

¹ De Refuge, *Traicté de la court*, p.37.

² Faret, *L'honneste homme*, p.168.

Deux points nous paraissent tout particulièrement importants à souligner, d'une part le fait que les nobles à qui ces ouvrages s'adressent sont avant tout des hommes de guerre et d'action, d'autre part, le fait qu'ils sont plus provinciaux que Français.

Les grands des premières années du dix-septième siècle sont assurément des hommes de guerre. Ils viennent de vivre une période fort agitée et cruelle, celle des guerres civiles de religion à l'intérieur du pays et celle des conflits armés avec la Maison d'Autriche et d'Espagne. Les années 1598-1599 avec l'Edit de Nantes et la Paix de Vervins apportent l'apaisement et démobilisent les cadres de la noblesse. Or, ces grands personnages n'ont pas tous servi le pouvoir royal pendant ces années agitées, loin de là. Les particularismes locaux, les intérêts personnels, les questions de prestige, les attachements religieux ont morcelé la France. Henri IV doit rallier à la cause royale et à la France, les cadres de la noblesse et leur clientèle. Ainsi, l'Edit de Folembray en 1595 met-il fin aux prétentions de Charles III de Lorraine et scelle l'alliance entre la Maison de Lorraine et le Roi de France. La haute noblesse du tout début du dix-septième siècle est donc essentiellement composée de chefs militaires régionaux, d'hommes de terrain, habitués à jouir d'un prestige reconnu, bien assis dans leur zone d'influence provinciale et familiale.

Les traités de civilité sont, pour cette société, un moyen à la fois de s'initier à une vie sédentaire séduisante, de troquer la gloire acquise par les armes contre le rayonnement donné par l'art de la parole et du maintien. Ils lui donnent l'occasion de faire l'apprentissage d'un langage commun : le français poli, mieux porté et plus valorisant que les patois et les pratiques vulgaires. Dans ce contexte, les traités de civilité répondent à une nécessité précise et double : d'une part initier à la politesse ces nobles plus hommes de guerre que gentilshommes de salons, plus provinciaux que français, maintenant que le temps est à la paix et que Paris et le Roi vont jouer un rôle croissant d'attraction, d'autre part leur donner envie de devenir "grands" en faisant du parfait gentilhomme un modèle, un idéal, un véritable héros pour la paix. Il fallait à la haute société nobiliaire des premières années du dix-septième siècle qui émergeait à peine d'une période où les valeurs guerrières étaient exaltées, il fallait à cette société un idéal suffisamment motivant et des recettes assez précises de réussite humaine en temps de paix. Les traités de civilité répondent à cette double exigence en fournissant, d'une part, une vision très haute et flatteuse du parfait gentilhomme, et en donnant, d'autre part, de nombreux conseils pratiques de maintien, de conduite, d'expression, etc.

2. Comment les faits infligèrent-ils des désillusions à cette vision idéaliste du parfait gentilhomme?

La réalité des premières années de paix est assez éloignée des espoirs portés par des hommes comme Du Soubait ou Nervèze.

En vérité, le ralliement des anciens chefs de Ligue s'est opéré surtout à coup d'honneurs distribués, de mariages organisés, d'argent versé. Ainsi, pour prix de sa soumission à Henri IV, Mayenne reçut-il¹, outre trois places de sûreté pour six ans, le

¹ D'après l'*Histoire de France* Larousse, tome 1, p.416.

gouvernement de l'Ile de France, moins Paris, et une indemnité de 264000 livres. Charles III, de son côté, obtint pour son fils et héritier Henri, la main de la propre sœur du roi Henri IV. C'est également en distribuant avec tact honneurs et responsabilités que le Roi amadoua les nobles protestants : Rosny devint ainsi surintendant des finances, surintendant des fortifications et bâtiments, grand maître de l'artillerie¹.

Un autre fait eut un retentissement considérable, il s'agit de l'institution de la paulette en 1604. Elle donnait aux roturiers riches la possibilité de gravir les échelons qui menaient au pouvoir social et politique, et créait pour les nobles, après à maintenir la supériorité de leur caste, une situation de concurrence.

Ces quelques aspects du visage réel que prenait la paix dans le Royaume de France ne pouvaient qu'engendrer une situation de malentendus et de refoulement larvé dans la noblesse. Qu'arrive la crise engendrée par la jeunesse de Louis XIII et la Régence, une affaire controversée comme les mariages espagnols de 1612, et aussitôt l'effervescence des grands, encore mal domestiqués et mal intégrés à une société de paix, toujours prêts à rentrer dans l'action, trouvait un exutoire. Condé, Guise, Mayenne, Nevers, Bouillon, Longueville, d'autres encore, se soulevèrent vers 1614 et manœuvrèrent entre Louis XIII et sa mère Marie de Médicis. Ceux-là même que Du Soubait avait souhaité voir devenir de parfaits gentilshommes pacifiques et de solides appuis du pouvoir royal reprenaient leurs armes et leur ardeur belliqueuse. Une longue période de crise s'ouvrait pendant laquelle les grands firent l'expérience concrète de la fragilité des réussites et des carrières -les vicissitudes d'un Condé sont particulièrement significatives à cet égard-. Les plus idéalistes des grands personnages pouvaient se rendre compte de l'efficacité des pratiques, peut-être gratifiantes, mais guère conformes aux belles idées présentées dans les traités de civilité du début du siècle : mariages choisis pour leur utilité tactique, alliances intéressées avec les favoris du pouvoir du moment, vente de son influence ou de sa clientèle au pouvoir en place (dont le bicéphalisme et les tiraillements internes faisaient choir l'image exemplaire) moyennant honneurs et pensions. Cette crise durera jusque 1630 environ, date à laquelle Richelieu devint vraiment maître absolu du Conseil du Roi.

Ainsi, après l'idéalisme des toutes premières années du siècle, les réalités politiques sociales et humaines venaient sérieusement démentir les vertueuses affirmations des premiers auteurs de traités de civilité. Le credo très humaniste contenu dans ces manuels se heurtait à la grisaille de la petitesse humaine. On était contraint de se rendre compte que la place des grands dans la société n'allait pas d'elle-même, qu'elle était à conquérir et à assurer sans cesse. Il fallait lutter contre la concurrence de la noblesse de robe, naviguer au mieux entre un roi et une régente intrigante, se placer le plus habilement possible auprès des favoris qui se succédaient, calculer, jouer avec les alliances et la ruse, composer sans discontinuer.

En conséquence, comment s'étonner si, à mesure que les années passent, les traités de civilité deviennent plus pessimistes dans leur tableau de la haute société nobiliaire? Comment être surpris de voir les écrivains donner, avec un certain cynisme parfois, des recettes frôlant l'immoralité² pour mieux parvenir dans une société où "toute position acquise n'est

¹ D'après l'*Histoire de France* Larousse, tome 1, p.422.

qu'éphémère"¹ et donc menacée? Quand une position sociale est en danger, la porte des compromissions est ouverte. A défaut d'être reconnu grand par essence, on pouvait du moins parvenir à être considéré comme important. Les manuels de civilité ont suivi cette évolution et sont passés de l'idéal du parfait gentilhomme au portrait du meilleur courtisan.

Lorsque Du Souhait écrivait son *Vray Prince* ou son *Parfait gentilhomme*, c'était la trêve des armes. On pouvait envisager un horizon neuf et pacifique où les grands auraient tout naturellement leur place en haut de la pyramide hiérarchique, en vivant simplement avec de nobles sentiments et beaucoup d'idéalisme dans le cœur. Mais Faret écrit trente ans plus tard : marchandages, mesquineries, luttes d'influence ont montré leur efficacité, et le pessimisme de son *Honneste homme* se comprend tout à fait.

Cette leçon infligée par la réalité explique peut-être également le souci des écrivains de valoriser systématiquement le sens de la mesure, de l'équilibre, de la modération et du juste milieu, lequel, s'il favorise des relations sociales paisibles, étouffe l'idéalisme et l'authenticité d'une personnalité. En effet, un héros au grand cœur et au tempérament de feu comme l'est souvent le parfait gentilhomme (à l'image des héros des romans) n'a pas sa place dans une cour où, pour maintenir sa position, il faut ménager les susceptibilités. M. Magendie l'a d'ailleurs fort bien vu, et écrit à ce sujet : "Si l'on veut (...) plaire aux autres et se plaire avec eux, il faut que chacun se présente en société par ses côtés les plus généraux, les plus accessibles, qu'il sacrifie momentanément ce que sa nature a de trop personnel, de trop fortement accusé, un accord s'établit au profit de qualités moyennes, éloignées de tout excès, qui ne choquent personne parce qu'elles se retrouvent, au fond, à peu près identiques chez tous"².

F. LA VISION DE L'EXISTENCE DES TRAITÉS DE CIVILITÉ

La vision du monde véhiculée par les traités de civilité de ce début du dix-septième siècle nous a paru double : elle peint un univers structuré, construit autour de points de repère fixes, et, en même temps, une existence complexe qui secrète des germes d'ambiguïté

1. Un monde structuré, bâti autour de points de repères fixes

Les traités de civilité peignent tous un monde très figé dans sa hiérarchie sociale. Ils préconisent également tous un mode de comportement très codé et, au fond, très contraignant pour des nobles à la personnalité souvent extrêmement marquée. Ne peut-on voir dans cette rigidité même une tentative inconsciente pour canaliser des esprits tourmentés et divisés ? N'y a-t-il pas là un effort pour sécuriser des nobles déchirés dans leurs convictions religieuses, frustrés dans leur rôle traditionnel de suzerains, partagés à propos de l'obédience à apporter au roi, à la régente ou à

² De Refuge, dans les feuillets non paginés compris entre les feuillets 96 et 97 du *Traicté de la cour*, ne va-t'il pas jusqu'à préconiser l'usage de la dissimulation et à cautionner l'absence d'amour propre lorsqu'il s'agit de ménager son avenir? "Une autre sorte de patience de court est de s'y rendre assidu et ne l'abandonner pour quelque rebut ou disgrâce qui avienne sans y tenir toujours un pied, n'y ayant rien si subject au changement que la volonté des Princes".

¹ M. Magendie, *La politesse...*, p.350.

² Ibid, p.384.

des favoris, pleins de doutes refoulés sur la supériorité de leur sang face à l'efficacité des nouveaux venus, les grands officiers ? A l'heure où les pôles traditionnels de référence sont contestés ou s'effondrent, les traités de civilité et leur vision très figée du monde servent de compensation sécurisante. Ordre, morale, vertu, exemplarité apparaissent en ce sens comme des revanches à prendre pour des hommes déchirés, tiraillés dans leurs plus intimes convictions.

2. Un monde qui secrète des germes d'ambiguïté

Les auteurs des traités de civilité proposent aux gens bien nés d'être grands. Les faits les conduisent à transformer ces ouvrages en manuels de recettes pour réussir en société. N'y a-t'il pas là échafaudage d'un véritable miroir aux alouettes présenté à la noblesse désarmée?

Si, pour réussir à la cour, les grands abandonnent leur fief, terrain qui fut à l'origine de leur condition noble (et Pierre de Vaissière¹ constate qu'il y eut de fait une véritable "émigration continue", "un déracinement de la noblesse" au début du XVII^e siècle), si donc, pour réussir à la cour, ils réfrèment le tempérament fougueux et vaillant qui avait fait d'eux des chefs de ligue, des chefs de clans familiaux, s'ils adoptent cette attitude d'honnête homme, de gentilhomme de cour qu'on leur propose, si, en un mot, le grand joue, pour se placer à la cour, le jeu des traités de civilité, ne se prépare-t'il pas à devenir un courtisan servile et domesticable à merci, un outil qu'on achète et qu'on peut manipuler, une marionnette de luxe qu'un roi de fort tempérament comme Louis XIV cantonnera et disciplinera dans l'étiquette versaillaise? A vouloir être parfait gentilhomme, le noble est devenu honnête homme de cour. N'a-t'il pas ainsi précipité le déclin de sa race, alors même qu'il rêvait de redonner du lustre à son blason en vivant la grande aventure en chambre que lui proposaient les traités de civilité? Le comte de Boulainvilliers écrit à ce sujet : "c'est le luxe qui a perdu la noblesse en l'attirant à la cour"². "Qui entre libre en la cour des Roys devient serf", prévenait Gaspard de Saulx Tavannes dans ses *Mémoires*³, à l'époque de Louis XIII; sa remarque ne fut pas plus entendue que cette autre⁴ : "il vaut mieux estre en la cour de chez soi qu'en celle où l'on prostitue son âme aux mauvais desseins des princes".

A vouloir jouer le grand rôle d'Icare, le noble du dix-septième siècle allait, quelques années plus tard, se brûler les ailes auprès du Roi soleil!

Insérer François du Soubait, sa pensée, son ouvre dans le dix-septième siècle littéraire, politique et social français, apparaît, finalement, entreprise facile, tant les genres littéraires qu'il pratique, la manière d'écrire qu'il utilise, les thèmes qu'il privilégie, vibrent harmonieusement à l'unisson de ses contemporains.

Il nous paraît pouvoir être considéré à la fois comme celui qui écoute les murmures de son temps et celui qui propose de nouveaux chants, celui qui reflète les modes et les besoins de son époque, tant dans sa conception du roman que dans celle de l'image, que dans sa manière de concevoir les grands personnages, et celui qui cherche à orienter ses contemporains vers de nouvelles formes romanesques et à proposer des idées neuves. Le rôle de Du Soubait dans son siècle consiste donc à être à la fois un bon miroir, écho de la pensée et de la littérature de son temps, et un bon creuset où ses successeurs puiseront matière à penser ou à créer. Dans la pâte de la création littéraire, il vent être à l'intérieur même du levain, là où jaillit la fermentation créatrice.

¹ P. de Vaissière, *Gentilshommes campagnards*, p.178.

² Cité par P. de Vaissière, p.231.

³ Cité par P. de Vaissière, p.190.

⁴ Idem.

On retiendra enfin la spécificité de ces premières années du dix-septième siècle dont participe notre écrivain, années riches, années d'espérances, années d'élan et d'essais. Le temps est venu de la paix, le temps est venu de croire en des lendemains meilleurs peuplés de parfaits gentilshommes, de chastes dames, en une vie de société affable et polie, en un univers où le langage fleuri des cœurs remplacerait l'expression brutale des armes. Les doutes d'hier ne sont pourtant pas oubliés et les angoisses refoulées mais profondes trouvent leur écho dans le foisonnement des écritures romanesques diversifiées, dans le choix d'un style qui préfère contourner les choses plutôt que les dire, dans l'impérieuse nécessité de composer des cadres stricts de comportements, de manières de penser, de parler, d'aimer.

Du Soubait vit cette période toute de promesses et y participe de toute la fougue qui est la sienne, avec les multiples facettes de son talent. Avec les années, la force des réalités humaines, souvent bien décevantes, imposera des choix et l'heure ne sera plus à ces foisonnements parfois débridés, mais chaleureux. L'honnête homme courtisan est peut-être plus sociable, mais n'est-il pas nettement moins authentiquement homme et honnête que le parfait gentilhomme?

EN CONCLUSION

Hommage à un passant qui revient...

Au terme de ce travail de recherche sur François du Souhait, nous pensons finalement assez bien connaître l'homme, alors même que les traces historiques de son existence sont bien minces. Gentilhomme champenois, il devint secrétaire de la Maison de Lorraine. Écrivain au service des grands pour vivre et avoir le bonheur d'être édité, il nous a légué une oeuvre protéiforme.

Aucune forme littéraire ne lui est étrangère. Du roman au pamphlet, du poème à la pièce de théâtre, du traité moral à l'oeuvre de traduction, il s'est essayé courageusement à tous ces genres. Bien plus, à l'intérieur même de chacun d'eux, il s'est essayé à plusieurs manières de les concevoir: pastorale, comédie et tragédie au théâtre, veine comique, sentimentale, chevaleresque dans le roman. Aucun registre de style n'est négligé par lui, du vers à la prose, de l'humour au mystique, du ton doctrinal à la verve gauloise. Son univers littéraire déborde largement les limites du réel: les forces obscures des magiciens, les rivages mythiques des légendes, les attrait mystérieux des pays lointains ont leur place à côté de la scène lorraine et des cours européennes de son temps. Chez Du Souhait, il n'existe pas vraiment de frontière entre le rêve et la réalité, entre le paradis chrétien et le siège des dieux païens; le paysage qu'il crée est à la taille de l'imagination humaine, peuplé de grands personnages, de rois, de princes et de princesses, mais aussi de rustiques et d'écoliers, de nymphes et de chevaliers légendaires, de dieux et même parfois de revenants.

Cette oeuvre foisonnante, ce monde intérieur échevelé et bigarré, révèlent un talent et un homme. Ils expriment tout d'abord un talent d'écriture, celui d'un écrivain plein d'humour qui ose et sait prêter sa plume à tant de formes littéraires différentes. Ils trahissent également l'existence d'un homme au tempérament vif, à l'éthique généreuse, riche de rêves de grandeur à proposer à ses contemporains.

Ce passant de la littérature des premières années du dix-septième siècle marche au rythme de son époque et lui propose même parfois de lui servir de guide, jalonne les sentiers de ceux qui lui succéderont d'ouvrages et d'idées qui serviront de pierres d'angles à d'autres édifices littéraires: c'est Faust entré dans la thématique littéraire française, la châtelaine de Vergy et Phèdre utilisés sur une scène de théâtre, le genre des *Histoires comiques* mis en valeur, la traduction de l'*Illiade* vulgarisée, l'idéal du *Parfait gentilhomme* diffusé dans la société mondaine.

Homme de son temps, Du Souhait est levain dans une pâte particulièrement riche en promesses de moissons. A une société qui s'éveille à la paix mais se trouve désemparée, incertaine, troublée dans ses racines profondes, il tente, comme les autres écrivains de cette époque, d'apporter une réponse afin de la sortir des découragements stériles et des démons de l'activisme brutal, des illusions de la magie, des jouissances vulgaires. Cette réponse consiste à édifier une règle, à proposer une conduite qui sera un code de comportement, un modèle de morale personnelle. Le premier exemple qu'il propose est le sien en s'essayant à tous les genres, à tous les styles pour vivre authentiquement sa quête personnelle du mieux parler, du mieux se tenir, du mieux se gouverner, du mieux aimer. Certes, cette règle prend l'apparence d'une voie du juste milieu, commune pour tous, mais elle n'a pas sa finalité en elles-mêmes. Cette voie sert de garde-fou à qui cherche son équilibre et son cheminement personnel dans un monde décentré et désorienté. L'échappatoire par le rêve existe encore -les oeuvres poétiques, la dimension héroïque, onirique et mythologique de l'écriture le prouvent-, la fuite par l'action subsiste également -Du Souhait ne cherche-t'il pas à tout propos à intervenir directement dans son oeuvre, ne participe-t'il pas au combat pamphlétaire du *Soldat français*?- reste que l'édification par François du Souhait d'un code du bien dire, du bien aimer, du bien vivre nous semble demeurer l'essentiel de l'oeuvre d'un homme qui eut la chance de pouvoir, par l'accomplissement de son rôle d'écrivain de cour, donner une vie littéraire à ses idées.

On jugera peut-être cette oeuvre démesurément ambitieuse, on pensera le talent personnel de l'écrivain insuffisant à la réaliser, pourtant je n'hésiterai pas à rendre hommage à ce gentilhomme champenois d'être devenu secrétaire de Charles III de Lorraine pour l'entreprendre. Cette oeuvre fut toute sa vie. Qu'il reçoive à présent le bénéfice de l'avoir authentiquement vécue en lui donnant une chance de revivre pour les lecteurs de notre temps, alors qu'il en fut autrefois la double victime: n'a-t'il pas été contraint de disparaître de la scène publique et peut-être de l'existence après avoir été condamné pour écrits séditeux? Pire encore pour sa renommée posthume, n'a-t'il pas été dédaigné des lecteurs du siècle classique qui lui reprochèrent justement l'éclectisme dont ils furent pourtant les héritiers ingrats.

François du Souhait restera essentiellement pour nous un passant de la littérature des premières années du dix-septième siècle, un vaillant artisan des lettres dont le cœur criait peut-être trop fort le besoin de dire aux hommes de son époque que la paix, la beauté, l'amour méritaient qu'on en fît des étendards, que l'aventure humaine valait d'être vécue et valorisée. A ce titre, son témoignage nous a touché et nous a paru mériter d'être salué.

BIBLIOGRAPHIE

- I. Manuels de bibliographie.
- II. Ouvrages généraux.
 - 1. Manuels de biographie.
 - 2. Manuels d'histoire et de littérature.
- III. Fonds d'archives.
- IV. Ouvrages du dix-septième siècle.
- V. Études critiques.

I. MANUELS DE BIBLIOGRAPHIE

ARBOUR, Roméo

L'ère baroque en France; répertoire chronologique des éditions de textes littéraires, première partie 1585-1615: 2 tomes, Genève, Droz, 1979, 568p. et 640p.; deuxième partie 1616-1628, Genève, Droz, 1979, 906p.; troisième partie 1629-1643, Genève, Droz, 1980, 860p.; quatrième partie, supplément, 1585-1643, Genève, Droz, 1985, 1146p.

BEAUPRE, M.

Recherches historiques et bibliographiques sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine et sur ses progrès jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Saint Nicolas de Port, 1845, 544p.

BEAUPRE, M.

Nouvelles recherches de bibliographie lorraine, 1500-1700, 1856, chapitre III pp.34-35

BRUNET, Jacques, Charles

Manuel du libraire et de l'amateur de livres contenant: 1° un nouveau dictionnaire bibliographique, 2° une table en forme de catalogue raisonné, Tome II, Paris, Didot, 1861, 1847p.

CIORANESCU, A.

Bibliographie de la littérature française du 16ème siècle, Paris, 1959

CIORANESCU, A.

Bibliographie de la littérature française du 17ème siècle, tome II, Paris, 1966

DAGENS

Bibliographie chronologique de la littérature de spiritualité et de ses sources 1501-1610, Paris, 1952

GOUJET, Monsieur l'abbé

Bibliothèque française, tome IV

GRAESSE

Trésor des livres rares et précieux, supplément, tome VII, 1869

HAUSER

Les sources de l'histoire de France XVIème siècle 1494-1610. tome IV, Henri IV, 1589-1616, Paris, 1916, 224p. (la polémique du soldat français pp.204-209)

KLAPP, O.

Bibliographie der französischen litteraturwiissenshaft

LACHEVRE, Frédéric

Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiées de 1597 à 1700, tome I: 1597-1637, Paris, 1901, 444p.

LACHEVRE, Frédéric

Le libertinage au dix-septième siècle. Les recueils collectifs de poésies libres et satiriques publiées depuis 1600 jusqu'à la mort de Théophile 1626, Paris, 1914, 602p.

LACHEVRE, Frédéric

Les recueils collectifs de poésies libres et satiriques publiées de 1600 à 1626, supplément, additions et révisions, Paris, 1922, 98p.

LANSON, G.

Manuel bibliographique de la littérature française moderne, 1500-1900, Paris, Hachette, 1931

LELONG, Jacques

Bibliothèque historique de la France contenant le catalogue des ouvrages imprimés et manuscrits qui traitent de l'histoire de ce royaume ou qui y ont rapport avec des notes critiques et historiques. Par feu Jacques Lelong, prêtre de l'Oratoire, bibliothécaire de la maison de Paris..., édition revue par M. Fevret de Fontenette, tome 2, Paris, 1769; tome 3, Paris, 1771; tables tome 5, Paris, 1778

LEVER, M.

La fiction narrative en prose au XVIIème siècle. Répertoire bibliographique du genre romanesque en France (1600-1700), Paris, CNRS, 1976

RANCOEUR, R.

Bibliographie littéraire, année 1975 (pour l'article de Jean SERROY paru dans *dix-septième siècle*)

SOREL, Charles

La bibliothèque française de M. C. SOREL, premier historiographe de France, Paris, 1667, 451p.

TCHMERZINE

Bibliographie d'éditions originales et rares d'auteurs français des XVème, XVIème, XVIIème et XVIIIème siècles. Reproduction de l'édition originale par Maarcel PLEE, Paris, 1977, 986p.

WILLIAMS, R. C.

Bibliography of the seventeenth century novel in France, New York, 1931, 356p.

II OUVRAGES GÉNÉRAUX

1. Manuels de biographie

Allgemeine Deutsche Biographie

1er volume, Berlin, 1967, pp.660-662

Armorial général ou registres de la noblesse de France

Table générale des noms de familles qui sont citées dont les généalogies sont insérées dans les 6 registres de 1738 à 1768 pour l'armorial général ou registres de la noblesse de France par Louis Pierre d'Hozier et d'Hozier de Serigny, reproduction textuelle de l'édition originale de 1738-1768, Paris, Didot, 1884

Biographie universelle ancienne et moderne

Michaud, Paris (en particulier tome 6, 1843)

CALMET, abbé

Bibliothèque Lorraine ou histoire des hommes illustres qui ont fleuri en Lorraine dans les trois évêchés, dans l'archevêché de Trêves, dans le duché de Luxembourg, etc..., Slatkine reprints, Genève, 1971 (édition de 1751)

CAUMARTIN

Nobiliaire de Champagne, établi par Monseigneur de Caumartin, intendant en Champagne au mois de mars 1668 (tomes 1-2-3)

de LA CHENAYE, DESBOIS, BADIER

Dictionnaire de la noblesse, 3ème édition, Paris, 1868, tome 13; Paris, 1873, tome 18

Dictionnaire de biographie française

sous la direction de Roman d'AMAT (en particulier tome XII), Paris, 1970, 1519p., article en p.865

HAAG

La France protestante, Genève, Slatkine reprints, 1966

JOUGLA de MORENAS

Grand armorial de France (tome 5, 1934-1939)

JOUGLA de MORENAS

Nobiliaire de Picardie

MORERI

Le grand dictionnaire historique, 10 volumes, 1759, tomes 2 et 7

Nouvelle biographie générale

publiée sous la direction de M. le docteur HOEFER, tomes 33 et 34, Copenhague, 1967

PAPILLON, abbé

Bibliothèque des auteurs de Bourgogne par feu l'abbé PAPILLON, tomes 1 et 2, p. 1745, Dijon

PELLETIER, Dom Ambroise

Nobiliaire de la Lorraine et du Barrois, tome 1

WARREN, Raould de

Grand armorial de France, tome V

2. Manuels d'histoire et de littérature

ADAM, Antoine

Histoire de la littérature française au dix-septième siècle, 5 volumes

Dictionnaire des lettres françaises, le XVIème siècle

Paris, 1951 (notice p.2800)

Histoire de la littérature française

publiée sous la direction de J.CALVET, tome 3: La Renaissance, Paris, 1935

Histoire de France

sous la direction de M. REINHARD, tome 1, Larousse, Paris, 1954

SAULNIER, V. L.

Dictionnaire des lettres françaises, le XVIème siècle, Paris, 1951, 750p. (articles p.280)

III FONDS d'ARCHIVES

Archives de Lorraine à Nancy

Registres de la chambre des comptes du duc de Lorraine Charles III

B 1264 - B 1274 - B 1309 - B 1337 - B 1280 - B 2745

mss 1283 Nobiliaire Lorrain

Recueil des familles nobles qui ont obtenu la vérification et l'enregistrement en la chambre des comptes de Lorraine des lettres patentes par elles obtenues

mss 1571 Édits et ordonnances des ducs de Lorraine

**mss 1396 Blasons des armes, donnés, confirmés et approuvés par les ducs
Anthoine, François et Charles III sous la tutelle de son oncle et de sa
mère**

Archives nationales

KK 1116-1128 Inventaire des archives de la Lorraine par DUFOURNY

K 1153-1155 Généalogie des familles nobles de la Champagne

**X 2b 283 Acte du 29 juillet 1614 faisant état de la condamnation prononcée
à l'encontre de Du Souhait**

IV OUVRAGES DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

de CHILLAC, Thimothée

Les / oeuvres / de Thimothée / de Chillac / (marque) / A Lyon / Par Thibaud Ancelin / Imprimeur ordinaire du roy / 1599 / avec privilège de sa majesté / < B. Arsenal Paris 8°BL8946 > in8°, 60 ff. chiff.

CORBIN, Jacques

Les / amours / de Philocaste / où par mille beaux et rares accidents, il / se void que les variables hazards de la / Fortune ne peuvent rien sur la / constance de l'Amour / (marque) / A Paris / chez Jean Gesselin, rçe S. Jacques / à l'image S. Martin, et en sa boutique au / Palais, en la gallerie des prisonniers / 1601 / avec privilège du roy / < B. Arsenal Paris 8°BL21500 > in8°, 6ff. et 144 ff. chiff.

CORBIN, Jacques

Les / amours de la / chaste nymphe / Pegase, et de / Lisandre / et / Paris / dédiées / à très-chaste et très-vertueuse demoiselle / mademoiselle CLAPISSON, espouse de Monsieur le Procureur du / roy, à Lyon / Par Jacques CORBIN / A Lyon / (marque) / Par Thibaud Ancelin, imprimeur ordinaire du roy / 1600 / Avec privilège de sa majesté / 8ff. et 160 ff. chiff.

CORBIN, Jacques

L'Estoile des Rois / le Tumbeau de Monsieur d'Ulin et autres / poésies de Jacques CORBIN / le tout dédié / à Monsieur, Monsieur Clapisson, Procureur général du roy, en la ville de Lyon / (marque) / A Lyon, par Thibaud Ancelin / (imprimeur ordinaire du roy) / 1600 / in 12, 5ff. et 30 ff. chiff.

de DEIMIER

Les Premières oeuvres / du Sieur de Deimier / dédiées / à la Gloire / (marque) / A Lyon par Claude Morillon / 1600 / avec privilège, 192 p.

des ESCUTEAUX

Les / Infortunées / et chastes amours / de Filiris et Islia, par le / sieur des Escuteaux, gen / tilhomme Loudunois / (marque) / A Rouen / chez Jacques Osmont, dans / la court du Palais / 1601 / in 8°, 326 p. < B. Arsenal Paris 8° BL 18906 >

des ESCUTEAUX

Les / chastes / et heureuses / amours de Clarimond et Antonide / Par le sieur des Escuteaux / (marque) / A Rouen / chez Pierre Calles, libraire / rüe aux Juifs, près la grand' / porte du Palais / 1602 / in 8°, 3ff. et 312 p. < B. Arsenal Paris 8° BL 20843 >

des ESCUTEAUX

Les / amours / de Lydiam / et Floriande / Par le S. des Escuteaux / (marque) / à Paris / chez Toussaincts du Bray / au Palais en la gallerie des prisonniers / 1605 / avec privilège du roy / in 8°, 206 ff. chiff.

des ESCUTEAUX

Les / traversez / hasards / de / Clidion et Armirie / Par le Sr des Escuteaux / A Paris, de l'imprimerie de François Huby / rue S. Jacques au Soufflet vert, devant / le collège de Marmoutier / Et en sa / boutique au Palais, en la / galerie des prisonniers / 1612 / Avec Privilège du roy / < B. M. Amiens >

(FARET) N.

Des vertus / nécessaires / à un prince / pour bien gouverner / ses sujets / (marque) / A Paris / chez Toussaint du Bray, rçe Saint Jacques aux Espics meurs / 1623 / avec Privilège du roy / 108 p. < B. N. E*897 >

FARET

L'honneste-homme / ou / l'art de plaire à la court / par le sieur Faret / (marque) / A Paris, chez Toussaints du Bray, rçe Saints Jacques aux Espics meurs / 1630 / avec privilège du roy / 280 p.

F.F.D.R.

Les / légitimes / amours, et / fortunes guerrières / de Doris / Par F.F.D.R. / (marque) / A Rouen / chez George Loyselet / 1603 / in 8°, 4ff. et 140 ff° <B. Arsenal Paris 8° BL 20954 > (attribué à François Fouet par R. ARBOUR)

de LA HUGUERYE

Mémoires inédits, publiés par le baron A. de Ruble, 3 tomes, (tome 3: 1587-1603, 499p.), 1880

de LA REGNERYE

Les / Constantes / et infortunées / Amours de Lintason avec l'in / fidèle Pallinoe / Par le sieur de la Régnerye natif de Se / longey en Bourgoigne. / Dédiées à Monseigneur le Duc de Nemours / (marque) / A Paris / chez Mathieu Guillemot, au Palais en / la galerie des Prisonniers / 1601 / avec privilège de sa majesté / 8ff. et 202 ff° <B. Arsenal Paris BL 21256 >

de LAVAL, Antoine

Desseins / de professions / nobles et publiques, / contenant plusieurs traités divers et rares. Avec / l'histoire de la Maison de Bourbon / Jadis dédiez / Au feu roy Henry III. et / maintenant au très-chrétien et très-puissant roy / de France et de Navarre Louis XIII. / autrefois / proposés an forme de leçons paternelles, pour avis et / Conseils des Chemins du monde. / Par Antoine de Laval, géographe du roy, capitaine de / son parc et château les moulins en bourbonnois / A son fils. / De nouveau reveu, corrigé et augmenté des problêmes Politiques, avec / une Table bien particulière pour tout le cors de l'oeuvre. / Edition seconde / A Paris / Chez la veuve Abel l'Angellier, au premier pilier de / la grand'salle du Palais / 1612 / Avec Privilège de sa majesté / in4°, 461 f.p.r° seulement et table < B. N. Lm³ 118^A>

(première édition en 1605) < B. N. Res Lm³ 116 >

(de MONTREUX, Nicolas)

Les / tragiques / amours du bra / ve Lydamas et / de la belle Myrtille / (marque) / A Tolose / Pour Antoine Sève / 1594 / 8 p. et 72 ff° < B. Arsenal Paris 8° BL 21247 > (attribué par R. ARBOUR)

de NERVEZE, Antoine

Les / chastes et infortunées / amours / du baron / de l'Espine et de Lucrece / de la Prade du paËs de Gascongne / par A. de Nervèze / (marque) / A Paris / Par Anthoine du Brueil, au bout / du pont S. Michel, vis à vis le marché neuf / 1598 / avec

- Privilège du roy / in 8°, 14 ff° < B. Arsenal Paris 8° BL 20994 >
- de NERVEZE, Antoine**
Les / amours / d'Olimpe et / de Birène / A l'imitation de l'Aristote / Par A. de Nervèze / (marque) / A Paris / Pour Anthoine du Brueil / tenant sa boutique sur les degrez / de la grand'salle du Palais, / 1599 / avec Privilège du roy / in 8°, 5 ff. et 126 ff° < B. Arsenal Paris 8° BL 17973 >
- de NERVEZE, Antoine**
Les / amours / de Filandre / et de Marizée / par A. de Nervèze, / seconde edition, revue, corrigée et de beaucoup augmentée par l'auteur / (marque) / A Paris / chez Anthoine du Brueil / tenant sa boutique sur les / degrez / de la grand'salle du Palais / 1599 / Avec Privilège du roy / in 8°, 82 ff° < B. Arsenal Paris 8° BL 21034 >
- de NERVEZE, Antoine**
Histoire / de la vie et / trespas: / de très illustre et ex / cellent Prince, Charles / de Lorraine Duc de Mayenne / Par / le S. de Nervèze / A Paris / chez Toussainct du Bray, rçe St Jacques aux / espics meurs, Et au Palais / à l'entrée de la gallerie / des prisonniers / avec privilège du roy / 1613 / 12 f. et 156 p. < B. N. 8° Ln 27 13870 >
- de NERVEZE, Antoine**
Les / oeuvres / morales / du sieur / de Nervè / ze secrétaire de la Cham / bre du Roy / A Paris / chez Anthoi / ne du Brueil et Toussainctz du / Bray au Palais / Avec Privilège du roy / 233 ff° < B. N. R 24466 >
- PASQUIER, Nicolas**
Exhortation / au peuple / sur la concorde / générale de la France / Par Nicolas Pasquier con / seiller et maistre des requestes / ordinaire de l'hostel / du roy / (A Paris) / chez Jean Petit-Pas rçe S. Jean / de Latran au collège de Cambray / 1611 / Avec privilège du Roy / 62 p.
- du PONT, J. B.**
L'enfer d'amour / où / par trois histoires / est montré à / combien de / malheurs les / amants sont / subjectz / Par I. B. du Pont / Lyonnais / A Lyon / par Thibaud / Ancelin imprimeur / du Roy / 1603 / avec privilège / in 8°, 6 ff. et 117 ff° < B. Arsenal Paris 8° BL 20117 >
- PUGET de LA SERRE**
Le / Brevière / des / Courtisans / enrichy d'un grand nom / bre de figures / par le S. de la Serre / Historio^graphe de France / (marque) / A Paris / chez Mathurin Hénault / Nicolas de la Vigne / Philippes Gaultier / Nicolas de la Coste / 1630 / < B. Arsenal Paris 8° T 8175 >
- (de REFUGE)**
Traicté / de la cour / ou / Instruction des / Courtisans / nouvelle édition / de beaucoup enrichie, comme il se verra / au feuillet suivant / (marque) / A Paris / chez Abraham Saugrain rçe / S. Jacques, au-dessus de S. Benoist, / devant les trois saucières / 1618 / Avec Privilège du roy / (208 p.) < B. N. E¹ 3443 >
- SOREL, Charles**
Histoire Comique de Francion, réédition, Garnier Flammarion, Paris, 1979, 448 p.
- du SOUHAIT, François**
La liste des oeuvres consultées figure dans la bibliographie complète de l'auteur
- de VITELLI, Jacques**

Bibliographie

Les / généreuses / amours de Phi / lopiste et Mizophil / le, tous deux de la / belle
Avignon. / Dédicées / Au sérénissime / Prince d'Orange / Par le sieur Jacques / de
Vitelli escuyer de la ville / d'Avignon / (marque) / A Lengres / Par Jehan des
Preys, / imprimeur / et libraire demourant en la rue / des Pilliers / 1603 / Avec
Privilège du roy / 2 f. et 111 ff^o < B. Arsenal Paris 8^o BL 21505 >

V ÉTUDES CRITIQUES

Actes des journées internationales d'études du baroque à Montauban 1963-1965

(articles de V. L. TAPIE, F. MAURO, J. ROUSSET, P. MESNARD, R. LEBEGUE, P. PLACAS, J. KRYNEN)

Annales de l'Est

tome XIII, juillet 1900, pp.436-442, tome XIV, janvier 1900, pp.161-163, "Les Relations de HENRI IV et des ducs de Lorraine 1589-1610"

BAICHE, André

La naissance du baroque français, poésie et image, 1570-1605, Lille, 1973, 590p.

BADY, René

L'homme et son institution de Montaigne à Berulle 1580-1625, Paris, 1964, 588p.

Le baroque (numéro spécial de la revue l'Arc), Aix en Provence, 1959

(articles de P. FRANCASTEL et de O. de MAGNY) de BASSOMPIERRE, maréchal
Journal de ma vie, Mémoire du maréchal de bassompierre, 1ère édition, conforme au manuscrit original, Paris, Renouard, 1877

BERNARDIN, N. M.

Hommes et moeurs au dix-septième siècle, Paris, 1900, 362p. BOURGEOIS, M.
Histoire des comtes de Brienne contenant un précis généalogique de cette illustre maison, Troyes, 1948, 382p.

BRANTOME, Pierre de BOURDEILLE, seigneur de

Oeuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, publiées par Ludovic LALANE, tome IV (grands capitaines français), Paris, 1868, 438p.

BRUNETIERE, F.

Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française, Paris, 1894, 388p. (chapitre: le roman français au 17ème siècle pp.27-50)

CABOURDIN, G. et LESOURD, J. A.

La Lorraine, publication de la société lorraine des études locales, Paris, Limoges, Nancy, 1960, 154p.

CALMET, Dom Auguste

Abrégé de l'histoire de Lorraine par le révérend père Dom Auguste Calmet, abbé de Senone, Nancy, 1734, 520p.

COLLIGNON, A.

Article paru dans *Le Pays Lorrain et le Pays Messin*, 10ème année, 1913, Nancy, 792p. (article pp.688-699)

COULET, Henri

Le roman jusqu'à la révolution, tome 1, Paris, A. Colin (U), 1967, 560p.

de DAINVILLE, F.

La naissance de l'humanisme moderne, tome 1, Paris, 1940, 392p.

DEDEYAN, C.

Le thème de Faust dans la littérature européenne, humanisme et classicisme, 16ème, 17ème et 18ème siècles, Paris, 292p.

DESONAY, F.

Baroques et baroqueisme, BHR, 1949, tome IV pp.248-259

DIGOT, A.

Histoire de Lorraine, tome IV pp.145-403, 1880

DUBOIS, C. G.

Le baroque, profondeurs de l'apparence, Larousse, Nancy, 1973, 256p.

ERLANGER, Ph.

La vie quotidienne sous Henri IV, Hachette, 1965, 258p.

FIDAO-JUSTINIANI, J. E.

L'esprit classique et la préciosité au 17ème siècle, Paris, 1914, 234p.

GODENNE

Histoire de la nouvelle française au dix-septième et dix-huitième siècles

HEPP, Noémie

Homère en France au dix-septième siècle, Klincksieck, Paris, 1968, 856p.

HEPP, Noémie

Deux amis d'Homère au dix-septième siècle, Klincksieck, 1970, 170p.

HUET, P. D.

Traité de l'origine des romans, Slatkine reprints, Genève, 1970 (réédition de 1799)

KEVORKIAN, S.

Le thème de l'amour dans l'oeuvre romanesque de Gomberville, Paris, 1972, 252p.

KOERTING, Dr. Ph. H.

Geschichte des französischen Romans in XVII Jahrhundert, Leipzig, 1885 (2 volumes: 502p. et 288p.)

LEBEGUE, R.

Tableau de la tragédie française de 1573 à 1610, BHR travaux et documents, tome V, Droz, Genève, 1944 (pp.373-394)

LEBEGUE, R.

La poésie française de 1560 à 1630, 2 volumes, Paris, 1951

LEBRETON, A.

Le roman au dix-septième siècle, Paris, Hachette, 1890, 394p.

LEBRUN, F.

La vie conjugale sous l'ancien régime, Paris, A. Colin, 1975, 184p.

LEPAGE, H.

Les offices des duchés de Lorraine et de Bar et la maison des ducs de Lorraine, Nancy, 1869, 428p.

LEPAGE, H.

Lettres et instructions de Charles III, duc de Lorraine, relatives aux affaires de la Ligue, Nancy, 1864, 338p.

LEPAGE, H.

Article paru dans le Journal de la Société d'Archéologie et du Comité du Musée Lorrain, 1858, Nancy (pp.6-10)

L'ESTOILE, Pierre de

Journal du règne de Henri IV, roy de France et de Navarre, par M. Pierre de L'Estoile, tiré sur un manuscrit du temps, 1732, tome 1er, 282p.

**LIVET, Ch., MOUSNIER, R., TAPIE, V.L., MEUVRET, J.,
MARTIMORT, A.G.**

Comment les Français voyaient la France au XVIIème siècle, 1955, dans la revue XVIIème siècle

LIVET, Ch.

Précieux et précieuses. Caractères et moeurs littéraires du dix-septième siècle, Paris, 1839, 36ff.lim. et 444p.

MAGENDIE, M.

La politesse mondaine et les théories de l'honnêteté en France au dix-septième siècle de 1600 à 1660, Paris, PUF, 1925, 948p.

MAGENDIE, M.

Le roman français au dix-septième siècle, de l'Astrée au Grand Cyrus, Paris, Droz, 1932, 462p.

MAGNE, E.

Voiture et l'hôtel de Rambouillet; les origines 1597-1635, Paris, 1929, 264p.

MAILLARD, J. F.

Essai sur l'esprit du héros baroque (1580-1640) le même et l'autre, Paris, Nizet, 1973, 184p.

MANDROU, R.

La France au XVIIème et XVIIIème siècles, Paris, PUF, 1967, 336p.

MAROT, P.

Recherches sur les pompes funèbres des ducs de Lorraine, Nancy, Paris, Strasbourg, 1935, 138p.

MARTIN, H.J.

Livres, pouvoirs et société à Paris au 17ème siècle 1598-1701, Genève, 1969 (2 tomes, 1092p.)

MATHIEU, G.

Les thèmes amoureux dans la poésie française 1570-1600

METHIVIER, H.

Le siècle de Louis XIII, Paris, PUF, 1967, 128p.

MONGREDIEN, G.

Libertins et amoureuses, Paris, 1929, 316p.

MONGREDIEN, G.

La vie de société aux XVIIème et XVIIIème siècles, Paris, 1950, 320p.

MOREL, J.

La tragédie, Paris, A. Colin, 1966, 368p.

NEWTON, W.

Le thème de Phèdre et d'Hippolyte dans la littérature française, Paris, Droz, 1939, 168p.

NICERON, J. P.

Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres, Paris, 1725-1745, 43 volumes

NORMAND, Ch.

- La bourgeoisie française au XVIIème siècle 1604-1661, Paris, 1908, 432p.
- PALOU, J.**
La sorcellerie, Paris, PUF, 128p.
- PFISTER, Ch.**
Histoire de Nancy, Nancy, Berger Levrault, tome 1, 1902, 752p., tome 2, 1909, 1102p.,
tome 3, 1907, 916p.
- RAYMOND, M.**
Baroque et renaissance poétique, Paris, 1955, 174p.
- REYNIER, G.**
Le roman sentimental avant l'Astrée, Paris, A. Colin, 1908, 408p.
- REYNIER, G.**
Le roman réaliste au XVIIème siècle, Paris, Hachette, 1914, 396p.
- REYNIER, G.**
La femme au 17ème siècle, ses ennemis et ses défenseurs, Paris, Plon, 1933, 276p.
- ROBERT, M.**
Roman des origines et origines du roman, Paris, 1972, 368p.
- ROUPNEL, G.**
La ville et la campagne au XVIIème siècle, étude sur les populations du pays dijonnais,
1922, 328p.
- ROUSSET, J.**
La littérature de l'âge baroque en France, Circé et le paon, Paris, 1954, 316p.
- ROUSSET, J.**
Anthologie de la poésie baroque française, Paris, A. Colin (2 tomes: 268 et 342p.)
Sammler Fürst Gelehrter Herzog August zu Braunschweig und Lüneburg 1579-1666,
Wolfenbüttel, 1979
- SERROY, Jean**
Roman et réalité: les histoires comiques au 17ème siècle, Paris, 1981, 780p.
- SERROY, Jean**
Hélène ravie une seconde fois. Un exemple de contrefaçon anonyme au 17ème siècle,
article paru dans *XVIIème siècle*, Paris, 1975, n° 108 (pp.3-7)
- TAPIE, V. L.**
Le baroque, Paris, PUF, 1961, 128p.
- VAGANAY, H.**
Le premier livre d'Amadis de Gaule publié sur l'édition originale par H. Vaganay, tome
I, Paris, Hachette, 1918, 256p.
- VAISSIERE, P. de**
Gentilhommes campagnards de l'ancienne France. Paris, 1903, 424p.
- VILLEY, P.**
Les sources d'idées au seizième siècle, Paris, 1912, 278p.

PRINCIPES D'ÉDITION

J'ai conservé, d'une manière générale, la graphie des éditions anciennes des divers ouvrages cités en référence en n'introduisant que les quelques modifications utiles à la commodité du lecteur.

Les abréviations et les ligatures ont été résolues. L'apostrophe a été introduite. J'ai placé des cédilles là où l'usage moderne les réclame. J'ai distingué i de j, u de v lorsqu'ils ne l'étaient pas encore. J'ai accentué é, en particulier à la finale des mots, ainsi que à , préposition, où et là, adverbes.

En ce qui concerne la ponctuation, je me suis écarté des éditions anciennes pour préférer l'application des principes modernes de ponctuation qui permettent une intelligence plus aisée du texte.

J'ai enfin ajouté entre parenthèses les indications utiles à la bonne compréhension des textes cités en référence.

REMERCIEMENTS

Qu'il me soit permis de remercier tout spécialement mon directeur de travaux de thèse, mademoiselle Noémie Hepp, professeur à l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg, pour sa conduite sûre et amicale, sa disponibilité, sa patience et ses judicieux conseils. Grâce à son érudition et à la générosité de sa connaissance du dix-septième siècle français, ma propre découverte de François du Souhait put aller son chemin.

Je tiens également à rendre hommage à mon maître, monsieur Robert Aulotte, professeur à l'Université de Paris I, qui, lorsque j'étais jeune étudiante, guida mes premiers travaux d'initiation à la recherche littéraire et sut, pendant l'élaboration laborieuse de cette présente thèse, ranimer la flamme de la persévérance.

Merci à monsieur Jean Serroy, professeur à l'Université de Grenoble III, qui a eu l'obligeance de mettre à ma disposition le résultat de ses travaux sur les *Histoires comiques* de Du Souhait. Merci également aux conservateurs des bibliothèques de Paris, de province et de l'étranger qui ont facilité ma tâche en me donnant accès facilement aux ouvrages de mon auteur. Merci encore à tous les directeurs d'archives, aux érudits, aux bibliothécaires qui ont aimablement répondu à mes courriers, ou servi avec courtoisie mes demandes.

Merci à tous ceux qui, par leur patience et leur écoute, ont su comprendre mes hésitations et mes doutes, mes moments de découragement, et ont cru en moi, parfois mieux et plus que moi-même. D'un enthousiasme un peu juvénile, naquit grâce à eux, une opiniâtreté.

Merci enfin tout spécialement à mon mari, à mes amis, à mes enfants, à ma famille qui m'ont toujours soutenue de leur affection et de leur confiance.

A tous, je donne bien volontiers le résultat des travaux qu'ils m'ont permis d'exécuter, et je demande un regard plein d'indulgence et de sympathie -non plus simplement à mon égard, ils l'ont déjà eu tant de fois!- mais à l'endroit de François du Souhait, polygraphe du dix-septième siècle de notre littérature française.

ADDITIF

"Je me repose (...) tant que quelque nouveauté me face remettre la main à la plume"¹.

Peut-on sérieusement déclarer achevé un travail de recherche alors que "quelque nouveauté" nous provoque à donner (à la manière de Du Souhait) une suite à notre étude? Cette "nouveauté" se présenta en l'occurrence à nous sous la forme de la lecture, au cours d'une ultime consultation du supplément au Répertoire de Roméo Arbour, du titre d'un ouvrage moral paru en 1631: *Le / Gentilhomme / Parfait / ou Tableau des excellences de la / Vraye Noblesse / Avec l'institution des jeunes Gentils / hommes / Un traité des Armes, Armoiries, leur / origine, et à qui elles appartiennent / Ensemble les alliances de plusieurs famil / les de France non encor imprimées / A Monseigneur le mareschal de Schomberg, / Duc et Pair de France / Par L. P. M. / à Troyes et se vendent / A Paris, / chez Cardin Besongne, au second pillier de la grand'salle du Palais, aux Roses / vermeilles, / 1631 / Avec Privilège du Roy². Le nom de l'auteur de cet ouvrage figure à la suite de l'épître dédicacée à "messire Charles de Schomberg, duc de Alluin"³. Il s'agit de F. C. Marois, prieur du couvent des pères Jacobins de Vailly⁴. La similitude du titre de ce livre avec *La vraie Noblesse*, et *Le parfait gentilhomme* de Du souhait ne pouvait qu'exciter notre curiosité. La consultation de cet ouvrage de quelque 700 pages, coté H 22508 à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, combla amplement notre désir de chercher une éventuelle parenté entre les deux ouvrages.*

L'ouvrage est dédicacé à Charles de Schomberg, duc d'Alluin, et à son épouse Anne de Gondy. Il est conçu dans un esprit extrêmement pédagogique avec une structure logique interne rigoureuse et des outils de consultation rapide très précieux⁵. Il se compose d'un "avertissement aux gentilshommes" dans lequel Claude Marois invite les nobles à mériter par leur vie le titre qu'ils ont reçu par leur naissance: "il faut que vous vous fassiez vous même

¹ Du Souhait, fin du *Roman d'Anacrine*, p.549.

² Pour des raisons évidentes, je n'ai pas été en mesure d'insérer tardivement cet ouvrage dans la bibliographie de ma thèse.

³ C. Marois, *Le gentilhomme parfait*, a2v^o.

⁴ Ce docteur en théologie, prieur du couvent des pères Jacobins de Vailly nous a laissé également un Discours funèbre sur la mort de très-noble, très-vertueuse et très religieuse Dame, madame Diane de Clause, abbesse du monastère de Saint Jean aux bois en en la forest de Cuyse, ouvrage dont on trouvera le descriptif au numéro 12676 page 781 du supplément au Répertoire de Roméo Arbour.

⁵ L'auteur donne par exemple dans les feuillets liminaires une table des matières très détaillée, un répertoire alphabétique des auteurs dont il s'est inspiré.

ce que vous voulez estre"¹. Cet avertissement est suivi d'un "Avis au lecteur" où il se propose de jouer un rôle de pédagogue des gentilshommes soucieux d'apprendre "à vivre autrement que le reste du peuple"². On peut lire ensuite la liste des "Noms des Auteurs citez en ce livre selon l'ordre des lettres alphabétique"³. C. Marois fait figurer dans cette liste Nervèze, Etienne Pasquier et Du Souhait aux côtés de Du Bellay, Ronsard, Montaigne, des auteurs des Saintes Écritures et des grands philosophes de l'Antiquité. On trouve ensuite une table des matières extrêmement détaillée avec les titres des chapitres et des paragraphes, puis vient le corps du texte proprement dit. Cet ouvrage se compose de trois grandes parties -comme le titre l'annonçait d'ailleurs-: Le triomphe de la vraie noblesse (jusqu'à la page 482), De l'institution des jeunes gentilshommes (jusqu'à la page 640) et enfin une étude des "Alliances des familles de ma (i.e. celle de l'auteur) cognoissance particulière que j'ay recherchées tant pour mon contentement que pour rendre ce que je dois, ou au moins ce que je puis, à l'honneur de leur amitié". "Le triomphe de la vraie noblesse" se subdivise à son tour en deux grandes parties. Dans une première partie, Claude Marois parle "De l'excellence, beauté et dignité de la vraie noblesse, le but et dessein de tout ce livre, où il est parlé de la vertu et du vice. Quels auteurs ont traité ce sujet, et que nous pouvons nous ayder de leur labour. L'utilité et plaisir qui peut provenir de la lecture de ce livre"⁴. En d'autres termes, il expose là les grands principes directeurs de son ouvrage; le noble ne peut se contenter de sa "noblesse essentielle"⁵, il doit s'appliquer à conformer toutes ses actions à l'idéal vertueux qu'implique son titre de noblesse, car il est placé dans un rôle de responsable dans la société: "la vie des grands est mise comme une touche à la veçe de tous, pour estre suivie ou évitée selon qu'elle se portera, ou à la vertu ou à la suite du péché"⁶. L'auteur dresse ensuite une sorte de tableau historique de la noblesse (il remonte pour ce faire dans le temps, antérieurement au déluge), pour en conclure au bien-fondé de la hiérarchie sociale et même à la reconnaissance des degrés de noblesse: "c'est une espèce d'erreur Espagnole de dire je suis aussi Noble que le Roy, que le prince souverain du país. Il y a des degrez entre les gentilshommes, et de la préférence des uns aux autres: les uns sont supérieurs, les autres inférieurs"⁷. Dans une seconde partie, C. Marois fait la liste et l'analyse des vertus que le grand personnage doit pratiquer: justice, franchise, "fortitude"⁸, humilité, patience, libéralité etc. Ces vertus feront de lui un exemple car "le chef qui hazarde sa vie et ses armes au danger n'expose pas seulement la sienne mais encore celle de toute son armée"⁹. Ce tableau est complété, à titre de repoussoir, par une liste des vices à éviter. Le second volet de l'ouvrage s'intitule "de l'institution des jeunes gentilshommes". L'auteur y propose une série de conseils et de consignes pratiques destinés à constituer une sorte de traité d'éducation des jeunes nobles. Il propose que l'enfant soit nourri par sa propre mère, puis qu'on lui choisisse un "sage gouverneur"¹⁰ et qu'on lui apprenne "la cognoissance des bonnes lettres"¹¹ au plus vite. Celles-ci, en effet, ne sauraient rendre "les hommes plus mols", tant il est faux selon lui "que

¹ C. Marois, *Gentilhomme parfait*, feuillets liminaires.

² Idem.

³ Idem.

⁴ Ibid, p.1.

⁵ Ibid, pp.31-32.

⁶ Ibid, p.90.

⁷ Ibid, p.281.

⁸ Ibid, p.391.

⁹ Ibid, p.401.

¹⁰ C. Marois, *Gentilhomme parfait*, p.497.

¹¹ Ibid, p.509.

les sciences et les armes soient choses incompatibles"¹. Il s'appuie sur l'opinion de Du Baïf qu'il cite: "Vrayement la françoise Noblesse,/ Fait tort à sa belle jeunesse / D'abhorrer des Muses le fruit / Croyant à sa honte et dommage / Qu'elles abattent le courage / Accoçardissant qui les suit". L'auteur ajoute dans la marge de la page 512, comme pour authentifier l'étroite correspondance qui existe entre les préceptes qu'il propose et ceux que Du Souhait avait déjà établis dans ses propres ouvrages: "Voyez le livret du Parfait gentilhomme fait par le sieur du Souhait". De fait, l'ensemble du chapitre est directement inspiré de notre gentilhomme champenois. J'ai relevé au passage² ce souhait affirmé de rester en toute chose mesuré, sorte d'apologie du juste milieu: "l'excez en toutes choses est vicieux, il faut se tenir dans l'enclos de la médiocrité, et garder mesure en toutes choses". J'ai également noté le choix de matières que C. Marois propose au gentilhomme pour parfaire sa culture, choix dicté par le souci premier d'être utile au rôle de chef qui est dévolu au noble dans la société. De ce fait, il n'a pas à être vraiment érudit ou spécialiste en aucune matière, mais à se montrer compétent et habile dans sa tâche, il doit chercher ce qui peut "servir au bien public"³, choisir tout ce qui peut le "rendre capable d'administrer les grandes et souveraines magistratures du royaume"⁴, se "familiariser"⁵, par exemple, avec la théologie, "pour répondre pertinemment de sa créance quand l'occasion s'offrira", avoir des connaissances en médecine "non pour juger ainsi qu'un autre Galien, ou Hypocrate des natures des maladies mais de son naturel propre. Car si un brave Cavallier, dit du Souhait, ne fie son cheval qu'à luy mesme, pourquoy ferez vous non seulement vostre nourriture mais encore vostre vie à ceux que vous ne cognoissez que peu ou point"⁶. Il sera bon qu'il pratique la poésie qui donne accès à l'immortalité (les poètes n'ont-ils pas "donné du pied à la mort"⁷). Il sera enfin agréable qu'il cultive les talents qui le rendront d'agréable commerce dans la société et pratique "la course, la paulme, la chasse, la lutte, le voltiger, l'art de peindre, de sonner et jouer le luth, de monter à cheval, de nager, de dancier, de sauter, de tirer des armes et autres dextéritez et galanteries qui ont accoustumé de rendre la compagnie des hommes munis de ces gentillesses très désirables, comme portant un secret avec eux qui attire insensiblement les coeurs, leur bienveillance"⁸. Bref, comme le dit C. Marois, "pour le faire court, toutes les sciences libérales, et en destail et en individu, sont très nécessaires au gentilhomme qui veut estre parfait. Si les armes, dit du Souhait, se marient avec les lettres, leur premier et plus légitime enfant sera la noblesse..."⁹. Enfin, le gentilhomme doit se garder des jeux de hasard qui sentent trop leur influence démoniaque, de la tentation de la paresse et de l'ivrognerie, du penchant naturel pour la facilité et éviter les flatteurs, "cette racaille ressemble aux mouches, qui ne quittent point la cuisine tant qu'elles soient grasses"¹⁰. La dernière partie de l'ouvrage consiste en une suite de généalogies, scrupuleusement détaillées, de familles que C. Marois connaît et apprécie.

¹ Ibid, p.511.

² Ibid, p.529.

³ Ibid, p.538.

⁴ Ibid, p.539.

⁵ Ibid, p.543.

⁶ Ibid, p.544.

⁷ Ibid, p.547.

⁸ C. Marois, p.561.

⁹ Ibid, p.550. Il s'agit d'une reprise de *La vraie Noblesse*, a3r^ov^o et du *Parfait gentilhomme*, a3r^ov^o.

¹⁰ Ibid, p.605.

Cette présentation rapide du *Gentilhomme parfait* montre clairement la dette que C. Marois possède à l'égard de Du Souhait. L'héritage est clair en ce qui concerne les idées présentées: le gentilhomme ne peut se contenter de se targuer de sa naissance, il doit mériter par toute sa vie ses lettres de noblesse, il doit apprendre à pratiquer ses responsabilités dans la société -grâce au rôle pédagogique que peut jouer par exemple un écrivain ami ou un bon manuel de morale-. Il doit assumer le rang hiérarchique qui est le sien, goûter les lettres, pratiquer la vertu, être habile en toutes choses, savoir se montrer agréable en société. L'héritage est net également dans la conception même du livre de Marois qui fait appel à maintes anecdotes tirées des exemples fournis par les grands hommes de l'antiquité: "Voulons nous devenir Nobles ou par les armes ou par les sciences, suivons à la piste les grands personnages qui le sont devenus en l'une ou en l'autre manière"¹. L'héritage est flagrant, enfin, dans le domaine du style adopté par C. Marois. Ce style évoque à maints endroits les habitudes d'écriture de Du Souhait. Une formule comme "une noblesse essentielle et non acquise"², fait directement écho à celle-ci, extraite du *Parfait gentilhomme*³ "Excercerz-vous donc, Nobles, à vostre belle science qui vous donne une double noblesse essentielle et acquise". L'expression "un Cujas en la cognoissance des loix"⁴ rappelle celle de Du Souhait demandant que les nobles ne soient "ny le Cujas des loix ny ignorants sans loy"⁵. La facture du style elle même, les images en particulier, rappellent directement notre gentilhomme champenois. Je n'en citerai que deux: celle-ci "je ne desrobe point l'honneur à ceux au jardin desquels j'ay cueilly les fleurs dont est composé mon bouquet"⁶ et cette autre image qui fait amplement appel au thème de l'eau si fréquemment utilisé par Du Souhait, "L'âme du jeune gentilhomme est comme un Navire en haute mer, tousjours agité des vagues et de la tourmente jusques à tant qu'il brise ou qu'il anchre au port de maturité avec beaucoup de périls et de difficultez. Celuy qui en aura le gouvernement luy doit servir de Typhis, guidant, conduisant et adressant son Argo par l'aiguille, le cadran, l'élice, et la cynosure de la vertu immortelle, afin qu'il la puisse faire surgir au havre de grâce et au port du salut"⁷.

Ces exemples montrent l'immense dette de C. Marois qui n'avoue que partiellement cette évidente paternité. De fait, il range notre auteur parmi ceux dont il s'est inspiré. Certes il cite nommément François du Souhait à plusieurs reprises et y fait des allusions moins claires, mais évidentes pour nous⁸, cependant je crois qu'il nous faut aller au-delà, et dire qu'il y a véritablement un pillage du *Parfait gentilhomme* par C. Marois. Cette remarque s'impose tout particulièrement en ce qui concerne la partie consacrée à "l'institution des jeunes gentilshommes", littéralement calquée sur l'ouvrage de notre gentilhomme champenois.

¹ Ibid, p.90.

² Ibid, p.31.

³ Du Souhait, *Le parfait gentilhomme*, 36r°v°.

⁴ C. Marois, *Gentilhomme parfait*, p.542.

⁵ Du Souhait, *La vraye Noblesse*, 5v°.

⁶ qui rappelle "je n'iray aux cerises qu'à mon jardin et ne prendray mes fleurs **que** chez moy", dans *Glorian et Ismène*, de Du Souhait, 3r°.

⁷ C. Marois, pp.562-563.

⁸ Ainsi, on peut lire à la page 31 du *Gentilhomme parfait*: "Si comme les vestales, dit un de nos escrivains, vous laissez esteindre le feu de vostre Noblesse, vous serez indigne de cette belle qualité", l'écrivain dont il s'agit est bien Du Souhait qui fait figurer cette remarque dans le *Parfait gentilhomme*, 41r°v°.

C. Marois a certainement pratiqué très minutieusement les oeuvres morales de François du Souhait, il s'en est fortement imprégné. On serait tenté de dire qu'il s'est contenté de les pasticher, de broder autour du canevas que lui fournissait le *Parfait gentilhomme*. Il a enrichi, complété l'oeuvre par des exemples supplémentaires mais il n'a pas vraiment ajouté des idées nouvelles, et ce, dans un style directement inspiré par son modèle.

Remarquons encore que Du Souhait lui-même n'aurait pas agi autrement s'il avait voulu réutiliser l'un de ses succès de librairie pour concevoir une nouvelle oeuvre avec quelque garantie d'être, encore une fois, bien accueilli par son public...De là à laisser courir notre imagination et à formuler l'hypothèse romanesque d'une fin d'existence pour notre gentilhomme champenois après qu'il eût été banni du Royaume de France...Serait-il revenu en France sous un nom d'emprunt et aurait-il terminé sa vie dans un couvent sous le nom de C. Marois? L'étude de l'oeuvre de Du Souhait nous a montré que notre auteur était très certainement un homme pieux et imprégné de religion. De son côté, C. Marois dit dans son ouvrage qu'il lui faut bien admettre qu'il a vu, par expérience, des nobles pratiquer ces jeux de cartes et de dés qu'il réprovoque: "J'ay honte de dépendre icy la posture en laquelle je les ay souvent veu lors que j'estois à la cour et de rapporter les paroles insolentes et effrontées qui couloient de leurs bouches ne pouvant et ne devant sortir de celle d'un religieux, qui a consacré ses lèvres à Dieu pour entonner ses loçanges et prescher sa gloire"¹. C. Marois nous apprend donc qu'il n'a pas connu que les murs de son couvent mais qu'il a eu l'expérience de la cour.

Nous avons pleinement conscience que cette hypothèse demande de plus amples investigations² avant de la retenir, pourtant elle ne saurait raisonnablement être écartée a priori.

Nous nous bornerons à conclure qu'en 1615 François du Souhait a peut être disparu de la scène officielle mais certainement pas de la mémoire de ses contemporains et de ses successeurs. Nous avons vu que notre auteur avait concrètement marqué l'histoire littéraire aussi bien par son approche du thème de Faust, que par son utilisation dramatique du thème de la châtelaine de Vergy. Nous avons souligné le rôle qu'ont joué ses *Histoires comiques* et sa traduction de *Illiade*. Nous avons montré combien toute son oeuvre faisait de lui un fidèle témoin de son temps, aussi bien dans les aspirations de son époque que dans ses contradictions, dans ses créations que dans ses promesses. Nous avons déjà évoqué l'existence d'une copie du *Ravissement d'Hélène* dès 1615. Nous avons souligné le fait qu'un homme comme Charles Sorel reconnaissait s'être inspiré de notre secrétaire de Charles III de Lorraine. Nous venons enfin de voir comment s'est opérée la résurrection du *Parfait gentilhomme* dans le *Gentilhomme parfait*. Suivre, copier, imiter et même plagier un écrivain, n'est-ce pas implicitement reconnaître sa valeur et lui assurer la pérennité?

Donc, si 1615 marque peut-être la fin de l'existence officielle de notre gentilhomme champenois, secrétaire des ducs de Lorraine, connu sous le nom de François du Souhait, c'est aussi la date à laquelle il rentre de plain-pied dans sa survie littéraire, conformément à

¹ C. Marois, pp.568-569.

² Les ouvrages de biographie de Michaud et de Roman d'Amat ne donnent aucune indication sur C. Marois.

son espoir le plus cher, exprimé dans ces quelques lignes concernant la poésie: "elle n'anoblit seulement les hommes mais encor les faict vivre après la mort"¹.

¹ Du Souhait, *Parfait gentilhomme*, 32r^o.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT PROPOS	page	4
INTRODUCTION: <i>Les premières années du dix-septième siècle, une ouverture sur la paix</i>	page	7
I. Le royaume de France, état politique et social	page	8
II. La florissante cour de Lorraine	page	14
III. Le livre et l'écrivain au début du dix-septième siècle.	Page	17
PREMIÈRE PARTIE: <i>François du Souhait, l'œuvre et l'homme</i>	page	22
I. Méthodes de travail et remarques préliminaires	page	23
II. L'œuvre de François du Souhait, état actuel de sa bibliographie	page	25
III. La vie de François du Souhait, état actuel de sa biographie	page	44
Conclusion	page	49
DEUXIÈME PARTIE: <i>Étude interne analytique des œuvres de François du Souhait</i>	page	51
I. Les œuvres de circonstance	page	53
II. L'œuvre poétique	page	56
III. L'œuvre dramatique	page	62
IV. L'œuvre de traduction	page	70
V. L'œuvre pamphlétaire	page	73
VI. Les œuvres morales et dévotes	page	78
VII. L'œuvre romanesque	page	78
Conclusion	page	118
TROISIÈME PARTIE: <i>Des figures pour un style, étude stylistique de synthèse</i>	page	119
I. L'unité dans la diversité des genres	page	121
II. Un auteur toujours présent	page	123
III. L'humour de François du Souhait	page	127
IV. Le mélange de modernité et de tradition	page	131
V. Poésie et réalisme ou l'art du portrait chez François du Souhait	page	134
VI. L'image dans l'œuvre de Du Souhait	page	138

II. La construction antithétique de la phrase et l'image complexe	page	146
Conclusion	page	147
QUATRIÈME PARTIE:		
<i>A la découverte d'une pensée, étude thématique de synthèse</i>	page	148
I. Étude des principaux thèmes de l'œuvre de François du Souhait	page	149
A. L'écrivain, une condition supportable	page	149
B. Le grand personnage, vers l'aristocratie des honnêtes gens	page	150
C. L'amour et la vie affective: toute une vie pour un baiser	page	163
D. La femme reine des cours et des cœurs	page	180
II. Existe-t'il une éthique de François du Souhait?	Page	185
A. La vie, la mort, l'homme et Dieu	page	185
B. L'ordre, une question de Foi	page	187
C. Le pacifisme	page	188
Conclusion	page	190
CINQUIÈME PARTIE:		
<i>La pensée et l'œuvre de François du Souhait dans le dix-septième siècle littéraire, politique et social français</i>	page	192
I. Les romans de François du Souhait et l'aventure romanesque du début du dix-septième siècle	page	193
II. L'image de François du Souhait et l'utilisation de cette figure de rhétorique au début du dix-septième siècle	page	203
III. Le grand personnage: François du Souhait et les manuels de civilité du début du dix-septième siècle	page	210
Conclusion	page	222
EN CONCLUSION: <i>Hommage à un passant qui revient</i>	page	224
BIBLIOGRAPHIE	page	226
I. Manuels de bibliographie	page	227
II. Ouvrages généraux	page	229
III. Fonds d'archives	page	231
IV. Ouvrages du dix-septième siècle	page	232
V. Études critiques	page	236
PRINCIPES D'ÉDITION	page	240
REMERCIEMENTS	page	241

Table des matières

ADDITIF: *"Je me repose (...) tant que quelque nouveauté me face
remettre la main à la plume* page 242

TABLE DES MATIÈRES page 248